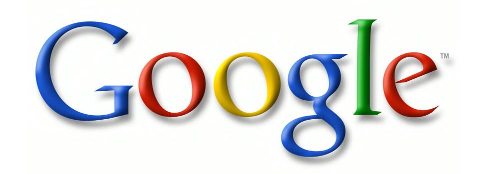
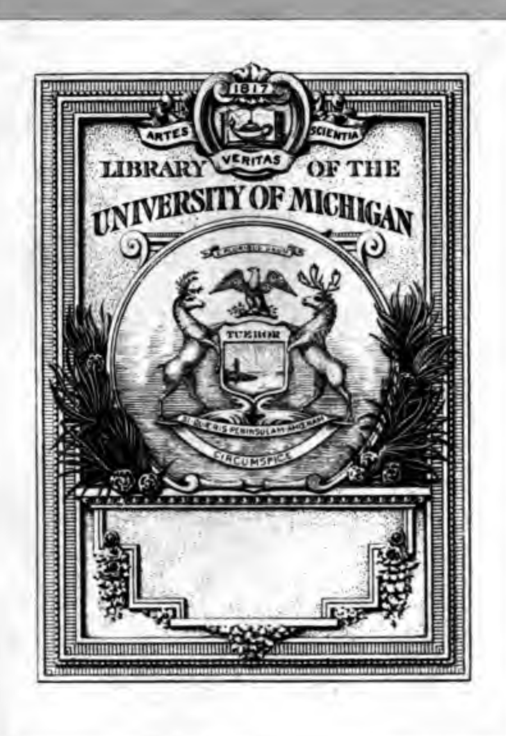






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE







2

ŒUVRES

DE M. VILLEMAIN

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE

AU XVIIIe SIÈCLE

I

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

53

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

Abel François

PAR M. VILLEMAIN

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE

AU XVIII[e] SIÈCLE

I

Nouvelle édition

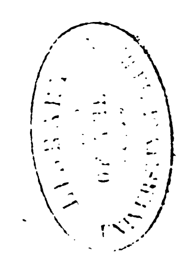
État des lettres françaises à la mort de Louis XIV. — Décadence de la poésie. — *Jean-Baptiste Rousseau.* — *La Motte*, etc. — Décadence de la tragédie française. — *La Fosse.* — *Crébillon*, etc. — Littérature anglaise à la fin du XVII[e] siècle. — *Walter*, *Butler*, *Dryden*, etc. — *Newton*, *Halley*, etc. — Influence de la révolution de 1688 sur les lettres anglaises. — *Temple*, *Bolingbroke*, *Chesterfield*, etc. — *Addison*, *Steele*, *Congreve*, *Rowe*, *Swift*, *Pope*, etc. — *Voltaire.* — Sa vie. — La Henriade. — Tragédies de Voltaire. — Tradition religieuse du XVII[e] siècle conservée dans le XVIII[e]. — École janséniste. — *D'Aguesseau*, *Rollin*, *L. Racine.* — *Le duc de Saint-Simon.* — Romanciers et moralistes. — *Le Sage.* — *Prévost.* — Mme *de Tencin*, Mlle *de Launay.* — Du Bel Esprit appliqué aux sciences. — *Fontenelle.* — Nouvelle école de prose. — *Mairan*, *Marivaux*, *Montesquieu*, etc. — Publicistes du XVIII[e] siècle. — *L'Abbé de Saint-Pierre*, *le marquis d'Argensons*, etc.

PARIS

DIDIER ET C[e], LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1861



PRÉFACE.

En faisant réimprimer aujourd'hui cette Histoire littéraire de la France au XVIIIe siècle, je n'ai plus à justifier la forme de mon travail, et la succession un peu lente qui en a réuni les diverses parties. Dans l'origine, le plus grand nombre de ces Leçons, immédiatement publié par la sténographie, profita de la faveur qu'excitaient deux *Cours* célèbres, auxquels le mien était associé. Toutefois, plusieurs années après, quelque chose de la même faveur s'est retrouvé pour les deux tomes *inédits* que j'ai ajoutés à ma première publication; et le *Cours* entier a obtenu, pour ainsi dire, un succès posthume. C'était un motif de corriger encore mon ouvrage; et c'est aussi la preuve peut-être que j'avais écrit et parlé à une époque très-favorable pour la vraie et complète appréciation du XVIIIe siècle.

Vingt ans auparavant, à l'issue de la Révolution, au commencement de l'Empire, le débat contradictoire sur la littérature du XVIIIe siècle avait été une dernière arène laissée à demi ouverte par la main qui fermait toutes les autres. Là s'étaient donné rendez-vous tous

les procès d'opinion que traîne à sa suite un grand changement social; et comme il n'y avait plus de politique ailleurs, il y en avait eu beaucoup dans la critique littéraire. De remarquables écrits sur le XVIIIe siècle n'étaient que des plaidoyers pour ou contre. De là était arrivé qu'il n'y avait pas encore de postérité pour ce siècle mémorable, et qu'à son égard le blâme et l'éloge s'exprimaient avec une partialité toute contemporaine. Voltaire, longtemps après sa mort, trouvait des critiques et des admirateurs plus passionnés que de son vivant. C'est que, de part et d'autre, on le rendait responsable de plus de choses même qu'il n'en avait fait, et qu'on lui imputait à faute ou à gloire, non-seulement ses écrits, mais les actes de son temps et du nôtre.

A l'entrée du XIXe siècle, la protestation indirecte d'une partie de la société contre la victoire souvent irrégulière et violente du grand nombre, la lutte plus timide de l'esprit de liberté contre l'excès du pouvoir, se réfugiaient également dans la controverse sur les écrivains du XVIIIe siècle. Leurs noms étaient un symbole. Le regret ou l'aversion du passé, l'admiration ou la défiance du présent, exagéraient également le blâme ou l'éloge de ces écrivains : car, par une circonstance remarquable, bien qu'elle s'explique aisément, l'ancien et le nouveau pouvoir étaient devenus solidaires dans cette question ; et la dictature née de la révolu-

tion n'était pas moins mécontente des libres penseurs de l'ancien régime, que la monarchie jadis ébranlée par eux. D'autre part, ce qui restait de l'esprit généreux de 1789, trompé dans ses espérances, calomnié dans ses revers, réduit à l'inaction sous le pouvoir absolu, semblait n'avoir plus d'autre gage de lui-même que les écrits et les vœux de l'âge précédent. Il s'y attachait d'autant plus; il les défendait, et il se défendait par eux, plus qu'il ne les jugeait. C'est en ce sens, peut-être, qu'à une époque déjà éloignée le *Tableau littéraire* du XVIIIe siècle était demandé par la seconde classe de l'Institut. Depuis, les vicissitudes sociales ont plus d'une fois ranimé la même controverse. Plus d'une fois encore, les noms célèbres du XVIIIe siècle, exaltés ou rabaissés à dessein, sont devenus des instruments de guerre politique entre les partis. La réaction ressuscitait l'erreur; et tel philosophe justement oublié, Helvétius ou d'Holbach, reprit quelque importance, grâce au crédit renaissant des jésuites.

La vérité ne peut changer, cependant, au gré de ces aspects divers; et un jugement impartial sur le caractère du dernier siècle devait insensiblement se former. La question d'art et de goût devait se dégager de la question sociale, et celle-ci se diviser, de manière à ne pas confondre les deux choses qui se ressemblent le moins, le scepticisme et la liberté.

Enfin, il restait à marquer l'influence que la littérature du XVIIIe siècle avait exerçée sur l'Europe et sur le monde. Dans la gloire de l'empire, on semblait oublier que le règne de nos idées avait précédé celui de nos armes; on eût craint, pour ainsi dire, que l'un ne fît tort à l'autre; on parlait à peine de ce privilége qu'avaient eu les livres français de dominer au loin, dans l'inertie politique de l'ancien gouvernement, et de représenter à eux seuls toute l'activité extérieure de la France.

Ce point de vue devait s'offrir plus tard à qui retracerait, dans un tableau suivi et détaillé, l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. C'est ainsi que la dernière partie de ce Cours a nécessairement compris plusieurs points de littérature et d'histoire étrangère : non-seulement j'ai signalé le contre-coup du génie français au dehors, dans plusieurs productions célèbres d'Angleterre et d'Italie ; il m'a fallu montrer les idées de la France agissant sur les Institutions des autres Etats, avant de se réaliser dans les nôtres, et le génie spéculatif de nos écrivains agrandissant l'éloquence politique des peuples libres, avant qu'il y eût parmi nous une assemblée nationale. Ces digressions apparentes n'étaient qu'un exemple de l'influence extérieure des lettres françaises au XVIIIe siècle.

Mais d'abord j'avais à retracer tout ce qui a précédé cette influence et la rendait irrésistible. Je fais voir

combien l'esprit français, au commencement du XVIIIe siècle, emprunta lui-même à l'étranger, et que de choses il rendit puissantes, en les répétant. Je décris l'essor du génie dans la décadence sociale, le mélange d'erreurs hardies et de vérités fécondes qui se produisirent tout à coup, sous un gouvernement trop faible pour résister aux unes et pour profiter des autres; enfin le caractère nouveau que prit notre littérature, considérée non plus comme le premier des arts, mais comme la première des puissances, dans un siècle où toutes les autres avaient failli.

L'histoire littéraire du XVIIIe siècle, si souvent traitée, et quelquefois avec une précision supérieure, n'était pas épuisée, et ne le sera pas après ce livre. On la recommencera. Aujourd'hui même, elle anime d'un intérêt nouveau, sous le point de vue moral, les vives et spirituelles leçons d'un professeur de la Faculté des lettres (1), dont j'aime encore plus le succès que je ne redoute sa concurrence ; et, il y a quelques années, elle inspirait, dans une chaire du Collége de France, de brillantes improvisations devenues un livre de philosophie sur l'influence politique de la France en Europe.

C'est que le XVIIIe siècle, quoiqu'il ait malheureusement plus détruit que fondé, a laissé partout des tra-

(1) M. Saint-Marc Girardin.

ces durables. Ses idées, ses opinions, ses espérances, en partie corrigées, en partie réalisées, forment le fonds principal de la société présente. On pourra donc souvent blâmer ou contredire les écrivains de cette époque; mais on ne peut cesser de s'occuper d'eux; et l'opinion indépendante qui les juge atteste leur puissance. En introduisant, même au prix de l'erreur, la libre discussion, en la portant partout, ils préparaient la loi de notre temps, cette loi qui doit ramener le sentiment religieux par la plus complète liberté de conscience, et la stabilité sociale par le plus haut degré de liberté civile.

Ils ont surtout marqué par leur exemple, par leur ascendant démesuré, comme par les fautes et la dégradation des pouvoirs de leur temps, quelle place l'intelligence a besoin d'occuper à la tête de cette nation, et combien la réalité des Institutions représentatives est nécessaire à la pensée des Français, autant qu'à leurs intérêts et à leurs droits.

Toutes les choses qui rappellent cette vérité devaient plaire à l'époque où elles furent prononcées. En les reproduisant comme je les ai dites, et les mêlant aux questions de goût et de morale, à l'examen comparé des génies français et étrangers, à l'histoire de la civilisation étudiée dans l'histoire de l'art, je ne me flatte pas de retrouver l'intérêt vif et passager qui s'attachait à ces séances littéraires. La voix vivante

n'y est plus. L'auditoire dispersé serait aujourd'hui plus sévère : l'âge et les événements l'ont mûri.

Je serai content si, parmi tant de jeunes gens d'alors, aujourd'hui citoyens utiles, quelques-uns hommes célèbres, il en est qui, jetant les yeux sur ce livre, ne rougissent pas trop de ce qu'ils approuvaient autrefois, et qui, pardonnant aux fautes, ou peut-être aux corrections du style, pour le fond même du travail, veuillent bien reconnaître des sentiments qu'ils conservent encore, et des conseils dont ils ont profité. C'est toujours à eux que je dédie cet ouvrage.

Une seule remarque reste à faire sur la forme même de cette édition corrigée; on y a laissé parfois l'indication des témoignages d'assentiment qu'excitaient les paroles du professeur. Ce ne sont pas des souvenirs pour la vanité, mais des dates pour l'opinion. En voyant ce qui, même faiblement exprimé, plaisait à l'esprit français dans une époque de lutte imminente, on reconnaît ce qui lui plaît encore, dans une époque d'affermissement et de progrès. On retrouve les opinions que quinze années d'un nouvel ordre politique ont fortifiées et tempérées par l'expérience. Celui qui leur a toujours été fidèle, dans des situations fort diverses, n'a rien à y changer, rien à y supprimer aujourd'hui.

Août 1840.

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE

AU XVIIIE SIÈCLE.

PREMIÈRE LEÇON.

Vue générale de ce Cours.

MESSIEURS,

Nous commençons ensemble une grande étude, le XVIIIe siècle, époque de décadence et d'empire, où le génie français a dominé l'Europe et préparé le changement du monde. Fidèles au titre de ce cours, nous ne chercherons le XVIIIe siècle que dans les lettres, dans les œuvres de l'art et de la pensée ; mais les lettres, alors, étaient tout, et comprennent l'histoire de la société, dont elles devenaient la seule puissance. En parcourant avec vous ce vaste sujet, déjà traité par d'habiles écrivains, sous l'impression du grand procès politique et religieux que le XVIIIe siècle avait laissé à ses premiers successeurs, nous ne voulons ni réveiller des controverses, ni essayer une lutte inégale. Mais

dans le cadre plus étendu de ces libres entretiens, nous pouvons développer ce que d'autres ont abrégé, rappeler ce qu'ils ont omis; et surtout nous montrerons par un tableau comparé ce que l'esprit français avait reçu des littératures étrangères, et ce qu'il leur rendit. Une analyse plus étendue sera nécessairement plus impartiale, et la vérité naîtra pour nous de la précision des détails.

Le génie littéraire du XVIIe siècle s'était formé sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses, et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du XVIIIe siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes, et la réforme politique. Rien de plus opposé, et pourtant rien de plus lié que ces deux époques : la grandeur et les abus de la première devaient enfanter l'autre.

Toutefois, Messieurs, et c'est le point qui nous occupera d'abord, le passage ne fut pas soudain et immédiat.

De même que dans l'ordre matériel les altérations les plus profondes s'opèrent par degrés insensibles, ainsi ce prodigieux changement des esprits fut d'abord graduel ; mille symptômes l'avaient annoncé; et il se produisit par nuances successives. Les deux époques si disparates ont des points où elles se confondent. Chacune d'elles a vu naître des talents mixtes qui ont quelques caractères de l'autre. L'esprit d'innovation, la liberté sceptique qui marqua le XVIIIe siècle avait eu des précurseurs contemporains de Bossuet ; et le goût antique des grands écrivains du XVIIe siècle se repro-

duisit dans quelques hommes épars au milieu d'une société bien différente. Mais ce qu'il importe de retracer, c'est le mouvement général des esprits et l'influence des grands talents.

Le XVIIIe siècle, dans la chronologie morale, a commencé du jour de la première protestation, d'abord timide et discrète, contre la splendeur monarchique de Louis XIV, contre la domination religieuse de Bossuet, et contre l'autorité classique de l'antiquité, trois choses de nature bien diverse réunies et assimilées dans l'esprit du XVIIe siècle. En ce sens, il faudrait dater le XVIIIe siècle de ce fameux Bayle (né en 1647), qui, substituant l'ironie philosophique à l'âpreté sectaire, commença contre la théologie cette guerre de doute et de raillerie où Voltaire prit toute sa force. Critique, comme Rabelais avait été moraliste, soulevant, remuant ce poids immense de l'érudition philologique, historique, théologique du XVIe siècle, et faisant circuler dans cette masse un esprit moqueur et léger, un souffle sceptique qui agite toutes les feuilles poudreuses de ces *in-folio,* Bayle découvre à nu l'incertitude des faits, la vanité des doctrines, les petitesses du génie, ébranle en se jouant toute certitude, et met en pièces la crédulité et la gloire.

Circonspect envers le pouvoir, mais d'une hardiesse illimitée contre les doctrines, Bayle, assez froid sur l'indépendance politique défendue par ses frères de Hollande, et ne voulant que la liberté philosophique, annonce et caractérise la première école du XVIIIe siècle : anecdotier de l'univers, compilateur et dialecticien à la fois, le plus penseur des érudits, son livre, vaste magasin de savoir et d'incrédulité, était tout fait pour dispenser d'études et fournir d'arguments un

siècle ingénieux. Mais l'innovation de Bayle réfugié dans un pays de tout temps ennemi de Louis XIV était étrangère, lointaine, et ne pouvait que par contrecoup influer sur une révolution dont elle était le plus hardi symptôme.

Le changement des esprits, et l'annonce d'une ère nouvelle, se marqua dans les hommes mêmes qui semblaient continuer le plus scrupuleusement les traditions du siècle de Louis XIV. L'éloquence de la chaire conservait presque son éclat; mais elle commençait à remplacer la foi par la morale, la charité purement religieuse par un esprit de douceur et de justice sociale : Massillon, dans la chapelle de Versailles, parlait de l'élection des rois et des droits du peuple.

La poésie, affaiblie et pure, suivait encore les leçons de Boileau; mais elle y mêlait le goût des hardiesses étrangères. Le poëte élégant et timide, fils du grand Racine, traduisait avec enthousiasme Milton, que Boileau peut-être n'avait jamais entendu nommer.

A l'imitation du sublime religieux se mêlait la licence effrénée des mœurs. Rousseau composait à la fois ses *Psaumes* et ses *Épigrammes,* avouant ainsi que le sublime religieux n'était pour lui qu'une forme de style étrangère à l'âme. Mais par là même, dans la pureté savante de ses premières poésies, il marquait déjà la décadence de l'art. Cette décadence était plus sensible encore chez quelques novateurs ingénieux qui s'étaient élevés du vivant même du grand siècle; mais là elle avait sa force; elle était le premier signe d'une transformation, elle indiquait le passage du siècle des arts au siècle du doute.

En apprenant l'élection de Fontenelle à l'Académie, Boileau écrivait d'un ton chagrin : « L'Académie va de

mal en pis. » Fontenelle cependant n'était rien moins que le précurseur de Voltaire. Douteur aussi hardi que fin et timide parleur, cachant sa hardiesse, d'une part sous la science, de l'autre sous la coquetterie de salon, il préludait par l'*Histoire des Oracles* et par *les Mondes* à toute la philosophie du XVIIIe siècle. Avant lui, l'esprit de foi qui caractérise le temps de Louis XIV avait été ébranlé par un écrivain trop dédaigné. Perrault, qui n'eut de talent, il est vrai, que dans les contes de fées, mais dont l'esprit actif et curieux remua beaucoup de questions. Ne l'oublions pas, le *croire* et le *douter* ont chacun une longue série, dont tous les points se touchent et s'ébranlent à la fois. Quand Perrault, et après lui la Motte et Terrasson, faisaient la guerre aux anciens, ils préparaient la liberté de penser sur des questions plus sérieuses. Ils se trompaient quelquefois lourdement : leur indépendance d'esprit contre Homère n'était que défaut d'imagination, assujettissement aux usages modernes, et impuissance de concevoir cette libre et rude originalité d'un autre temps. Ils faisaient une fausse application de la justesse, prétendant y soumettre tous les mouvements de la pensée poétique ; mais ils exerçaient une précieuse faculté, celle de juger, au lieu de croire.

A côté de ces premiers paradoxes littéraires, faibles commencements de la grande révolution des esprits, se conservaient encore les anciennes doctrines, l'ancienne manière de penser et d'écrire, et, il faut le dire, la vieille langue dans sa pureté nerveuse et son tour abondant et simple. Ce n'est pas une vaine question, Messieurs, que celle du langage. Il serait curieux de rechercher cette loi des esprits qui veut qu'à certaines époques le point de maturité d'un idiome soit arrivé,

et qu'à partir de là on ne rencontre plus ni la même vérité, ni le même naturel; que la propriété des termes périsse, que leur élégance se farde, que leur force s'énerve ou s'exagère, et que le vice du temps devienne celui des hommes, même les plus rares. Le spirituel et savant Courier nous disait : *En fait de langue, il n'est femmelette du siècle de Louis XIV qui n'en remontrât aux Rousseau et aux Buffon.* Paul Courier, le plus indépendant des esprits, n'avait pas une seule des opinions du XVIIe siècle, et, par étude, il cherchait à s'en approprier le langage. Mais cet archaïsme ne peut devenir général. Les langues muent à chaque saison de la vie d'un peuple.

> Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
> Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas.

Seulement, la comparaison du poëte n'est pas aussi exacte que riante. Les idiomes changent sans rajeunir; ou du moins, tandis que leur feuillage se renouvelle moins frais et moins pur, leur tige appauvrie se dessèche.

Quoi qu'il en soit, la belle langue du siècle de Louis XIV, un peu trop raffinée par Fontenelle et la Motte, se conservait abondante, expressive et simple dans quelques écrivains de cette époque intermédiaire, Rollin, Vertot, Prévost, le Sage. Au second rang d'une grande époque, ils en ont le caractère; et les deux derniers sont arrivés une fois au génie, l'un par la passion, et l'autre par le naturel et la gaieté.

Toutefois, Messieurs, ce second rang d'écrivains eût peu fait pour la gloire et l'influence de la nation; et c'est avec raison que Voltaire eût écrit : « Vers la fin du siècle de Louis XIV, la nature parut se reposer, » si lui-même ne datait de cette époque, Voltaire, en qui

se retrouve le génie du siècle des arts, et la curiosité sceptique, la vivacité, la hardiesse du XVIIIe siècle; Voltaire, le plus puissant rénovateur des esprits depuis Luther, et l'homme qui a mis le plus en commun les idées de l'Europe par sa gloire, sa longue vie, son merveilleux esprit et son universelle clarté. Mais vous le savez, Messieurs, si personne n'a rendu ses idées plus populaires, personne n'a emprunté davantage aux idées d'autrui. Il imita du XVIIe siècle sa pompe élégante et poétique, du théâtre anglais, ses hardiesses, des sceptiques anglais, toute sa philosophie, des mœurs de son temps, toute sa licence. Cette flexibilité de nature, cette infatigable mobilité, ce composé d'air et de flamme qui jamais ne s'arrête, comme le coursier d'Arioste, c'est là son génie même : l'imitation fait partie de son être original. Avant d'étudier en lui la révolution de l'esprit français, nous consulterons les sources étrangères dont il s'est servi, nous chercherons dans l'Europe ce qu'il en reçut, avant d'exercer sur elle une si rapide action.

Au commencement du XVIIe siècle, l'influence du Midi sur la France avait été puissante, et s'était mêlée dans Corneille à l'inspiration de l'antiquité. C'était le réveil de l'esprit poétique. Au commencement du XVIIIe siècle, le Midi, rapproché de la France par l'alliance des souverainetés, était sans action morale au dehors. L'Italie, à laquelle Louis XIV était apparu comme un grand protecteur de la foi et des lettres, malgré sa fierté nationale réfugiée toute dans les arts, avait étudié les langues modernes : son poëte Métastase imitait dans une langue plus harmonieuse le génie de Racine. A Naples, l'érudition historique, pour résister à l'Église romaine, empruntait l'esprit de nos

controversistes gallicans, depuis le jurisconsulte Pith(jusqu'à Bossuet. En Espagne, après la victoire d armes françaises, quelques rayons de nos arts avaie paru pénétrer, mais s'étaient bientôt éteints dans lourde atmosphère de l'Escurial. Un petit-fils Louis XIV, un élève de Fénelon avait sommeillé s le trône, entre d'insipides frivolités et de bizarres m nies, sans souci de rien d'honorable. L'Espagne, arrière de la politique même de Louis XIV, était bi plus loin encore de l'esprit nouveau qui commenç pour la Franc : elle ne devait que longtemps apr en recevoir le contre-coup lointain, et s'ébranler da ses gothiques entraves. C'était du Nord seul et du pr testantisme, que pouvait arriver à la France un s cours d'idées nouvelles : mais l'Allemagne, au com mencement du XVIII[e] siècle, semblait chercher littérature et son génie. Arriérée d'un siècle dans l arts, elle écrivait encore en latin : il n'apparaissait d'el au dehors que le génie métaphysique de Leibnitz, elle était trop éloignée de l'esprit français pour l fournir aucun modèle.

Restait l'Angleterre, plus avancée et plus hâtiv forte de deux révolutions, dont l'une avait conservé rectifié l'autre, jouissant des formes d'un gouvern ment libre, devant le pouvoir absolu de Louis XIV, maîtresse de tout penser et de tout dire en politiq et en religion. Sa littérature avait été, comme tou l'Europe, d'abord surprise et possédée par le mervei leux éclat de la nôtre. Les événements publics avaie secondé ce prestige; et les écrivains des règnes Charles II et de Jacques II avaient imité notre goût notre théâtre, n'y mêlant de national que la licen des mœurs. Mais des controverses religieuses et pol

tiques qui précédèrent la chute de Jacques II, était sortie bientôt une école nouvelle, unissant à l'imitation du goût français un *libre penser* indigène. Cette école sera pour nous un grand sujet d'étude et comme un préliminaire de notre XVIIIe siècle. Elle eut ses excès, ses erreurs ; elle fut très-diverse dans ses formes : ici sceptique sans restriction, là théiste et religieuse ; tantôt satisfaite de modérer le pouvoir et de le défendre, tantôt voulant ébranler la société même. Mais dans ses nombreuses variétés, la littérature anglaise de cette époque offre toujours cette hardiesse d'examen, cette facile intelligence des intérêts politiques qui avaient trop manqué à notre XVIIe siècle, et qui veulent pour s'exercer l'usage habituel de la liberté. « Un homme né chrétien et français, avait dit la Bruyère, est embarrassé pour écrire : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Les Anglais ne connaissaient pas cette contrainte. Depuis leur révolution, nul grand sujet ne leur était interdit. Déjà formés par la lutte des sectes à toutes les témérités de la controverse, aguerris en matière de religion à tous les paradoxes de la croyance individuelle, ils avaient reçu de la révolution de 1688 la liberté légale de la presse, et le droit illimité de discussion. De là sans doute cette profusion d'écrits sceptiques qui marqua le XVIIIe siècle anglais, et qui reflua sur le nôtre avec tant de violence et d'empire. Mais là aussi se manifeste tout ce qu'il y a de puissance conservatrice dans la liberté, quand elle est un droit reconnu, constamment exercé. En Angleterre, où tous les dogmes religieux, tous les principes politiques pouvaient être attaqués, sans autre répression que la

loi et le jury, les doctrines sceptiques proclamées avec tant de hardiesse par Thomas Chubb, Wollaston, Tindal, Bolingbroke, Shaftesbury, trouvèrent dès l'origine une forte résistance, et n'eurent jamais l'empire. Il y eut combat égal entre les opinions, avec ce suffrage de faveur que trouvent dans les âmes des traditions antiques et consolantes. Une révolution politique même ne jeta pas un poids nouveau dans la balance. Les whigs du *Spectateur* défendirent à la fois la constitution libre de 1688, et les dogmes du christianisme.

En France, au contraire, où les opinions sceptiques étaient mutilées par la censure, et ne se produisaient que dans des ouvrages furtifs et poursuivis, elles régnèrent sans partage; elles ne trouvèrent pas, durant un demi-siècle, un seul contradicteur dont la voix eût quelque force. Elles ravagèrent tout, précisément parce qu'elles n'étaient pas libres : elles mêlèrent d'absurdes théories à des vérités généreuses, précisément parce qu'elles n'étaient pas soumises à l'épreuve d'un combat régulier, et qu'elles ne trouvaient en face que l'autorité et non la discussion.

Ce contraste entre les deux pays est vraiment mémorable. En Angleterre, vous voyez Swift, ce moqueur de la vie humaine, dont les satires amères avaient précédé de cinquante ans le *Candide* de Voltaire, défendre le christianisme contre les attaques impunies des sceptiques. En présence de Bolingbroke et de tout le parti des sceptiques anglais, les Warburton, les Lardner, les Clarke publient de pieux ouvrages, entourés d'une grande faveur publique, et souvent ils accablent leurs adversaires. Leurs ouvrages agissent sur l'opinion, comme des plaidoiries puissantes; et, dans quelques occasions, les écrits qu'ils avaient combattus sont

condamnés par des *verdicts* légaux approuvés du pays.

Quels étaient, à la même époque et plus tard, les combats que rendait le clergé français contre des périls semblables? que faisait-il pour sa foi? quelle philosophie élevée et religieuse opposait-il à l'invasion du scepticisme excommunié dans ses mandements? Aucune. Le haut clergé de France, qui avait persécuté les jansénistes, était impuissant contre les philosophes : il abandonnait sa cause aux plus faibles apologistes. Il eut encore quelques prédicateurs ingénieux, dont l'éloquence mondaine, recherchée, sentencieuse, était un hommage à l'esprit du temps, qu'ils affectaient de combattre. Mais des hommes savants et convaincus, parlant avec autorité, avec passion, on n'en vit pas alors dans la chaire chrétienne. Le missionnaire Bridaine, à la fin du siècle, seul des hommes d'Église, remua les esprits, comme une grande et hardie nouveauté. Du reste, pendant toute cette époque où s'était élevée contre le christianisme une guerre de raisonnement si redoutable, une persécution de sarcasmes et d'ironie, plus amère que celle de Julien, on comptait à peine deux esprits remarquables parmi ses défenseurs : le jésuite Guénard, cartésien éloquent; et l'abbé Guénée, qui rendit quelquefois à Voltaire ses plaisanteries avec usure. Mais le génie, la vogue, la puissance étaient aux idées nouvelles, à un besoin de licence dans les mœurs et de réforme dans le pouvoir, à la passion du théâtre, à l'apothéose des lettres et du plaisir. Échappée aux ennuis, au malaise, à l'hypocrite décence des dernières années du grand siècle, la France, enivrée de la folle régence, semblait se préparer pour une fête. Puis des idées sérieuses, de hardis essais dans les sciences économiques, se mêlaient à cette pompe

bruyante et frivole : on inventait la théorie du crédil tout en faisant banqueroute; on travaillait au progrè de la raison, au milieu de la ruine des mœurs.

Voltaire, tout jeune encore, sorti d'un collége de jé suites, doté par un souvenir de la vieille Ninon, e accueilli dans les soupers du Temple, fut le héros d cet esprit français qui allait essayer tant de voies nou velles et se plier à tant de formes. D'abord, il prendr du siècle dernier l'éclatante parure de son langage; imitera le vers de Racine, et croira même imiter le Grecs; mais la hardiesse de l'esprit nouveau percer dans les sentences de sa première tragédie; puis, tou spirituel flatteur, tout ami des grands qu'il peut être comme sa vive nature est emportée par une ingouver nable malice, et par le courage de dire tout haut ce qu pensait son siècle, il sera bientôt, du milieu de se succès de cour et de théâtre, en guerre avec tous le pouvoirs de cette société, qu'il domine en l'amusant malgré sa gloire et l'idolâtrie qu'obtenait le talent, sentira sous un ignoble outrage la profonde inégalit des rangs qui pesait sur la France, et qui, reniée par l sentiment public, s'étayait de l'arbitraire. Voltaire, l jeune et grand poëte, le favori des Richelieu, de Sully, et se croyant leur camarade de plaisir, bâtonn un jour par les valets d'un homme de nom, est excl du droit commun de l'honneur comme d'un privilége puis mis à la Bastille par précaution contre son just ressentiment. Sorti de là par faveur, il passe en Angle terre, où on était libre, où on disait le bien et le ma impunément, où on ne craignait ni les ministres ni le maîtresses de roi. Là, Voltaire trouvait, sous Geor ges Ier, en 1726, le gouvernement parlementaire établi a controverse illimitée, la littérature sérieuse p

sante sur l'opinion, ou partageant le pouvoir; il trouvait le pays tout fier et tout éclairé des immortelles découvertes de Newton; il put assister aux funérailles de ce grand homme, et voir ses restes portés dans Westminster par les premiers personnages de l'aristocratie anglaise, tandis que le poëte Thompson célébrait l'inventeur du *Système du monde* en vers sublimes et populaires que n'a point surpassés l'*Épître à Emilie*. Voltaire, possédé d'une insatiable ambition de gloire et d'esprit, s'enivra du spectacle de liberté, de grandeur et d'intelligence qu'offrait alors l'Angleterre; il vit ses savants, ses poëtes, Clarke, Pope, Congrève, le vaporeux Young, qui lui adressa des vers. Jusque-là imitateur de Racine, il connut un genre de tragédie nouveau, désordonné, que le goût, alors un peu français, des beaux esprits d'Angleterre admirait médiocrement, mais qui semblait au jeune poëte une mine de diamants bruts à polir. Puis cette variété de sectes et de clubs, ces mille originaux qui naissaient du droit de tout faire ravissaient son esprit moqueur, et lui fournissaient à la fois la satire de l'indépendance anglaise dans ses fantasques boutades, et de la servitude française *sous les mandements et la censure*.

Au milieu de Londres, Voltaire, attentif à tout, mêlé à tout, homme de travail et de monde, vivant avec les grands seigneurs et visitant les sages dans leurs retraites, puisait toutes les inspirations, hormis celle du poëme épique, dont l'âge était passé pour les Anglais, comme pour nous. Lorsqu'il en revint avec sa tragédie de *Brutus*, ses *Lettres philosophiques* et ses souscriptions pour la *Henriade*, que trouvait-il en France? Un gouvernement faible et tyrannique dans les petites choses, l'esprit tout-puissant sur l'opinion, et ne pouvant passer

qu'en contrebande. Il lui fallait mille fuites et mille détours pour publier les observations de son voyage; et lorsque, se faisant géomètre et calculateur pour penser impunément, il veut donner à la France les *Éléments* de Newton, le chancelier d'Aguesseau refuse son visa au *Système du monde*. Préoccupé d'un scrupule chrétien, ce respectable et noble esprit avait cru que reconnaître au monde des lois matérielles inviolables, toutes-puissantes, c'était rendre inutile une cause suprême. Il n'avait pas songé que la sagesse et la puissance primitives sont bien mieux prouvées par la perfection inaltérable de la loi même que par l'action toujours présente du législateur pour amender son ouvrage; et le brillant cardinal de Polignac, poëte latin du grand monde, combattait, dans son *Anti-Lucrèce,* la découverte de Newton comme une réminiscence dangereuse de Démocrite et d'Épicure : tant la vérité, même géométrique, a parfois de peine à s'établir!

Mais combien ces entraves du pouvoir, ces résistances du préjugé ne devaient-elles pas irriter le bon sens hardi et le génie moqueur de Voltaire? Quelle tentation pour lui de secouer à la fois tous les liens qui la garrottent, et de confondre, dans son impatience, le sentiment religieux et le joug ecclésiastique! Obligé de tout invoquer à son aide, jusqu'aux vices de son temps, n'a-t-il pas quelquefois flatté la corruption pour dominer les esprits, et propagé sa philosophie par sa morale? Préoccupé d'une lutte contemporaine, n'en a-t-il pas porté les passions et l'esprit railleur dans l'histoire des vieux temps? Ami sincère de l'humanité, de la justice et de tout ce qui embellit la vie, n'a-t-il pas miné la société par un scepticisme épicurien qui vaut encore moins pour la liberté que pour le pouvoir?

Cette grande gloire est bien mêlée; cette statue d'or a des pieds d'argile; et cependant la pierre détachée de la montagne, ou plutôt le bouleversement même du sol, ne l'a pas ébranlée : la puissance de Voltaire sur l'esprit humain ne peut être méconnue.

« La France, disait Napoléon, est de la religion de Voltaire; » et plusieurs fois il exprima, par des mots amers, la jalousie qu'il ressentait dans le passé contre cet autre dominateur, dont il retrouvait près de soi la trace et l'empire.

Cette puissance, Messieurs, qui fut prodigieuse, nous essayerons de la suivre et de l'expliquer sous toutes ses formes, et de marquer sur chaque point la révolution qu'elle a faite.

Nous analyserons Voltaire poëte, essayant tous les genres de poésie, et naturel dans un seul, Voltaire philosophe, historien, critique, polygraphe et partout novateur; et nous tâcherons de définir ce qu'il eut de grand, et ce qui lui manque au cœur.

Près de cette gloire bruyante, qui retentit sur tout le XVIIIe siècle, s'élevait une renommée plus paisible, qui reçut les mêmes influences et employa parfois les mêmes séductions. Est-ce, en effet, par la science, ou même par la philosophie des lois, que Montesquieu eût d'abord agi sur les esprits? N'oublions pas qu'il vivait à l'époque où Fontenelle parut le premier écrivain de France, parce qu'il était le plus bel esprit de salon. N'oublions pas que cette liberté, la source de toute nouveauté, n'existait alors en France ni dans les institutions, ni dans les sectes, mais seulement dans les salons, où elle pouvait tout dire avec grâce; que là, au XVIIIe siècle, fut la seule aristocratie indépendante, aristocratie de femmes et d'hommes d'esprit. C'était la

puissance à laquelle il fallait plaire pour arriver jusqu'à la nation. Il fallait qu'un publiciste profond eût en même temps beaucoup d'esprit, et qu'il saisît la gloire en s'abandonnant à la mode. Ne vous étonnez donc pas qu'un président à mortier, qu'un homme qui par état était juge, et par diversion philosophe, ait fait d'abord les *Lettres persanes*. L'émule d'Aristote et de Tacite imitait le *Siamois* de Dufresny; c'est un trait distinctif du temps.

Mais cet esprit pénétrant et nerveux, qui, même dans un livre frivole, avait déjà montré son goût des hautes spéculations, se fortifia par des voyages, et surtout par de profondes études. Pour lui, comme pour Voltaire, l'Angleterre fut une école; mais il y étudia la liberté, Voltaire le scepticisme. Il en rapporta des vues politiques sur la nature des gouvernements, et par cela même une disposition indulgente à les comprendre et à les juger. Son goût, d'ailleurs, fut ramené vers l'antiquité par de continuelles lectures. Rome et l'Angleterre, sans cesse méditées, lui rendirent en sérieux ce qui manquait à son premier ouvrage; et par cette forte éducation, son esprit fut plié à l'observation et à la vérité.

A côté de ces deux génies originaux empreints de la philosophie et de la liberté anglaise, l'esprit de scepticisme et de réforme empruntait encore à l'Angleterre l'idée d'une grande entreprise, d'un puissant levier d'amélioration, l'*Encyclopédie*. C'était le principe d'*association* appliqué à la littérature, la force du nombre substituée à celle du talent. Mais les deux chefs de cet immense travail, d'Alembert et Diderot, étaient des hommes rares, qui ont une supériorité distincte de leur entreprise.

Cette vaste machine de guerre, qu'ils élevaient avec des milliers de bras, est un chaos. L'exécution a manqué presque partout ; mais il y avait quelque grandeur dans le projet de tracer un inventaire de tout ce que l'esprit humain croyait savoir ; et le plan esquissé par d'Alembert est d'une main ferme et sûre. Voltaire et Montesquieu furent enrôlés dans la milice des travailleurs ; et l'on ne peut contester la puissance de Diderot, qui s'y multipliait, prodiguant l'érudition, le paradoxe, écrivain parfois obscur, capricieux, emphatique, mais esprit vaste, et portant dans beaucoup de détails un rare degré de précision et de vigueur. Tandis que le mouvement encyclopédique entraînait avec des hommes supérieurs une foule d'esprits subalternes, hardis par imitation, deux génies originaux prenaient une place à part. L'un, savant et philosophe pour son compte, portant dans l'étude de la nature une pénétration puissante et une éloquence nouvelle, ne donnait d'ailleurs aucun appui aux opinions sceptiques : c'était Buffon, avec sa noblesse, son crédit et sa grande fortune, ménageant la cour, la Sorbonne et les philosophes. L'autre, affranchi de tous les liens, était sorti du mouvement philosophique, et le continuait en le combattant. Il avait été d'abord un des collaborateurs de Diderot, non à titre de philosophe, mais pour des articles sur la musique, dans l'*Encyclopédie;* puis, s'étant élevé à cette âpre éloquence du discours sur l'*Inégalité des conditions parmi les hommes*, son âme, froissée par le malheur et par la société, voulut une autre philosophie que l'épicurisme de son temps. Il retourna ses attaques du pouvoir contre l'opposition, du culte contre la philosophie; ou plutôt il entreprit une double guerre, faisant face aux archevê-

ques et aux philosophes, et dans ses amères allusions, ne ménageant pas plus Diderot que Louis XV. Beaucoup des hardiesses de Rousseau sont devenues lieux communs. Une part de sensibilité déclamatoire qui plaisait si fort à son temps, est tombée pour nous, mais il nous est facile de ressusciter par la pensée son prodigieux succès, et de comprendre la puissance attachée au rôle qu'il avait pris, ce rôle d'ennemi des lettres dans un pays affolé de littérature, ce rôle de misanthrope et de sauvage spéculatif dans un monde blasé de politesse et d'élégance sociale, ce rôle de démocrate sous une vieille monarchie absolue et sous une aristocratie lassée d'elle-même; enfin, nous ne voulons pas dire ce rôle, mais cette conviction, cette dévotion de théiste, de spiritualiste, au milieu de l'écroulement des croyances, de l'incertitude des âmes et de la fatigue des systèmes.

Donnez maintenant à l'homme qui rencontre de telles occasions une parole vive, éclatante, philosophique et sensuelle, qui rudoie et qui flatte, qui caresse les penchants dont elle fait rougir, qui, en exaltant la vertu, ne l'impose pas, et permet de s'acquitter avec elle par l'imagination; et vous concevrez sans peine le ravissement d'enthousiasme et de faveur qui suivait Rousseau, l'autorité de ses écrits et l'influence qu'il exerça sur les passions et les idées de notre révolution. Expliquer son talent et sa puissance, l'un par sa vie, l'autre par son siècle, est une étude qui devra intéresser cet auditoire.

A lui s'arrête la race de ces écrivains dominateurs qui, de la France, ont agi sur l'Europe, et qui jetèrent dans son sein tant de principes nouveaux. Mais cette influence même qu'ils ont exercée au dehors sera l'ob-

jet d'un autre et non moins curieux examen. Nous la chercherons d'abord en Angleterre, d'où elle avait emprunté ses doctrines, et où elle les reportait plus vives, plus dégagées, plus populaires. La seconde époque de la littérature anglaise au XVIIIe siècle est, en effet, toute française dans sa philosophie, ses jugements historiques, ses formes de langage. Ce n'est plus cette métaphysique sectaire des Collins et des Tindal, et ces formes à demi théologiques dans l'incrédulité même. Disciple extrême de Locke, Hume a, dans ses *Essais philosophiques,* l'agrément et la facile netteté de Voltaire. Il est pénétré du même esprit dans l'histoire, comme lui dédaigneux du passé, comprenant peu les passions fortes et les temps demi-barbares, coloré sans être pittoresque. Le grave et sage Robertson lui-même est encore un élève de Voltaire. Gibbon l'est aussi, malgré sa fastueuse et emphatique élégance.

C'est une étude piquante que d'observer, à cette époque, l'action mutuelle, et, pour ainsi dire, le feu croisé des deux pays l'un sur l'autre. La liberté anglaise profite de notre hardiesse d'esprit. Un échange d'idées philosophiques se renouvelle sans cesse entre les deux pays, comme si l'un exploitait et polissait les produits de l'autre. La philosophie de la *sensation,* grave, circonspecte, diffuse, parfois indécise dans Locke, retourne en Angleterre, vive, nette, amusante sous la plume de Voltaire, impérieuse, hautaine, affirmative dans les écrits de Diderot et d'Helvétius. Chose remarquable, au reste : la France avait pris et même exagéré une grande partie des opinions de l'Angleterre, et elle résistait encore à son goût en littérature. Nous avions des sceptiques plus hardis que Hume; surtout nous n'avions pas de moralistes religieux comme Richard-

son, et nous repoussions la libre vivacité du style anglais. Nous avions grande peine à nous accoutumer, je ne dirai pas aux défauts, mais souvent même au sublime de Shakspeare. Le sentiment pittoresque de Thompson et sa poésie de nature étaient altérés dans nos élégantes descriptions. Ces divers points de vue, ces rapprochements, ces contrastes entre les deux nations; nous essayerons de les mettre en relief par l'histoire des opinions et des lettres.

Partout, à la fin du XVIIIe siècle, se retrouvent les idées françaises. Elles sont dans l'académie de Berlin, dans la cour de Catherine, dans les conseils de Joseph II. Elles ne sont pas seulement matière de littérature et de goût; elles influent sur les gouvernements, elles transforment l'esprit des sociétés. A Milan, sous la conquête autrichienne, elles dirigent l'administration éclairée, bienfaisante du comte de Firmian; elles inspirent l'âme de Beccaria. A Naples, elles suscitent des réformateurs et des philanthropes comme Filangieri, de libres et cyniques penseurs comme Galiani. En Espagne même, dans ce pays de tenace routine et d'obédience monacale, elles font pénétrer de salutaires changements dans l'administration et les mœurs; elles forment trois ministres réformateurs, le courageux d'Aranda, qui vainquit les jésuites sur leur terrain de prédilection, le sage et le savant Campomanès, que l'on peut appeler le Turgot de l'Espagne, et même Florida Blanca, politique estimé de M. Pitt et ennemi de la France en 1792.

En Portugal, ces mêmes idées françaises, en partie adoptées et poussées à l'excès par un esprit violent, apôtre de la philosophie, comme Ximenès l'avait été de la foi, produisent les résultats les plus étranges.

Le marquis de Pombal, dans sa longue dictature, éteint les bûchers de l'inquisition, puis les rallume contre les prêtres. Il fait traduire en portugais Voltaire et Diderot; mais, entouré d'ennemis, il établit les plus rigoureuses entraves sur la presse et la poste. L'expulsion des jésuites, leur fastueuse maison transformée en hospice, de grands travaux d'industrie, une protection habile des intérêts commerciaux sont, cependant des titres qui recommandent avec éclat le souvenir du despotique Pombal. La réforme qu'il tenta dans le Portugal, et qui fut trop souvent intervertie et détournée par ses passions personnelles, ses cupidités, ses vengeances, a déposé dans ce pays des germes durables. C'est un des traits caractéristiques de la puissance que la France exerça trois fois sur une grande partie de l'Europe, d'abord au siècle de Louis XIV, par son goût littéraire, ses beaux monuments, sa splendeur sociale, puis au XVIIIe siècle, par ses libres opinions, ses théories d'amélioration sociale, enfin, au commencement du XIXe, par ses armes. Les Romains ne civilisèrent que ce qu'ils avaient conquis. On peut dire de la France que ses conquêtes seules et la crainte qu'elles inspiraient, retardèrent l'influence communicative de civilisation qui appartient à son génie.

Cette influence, qui s'étendait presque également sur le nord et sur le midi de l'Europe, et qui presque partout était une mode de cour et d'aristocratie encore plus qu'un besoin des peuples, est une partie de la gloire des lettres françaises. Ensuite, nous exposerons leur déclin et celui de la vieille société, dont elles éclairèrent si vivement les contradictions et les vices. Il ne sera pas sans intérêt de rechercher les derniers efforts d'une littérature qui, à la veille d'un grand change-

ment social, offrait le contraste de l'extrême frivolité et de l'extrême hardiesse. Ses productions sont des médailles curieuses pour l'histoire et non pour l'art.

L'art, en effet, était dégénéré; le goût se perdait au milieu des analyses de la critique, et la critique elle-même, plus attentive à des conventions et à des formes qu'à la philosophie des lettres, ne paraissait pas s'appuyer sur des recherches assez étendues. Toutefois, Messieurs, depuis Voltaire et Vauvenargues jusqu'à Chénier, la critique occupe, dans le XVIIIe siècle, un rang élevé qu'on ne peut méconnaître. Thomas, Marmontel, la Harpe, Champfort, inférieurs dans leurs productions oratoires, ou dans leurs tentatives poétiques sur les pas des grands maîtres, ont en littérature, par le goût et le style, un mérite remarquable, trop méconnu de nos jours; et le savant Barthélemy a fait le plus agréable ouvrage de l'érudition moderne.

La poésie, même dans les dernières années de la monarchie, jeta de vives lumières. Ducis, heureux et applaudi, Gilbert et Malfilâtre, dans l'infortune, montrèrent un talent original. Mais un souvenir qui devra surtout nous occuper, c'est celui des derniers publicistes, dont les ouvrages attestent toute la faiblesse de l'ancien ordre social et toutes les illusions qui devaient se mêler au courage des premiers réformateurs. Nous honorerons les Turgot, les Necker, les Malesherbes; et nous chercherons dans leurs écrits ce que la vertu et les intentions généreuses ajoutent au talent.

Ici, Messieurs, ce fréquent parallèle de l'Angleterre et de la France se reproduit pour nous. Au moment de voir la littérature créant la tribune, et la liberté passant des salons et des académies dans une assemblée nationale, nous nous arrêterons devant les grands

spectacles que la tribune et la liberté donnaient chez un peuple voisin. Là se placeront les deux Pitt, Fox, Sheridan, Burke, qui appartiennent à l'histoire de l'esprit humain, comme à celle de la politique anglaise. En même temps nous montrerons Mirabeau, ce puissant destructeur qui aspirait à reconstruire une monarchie où il eût place.

Nous n'irons pas plus loin dans les annales de nos assemblées; ce serait entreprendre une histoire qui est faite.

Mais quand cette immense tempête sera calmée, quand une société nouvelle reparaîtra sur l'ancien sol, agrandi par la victoire, alors s'élèveront dans les lettres de nouveaux monuments qu'il importe d'étudier. Les lettres n'ont plus cette puissance qu'elles avaient au XVIIIe siècle, pour changer le monde social. Cette fois c'est dans un camp qu'il s'est réformé; et le génie des arts ne reçoit pas le mot d'ordre militaire. La supériorité se retrouvera donc surtout dans quelques talents à part qui ont poussé çà et là, au milieu des orages de la révolution, et que n'aura pas courbés l'Empire. Un jeune émigré de 1790, deux tribuns éliminés, une femme bannie par le vainqueur de l'Europe, un vieux gentilhomme de Chambéry écrivant en français à Saint-Pétersbourg, ce sont là, dans des degrés fort inégaux, les esprits qui garderont le plus de vigueur et de nouveauté. La puissance parut quelque temps déplacée : le sceptre de l'opinion était passé aux mains de la force. Cet état de choses s'est brisé par son excès même. Le despotisme de la victoire et du génie a fait place au règne des lois, sous un pouvoir que ses titres antiques et renouvelés doivent rassurer devant l'action légale des libertés publiques. Le débat politique, pre-

mier principe de notre ordre actuel, ne peut rester stérile pour les lettres. Quelquefois, il est vrai, on semble les oublier dans la vive préoccupation des intérêts sociaux; mais elles gagnent bien plus qu'elles ne perdent à une discussion qui leur renvoie des âmes plus élevées, des esprits plus sévères. Ce n'est pas seulement un genre nouveau de littérature, une forme oratoire, une tribune au lieu d'une chaire, qui sort pour nous des institutions représentatives; c'est un esprit de vie, un ferment nouveau qui se mêle à toutes les parties des lettres, les transforme et les rajeunit. De là des points de vue nouveaux dans la philosophie, l'histoire, la critique.

Rien ne change plus un homme que de le rendre libre : que sera-ce d'un peuple! et combien, dans ce concours d'esprits qui s'éveillent et s'exercent, dans cette prime d'ascendant et de popularité toujours offerte, n'y a-t-il pas de chances pour que les talents se multiplient par l'émulation et la liberté! Que cette pensée, jeunes gens, vous soit présente! qu'elle vous anime à de longues et patientes études! Dans ce nombreux auditoire, réuni de toutes les parties de la France, il y a bien des cœurs émus de tous les nobles sentiments, bien des intelligences ouvertes à toutes les idées; et il y a, certes, plus d'une nature heureuse et inconnue d'elle-même qui, dans la magistrature, à la tribune, dans les lettres, sera quelque jour l'honneur du pays. Si ma faible voix excite en vous ces sentiments, éclaircit pour vous ces idées, et si les grands souvenirs des études comparées qui vont passer devant vous avertissent et appellent quelque jeune talent, je ne serai pas mécontent de ma tâche, Messieurs; et je la commence avec ardeur dans cette espérance.

DEUXIÈME LEÇON.

Résumé de l'état des lettres françaises à la mort de Louis XIV. — Décadence de la poésie. — Jean-Baptiste Rousseau, sa vie et ses psaumes. — Réflexions générales. — De l'inspiration lyrique dans l'antiquité et dans les premiers temps de la foi chrétienne. — Etudes lyriques en Italie, en France et en Angleterre. — Caractère factice de quelques-unes des plus belles odes de Rousseau. — Imitation déplacée de la grande poésie. — Novateurs antipoétiques. — Procès de la prose contre les vers. — La Motte. — La Faye.

MESSIEURS,

Le roi est mort ce matin à huit heures un quart, écrivait, le 1er septembre 1715, l'exact Dangeau, sans ajouter une syllabe d'éloge ou de regret pour ce roi dont il avait enregistré, depuis cinquante ans, les grandeurs et les minuties. A partir de cette date, Messieurs, commence pour nous le XVIIIe siècle. Louis XIV avait été précédé dans la tombe par presque tous les génies ses contemporains; et, avant d'y descendre, il avait, pour ainsi dire, mené le deuil de son siècle. Fénelon, demeuré le dernier, et qui semblait attendre une autre époque, était mort lui-même quelques mois avant le roi. Selon le précepte de Vespasien, Louis était mort debout : *Decet imperatorem stantem mori;* mais on peut voir, dans les lettres de sa compagne de pouvoir et d'ennuis, madame de Maintenon, combien la vieille cour, en pesant sur tout le monde, était lasse d'elle-même, et combien ces dernières années d'une époque

si brillante furent ternes et sombres. Tout dépérissait comme le roi ; ou plutôt, sous ce monotone appareil d'étiquette et de gravité qu'il maintenait encore, bouillonnaient déjà des mœurs nouvelles, plus licencieuses qu'élégantes, et un ardent dégoût du passé. Les persécutions tracassières du confesseur Letellier, la démolition de Port-Royal, cette école de savoir et de piété, les lettres de cachet multipliées *pour jansénisme,* avaient attristé au dedans ce règne humilié par des revers et des défaites. Ce poids du pouvoir absolu, qui, allégé par le goût des arts, ennobli par la gloire, ou évité par l'indépendance religieuse, n'avait pas gêné, dans les beaux jours du XVII[e] siècle, les Molière, les Boileau, les Racine, les Fleury, les Bossuet, était devenu plus lourd, en même temps que les talents devenaient plus rares et plus faibles ; et cet âge mémorable de la langue française et des lettres se terminait, sous le vieux roi, dans les tracasseries théologiques et la stérilité.

Dressons cependant l'inventaire du petit nombre de talents que conservait la Francc à la mort du monarque, dont l'habile orgueil les avait tant protégés. Et d'abord, parmi ses plus vieux contemporains, lui survivait un poëte dont la voluptueuse philosophie avait annoncé, sous son règne, l'incrédulité du siècle prochain. C'était Chaulieu, le dernier interprète de cette société des Bernier, des Hesnault, des Ninon, des Saint-Évremont, des Charleval, qui, dans un coin du XVII[e] siècle, avait caché le plus hardi scepticisme sous le goût des agréables entretiens et des plaisirs, société qui, parfois, avait inspiré Molière, et qui écoutait les graves commentaires de Gassendi sur l'*atomisme* d'Épicure. A côté de ce reste de libres penseurs qui avaient, à petit

bruit, traversé la monarchie de Louis XIV, pour se rejoindre, dans de spirituelles orgies de grands seigneurs, au génie naissant de Voltaire, florissait le poëte Rousseau, habile élève de Boileau, mais sans bonne foi dans son art, et cynique par les mœurs plutôt qu'indépendant par la pensée. Crébillon, inculte et négligé, avait jeté quelques traits d'une verve nouvelle dans des tragédies selon la mode ancienne, applaudies du public, mais dont le mauvais style désespérait Boileau dans ses vieux jours. Louis Racine, avec la vocation du nom plutôt que celle du génie, s'étudiait à composer de bons vers. Voltaire, auquel il en était échappé dès le collége, entrait dans le monde à vingt ans.

Tandis que la belle poésie française n'était soutenue que par Rousseau, qui, selon le sort des talents imitateurs, avait fait dans sa première jeunesse ses plus élégants ouvrages, deux hommes ingénieux, sentant le peu de poésie du siècle et d'eux-mêmes, voulaient y suppléer par l'artifice. L'examen de leurs essais résumera sans peine tout ce qu'on peut dire sur la décadence où était tombé ce grand art des vers, et sur l'impuissance des systèmes pour le renouveler. Par le progrès même de la réflexion et de l'étude, la prose se soutenait mieux, non qu'elle n'eût perdu aussi cette vivacité de grâce et d'élégance, et surtout ce sublime donné si rarement ; mais elle était saine, abondante et pure. Les mêmes beaux esprits qui faisaient la guerre à la poésie écrivaient en prose avec une expressive et correcte élégance ; et l'idiome était parvenu à son point de maturité, avant les hommes qui lui donnèrent un nouvel éclat dans le XVIIIe siècle. Plus même ils sont rapprochés de cette époque, plus leur style est naturel et vrai. Montesquieu avait vingt-quatre ans à

la mort de Louis XIV; et c'est six ans après qu'il publia le mieux écrit de ses ouvrages, les *Lettres persanes,* chef-d'œuvre de style, dans le sérieux comme dans la plaisanterie.

Mais reprenons, Messieurs, cette histoire de la poésie française, pure mais faible au commencement du XVIIIe siècle, et déjà dominée par l'imitation traditionnelle et l'innovation systématique. Sans doute nous ne voulons pas médire de cette enthousiaste et savante imitation qui transporte le poëte dans d'autres temps et d'autres mœurs, et l'enrichit des beautés d'une autre langue. Nous croyons qu'elle supplée souvent à ce que n'offre pas l'état des mœurs modernes, qu'elle ajoute au génie, qu'elle lui donne le mouvement et la force. Que n'a pas dû Milton à la Bible et à Homère? Et le plus libre, le plus capricieux, le plus charmant des poëtes, Arioste, que n'a-t-il pas pris à l'antiquité? Mais quand l'imitation est une étude de langue et de style sur des modèles indigènes, elle ne produit, quel que soit l'art de l'écrivain, qu'une perfection apparente. C'est le caractère de Rousseau dans ses plus beaux ouvrages. On y reconnaît le disciple exactement fidèle, et partant inférieur de Racine et de Boileau. Prenez-vous ses *poésies sacrées?* Il dit lui-même, dans sa prose un peu lourde, que s'il a jamais senti *ce que c'est qu'enthousiasme, ç'a été principalement en travaillant à ses cantiques*. Eh bien, le vers en est harmonieux et fort, le tour expressif, le mètre habilement varié; mais tout cela vous fait souvenir de la poésie bien autrement sublime, ou gracieuse, des chœurs d'*Esther,* d'*Athalie.* Dans ces chœurs, du moins, ce qui s'est perdu de l'esprit de feu du prophète, à travers les changements de siècles et d'idiomes, est suppléé par l'intérêt du drame

et l'émotion des personnages. Mais les Psaumes de Rousseau, qui ne se lient à aucune action, et ne sortent pas de l'âme du poëte, qui ne sont ni l'intermède d'un drame, ni un élan de piété, que vous offrent-ils? une élégante paraphrase du génie hébraïque. La version latine de saint Jérôme, ce langage demi-barbare, bigarré d'ellipses et d'orientalismes, vous en dit bien davantage, et porte avec soi plus d'émotion.

Quelle était, en effet, la disposition d'esprit du poëte? le désir de faire de beaux vers. Il n'avait pas, comme Luther, cette foi ardente qui a jeté tant de poésie dans sa version de la Bible. Autour de lui, rien du sérieux et de la passion que la controverse et la guerre civile ont communiqués à quelques-uns mêmes des Psaumes de Marot, à ces chants rudes et simples entonnés sous la mousqueterie des guerres de la Ligue. Né dans la plus humble condition, dans la boutique d'un cordonnier, Rousseau, après d'excellentes études chez les jésuites, s'était produit auprès des grands, par l'esprit, le goût des plaisirs, et le talent des licencieuses épigrammes. Comme il avait moins d'invention que de goût, il s'attachait à polir avec soin quelques pièces de peu d'étendue sur des sujets sérieux.

Il avait tenté le théâtre sans succès. Ses comédies, correctes, mais froides, sans gaieté, et, ce qui surprend, même sans malignité, *le Capricieux, le Flatteur, les Aïeux chimériques,* étaient tombées, ou à peu près; ses opéras de même. L'ode lui restait, négligée depuis Malherbe, et malencontreusement essayée par Boileau. Il s'en saisit par calcul, imita David, Pindare, Horace, et se commanda l'inspiration lyrique, dans un temps où toute poésie semblait décliner et faiblir. Puis des querelles, des procès, des malheurs viennent gâter

2.

sa vie et son talent. Ce poëte correct et soigneux, qui, moins passionné qu'habile, avait besoin de travailler beaucoup ses ouvrages, et de vivre à la meilleure école de savoir et de goût, fut jeté hors de France, et réduit à flatter, dans les cours d'Allemagne, quelques petits princes, et un grand général qui aimait peu les vers.

On conçoit sans peine que, dans cet exil, son goût s'altéra, et que ses ouvrages n'eurent plus la pureté sévère qui faisait la meilleure part de son génie. Faut-il pénétrer plus loin, et chercher, dans le caractère et la vie de Rousseau, des torts qui expliquent les inégalités de son talent? A-t-il en effet, pour se venger de tracasseries littéraires, composé les couplets diffamatoires et immondes, dont il accusa un de ses ennemis, et pour lesquels il fut banni lui-même? On ne sait. Le procès fut long et obscur; et Rousseau protesta toute sa vie de son innocence. Toutefois, il ne semble pas qu'il ait ennobli son malheur par la manière de le supporter. Ses lettres sont pleines de récriminations souvent peu fondées, et de jalousies amères. Malgré le soin qu'il eut de se ménager, en France, l'amitié de quelques hommes respectables et purs, comme Rollin, Racine le fils, rien, il faut le dire, dans ses pensées habituelles et dans sa vie, n'était fait pour nourrir cette pureté d'âme et cette élévation qui s'uniraient si bien à la poésie religieuse. Son caractère, aigri par le malheur, paraît amer et égoïste. La dévotion assez douteuse de ses dernières années semble une vengeance plutôt qu'une consolation. Mais passons aux ouvrages de Rousseau.

L'ode, l'inspiration lyrique est en décadence déjà depuis des milliers d'années. Peut-on la concevoir en effet séparée de son origine et de sa forme première?

Un grand événement accompli pour un peuple, une victoire, un salut miraculeusement opéré, une fête triomphale et religieuse, tous les cœurs émus d'enthousiasme, et la voix d'un chantre inspiré qui s'élève, le cantique de Débora prophétesse, le chant de Moïse après le passage de la mer Rouge, voilà l'ode. Pindare lui-même dégénère de ce premier sublime. Il y a bien encore l'appareil de la fête, l'enthousiasme de la foule, la musique, les chants, le vainqueur et le poëte animant tout de sa voix : mais, quelle que fût la passion des Grecs pour leurs courses de chars, il est visible que, pour eux-mêmes, ce spectacle si fréquent ne suffisait plus à l'inspiration lyrique, et que le poëte essayait de rappeler cette inspiration par mille artifices et mille efforts. On la sentirait davantage peut-être dans quelques-unes de ces odes sans fête, sans peuple. sans théâtre, où, solitaire et passionnée, Sapho exhale son âme, en invoquant la cruelle déesse qui la fait mourir. On la sent surtout dans ces beaux chœurs tragiques, si bien liés à l'origine religieuse du drame chez les Grecs. Là, le chœur est tantôt le héros de la pièce, comme dans *les Suppliantes* d'Eschyle, tantôt le témoin, le confident de l'action, tantôt le poëte lui-même animé par sa propre fiction. Si quelque chose approche, pour le mouvement et la hardiesse, du chant de victoire des Hébreux après le passage de la mer Rouge, ce sont les chants de deuil des Perses dans Eschyle. L'hymne religieux, la prière fervente et calme se retrouvent, avec une pureté presque chrétienne, dans les chœurs d'*Œdipe à Colone,* et dans l'*Hippolyte* d'Euripide.



Chez les Romains, qui n'avaient pas de jeux consacrés aux arts, ni surtout de grands poëtes tragiques,

l'ode eut peu de place pour se produire. Dans les cérémonies du culte, on redisait les chants des vieux prêtres saliens, peu compris de la foule; mais la voix du poëte n'était pas nécessaire pour animer les fêtes de ce peuple sérieux et guerrier. La poésie qu'il goûta d'abord, celle d'Ennius, était historique, et retraçait longuement les actions du champ de bataille. Quand le goût se perfectionna, et que, par imitation, Rome voulut se donner toutes les formes du génie grec, les beaux jours de la gloire et de la liberté romaine étaient déjà passés. Que pouvait être l'ode alors? une œuvre d'élégance et de grâce, où l'enthousiasme lyrique n'est vrai que dans l'expression de la volupté; car il n'y a plus même d'amour.

Mais quoi! n'était-ce pas un sujet plus inspirateur que les jeux d'Olympie ou de Némée, cette fête de la naissance de Rome qui revenait tous les cent ans, et qu'a chantée le poëte favori d'Auguste? Je ne sais quel eût été ce poëme dans les vieux temps de Rome républicaine, lorsqu'on croyait aux dieux du Capitole. Mais l'incrédulité vint à Rome presque avec la poésie. Elle date d'Ennius, qui avait écrit, d'après le Grec Evhémère[1], l'histoire humaine des dieux, et traduit la cosmogonie philosophique d'Empédocle. D'Ennius à Horace, le scepticisme s'était bien accru, et les passions de la liberté avaient péri. Le *Carmen sæculare* d'Horace, chanté à double chœur par l'élite de la jeunesse romaine, n'est qu'une prière élégante, où nul grand souvenir n'est évoqué.

[1] Qui coluntur ut dii homines fuerunt, et iidem primi ac maximi reges, etc., etc. Evhemerus ac noster Ennius eorum omnium natales, conjugia, progenies, imperia, res gestas, obitus, simulacra, demonstrant. (LACT.)

Les autres odes d'Horace, mythologiques, flatteuses, galantes, philosophiques, ou même littéraires, comme sa magnifique ode sur Pindare, ont plus d'éclat et d'art que de réel enthousiasme. Il lui manque l'amour des grandes choses. Il ne croit ni aux dieux ni à la liberté ; il abandonne une seconde fois dans ses vers les amis mourants qu'il avait désertés sur le champ de bataille de Philippes. Quelquefois le retentissement de la lyre grecque à son oreille et le charme des vers le ravit jusqu'au délire ; mais il en rit bientôt lui-même, et nous avertit de ne pas le croire. Épicurien, il plaisante à demi les dieux qu'il célèbre ; et on sent bien qu'il est incrédule à l'apothéose même d'Auguste.

En lui, cependant, est toute la poésie lyrique des Romains ; car nous ne comptons pas une ou deux pièces de Stace, en vers laborieux et recherchés ; et les chœurs des tragédies de Sénèque n'ont rien de la hardiesse et du libre mouvement de l'ode. Non, le vrai génie de l'ode, c'est-à-dire l'émotion d'une âme ébranlée et frémissante comme les cordes d'une lyre, ne reparut, après plusieurs siècles, que dans les hymnes souvent irréguliers des chrétiens. En revenant à la prière, et à une prière plus exaltée et plus pure, l'homme avait retrouvé l'inspiration lyrique. En adorant Dieu dans ses ouvrages, il s'élevait à la poésie par l'enthousiasme.

Entendez-vous, au IVe siècle, un poëte anonyme soupirer d'une voix mélodieuse quelques vers sur le massacre des *innocents,* cette première et touchante légende du christianisme :

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima, Aram ante ipsam, simplices,
Grex immolatorum tener, Palma et coronis luditis.

« Salut! fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil « même de la lumière, l'ennemi du Christ a frappés, « comme un tourbillon enlève les roses naissantes. « Vous, première hostie du Christ, troupeau de ten- « dres victimes, au pied même de l'autel, dans votre « simplicité, vous jouez avec les palmes et les cou- « ronnes. »

Voilà cette grâce émue, ce charme d'enthousiasme et de foi qui fait la beauté lyrique. On retrouve le même génie dans ces hymnes de Prudence qui se chantaient à la première heure du jour. On le retrouve dans cette foule de chants chrétiens, et jusque dans ces *Proses* à demi barbares, ouvrage d'un siècle ignorant, mais d'une ardente foi ; et je ne m'étonne pas que, dans nos raffinements modernes, un grand poëte ait emprunté de puissants effets de théâtre à la religieuse terreur de ce latin rimé :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sybilla.

qui, commenté par un malin esprit, bouleverse l'âme de Marguerite, comme il épouvantait les chrétiens du v[e] siècle par ses terribles images et ses lugubres sons. Il n'y avait plus de lettres alors ; mais il y avait une haute poésie, une imagination, une harmonie dominatrice des âmes, dans les paroles mêmes de la religion ; c'était l'ode de David et d'Orphée que l'on entendait chaque jour à la messe.

Quand l'Europe, redevenue barbare, se débrouilla, et que l'esprit du Dante flotta sur ce chaos, *spiritus*

Dei ferebatur super aquas, la poésie lyrique, en sortant du temple, resta cependant toute chrétienne. Les plus beaux hymnes en langue vulgaire sont épars dans le *Purgatoire* et le *Paradis,* sur ces routes semées d'étoiles, entre ces soleils, au pied de ce trône de Dieu qu'a vu le poëte. C'est de là, c'est de ces sources de *sapience et d'amour* que tombe, par une bouche profonde, le fleuve immense dont parlait Horace. Mais vous savez quel a été le Dante, quelle foi dans son âme, quelles passions agitèrent sa vie! que de religion, que de patriotisme, que de haine! Vous savez ses combats, ses bannissements; vous avez lu la généreuse lettre retrouvée par un proscrit moderne, où il refuse de rentrer par grâce dans une patrie que cependant il aimait chèrement. Voilà l'homme qui devait retrouver cette poésie de sublime et d'action, soudaine maîtresse des âmes, et qu'on appelle *lyrique!* elle est partout dans ses chants.

Sur un ton plus faible, mais d'une ravissante douceur, l'harmonieux Pétrarque conserva cette gloire à la langue italienne. Ses *Triomphes,* de la *mort,* du *temps,* de la *Divinité* respirent un calme et une pureté céleste qui semble la poésie de la loi nouvelle, en contraste avec l'impétueuse ardeur de la lyre hébraïque.

La langue des Provençaux, si naturellement musicale, avait eu sa poésie chantée, même avant l'Italie; mais l'idiome français, rude, et de forme peu poétique, n'était pas fait pour l'ode; elle ne vint que tard chez nous, par imitation érudite : ce fut le malheur de Ronsard. Ce poëte gracieux, et même facile dans quelques odes-chansons et dans quelques sonnets, ne pouvait faire qu'une caricature d'enthousiasme et de poésie lorsqu'il essayait d'importer à la fois la mythologie, les

digressions et presque les mots grecs de Pindare. En Italie même, dans une langue déjà travaillée par des chefs-d'œuvre, l'imitation de Pindare, tentée avec une merveilleuse souplesse d'expression et de rhythme, n'a pas inspiré d'œuvre nationale. Les odes de Chiabrera, plus vantées que lues, ne sont pas dans toutes les mémoires, comme les vers d'Arioste et du Tasse.

Vers la même époque, dans cette langue anglaise, abondante, nerveuse, et devenue le moule des pensées de Bacon et de Shakspeare, la forme lyrique de Pindare fut essayée par Cowley : cette imitation, non pas étrange et pédantesque comme celle de Ronsard, mais diffuse et maniérée, avait tous les défauts de l'*euphuïsme* anglais. Ce n'est pas que l'auteur manquât de force et d'imagination ; il est poëte, même en prose, dans sa vision sur Cromwell : mais de son temps, et dans son pays, il n'y avait point de place pour un enthousiasme d'artiste à mettre dans des odes imitées du grec. La poésie lyrique de cette époque, c'était le retentissement de la Bible et le chant des Psaumes, avant et après la victoire ; c'est celle qu'entendit et que répéta Milton. Hors de là, il n'y a que vain luxe d'images et fausse poésie dans les odes pindariques de Cowley.

L'inspiration est rare, mais plus vraie, dans notre vieux Malherbe, que l'on félicitait autrefois d'avoir *dégasconné* la langue, et que l'on accuse maintenant de l'avoir appauvrie. En travaillant avec un soin si sévère, Malherbe fait parfois jaillir la flamme de son enclume. Rousseau, dans ses premières odes, imita de Malherbe et de Boileau la correction et l'élégance soutenue du langage. Je ne veux pas copier ici les remarques de goût que d'habiles critiques ont faites sur le méca-

sme et l'harmonie de ses vers : un seul point de vue
›us occupera. Rousseau donne-t-il l'idée de cette
›ésie lyrique, accent le plus sublime de la foi reli-
euse, et dont la beauté première était affaiblie déjà
ıns les fêtes de la Grèce ? Nullement. Mais n'a-t-il pas
›rté à un haut degré cette ode artificielle et savante
ıi charmait les oreilles des Grecs, et qui faisait dire
un Romain plus sérieux, qu'il ne trouvait pas dans
vie assez de loisir pour étudier les poëtes lyriques ?
n ne peut le nier, je crois. A défaut d'un vif enthou-
ısme, il y a bien de l'art et de l'élégance dans Rous-
au.

J'ai tâché, dit-il quelque part, de donner, dans la plupart de
es odes des IIIe et IVe livres, une idée de la poésie de Pindare,
›nt tout le monde parle et que personne de ceux qui en par-
nt le plus n'a bien connue.

Cette intention nous semble surtout marquée dans
›de *au comte du Luc*, où d'habiles critiques ont ad-
iré le talent tout pindarique de cacher sous des flots
: poésie la nullité du fond. De quoi s'agit-il, en effet !
ousseau, dans son exil, avait été accueilli, secouru
ır le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse,
diplomate fort peu cité dans l'histoire. Rousseau
:ut le remercier, le louer, et lui souhaiter une meil-
ure santé. Pour cela, comparaison de l'enthousiasme
›étique avec le vieux Protée et la prêtresse d'Apollon,
:emple d'Orphée forçant les rives sombres, désir de
miter, illusion du poëte qui, rêvant sa descente aux
ıfers, répète l'hymne suppliant qu'il adresserait aux
ırques pour obtenir à son ami de plus longues an-
ées, retour du poëte sur la vanité de son espoir, im-
ıissance où nous sommes de corriger les maux de la
e, qui sont comme la condition des biens qu'elle nous

offre, gloire et travaux du comte du Luc que le p
désespère de célébrer dignement, etc.; tout cela
des détours faciles et bien suivis, et avec l'ap
constant du langage mythologique, le vieux pasteur
des troupeaux de Neptune, Apollon, les doctes Sœ
le gendre de Cérès, les trois fières déesses, l'auguste
Cybèle, Lachésis, Éole, les filles de Mémoire, etc.

Quand on a dans la pensée le régulier désordre e
les beaux vers de cette ode, ne trouvera-t-on pas
quelque intérêt à la rapprocher d'une pièce analogue
de Pindare?

Ce n'est pas un ambassadeur, mais un roi que loue
le poëte grec. Du reste, digression semblable. Hiéron
malade n'a pu recevoir le prix qu'avait gagné son
coursier aux jeux pythiques. Le poëte commence par
le vœu que le centaure Chiron, ce monstre ami des
hommes, puisse être rendu à la vie, tel qu'autrefois
il domina sur les rochers du Pélion, nourrissant un
demi-dieu, Esculape, dans l'art de préserver la vie des
hommes, et d'écarter d'eux toutes les souffrances. Entraîné par ce souvenir, il raconte la naissance d'Esculape, tiré, sur le bûcher même, des flancs inanimés
de la nymphe Coronis morte infidèle au dieu qui l'avait rendue mère; puis les merveilles d'Esculape, puis
sa mort sous la foudre de Jupiter. Alors seulement il
revient à son sujet.

Si le maître d'Esculape, dit-il, habitait encore cet antre sauvage, et si la douceur de nos hymnes avait un charme puissant
sur son âme, je lui persuaderais d'offrir aujourd'hui même aux
hommes vertueux le soulagement de leurs maux; et, sur un navire, fendant la mer d'Ionie j'irais à la source d'Aréthuse, près
du roi hospitalier de l'Etna, pasteur de Syracuse, prince affable
aux citoyens, généreux pour les bons, et père des étrangers. Je

lui porterais deux trésors, la santé dorée, et cet hymne, dont l'éclat rayonne sur les palmes qu'a remportées naguère son coursier vainqueur dans Cirrha. A travers la profonde mer, je viendrais à lui, comme l'astre du jour, au matin, se lève dans l'Océan. Bien plus : je veux aussi prier pour lui la mère des dieux, l'auguste déesse, dont chaque nuit, près de ma demeure, les jeunes filles chantent les louanges avec celles du dieu Pan.

Mais, ô Hiéron ! si tu as su atteindre la cime élevée de la sagesse, tu connais cette maxime : les immortels donnent aux hommes deux maux pour un bien. L'insensé ne peut les supporter avec calme, mais le sage n'en est pas ébranlé.

Vous reconnaissez la pensée des vers de Rousseau :

> Mais une dure loi, des dieux même suivie,
> Ordonne que le cours de la plus belle vie
> Soit mêlé de travaux :
> Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
> Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
> Et nos biens et nos maux.

Mais combien la marche du poëte thébain est plus libre, son invention plus simple, sa morale plus expressive et plus courte ! On sent qu'il a été involontairement saisi d'une belle légende poétique, rappelée par le nom d'Esculape ; c'est une croyance pour lui : tout est vrai dans cette mythologie ; il invoque en faveur de Hiéron la déesse dont le temple touche à sa demeure ; il mêle, pour ainsi dire, sa voix aux nocturnes concerts des vierges de Thèbes. Puis, se souvenant qu'on ne doit pas tout demander aux dieux, il se réduit, en disciple de Pythagore, à ce vœu modeste paraphrasé par le poëte français :

> Un bien pour deux maux.

Abondance de souvenirs et de poésie dans les récits, brièveté sublime dans les réflexions, voilà le génie du poëte thébain. Mais son imitateur moderne ne pouvait procéder ainsi. La mythologie qu'il emprunte, il l'abrége, il la réforme, il la réduit à des noms et à des symboles; la morale, il la délaie. De là le souffle imperceptible de froid qui s'est glissé dans ses beaux vers et son élégante fiction. L'exagération des termes ne fait pas l'enthousiasme; la mythologie n'est pas la poésie. Rousseau a beau, en appelant le comte du Luc une âme céleste, et en promettant à ses négociations un souvenir immortel, mettre les dieux en mouvement pour lui, rien n'est sérieux dans cette mythologie; elle était, je le sais, pour Rousseau, une théorie qui faisait partie de son art, à laquelle avait cru le vieux Corneille et qu'avait enseignée Boileau. Bossuet, qui n'examinait la chose qu'en théologien, donnait un meilleur conseil de goût, lorsque, par scrupule, il interdisait à Santeuil d'employer, même en vers latins, les divinités de la fable. Rousseau tient beaucoup à ces vieilles fictions; mais la manière dont il en justifie l'usage prouve assez combien le temps en était passé, même à titre de croyances littéraires et de naïve érudition. Il ne les défend pas, comme Santeuil, en homme possédé du langage antique, et païen, par illusion de savant. Les Muses sont pour lui

> Ces déités d'adoption,
> Synonymes de la pensée,
> Symboles de l'abstraction.

Puis vient une décomposition des signes du langage; nous voilà loin de l'ode.

Rousseau n'en a pas moins fait dans ses cantates un

gracieux emploi de la mythologie, et porté l'élégance au degré le plus rare. C'est par là qu'elles enchantèrent un autre Rousseau, plus grand que le premier, lorsque, jeune et errant, il les lut à Soleure, dans la modeste chambre qu'avait occupée quelque temps le poëte exilé. Cette lecture et la ressemblance des noms éveillèrent dans J.-J. Rousseau la première ambition de célébrité; et quoiqu'il se méprît d'abord en faisant aussi des vers, et même, je crois, une cantate de cour, la belle et savante mélodie de sa prose fut plus tard un heureux souvenir de ce premier modèle. N'oublions donc pas, Messieurs, le talent de Jean-Baptiste; on pourra le surpasser pour la hardiesse du style, et surtout l'expression rêveuse, accidentelle des fantaisies, des émotions de l'âme. De tous les poëtes classiques par l'élégance, il est incontestablement celui à qui l'on peut reprocher le plus de mauvais vers; mais sa gloire ne périra pas tant que durera notre langue.

On conçoit cependant qu'un petit nombre de vers habilement faits aient eu peu d'influence, dans le mouvement d'esprit qui emportait le XVIII[e] siècle. Rousseau demeura le chef et l'idole d'une école peu nombreuse, opposée à l'esprit nouveau du temps, et qui, de degrés en degrés, disparut sous la gloire et sous les plaisanteries de Voltaire. Cette école était enthousiaste des anciens, les imitant avec peu de naturel et de verve.

Elle avait pour premiers adversaires des sceptiques timides et des novateurs sans invention. Tel était la Motte, qui fit des poëmes de tous les genres, et n'eut de talent que dans ses préfaces. Il ne fut pas seulement l'antagoniste de Rousseau par le débat judiciaire qui mêla leurs noms; il le fut par toute sa vie et toutes ses pensées. Homme doux, prudent, philosophe, raison-

neur précis et fin, poëte inhabile et négligé, la Motte, en 1692, avait lu ses vers à Boileau et entretenu sur des questions de goût une correspondance avec Fénelon. Aveugle dès la jeunesse, il était cependant homme du monde, presque homme de cour. Il était, en même temps, fort bien accueilli du régent et de la duchesse du Maine.

Il y avait beaucoup d'esprit, de folle licence, de verve incrédule à la cour du régent; mais on s'y souciait peu des lettres. Ce que ce prince, d'un esprit si facile, aimait surtout, c'étaient les études de physique, de chimie, et même, il faut le dire à la honte de son scepticisme, les curiosités astrologiques où l'on espérait entrevoir l'avenir. Du reste, s'il protégeait Massillon, c'était pour le faire *assistant* au sacre profanateur de Dubois, intrus dans la chaire pontificale de Fénelon; et s'il pensionnait Voltaire, c'était pour sa brillante et cynique gaieté, plutôt que pour l'heureux début de son génie naissant. Ce fut l'ambitieuse et faible antagoniste du régent, la duchesse du Maine, qui, tout en espérant disputer aussi le trône, se hâta de recueillir cet héritage de la protection des lettres qui avait tant honoré Louis XIV. Les soupers trop célèbres du régent avait remplacé les fêtes de Versailles; mais le palais de la duchesse du Maine, sa belle terre de Sceaux, étaient devenus l'asile des plaisirs délicats de l'esprit. Seulement l'esprit s'était rapetissé et avait pris une nuance d'affectation et de subtilité, quoique servant à cacher de sérieuses et actives intrigues. Il ne nous reste des entretiens de Sceaux que les *Mémoires* d'une femme de chambre de la duchesse. Mais, dans la trame finement tissée de ses récits, dans son expression ingénieuse et réservée, dans sa froide raison et sa pru-

derie coquette, on peut retrouver sans peine les prétentions et les idées qui s'agitaient au milieu de cette cour, où l'on conspirait entre les discussions savantes et les madrigaux métaphysiques. Il y avait là plus de savoir et d'esprit un peu maniéré que de talent.

La Motte, avec l'invention subtile de ses fables et la sécheresse de ses vers, était le poëte des *soirées* de Sceaux; quelquefois même, en exprimant pour la reine de ce beau séjour une passion parfaitement privée d'espérance, dit Fontenelle, la finesse d'esprit lui donna la grâce. Mais ses odes n'en étaient pas moins frappées d'un froid mortel; et on sait ce qu'il a fait d'Homère et ce qu'il en a dit.

Jamais la témérité systématique n'entreprit plus que ne le fit la Motte. Le poëme épique, le drame, l'ode, la fable, rien ne lui coûtait. Ne voyons pas seulement ici une méprise personnelle, une grande erreur de goût ou d'amour-propre; attribuons quelque chose à l'esprit du temps, qui faisait dégénérer la littérature en art qu'on pourrait apprendre. A cet égard, la Motte, par sa malheureuse universalité poétique, est pourtant remarquable. Il annonce et prépare la même et plus habile ambition dans Voltaire. Le parallèle serait ridiculement injuste, mais le point de départ est le même: c'est également l'esprit qui veut s'approprier toutes les formes de l'inspiration; c'est la fine expression de l'élégance sociale, qui se croit la vérité poétique.

Dans ce point de vue, la Motte n'hésita pas à traduire Homère. Imagination et passion, mœurs rude et barbares, vives peintures des objets naturels, tout cela est pour la Motte une barbarie qu'il faut adoucir et corriger. Vous avez lu dans Homère cette allégorie de l'Injure et des Prières, qui est à la fois un drame et

un tableau. La Motte ne voit là qu'une sentence à mettre en rimes.

> On irrite les dieux; mais par des sacrifices,
> De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

« La Motte, dit Voltaire, traduisit mal Homère, mais il l'attaqua fort bien. » Ses critiques cependant tenaient toutes à ce faux point de vue, le moins philosophique de tous, qui ne conçoit l'âme humaine que sous une forme de raffinement social. C'est substituer l'étiquette à l'imagination, et la politesse à l'éloquence. Voilà ce que Fénelon indiquait avec une grâce inimitable, dans quelques lettres à la Motte. Mais madame Dacier, femme de talent, quoi qu'on en dise, gâta les choses par sa violence trop antique. Elle rudoya la Motte, et prétendit qu'Homère était le vrai type de la perfection sociale. La Motte répondit en prouvant qu'Achille, Agamemnon et parfois même madame Dacier, avaient peu de bienséance et de modération dans langage.

Après avoir attaqué l'imagination et la grande poésie dans Homère, l'ingénieux écrivain voulut détruire les vers en général : c'était une naïveté, la seule peut-être qui soit jamais échappée à la Motte. Au fond, depuis tant d'années qu'il faisait métier de poëte, les vers n'avaient été pour lui qu'une petite entrave, un mécanisme importun, un instrument rebelle, dont il jouait faux : il n'y voyait pour les autres que ce qu'il en avait tiré lui-même; et il en demandait de bonne foi la suppression. Émotion de l'âme, rendue par la parole et doublée par l'harmonie, éclat des images, musique de l'éloquence, tout cela lui était inconnu ; et dès lors il n'avait pas besoin de vers. Son athéisme poétique,

spirituellement déduit et appuyé de ses odes, eut assez d'autorité : rien dans les mœurs et l'esprit du temps n'y était opposé. Lui-même avait dit autrefois :

Les vers sont enfants de la lyre ;
Il faut les chanter, non les lire :
A peine aujourd'hui les lit-on.

Les raisonnements de la Motte étaient lus davantage ; et le vers pompeux de Rousseau ne suffisait pas à rendre la poésie populaire.

Heureusement un homme de talent, qui faisait peu de vers, se chargea de défendre la poésie, et fut inspiré par elle.

Quoi ! de l'ode, dont Polymnie
A ses amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie,
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace
Ont donc abusé le Parnasse
Par leurs immortelles chansons ?
J'entends Malherbe qui soupire
De voir qu'on ose de sa lyre
Dédaigner les aimables sons.

Savez-vous ce que fit la Motte pour répondre à cet élégant adversaire ? Il mit en prose les strophes de cette ode, soutenant qu'elles n'y perdaient rien. Le défenseur de la poésie avait, par une gracieuse image, comparé aux élancements d'un jet d'eau l'essor que la contrainte du vers donne au talent poétique :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse,

Qui l'élève au plus haut degré,
Telle dans les canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

La Motte répondit par un petit raisonnement de physique : « Ce ne sont pas les canaux seuls qui font que l'eau s'élève; c'est la hauteur du lieu d'où elle tombe qui fait la mesure de son élévation. » La discussion ne devait pas aller plus loin : il était clair que la Motte avait le droit de médire de la poésie.

TROISIÈME LEÇON.

Importance du théâtre dans l'histoire des lettres et des mœurs.— Décadence de la tragédie française au commencement du XVIIIe siècle.—*Manlius* de la Fosse comparé à *Venise sauvée*. —Fausse imitation du genre classique : Lagrange-Chancel. — Crébillon n'innove pas, mais exagère. — Son *Atrée et Thyeste* comparé à celui de Sénèque.—Innovation systématique de la Motte. — Ses attaques contre les *unités* et la versification.— Ses tragédies timides et routinières.

MESSIEURS,

De tous les genres de poésie, le plus instructif pour l'histoire qui nous occupe, celle de l'esprit humain manifesté par les arts, c'est le poëme dramatique, soit qu'il exprime les mœurs présentes et familières de la société, soit qu'il invente des fictions tragiques. Là, en effet, le poëte est aux prises avec la foule. Ce que les anciens disaient de l'influence souveraine du peuple sur l'orateur se reproduit pour l'auteur du drame, dans nos sociétés sans forum :

> Id sibi negoti poeta tantum credidit dari
> Populo ut placerent, quas fecisset, fabulas;

disait l'élégant Térence, fidèle image d'une société qui se polissait par la victoire et les lettres. Plaire au peuple, voilà l'œuvre du théâtre. Mais quel fut ce peuple, dans les diverses époques de notre littérature? D'abord, une foule ignorante et confuse qui se pressait aux

Mystères; puis la portion la plus curieuse et la plus instruite de ce pays, qu'avaient agité les guerres civiles et nobiliaires domptées par Richelieu; puis un roi majestueux, une cour polie, et un public dominé par elle; puis quelques amateurs d'un art longtemps cultivé, les oisifs d'une grande ville, et ces dames de cour qui, du temps de la régence, se plaisaient si fort aux spectacles licencieux de la foire. Longtemps plaisir aristocratique mêlé d'un peu de démocratie, la tragédie était devenue un plaisir de convention pour des spectateurs blasés de chefs-d'œuvre; et elle devait se corrompre, ou languir tant qu'il n'y aurait pas quelque cause de renouvellement social.

Le XVIIe siècle, dans sa durée, avait vu la naissance, les progrès éclatants, plusieurs formes diverses et la décadence de cet art sublime. L'imitation avait succédé au génie; on avait marché dans la même voie, répété la même passion : l'art était devenu lieu commun. Racine lui-même, avec cette liberté d'esprit qu'ont tous les inventeurs, avait conçu quelquefois la tragédie sans amour; mais comme cette passion était l'âme de sa poésie et figurait dans toutes les pièces de Corneille, elle fut constituée règle du théâtre français. Les autres formes qu'avaient habituellement observées les grands maîtres, l'exposition, les longs et fréquents récits, la dignité mythologique ou du moins antique des personnages, la noblesse soutenue du dialogue, devinrent un usage invariable, au nom duquel on les blâmait eux-mêmes, lorsqu'ils s'en étaient écartés par naturel ou par génie. Et comme la société, moins forte et moins sérieuse que dans le XVIIe siècle, restait paisible sous les mêmes lois, et n'était pas éveillée à des passions nouvelles, elle applaudit au théâtre les faibles

imitations des grands modèles. Si parfois un homme de talent, sorti de la foule des imitateurs, entrevoyait quelques grands effets tragiques dans la vérité de l'histoire, ou dans la libre hardiesse d'un théâtre étranger, il les ramenait aux conventions de notre scène; et, au milieu même d'une pensée originale, il évitait toute nouveauté dans les formes extérieures du drame, tandis qu'à d'autres époques on a recherché l'originalité dans les accidents et les caprices de *costume*. L'auteur de *Manlius* avait un esprit élevé, connaissait bien le théâtre antique et la littérature étrangère; il est expressif et pathétique dans les sentiments de son drame, qui sont de tout pays. Mais il n'a pas osé laisser à ce drame le naturel de personnages modernes, et près de nous; il lui a fallu la toge pour les ennoblir; il a fallu que le capitaine aux gages de Venise devînt Manlius, et que Jaffier, le conspirateur infidèle, l'ami traître, parce qu'il est amoureux, s'appelât Virginius.

Ce n'est pas tout : le grand Corneille, au lieu de mettre la conspiration sur la scène, avait fait répéter par Cinna, devant Émilie, un extrait de son discours aux autres conjurés; l'auteur de *Manlius* fait de même. On ne voit pas, comme dans Otway, sur le théâtre, les conjurés s'animant à la voix du chef, et, dans la foule, un d'eux plus froid, plus indécis, et, par son trouble, dénonçant d'avance son infidélité. Notre ancienne tragédie, si habilement dialoguée, n'avait que peu de personnages; et elle ne mettait pas en scène ce que les mœurs du temps ne connaissaient pas, les passions d'une assemblée factieuse. La Fosse n'a donc pas l'idée de placer Virginius sous les regards pénétrants de ses complices, de le faire pâlir aux images qui les trans-

portent, et de préparer le dénoûment par cette torture morale, si dramatique pour les spectateurs. La réserve de notre théâtre lui interdit également un amour naïf, abandonné comme celui de Bevildera. Sa Valérie est une Romaine de Corneille, et n'a rien de cette séduction passionnée qui change le cœur de Jaffier. Que vous dirai-je, enfin? Le récit de la mort des deux amis qui, dans les bras l'un de l'autre, se précipitent de la roche Tarpéienne, est fort noble sans doute; mais cela est loin, pour la terreur tragique, du supplice ignominieux de Jaffier et de ses complices. *Manlius*, Messieurs, n'en est pas moins une œuvre rare, admirable quand elle était animée de naturel par un grand acteur, et sublime dans quelques parties.

Mais quand les imitateurs furent moins heureux, le théâtre français, toujours astreint à ces formes bienséantes et convenues, devint singulièrement froid et déclamateur. C'est le caractère qu'il a dans les ouvrages d'un poëte élevé pourtant par Racine, et qui ne manquait pas de verve et de passion, Lagrange-Chancel, né en 1676, et mort au milieu du siècle suivant. Ses premiers ouvrages précédèrent ceux de Crébillon; il nous apprend lui-même, dans ses préfaces, qu'à l'âge de seize ans, élevé dans l'hôtel de la princesse de Conti, souvent il y reçut les conseils de Racine. Il croit être fidèle à l'école de ce grand maître: il observe exactement les règles du théâtre; et dans la fable un peu romanesque de ses pièces, il conserve toujours l'étiquette et la dignité; mais c'est en lui qu'on aperçoit combien notre théâtre, dégénéré des modèles qu'il croyait imiter, devenait faussement classique. Si Racine n'avait pas observé la vérité des mœurs grecques, il avait eu de l'antiquité la passion et la poésie. Mais

les tragédies de Lagrange-Chancel, toutes grecques par le sujet, *Oreste et Pylade, Méléagre, Amasis, Alceste,* sont le plus étrange défigurement des mœurs et de l'imagination antiques. Cette politesse moderne que Racine avait mêlée aux sujets grecs, et que l'on oublie dans le charme naturel de sa belle poésie, est devenue ici tout l'art et tout l'objet du poëte. Oreste, Amasis, Alceste, et je crois même Ino et Mélicerte, sont des personnages de cour qui gardent toutes les bienséances de leur rang, et parlent d'ailleurs en assez mauvais vers. On ne peut rien concevoir de plus fade et de plus froid ; et on se demande comment de pareilles pièces étaient applaudies dans cette même cour de Sceaux, où le savant Malézieux, un Sophocle à la main, en rendait toutes les beautés dans une version littérale et passionnée. C'est que Sophocle n'intéressait cette cour éprise de petites choses qu'à titre de singularité. Mais en fait, on avait perdu tout sentiment de ce beau naturel. On ne l'eût pas souffert dans une œuvre nouvelle. On se croyait fidèle au bon goût, en observant les bienséances et les règles qui n'avaient été qu'un accessoire du génie de Racine ; et l'art se perdait par l'imitation même des modèles.

Il n'y a veine de poésie dans ce théâtre prétentieux et régulièrement romanesque de Lagrange-Chancel ; et, pour trouver en lui quelque étincelle de verve, il faudrait chercher dans ses chants satiriques contre le régent. Il y a là du moins les passions du temps, la haine de la cour et la licence des mœurs. Le poëte n'a pas peur des plus affreuses images ; et ses vers calomnieux, qui arrachèrent des larmes à l'insouciance même du régent, ont une empreinte brûlante. Mais, hors de cette inspiration de libelliste, la poésie de La-

grange-Chancel est trop morte pour animer la fable surannée de ses drames.

Un esprit doué de vigueur native vint jeter enfin dans cet ancien moule quelques statues nouvelles. Homme inculte, original de caractère plutôt que de talent, Crébillon devait se tenir involontairement au modèle qui était devant ses yeux, et sous sa main. Il se moque quelque part des auteurs tragiques qui, « au lieu de rester fidèles aux exemples de nos grands maîtres, allaient, dit-il, *gueuser* chez les nations étrangères. » Crébillon n'a garde de le faire ; car il ne connaissait presque, de toute littérature, que nos anciens romans, puis le théâtre antique, tel qu'on le voit dans Corneille et dans Racine. L'idée qu'ils en donnent avait, dans son esprit, effacé et remplacé l'idée même de l'antiquité. Pour lui, les règles anciennes, c'était le type français de tragédie ; et dans la préface de son *Électre,* il se vante de n'avoir rien emprunté de Sophocle, et croit volontiers avoir fait une pièce plus régulière que lui, sans doute à cause de cette double intrigue d'amour qu'il a mêlée à l'horreur classique du sujet. Crébillon ne fut donc en rien réformateur ou novateur. Assez sauvage et fantasque de nature, il est plus humblement soumis que personne à toutes les lois du théâtre. Exposition, oracle, récit, amour de prince et de princesse, unité de temps et de lieu, il n'a pas songé un moment à déroger à toutes ces lois, et s'il est incorrect, ampoulé, demi-barbare, c'est de la meilleure foi du monde, et sans intention de violer aucune règle établie. Mais dans cette simplicité peu systématique, il eut un coin de génie. En même temps que la plupart de ses pièces marquent l'écueil de déclamation et de faux goût auquel était exposée notre tra-

gédie régulière et pompeuse, quelques-unes des beautés qu'il y a jetées montrent assez qu'il n'est pas de forme usée ni de bornes étroites pour un talent vigoureux. Dans une partie du théâtre de Crébillon, vous retrouvez, à la correction près, cette enflure, cette pompe monotone des tragédies de Sénèque, qu'il ne connaissait peut-être que par les fautes de Corneille. C'est le même vide, le même défaut de vérité. On peut comparer l'*Atrée et Thyeste* de l'un et l'autre, et dans la diversité des plans on retrouvera cette ressemblance.

Quant à l'horreur tragique de Crébillon, elle n'était pas une nouveauté, après le cinquième acte de *Rodogune;* mais elle parut trop forte aux mœurs élégantes de son temps; et aujourd'hui elle serait faible devant la profusion de meurtres qui jonchent notre scène. Crébillon, classique selon le sens vulgaire de ce mot, a d'ailleurs placé sa terreur dans le lointain grec et mythologique, Électre, Atrée et Thyeste, ces vieilles fables qui ne font plus peur. Il assure, toutefois, dans une préface, que l'illusion d'épouvante fut si forte qu'elle lui fit tort à lui-même :

> On s'éleva contre moi, dit-il, on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée, et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir avec qui il ne fait pas sûr de vivre.

A ce compte, on serait aujourd'hui fort en péril. Mais l'analogie était très-mal fondée; Crébillon, paisible, solitaire et paresseux, liseur de romans, était l'homme le plus doux du monde : seulement il avait voulu acheter par l'horrible quelques effets de théâtre. « Corneille, disait-il, a pris le ciel, Racine la terre; il ne me res-

tait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. » Malheureusement il n'est pas aussi infernal qu'il le croit. La terreur primitive des situations qu'il emprunte est souvent énervée par ce langage romanesque et factice des imitateurs de Racine. Il y a beaucoup de fadeurs dans ce rude et inculte Crébillon. Quel lieu que cette maison d'Atrée pour des vers tels que ceux-ci :

> Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
> Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi!

Ou bien :

> Ah! rendez-vous, seigneur! je vois que la nature
> Dans votre cœur sensible excite un doux murmure.

Horace, lorsqu'il parle de la fable d'Atrée et Thyeste, traduite énergiquement par le vieil Ennius, ne la permet qu'avec précaution :

> Neve humana palam coquat exta nefarius Atreus;

et on sent bien que ce hideux sujet, quoique mis de nouveau sur la scène par son ami Varius, lui fait bondir le cœur. C'est qu'une tradition de la Grèce, au temps où elle était barbare et cannibale, n'était déjà qu'une incroyable horreur pour la civilisation romaine. Un siècle plus tard, cependant, lorsque les imaginations étaient perverties et forcenées par la tyrannie, ce dégoût n'arrêta point un déclamateur latin ; il met en scène Thyeste, repu d'une effroyable nourriture, demandant ses fils et écoutant les horribles équivoques d'Atrée, qui lui répond :

Ils sont ici ; ils y resteront; nulle portion de ta famille ne te sera retirée ; je te donnerai les têtes chéries que tu souhaites;

je comblerai le père de la possession des siens : tu en seras rassasié, ne crains pas.

Dégoûtant spectacle qui aurait assez bien convenu dans une fête de Néron, mais qui, sans doute, ne fut jamais représenté, et resta enseveli sur les tablettes de l'auteur!. Toutefois, ce poëte avait eu le bon sens de ne pas altérer l'horrible légende grecque par un épisode d'amour. Les contrastes qu'il a cherchés sont d'une autre nature, et ne manquent pas quelquefois d'un charme sévère. Ce sont les chants du chœur enviant une vie obscure ; c'est la joie mélancolique de Thyeste revoyant sa patrie, le palais de ses pères, et le stade où il a couru dans sa jeunesse. Il hésite, il craint de se confier à des choses trop incertaines, son frère et le pouvoir. Je ne sais, mais, en parcourant cette pièce, je suis tenté d'y reconnaître la main de Sénèque lui-même, et un sinistre reflet de la cour de Néron. Je songe à Britannicus en lisant ces vers :

. . . . Ira frater abjecta redit
Partemque regni reddit, et laceræ domus
Componit artus. . . . .
Nil timendum video, sed timeo tamen.

Ces paroles de Thyeste à son fils ont aussi pour moi un autre intérêt qu'une déclamation élégante :

Crois-moi, on se complaît faussement aux grandeurs ; on redoute à tort l'adversité. Quand j'étais élevé, je n'ai pas cessé de trembler. Oh ! quel bien de ne faire obstacle à personne ! Le crime ne visite pas les chaumières ; on y trouve sur une table étroite des mets innocents. Dans l'or on boit le poison. Je parle d'après l'expérience : la mauvaise fortune vaut mieux que la bonne. Je ne vois pas au-dessous de ma demeure bâtie sur la crête d'un mont menaçant trembler une ville humiliée ; l'ivoire

ne brille pas sous mes hauts lambris ; une garde ne défend pas mon sommeil ; je n'envoie pas des flottes pêcher la mer ; je ne la refoule pas sous le poids des môles jetés dans ses ondes. Nous ne dévorons pas les tributs des peuples ; nos champs ne s'étendent pas au delà même des Scythes et des Parthes ; nous ne sommes pas adorés avec l'encens ; nous n'avons pas usurpé les autels de Jupiter ; les ombres d'une forêt ne se balancent pas sur nos toits, et nos lacs ne rayonnent pas enflammés de mille flambeaux ; mais en revanche, nous ne sommes pas redoutés ; sans défense, notre demeure est sûre, et notre humble fortune jouit d'un repos profond.

Que vous en semble, Messieurs ? Ce n'est pas là, je crois, un lieu commun moral, une sentence traduite d'Euripide ; tous les détails sont étrangers à la Grèce : c'est la maison d'or de Néron ; ce sont ses lacs artificiels ; ses fêtes aux flambeaux : c'est l'effroi que le monstre de l'empire inspirait à Sénèque.

Du reste, à part cet anachronisme d'allusion, la fable grecque est laissée dans son affreuse simplicité. Nul obstacle, nul doute n'arrête la vengeance d'Atrée ; il tient, comme il le dit lui-même, sa proie dans ses rets ; et il en dispose. Une sorte de confident cherche à calmer sa fureur ; et dans sa réponse, il semble qu'on reconnaisse encore le génie du palais des Césars :

Ne crains-tu pas, dit le confident d'Atrée, l'opinion du peuple ? — ATRÉE. Le premier bien de la puissance, c'est que le peuple soit forcé tout à la fois de souffrir et de louer les actes du maître, etc. — LE CONFIDENT. Que le roi veuille des choses justes ; personne ne voudra le contraire. — ATRÉE. Là où les choses justes seulement sont permises au maître, il ne règne qu'à demi.

Atrée développant alors les motifs de sa vengeance

; sa haine, le confident s'écrie que Thyeste doit
rir.

;st la fin du supplice, répond Atrée; moi je songe au sup-
. Qu'un maître clément tue. Sous mon pouvoir, la mort est
;râce qu'il faut obtenir.

est le mot de Tibère, se plaignant qu'un suicide
it dérobé au châtiment.
ı le voit donc : il y avait dans les souvenirs et les
ırs de l'empire quelque chose d'analogue à l'hor-
; légende mise en scène par Sénèque; et tout ab-
qu'elle est, son siècle lui donnait des couleurs
r la peindre. Mais qu'avait de commun ce sujet
: la politesse sociale du XVIII[e] siècle? De là ce co-
; romanesque emprunté par le poëte, ce déguise-
t de Thyeste et de sa fille, l'amour du prince Plis-
ıe pour la belle étrangère, la reconnaissance du
: et du fils, et tous ces lieux communs d'inventions.
·ébillon n'en est pas moins tragique dans quelques
ations, et dans quelques vers de sa pièce toute mo-
ıe. L'interrogatoire de Thyeste est d'un grand effet;
oupe sanglante imitée de Sénèque rend possible
la scène un dénoûment affreux, que le poëte latin
t surchargé de dégoûtants détails mêlés à ce trait
gique :

> Natos et quidem noscis tuos? —
> Agnosco fratrem,

en rendu par Crébillon :

> Reconnais-tu ce sang? — Je reconnais mon frère.

ı reste, nous n'irons pas, après un habile critique,
eillir tous les vers incorrects ou faibles de la pièce

française. Ce qu'il importe de remarquer, c'est ce degré d'horreur insoutenable dans les mœurs modernes, et pallié par de faux ornements. Crébillon, en imaginant sa fable de Plisthène, élevé comme le fils d'Atrée, pour immoler Thyeste, son propre père, s'était défié de l'horreur primitive de son sujet, et avait voulu en ajouter une autre, que lui a empruntée Voltaire.

> Tout semblait réserver, dans ce jour si funeste,
> Ma main au parricide et mon cœur à l'inceste.

s'écrie Plisthène, quand il apprend que Thyeste est son père, et que la belle étrangère est sa sœur. Vous reconnaissez le vers et le dénoûment de Mahomet :

> L'inceste était pour nous le prix du parricide.

Crébillon continua de traiter les vieux sujets grecs avec ces accessoires de romans modernes qui leur conviennent si peu. Il choisit Électre, l'Électre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, la filiale, la fraternelle Électre, celle dont l'âme farouche n'était adoucie que par le souvenir d'Oreste qu'elle avait, enfant, porté sur son sein ; et il la rendit sensible à la passion du prince Ithys, fils d'Égisthe :

> Le vertueux Ithys, à travers ma douleur,
> N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
> . . . .
> . . . .
> Non, je ne te hais point ! je serais inhumaine
> Si je pouvais payer tant d'amour par la haine.

Et enfin au dénoûment :

> Ah ! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

Et il s'applaudit de cette incroyable création ; et il

plaint Sophocle de n'en avoir pas su faire autant. Ce
angoureux épisode, qui n'est pas le seul de la pièce,
raverse et défigure l'horrible tradition du théâtre grec.
Il faut subir les déclarations et le désespoir du prince
thys, et la passion de Tydée pour la sœur d'Ithys. Il
aut entendre, au dernier moment, à la nouvelle du
neurtre d'Égisthe, Ithys, qui se trouvait aux genoux
l'Électre, s'écrier :

> On assassine Egisthe, ah ! cruelle princesse !

Et il faut avouer que ce théâtre *français-grec,* inventé
par le merveilleux art de Racine, cet habile mélange
le la poésie d'Athènes avec les mœurs bienséantes de
notre scène, produisait, dans de maladroits imitateurs,
e dernier degré du ridicule et du faux. Hâtons-nous
le rappeler cependant qu'au milieu de cette partie
carrée d'intrigues amoureuses, jetée entre Oreste et les
Furies, le poëte a des traits de naturel et de force, et
qu'on sent chez lui plutôt le vice du système que l'ab-
sence du génie. C'est que, privée de toute la réalité re-
igieuse qui animait le théâtre grec, l'œuvre tragique,
réduite à ne plus être qu'un amusement de l'esprit,
avait perdu toute règle, hormis celle des unités, et
qu'il n'y avait plus de bornes à la dégénération arti-
icielle de ces types inventés par l'antique poésie. Mieux
valait cent fois y renoncer que de les masquer à notre
mode.

En effet, le seul ouvrage durable et vrai de Crébillon
est celui qu'il écrivit loin des souvenirs grecs, sous une
inspiration d'histoire et de roman que la vie commune
peut offrir. *Rhadamiste et Zénobie,* joué en 1711, quand
l ne restait plus de la belle poésie du XVIIe siècle
l'autre représentant que Boileau, chagrin et mourant,

voilà le seul ouvrage de génie qui ait immédiatement précédé Voltaire, et qui annonçât une nouvelle époque dans l'art du théâtre. Zénobie est, après Pauline, une de ces physionomies de femmes belles et pures, d'une vertu plus touchante que ne peut l'être la passion. C'est ainsi que, dans l'épuisement de l'art, une source d'émotions tragiques naîtra, non d'incidents forcés et de passions exagérées, mais de la simplicité même d'un caractère habilement saisi. La frénésie impitoyable de Rhadamiste complète ce caractère; et le rôle de Pharasmane, dessiné avec tant de vigueur, mêle l'éclat du coloris historique à des scènes d'amour qui, cette fois, ne sont pas un lieu commun de théâtre, mais une création naïve et vraie. Hormis le premier acte, mal écrit, parce qu'il est sans passion, cette pièce, éloquente et tragique, marque tout ce que le talent pouvait faire encore dans les limites de notre ancien théâtre. Elle fut un accident heureux pour Crébillon qui reprit, dans ses tragédies historiques, *Xerxès, Pyrrhus, Catilina,* l'insipide habitude des grandes passions et des déclarations d'amour. On sait jusqu'où ce ridicule fut porté dans son *Catilina,* en présence des succès et des réformes théâtrales de Voltaire.

A côté des efforts d'un talent peu cultivé et d'un faux goût traditionnel, il faut voir ce que l'esprit et la théorie pouvaient tenter pour piquer la curiosité publique et rajeunir le théâtre. Ce fut l'œuvre de la Motte, moins remarquable par son talent que par ses vues, et dont les idées, trop faiblement exécutées pour faire une révolution dans l'art, fournissent une date à la critique. La Motte eut un grand tort; il n'était novateur que par le raisonnement. Ses tragédies sont régulières et même timides : toute la hardiesse de l'auteur est dans la pré-

face. Ainsi, dès son premier ouvrage, en tête des *Machabées,* il s'attaque aux trois unités,

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli;

cette loi que le grand Corneille commente si ingénument dans ses discours sur la tragédie, et qu'il avait respectée avec tant de génie dans *Polyeucte* et dans *Cinna.* Après cet exemple, après la soumission de Racine, il ne tombait dans l'esprit de personne que l'on pût faire autrement; et on n'eût pas souffert le héros d'un spectacle grossier, *enfant au premier acte, et barbon au dernier.* Les libertés de l'opéra sur ce point ne tiraient pas à conséquence; on ne songeait pas même à la ressemblance que ce drame lyrique et musical peut avoir avec l'ancienne tragédie grecque. On cherchait bien moins encore si cette liberté, frivole à l'Opéra, ne pourrait pas, dans la tragédie historique, favoriser de grands effets de coloris et de vérité. La Motte toucha nettement la question, en disant toutefois qu'il hasardait un paradoxe. Il prouva d'abord, et la chose était facile, que dans nos meilleures pièces l'unité de lieu coûtait beaucoup à la vraisemblance; qu'il fallait des hasards impossibles pour amener toujours les différents personnages dans le même lieu qui sert aux entretiens du prince, au complot des conspirateurs, à la confidence des amants; puis, il soutint que, si les spectateurs se prêtaient à une première supposition qui les transportait dans Athènes et dans Rome, leur imagination ne résisterait pas davantage aux changements de lieu, d'acte en acte. L'unité de temps ne lui parut pas plus raisonnable; il dit tout ce que nous savons sur l'invraisemblance d'une intrigue

complexe, nouée et dénouée en quelques heures, et sur l'ennui des récits préliminaires.

Je ne serais pas étonné, continue-t-il, qu'un peuple sensé, mais moins ami des règles, s'accommodât de voir l'histoire de Coriolan distribuée en plusieurs actes. — Dans le premier, ce sénateur accusé par les tribuns, défendu par les consuls et les citoyens qu'il a sauvés, et enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel; dans le second, le désespoir de sa famille, et la douleur sombre et effrayante avec laquelle il s'en sépare; dans le troisième, l'audace magnanime qu'il a de se présenter au général des Volsques, qu'il a vaincu tant de fois, et de lui abandonner sa vie, s'il ne veut s'associer à sa vengeance; dans le quatrième, ce héros aux portes de Rome qu'il assiége, les députations des consuls et des prêtres, et enfin les prières et les larmes d'une mère qui obtient grâce pour Rome, etc.

La Motte s'arrête là; et j'ignore pourquoi il ne montre pas, dans un cinquième acte, Coriolan condamné, dans Antium, par ceux dont il a trahi la vengeance. Il ne savait pas, au reste, que le cadre si naturel, copié par lui sur l'histoire, était rempli dès longtemps par un grand poëte, dans un pays à quelques lieues du nôtre.

A vrai dire, on a regret au préjugé de paresse ou de dédain qui laissait notre littérature si fort ignorante de nos voisins. La Motte, occupé de raisonner sur un art cultivé en France avec tant d'éclat, ne s'inquiète pas seulement de savoir s'il existe de cet art quelques modèles étrangers. La poésie dramatique espagnole, connue et goûtée en France au commencement du XVII[e] siècle, y était maintenant tout à fait oubliée; et nulle littérature étrangère ne l'avait remplacée dans notre préférence. On savait vaguement que, depuis Charles II, les auteurs anglais tâchaient d'imiter les nôtres, mais on n'avait nul souci de leurs ouvrages.

Les noms de Waller et de quelques poëtes de cour nous étaient parvenus. Quant à Shakspeare, on n'y songeait pas; et je crois que la Motte, singulièrement académique et bienséant, au milieu de ces systèmes d'audace, eût été effrayé d'un tel exemple, s'il avait pu le connaître. A la vérité, il y eût vu les unités de temps et de lieux encore mieux enfreintes qu'il n'osait le souhaiter : Coriolan, haï du peuple, battant les Volsques au premier acte; vainqueur et plus envié que jamais, au second; accusé, jugé, condamné, au troisième; puis, au quatrième acte, son départ de Rome, son arrivée au foyer d'Aufidius, les inquiétudes de Rome menacée; au cinquième, le Forum et le camp des Volsques, Coriolan d'abord inflexible, puis vaincu par sa mère, son retour dans Antium, et sa mort par la jalousie d'Aufidius; tout cela dans un mélange de prose et de vers, selon le caractère et l'émotion des personnages.

Mais qu'eût dit l'élégant et discret la Motte de cette rude imitation des mœurs populaires, et de ce langage injurieux et grossier qui remplit le *Coriolan* de Shakspeare? Ce n'était pas ainsi qu'il entendait les choses. En demandant l'abolition des *unités,* il respectait d'ailleurs toutes les étiquettes de cour, et n'eût pas conçu qu'on y manquât ni qu'on représentât sur la scène des personnages de moindre condition que princes et princesses. S'il y déroge dans *les Machabées,* c'est en considération du titre de tragédie sainte; mais il n'en introduit pas moins dans la pièce, selon l'usage, une intrigue d'amour. Il s'y plaint du joug des *unités,* qu'il n'ose rompre; et il ne sent pas le prodigieux ridicule de donner à Misaël, le plus jeune des Machabées, une passion partagée pour Antigone, la favorite d'Antio-

chus. Il était impossible de rapetisser davantage ce grand sujet, et de mieux montrer que le poëte ne comprenait pas la liberté dramatique qu'il demandait.

Qu'importe également qu'il supprime l'exposition, et montre, dès les premiers vers, Antiochus ordonnant le supplice des Machabées, et menaçant leur mère? le drame n'en va pas plus vite, retardé qu'il est par d'interminables entretiens, et par les déclarations d'Antigone et de Misaël. Que si, sortant de la règle étroite des vingt-quatre heures, le poëte eût fait voir d'abord, dans Antiochus, la puissance et l'enivrement de ces rois de Syrie surnommés *dieux,* et adorés par terreur; qu'ensuite il nous eût conduits à Jérusalem, près d'une famille sainte, pratiquant avec plus de ferveur la loi de Dieu, dans l'esclavage de sa patrie; qu'une circonstance imprévue ait rapproché ces jeunes Hébreux des regards du grand roi; qu'un d'eux, comme ce centurion nommé dans l'histoire de Julien, déchire son vêtement souillé d'une goutte d'eau lustrale jetée pendant le passage du prince; qu'il soit saisi, torturé, sans être vaincu; que le despote d'Orient, offensé de sa mort opiniâtre, cherche au delà une seconde victime dans la même famille; qu'une horrible lutte soit ainsi engagée entre la cruauté de l'orgueil et le courage de la foi; que l'obstination du peuple hébreu, renaissant sous ses défaites, soit personnifiée dans ces sacrifices réitérés pour la même cause; que la mère, désespérée et invincible, soit soutenue par la religion, jusqu'à la perte du dernier de ses fils, et meure pour le suivre, on conçoit la grandeur de ces scènes jetées à travers un drame irrégulier. Le temple de Jérusalem, où l'on s'entretient du courage des jeunes frères, et où la mère vient puiser sa force, aurait contrasté avec le palais

d'Antiochus. Des entretiens populaires pouvaient marquer d'abord la terreur inerte des Hébreux, puis leur colère excitée par la pitié et l'exemple, puis leur prophétique espoir de vengeance : ainsi ce sang versé pouvait devenir fécond pour le ciel et pour la terre, et servir à délivrer le peuple de Dieu, comme à témoigner de sa foi.

Mais aucune idée dans cet ordre historique et religieux ne se présente au poëte. Il voulait rompre les *unités,* pour demeurer exactement sous la loi des lieux communs et de l'étiquette de théâtre.

Il supprime les récits du premier acte; mais ce n'est pas pour y substituer une action qui s'explique d'elle-même. La tragédie s'ouvre par ces paroles d'Antiochus :

> Faites à l'échafaud conduire ces Hébreux;
> Nos dieux vont recevoir ou leur sang ou leurs vœux.

Puis la mère des Machabées entre tout à coup, brave Antiochus, et le traite de tyran et d'impie.

> Je vais de vos enfants ordonner le supplice,

répond le tyran.

> Ah! comble tes bienfaits; qu'avec eux je périsse!

s'écrie Salmonée. Et la pièce serait finie, n'était la passion de la favorite pour un des jeunes Machabées, son intercession, ses prières, la jalousie d'Antiochus, les refus opiniâtres du jeune Hébreu. Pour un homme qui voulait innover au théâtre, c'était jeter ses idées dans un moule bien étroit et bien vulgaire.

La Motte, après avoir blâmé les *unités,* sans oser les enfreindre dans une action large et libre, voulut remédier à un autre vice de notre théâtre

Je désirerais, dit-il dans un discours sur la tragédie, à l'occasion de *Romulus*, qu'on tendît à donner à la tragédie une beauté qui semble de son essence, et que pourtant elle n'a guère parmi nous ; je veux dire ces actions frappantes qui demandent de l'appareil et du spectacle. La plupart de nos pièces ne sont que des dialogues et des récits. Les Anglais ont un goût tout opposé ; on dit qu'ils le portent à l'excès : cela pourrait bien être.

Et il indique les défauts de nos récits, ou trop poétiques pour être naturels, ou trop circonstanciés, trop exacts, pour convenir à la passion ; et il se plaint que, dans la plupart de nos pièces, le spectateur assiste non à des événements, mais à des discours. Malheureusement, malgré le spectacle prodigué dans *Romulus*, malgré le grand prêtre, le sacrifice et l'autel où jurent les deux rois devant les deux armées, la pièce est d'une froideur mortelle ; et la Motte put éprouver que faire assister le spectacteur à des événements n'est rien, s'il n'entend des paroles éloquentes et passionnées. Ce langage n'était pas au pouvoir de notre ingénieux dissertateur, surtout dans ces sujets morts de l'antiquité, qui ne peuvent être ravivés que par une grande force d'imagination. Son *Romulus* n'est qu'une parodie romaine, enchevêtrée d'une rivalité d'amour, la plus ridicule du monde.

Mais, dans un sujet moderne et d'un pathétique familier pour nous, dans *Inès,* la Motte trouva sans système quelques accents du cœur. La Motte ne devint pas grand poète : cette métamorphose était au-dessus de son art; mais, lorsqu'au dernier acte Inès dit, en s'adressant tour à tour à ses deux enfants et au roi son persécuteur :

Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.
D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre ;
N'y voyez pas mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,
La grâce d'un héros, leur père et votre fils ?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.
Epuisez sur moi seule un sévère courroux ;
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux.

y a là cette expression tendre et vraie qui fait la
auté du drame, et que ne remplacent ni la force des
mbinaisons ni l'éclat pompeux du spectacle. Cette
:ur de naturel et de poésie ne brille qu'un moment
: Inès ; mais elle a fait vivre l'ouvrage, et elle montre
'esprit de système quelle source de nouveautés,
ijours prête à s'ouvrir, est cachée dans le cœur.
lgré la faiblesse du style, Inès ravit les spectateurs.
fut la gloire de la Motte, qui, poursuivant toujours
ı idée d'une réforme théâtrale, se félicite surtout,
ns un discours à l'occasion d'*Inès,* d'avoir, dans cette
ce, supprimé les confidents. Vous savez l'impatience
'ils inspiraient à Alfieri, et comment il les a partout
nplacés par des monologues, sans profit pour la
'ité. La Motte, qui blâmait également ces deux mo-
tones ressources de notre théâtre, s'est bien gardé
prodiguer l'une à la place de l'autre. Inès, dans un
ment de trouble et de rêverie, s'adresse à peine
elques vers à elle-même ; et on ne peut du reste
approuver l'art délicat du poëte, qui ne lui a donné
lle confidente de son secret surpris et deviné de
ıtes parts.

Après avoir fait une tragédie touchante, ce qui sur-
sse tous les raisonnements, la Motte reprit avec plus

d'ardeur son projet de révolution théâtrale, toujours si faiblement essayé dans ses pièces, et si bien exposé dans ses préfaces. Il avait attaqué les unités, les expositions, les récits, les confidents, les monologues : il crut n'avoir plus à se prendre qu'aux vers ; et, par une erreur singulière dans un homme de tant d'esprit, les croyant une règle d'habitude et de préjugé, il en proposa la suppression. Ce n'est pas qu'il fût injuste et dédaigneux pour nos grands poëtes : personne n'a mieux analysé que lui ce qu'il appelle la raison et l'élégance continue de Racine.

A l'égard du langage, dit-il, par une intelligence singulière de la valeur des termes, Racine s'en est fait un qui n'appartient qu'à lui. Il est tellement éloigné du langage commun qu'il n'en paraît pourtant pas moins naturel. Combien d'alliance de mots inusités jusqu'à lui, dont on n'a presque pas aperçu l'audace ! ce qu'il inventait semblait plutôt manquer à la langue que la violer.

Mais comme pour la Motte l'art des vers n'était que la rime et le nombre imposés à l'expression ingénieuse et précise de ses pensées, il faisait peu de cas de cet art qui lui semblait accessoire ; il n'en concevait pas la puissance. Et pour le prouver, il déconstruit les vers de Racine, s'étonnant alors qu'il y manque quelque chose, et concluant que ce charme, qui n'est ni dans les pensées, ni dans les tours, ni dans les mots, est chose bien futile.

A l'appui de ce raisonnement, la Motte fit un *Œdipe* en vers, et un *Œdipe* en prose. Les deux pièces se valaient, et laissaient la question indécise. Vous le savez, la poésie se peut nier, comme la musique, comme la peinture, comme tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les arts ; tous veulent des sens et une

âme pour les saisir; leur privilége est d'être indémontrables par la seule abstraction.

La Motte, cette fois encore, innovait à côté de la vérité. Il croyait rajeunir la tragédie, en lui ôtant les vers; et il la faisait parler en prose, avec tous les défauts de nos médiocres tragédies en vers, la pompe, la fadeur, la périphrase. La prose de son *Œdipe* semble du *Campistron* dégagé de l'hémistiche et de la rime. Il n'a pas senti, d'ailleurs, que la forme poétique était liée à ces sujets pris de l'antiquité, qui nous apparaissent dans le lointain, et qu'il est impossible de choisir plus mal le sujet de sa prosaïque épreuve. C'est que l'innovation était cherchée, non dans un retour à la nature si bien connue des anciens, mais dans une forme de langage. La Motte restait subtil et froid, tout en parlant en prose. Œdipe, Jocaste s'entretiennent comme deux personnes bien élevées de nos romans :

> Cruel époux, croyez-vous donc pouvoir disposer de vos jours sans l'aveu de Jocaste? — Je ne suis que trop sensible à vos craintes, madame; et l'intérêt de mon peuple disparaît presque en ce moment devant le vôtre.

Toute cette mystérieuse horreur du drame de Sophocle se discute ainsi très-poliment.

La Motte avait eu la théorie de tous les changements extérieurs que peut éprouver la forme du drame tragique; mais il avait eu, moins que personne, dans ses ouvrages, hormis quelques vers d'*Inès*, le sentiment de vérité qui peut la rajeunir. Ainsi, l'art du théâtre allait en décadence, au milieu des raisonnements de la critique qui analyse et ne crée pas : on attendait un homme de génie.

QUATRIÈME LEÇON.

Début de Voltaire. — Sa tragédie d'*Œdipe*, fort classique dans le sens *français* comparée à l'ouvrage de Sophocle.—Fautes graves contre le génie des mœurs grecques et la théorie la plus élevée de l'art. — Autres essais dramatiques de Voltaire. — Première ébauche du poëme de *la Ligue*. — Vie de Voltaire dans le grand monde. — Il quitte la France.

Messieurs,

Pendant que l'ingénieux la Motte dissertait sur l'art dramatique, un jeune homme, sorti de chez les jésuites, où il avait entendu les spirituelles leçons et peut-être joué les petits drames latins du père Porée, le jeune Arouet, jeté dans le monde avec l'étourderie de son âge, déjà fameux par son esprit et par un séjour de quelques mois à la Bastille, avait trouvé, à vingt-trois ans, cette tragédie que cherchait la Motte. Pour rendre le contraste plus piquant, il avait choisi ce même sujet d'Œdipe tant de fois traité; mais il y avait jeté son brillant coloris et quelque chose de cette élégante parure de langage qui plaît en France, et qu'on n'y voyait plus, depuis Racine. Le jeune Arouet, quelque hardiesse d'esprit qu'il se sentît déjà, n'avait aucun système, aucune théorie nouvelle sur la tragédie; il croyait de bonne foi à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs qu'il entendait moins bien, et avait, d'ailleurs, sur la dignité et

les bienséances théâtrales, toutes les traditions de la cour de Louis XIV. Il n'hésita donc pas à mettre dans Œdipe, sinon une passion, au moins une réminiscence d'amour, pour occuper la scène et varier l'intérêt. Plus tard, il s'est beaucoup moqué de cè ridicule et des tendres paroles du prince Philoctète à la reine Jocaste; il en rejette le tort sur le faux goût du public, et paraît croire, à cela près, l'ouvrage irréprochable. La Harpe est du même avis, et trouve que Voltaire a, du reste, perfectionné le drame de Sophocle. Sa manière de raisonner est simple; tout ce qui, dans la pièce française, est orné, brillant, selon le goût moderne, lui paraît supérieur à l'éloquente simplicité du grec. Il ne songe ni à la couleur antique, ni à la gravité que demande la religieuse terreur du sujet. Le marbre divin de Sophocle lui paraît une pierre brute qu'il a fallu polir; et il remercie Voltaire d'avoir pris ce soin.

Ce n'est pas ainsi que pensait Racine lorsque, dans ses admirables imitations, il s'abstenait du théâtre de Sophocle, comme d'un modèle trop immuable et trop pur. Aux yeux du critique français, quelques artifices de scène, et parfois quelques coquetteries de langage, ajoutés au drame grec, sont un progrès incontestable de l'art dramatique. Voltaire lui-même croyait avoir fort surpassé Sophocle, que dans ses préfaces il traite avec une extrême légèreté; car le jeune et brillant poëte, qui bientôt défendit le goût français contre la Motte, ne comprenait pas alors mieux que lui le goût antique.

Cherchons, Messieurs, dans un court parallèle, si Voltaire, en effet, perfectionnait Sophocle. Et d'abord, avouons-le, cette supériorité d'une œuvre d'imitation sur l'œuvre originale, ce perfectionnement d'une pen-

sée antique par des combinaisons modernes, nous paraît en soi chose impossible. Dites, si vous voulez, que cette seconde façon, travaillée par une main habile, est plus rapprochée de vos idées, de vos mœurs, vous plaît davantage; mais n'affirmez pas qu'elle vaut mieux : il y a chance, au contraire, pour que ce mélange d'esprits opposés, ce double travail sur un même fond, ait produit quelque chose de moins parfait et de moins pur.

Prenons pour exemple le plus admirable, le plus inspiré des imitateurs du génie grec, Racine. Est-ce dans ses tragédies grecques-françaises qu'il faut chercher son chef-d'œuvre? Ce qu'il change, ce qu'il mêle, ce qu'il ajoute à ses modèles, dans *Phèdre* ou dans *Iphigénie,* est-ce un progrès ou un expédient de l'art? Quelques-uns des artifices dont s'est servi Racine pour rapprocher de nos mœurs ces fabuleux sujets ne les altèrent-ils pas, n'en affaiblissent-ils pas le pathétique et la vérité relative? Pour l'effet tragique, la délivrance et l'heureux mariage d'Iphigénie, annoncés par Racine, valent-ils la simplicité terrible de la légende grecque? Pour la vérité des personnages, la fière résignation de la jeune princesse de Racine vaut-elle les plaintes touchantes, la douleur naïve et l'effroi de jeune fille dépeints par Euripide? Enfin, ces gardes, cette cour, ce majestueux accueil que reçoit Clytemnestre, cela vaut-il, pour le spectacle et l'intérêt, le char où Clytemnestre arrive avec sa fille près d'elle, le petit Oreste endormi sur ses genoux, et descend au milieu d'un chœur de femmes grecques, qui seules pouvaient la recevoir et l'approcher? Et dans *Phèdre,* la conversation de Théramène et d'Hippolyte, est-ce un début comparable à cette entrée du jeune héros

grec, libre, pur, farouche, une couronne de fleurs sur la tête, animant ses compagnons aux rudes plaisirs de la chasse, et dévouant son cœur à la chaste Diane dans un hymne d'une ravissante douceur? Qu'est-ce que la flamme d'Aricie, semblable à tant d'autres, au prix de cet amour idéal et de la scène sublime, où la déesse se révélant console par une vision céleste l'agonie douloureuse d'Hippolyte?

Tout cela soit dit avec adoration du génie de Racine; mais la vraie grandeur de son art se montre surtout dans les pièces qu'il a tirées de l'histoire, où elles attendaient la vie poétique. Quand la statue était faite et animée par le ciseau grec, la défaire et la recomposer, c'était en altérer la grâce primitive; il eût mieux valu, peut-être, en faire une simple et fidèle copie, sans autre nouveauté que l'expression; mais le goût du siècle voulait se retrouver dans ces remaniements de l'imagination antique. Admirons Racine de ce qu'il a fait ou suppléé; mais ne prenons pas ces changements pour des progrès, dans le point de vue éternel de l'art. Le goût du XVIIIe siècle imposait à Voltaire, dans une œuvre semblable, un esprit plus moderne encore. Le respect de l'antiquité classique s'était fort affaibli, et certaines conventions de théâtre avaient pris plus de force. Aussi quand le bon M. Dacier, qui vivait encore, apprenant que le jeune poëte s'occupait d'*Œdipe,* lui conseilla de ne rien oublier de Sophocle, et de traduire les beaux chœurs de la tragédie grecque, Voltaire se prit à rire. Il y avait cependant alors chez madame la duchesse du Maine un homme savant, son chancelier, je crois, M. de Malézieux, qui faisait la plus vive impression sur cette brillante et spirituelle société, en traduisant parfois devant elle littéralement, et le

texte grec sous les yeux, une pièce de Sophocle ou d'Euripide.

On se souvenait aussi d'une anecdote d'Auteuil. Là, Racine, devant Boileau, Nicole et quelques amis, la conversation étant tombé sur l'*Œdipe* de Sophocle, l'avait pris, et traduit de verve sur-le-champ.

Il s'émut tellement, *écrivait à ce sujet M. de Valincourt*, bien des années après la mort de Racine, que tout ce que nous étions d'auditeurs, nous éprouvâmes tous les sentiments de terreur et de compassion sur quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos meilleurs acteurs sur le théâtre, j'ai entendu nos meilleures pièces ; mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit ; et au moment même où je vous écris, je m'imagine voir encore Racine avec son livre à la main, et nous tous consternés autour de lui.

Voilà un témoignage vivement senti ; et Voltaire ne parle pas avec moins d'enthousiasme des traductions improvisées de M. de Malézieux ; mais il ne serait venu à l'esprit de personne de produire simplement sur la scène ce qui ravissait à la lecture. Voltaire se mit donc à l'œuvre pour accommoder Sophocle au goût du temps : il substitua le personnage épisodique de Philoctète à Créon, l'adversaire naturel d'Œdipe ; il remplaça Tirésias par un grand prêtre ; il ne donna pas d'enfants à Œdipe ; il suspendit avec un art plus apparent la révélation de sa destinée ; il adoucit son désespoir ; il ne le montra pas aux spectateurs, les yeux crevés et sanglants : il répandit sur le tout un vernis d'élégance et de philosophie.

Mais où était ce grand spectacle qui ouvre la tragédie grecque, ces enfants, ces vieillards, ces prêtres avec des bandelettes et des rameaux, priant aux autels des dieux, près du palais d'Œdipe, et espérant dans ce

roi qui les accueille et les console? Quelle exposition que cet hymne de reconnaissance qu'ils lui adressent, dans l'excès même de leurs maux! quel contraste entre cette invocation de son secours et la fatalité dont il sera bientôt frappé! quel intérêt croissant dans l'arrivée soudaine de Créon, revenant de Delphes, la couronne de laurier sur la tête! quelle gravité religieuse, quelle émotion populaire dans les chants du chœur qui suivent le récit de Créon!

Il faut l'avouer, l'entrevue du voyageur Philoctète avec un Thébain, son ami, le récit fait à Philoctète de tout ce qui s'est passé dans Thèbes, depuis son pre mier séjour dans cette ville, remplacent bien faiblement ces sublimes beautés. Dans la seconde scène, il est vrai, Voltaire a conservé quelques traces du chœur; mais au lieu de longues et touchantes prières, il met dans sa bouche une sorte de désespoir et de défi tout à fait étranger au génie antique.

> Frappez, dieux tout-puissants, vos victimes sont prêtes :
> O monts! écrasez-nous; cieux, tombez sur nos têtes! etc.

Puis Œdipe tient une assemblée du peuple comme dans Sophocle; seulement, ce qui aurait bien étonné les Grecs, il a près de lui, dans cette assemblée, la reine Jocaste, qui prend la parole devant le peuple, Jocaste, pour laquelle Philoctète nous a fait connaître ses feux dès l'entrée du premier acte. Certes, sans parler même de la couleur locale, Sophocle avait fait preuve d'un art plus délicat en ne montrant Jocaste que plus tard et fort peu de temps sur la scène.

Dans la tragédie grecque, sitôt que l'affreux mystère est soupçonné d'Œdipe, Jocaste disparaît; et, de scène en scène, on apprend sa solitude désespérée, ses gé-

missements, sa mort; mais on ne la voit plus. Le poëte, qui ne craint pas d'étaler sur la scène le spectacle de la souffrance physique, a cru cette horreur morale trop forte, et l'a soustraite aux yeux. Dans la tragédie française, au contraire, Jocaste est partout : elle parle au peuple; elle s'entretient avec une confidente; elle écoute une redite d'amour du prince Philoctète; elle lui donne rendez-vous pour une seconde explication ; et, quand il est accusé, elle le défend avec ce vif intérêt que laisse un ancien amour. Quand le grand prêtre a désigné Œdipe, elle assiste en tiers à l'entretien de Philoctète et d'Œdipe; enfin, après les scènes de confidence entre les deux époux, si bien imitées de Sophocle, elle reparaît encore sur la scène; elle parle de son fils :

> Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.

Elle y prononce, en se donnant la mort, les derniers mots du drame :

> Au milieu des horreurs dont le destin m'opprime,
> J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Pensée dans le goût de Lucain, bien éloignée de la simplicité du génie grec. Certes, Messieurs, il n'y a pas besoin du progrès moral qu'ont amené les siècles pour sentir combien, dans la vue la plus élevée de l'art, cet emploi répété d'un tel personnage est inférieur à la sévère discrétion de Sophocle : je le dirai même, cette faute n'est échappée au génie de Voltaire que parce que le sujet du drame n'était pas sérieux pour lui, et qu'il ne pouvait entrer dans la primitive et religieuse inspiration de Sophocle; mais alors même, la bienséance moderne aurait dû l'avertir, s'il avait

cherché autre chose qu'un texte à de beaux vers.

Nous voilà, sans le vouloir, Messieurs, bien loin du critique célèbre qui jugeait que Voltaire avait perfectionné les détails de Sophocle, avait ménagé des *nuances délicates,* avait observé des *convenances relatives à la personne et à la situation, et bien plus sensibles et plus fréquentes chez les modernes que chez les anciens* [1].

Non, Messieurs, l'art, comme le génie, est du côté de Sophocle. Il faut en donner quelques preuves. Dans la scène si dramatique où les deux époux s'interrogent sur le passé, la Harpe admire les ornements ajoutés par Voltaire à la réponse de Jocaste. Œdipe, déjà troublé de quelques indices, s'écrie :

> Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.
>
> JOCASTE.
>
> Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,
> Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
> Ses yeux brillaient encor du feu de la jeunesse.
> Son front cicatrisé, sous ses cheveux blanchis,
> Imprimait le respect aux mortels interdits ;
> Et si j'ose, seigneur, dire ce que je pense,
> Laïus eut avec vous assez de ressemblance ;
> Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
> Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.

Voilà sans doute des vers élégants et polis ; mais, bon Dieu ! que font ces douceurs conjugales, ces madrigaux domestiques dans un sujet terrible ? Comment Œdipe, lorsqu'il a déjà marqué son affreux doute, peut-il les entendre et Jocaste les dire ? Le poëte et le critique ne devaient-ils pas sentir qu'il n'y avait place

[1] LA HARPE, *Cours de Littérature.*

là que pour le mot nécessaire, pour le mot le plus expressif et le plus court entre ces deux âmes haletantes d'inquiétude, et que tout ornement de langage, toute politesse de cour est un contre-sens insupportable? O combien Sophocle a plus d'art dans sa simplicité! Le voici mot à mot, sans la traduction improvisée de Racine.

Œdipe, troublé des premiers mots qui rappellent le lieu où périt Laïus, s'écrie :

O Jupiter! que veux-tu donc faire de moi?

JOCASTE.

Mais toi, quelle est donc ta pensée, Œdipe?

ŒDIPE.

Ne m'interroge pas encore. Mais Laïus, quelle taille avait-il? parle; quel âge avait-il?

JOCASTE.

Il était grand. Sa tête commençait à blanchir; ses traits d'ailleurs n'étaient pas fort différents des tiens.

ŒDIPE.

Hélas! malheureux! il semble que, sans le savoir, je me suis précipité sous la malédiction terrible.

JOCASTE.

Que dis-tu? j'hésite à te regarder, ô roi!

ŒDIPE.

Je tremble que le devin n'ait été clairvoyant. J'en serai plus sûr, si tu ajoutes un mot.

Ailleurs, la Harpe trouve une vraie grandeur, un caractère héroïque dans le témoignage que Philoctète rend à l'amitié. Sans doute ce sont de belles sentences et des vers brillants :

Qu'eussé-je été sans lui, rien que le fils d'un roi,

Rien qu'un prince vulgaire ; et je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

Rien que le fils d'un roi dut être fort applaudi. Mais où est la vérité antique dans ce souvenir d'Alcide transformé en un guide austère, par qui

l'âme éclairée,
Contre les passions se sentit assurée.

La fable a sa couleur, qui est sa vérité; on peut la rejeter comme surannée; mais l'altérer ainsi n'était pas un progrès de l'art; et que tout cela est loin du pathétique et de la poésie de Sophocle! Il y avait cependant un don précieux, inestimable dans le début dramatique de Voltaire : c'était la première fraîcheur d'un grand talent, cette vivacité, ce coloris d'élégance, qu'il tenait de l'étude et de la jeunesse. Un poëte était né, non pas tel que l'imagination peut le rêver de préférence, enthousiaste, naïf, original.....

. . . . Vatem.
Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantum.
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus silvarum. . . .

Le poëte du XVIIIe siècle, au contraire, est un homme des villes, léger, railleur, ami et flatteur ironique des grands, habile à se jouer des travers et à répéter les grâces et les vices d'une société élégante. Sa poésie n'éclatera pas d'images empruntées à la nature; elle n'aura pas de grandeur simple, et souvent elle se plaira dans une pompe un peu factice. En quelque lieu, en quelque temps que la fiction le transporte, elle sera toujours philosophique et pleine d'allusions modernes; car

elle est un instrument de la pensée du poëte, plutôt qu'elle n'est cette pensée même. Elle ne sera donc tout à fait originale et vraie que là où elle peut librement se confondre avec les penchants et le langage même du XVIIIe siècle, et devenir, dans une satire ou une épître, la plus vive expression de ce monde épicurien et sceptique.

Mais le temps de la régence, fort peu poétique par les habitudes et les mœurs, attachait un respect de tradition aux formes les plus sérieuses de l'art. La célébrité, la gloire, ne s'obtenaient qu'en les observant. Aussi, Voltaire, en achevant *Œdipe*, commençait un poëme épique sans songer si, dans les habitudes de son temps et de son propre génie, il trouvait cette grande vocation : il voulait la gloire, le bruit, la première place dans les lettres. Depuis *Œdipe,* il la cherchait au théâtre avec des revers ou des succès douteux, dans *Artémire, Ériphile*, *Mariamne.* Il était à la fois très-laborieux et très-dissipé, répandu dans le monde et à la cour, aimant avec passion les vers, les plaisirs et même le jeu, voyageant sans cesse de château en château, travaillant sur les routes, s'occupant de tout, même de sa fortune, et, à travers un poëme épique, faisant de bonnes affaires avec les *traitants,* par le crédit des maîtresses des princes. Il pratiquait déjà cet art de flatter pour oser impunément; il adressait, de Cambrai même, des louanges à l'indigne successeur de Fénelon, au cardinal Dubois; mais la vue d'Amsterdam et de la Haye lui arrachait un cri d'indépendance :

Ici, pas un oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le *pensionnaire* à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit personne qui ait de cour

à faire ; on ne se met pas en haie pour voir passer un prince ; on ne connaît que le travail et la modestie.

Bientôt, cependant, il revenait aux grands seigneurs de la cour de France, aux Villars, aux Sully, aux Richelieu. Il était des voyages de Fontainebleau ; il faisait des vers pour madame de Prie, avait pension sur la cassette et était assez content de la jeune reine, qui pleurait à *Mariamne,* riait à *l'Indiscret,* et l'appelait, dit-il, *mon pauvre Voltaire,* presque *mon bon Voltaire.*

Déjà une édition de *la Henriade* avait paru furtive, incomplète, mais saillante de pensées, et pleine de beautés d'autant plus au goût du siècle qu'elles étaient moins épiques. Malgré son adresse et ses amis, le jeune poëte, suspect de témérité philosophique, n'avait pu la dédier au roi. On murmurait dans le haut clergé contre certains endroits du poëme ; on parlait d'une *censure* de la Sorbonne ; mais la faveur publique était grande et protégeait le poëte, quand tout à coup il fut averti cruellement de l'odieuse inégalité que les rangs et l'arbitraire laissaient encore dans la société française. Un homme de grande naissance, dont il avait relevé l'impertinence par une épigramme, à table, chez le duc de Sully, s'en vengea peu de jours après par un lâche guet-apens : Voltaire, attiré sur un prétexte à la porte de l'hôtel Sully, où il dînait encore ce jour-là, est saisi et bâtonné par quelques laquais déguisés du chevalier de Rohan. Il ne trouve auprès de son *ami,* le duc de Sully que froideur pour cette injure, et sympathie de grand seigneur pour celui qui l'a faite.

Voltaire disparaît, s'enferme, apprend jour et nuit l'escrime et l'anglais, pour se préparer une vengeance et un asile ; puis, sortant de la retraite, il envoie un

cartel au chevalier de Rohan. Celui-ci ne répondit point par le mot que l'ingénieux auteur d'*Edouard* a placé dans une situation semblable : « Je ne puis, Monsieur; j'en ai bien du regret : vous n'êtes pas gentilhomme. » Il accepta pour le lendemain ; mais, dans la nuit, sur un ordre de M. le duc, premier ministre, Voltaire fut mis à la Bastille pour six mois, puis exilé. Libre, il revint furtivement à Paris pour chercher encore son ennemi, qu'il ne trouva pas; puis il quitta la France. Sa retraite naturelle était l'Angleterre ; il en connaissait déjà l'esprit *libre-penseur*. En France même, il s'était lié depuis plusieurs années avec un illustre Anglais, lord Bolingbroke, banni aussi de son pays, mais par bon acte du parlement, après un brillant ministère, et pour avoir essayé ou souhaité sans succès un changement de dynastie. Voltaire avait admiré dans Bolingbroke, avec cet air du grand monde et ces goûts épicuriens qu'il aimait, une érudition philosophique, une immensité de lecture, une science d'incrédulité toute nouvelle à ses yeux. Il avait joui avec délices de ses entretiens dans la belle retraite que Bolingbroke s'était choisie en Touraine et qu'il venait d'abandonner, en 1726, pour rentrer amnistié dans son pays. Voltaire, sorti de la Bastille, vint l'y rejoindre, et resta trois ans près de lui.

Ce fut l'époque où le jeune président de Montesquieu fit le même voyage, dans la compagnie de lord Chesterfield. L'Angleterre, de 1727 à 1730, fut donc ainsi l'école des deux premiers génies de notre XVIIIe siècle. Plus tard, Buffon commença ses grandes recherches de la nature par l'étude et la traduction des découvertes anglaises. L'esprit le plus actif du XVIIIe siècle, après Voltaire, Diderot emprunta de l'Angleterre ses

premières études philosophiques et son premier essai d'*Encyclopédie*. Rousseau tira des ouvrages de Locke une grande partie de ses idées sur la politique et l'éducation; Condillac, toute sa philosophie. Il semble donc, Messieurs, qu'avant d'aller plus loin dans l'histoire littéraire de notre patrie, c'est le moment de nous arrêter au tableau des lettres et de la civilisation anglaises dans leur rapport avec la France, et d'indiquer rapidement ce qu'elles nous avaient emprunté, et les exemples qu'elles nous rendaient.

CINQUIÈME LEÇON.

Littérature anglaise à la fin du XVIIe siècle. — Imitation de la France, après la *Restauration* des Stuarts. — Poëtes anglais formés sous cette influence. — Part d'originalité qu'ils conservent. Waller, Butler, Dryden, Rochester. Dryden, études sérieuses. Progrès des esprits dans la philosophie naturelle. — Newton, Halley (1686).— Métaphysique religieuse et politique. — Révolution de 1688 : nouvel essor des esprits. — Persistance du goût français ; comment ce goût est modifié par les mœurs et la liberté anglaises.—Aristocratie lettrée ; Temple, Hallifax, Dorset, Somers, Granville, Bollingbroke, Oxford, Chesterfield. — Plebéiens portés aux affaires par les lettres. Rowe, Addison, Tickell, Steele, Congreve, Prior, Swift, considérés comme hommes politiques.

MESSIEURS,

La littérature anglaise, si fort ignorée du siècle de Louis XIV, avait, plus qu'aucune autre, éprouvé l'influence de cette grande époque. Quand la restauration des Stuarts vint assoupir, par le pouvoir absolu et la licence des mœurs, ce bouillonnement des imaginations qu'avaient excité la religion, la guerre civile et Cromwell; quand la voix rude du peuple anglais se tut devant la cour de Charles II, allié de Louis XIV et soutenu par ses subsides, la pompe et l'esprit de France prévalurent d'abord à Londres sur le vieil esprit du pays, divisé, mécontent de lui-même, harassé de tant de mécomptes, et affaibli par le contact des crimes commis en son nom. L'aristocratie anglaise, revenant d'outre-mer, ou sortant d'une obscure retraite

pour se presser autour du trône qui lui était rendu, ne songeait qu'à effacer, dans les fêtes et les plaisirs, la tristesse des temps qu'elle venait de subir. Le luxe semblait un gage de loyauté, le goût et l'imitation de la France, une marque de fidélité monarchique. On croyait à White-Hall, parmi tant de sanglants et récents souvenirs, ne pouvoir trop se rapprocher de Versailles ; il n'y avait fête agréable sans modes et parures venues de France ; on parlait français à la cour : on y citait nos auteurs ; et le plus indiscipliné des poëtes, comme le plus déréglé des hommes, Rochester, cet homme d'esprit fou, ce grand seigneur toujours ivre, se piquait d'être disciple de Boileau.

Le facile Davenant, Denham, Roscommon, et quelques autres seigneurs ou beaux esprits, avaient ce même goût français, ou du moins croyaient l'avoir; car il s'y mêlait une forte veine d'originalité, ou plutôt de licence anglaise, qui fait, je vous assure, qu'un élève comme Rochester aurait singulièrement effarouché un maître comme Boileau. La cour de Charles II chargeait les vices élégants qu'elle imitait; le jeune roi surtout était aussi loin de Louis XIV dans ses faiblesses que dans sa politique. Avec beaucoup d'esprit, du courage et de longs malheurs bien supportés, il n'avait et ne pouvait inspirer rien de grand. Les mœurs et les aventures de sa cour se reproduisaient dans la licence du théâtre comique, auquel tout scandale était permis, tandis que la plus tyrannique censure pesait sur les écrits utiles. Wicherley, élevé en France pendant le *protectorat* de Cromwell, en rapporta l'admiration de notre théâtre naissant, et, dans la suite, imita les chefs-d'œuvre de Molière, mais en les accommodant au goût du public anglais par un renfort de si-

tuations libres et de paroles cyniques. En même temps le théâtre tragique de Londres copiait du nôtre les amours romanesques, sans perdre cependant son ancienne indécence.

Des écrivains de la république et du protectorat il ne paraissait plus que Waller, qui, après avoir été tour à tour partisan de la révolution, conspirateur royaliste, poëte de Cromwell, saluait le retour de Charles II par des vers non moins élégants, mais moins mérités que ses *Stances au Protecteur*. Dès sa jeunesse, et au milieu de la guerre civile, Waller avait eu dans sa poésie une pureté continue, une douceur, un tour facile et nombreux dont les meilleurs vers de notre Racan peuvent donner l'idée. L'élégance d'une cour comme celle de Charles II devait ranimer ce talent; mais, quoi qu'en ait dit le poëte, il n'y avait plus pour lui cette inspiration de grandeur et d'orgueil national que lui avait donnée Cromwell : la vérité manquait. La renommée poétique de Waller resta très-grande cependant.

Saint-Évremond, qui vécut tant d'années à Londres en véritable *émigré* français, n'apprenant pas un mot de la langue et de la littérature du pays, croyait Waller un grand poëte, et le célèbre dans ses lettres. La Fontaine même en entendit parler, et répéta son nom :

> Eh ! qui ne recevrait Anacréon chez soi ?
> Qui n'admettrait Waller et la Fontaine ?

Les noms de Rochester et de Denham, comme nobles cavaliers qui faisaient des vers, passèrent aussi de la cour d'Angleterre à celle de France. Ils y furent vantés par Hamilton, écrivain de génie dans les choses frivoles, qui, sans doute, eût été le plus spirituel auteur anglais de son temps, s'il ne se fût avisé de se faire

Français. Un autre poëte, plus constant dans son zèle royaliste que Waller, était le vieux Cowley, qui, pendant la révolution, avait passé plusieurs années à Paris, comme agent de la reine Henriette et de Charles II. Son goût un peu bizarre, mêlé d'originalité anglaise et d'affectation italienne, remontait à l'époque qui avait précédé la guerre civile; mais une empreinte française se mêle à ses derniers ouvrages. Elle est également marquée dans ceux de Waller, de Denham et de Davenant; elle appartient à presque tous les poëtes de cette époque, hormis Butler, le parodiste des passions républicaines ou religieuses, et Milton, leur poëte, Milton, reste sublime d'un autre temps, qui vieillissait aveugle et pauvre, attendant un immortel avenir avec la même foi que le *millenaire Overton,* son ami, attendait le *règne du Christ.*

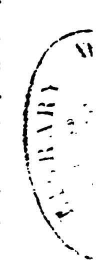
Sous cette adoption du goût et de l'esprit français, qui se prolongea plus d'un demi-siècle, il se conservait cependant une forte séve d'humeur et d'imagination anglaises; et il y a lieu d'étudier ici, moins les effets de l'imitation que le curieux mélange de deux génies opposés. Rochester, qui avait également pris pour modèles Horace et Boileau, a cependant une forme de satire à lui, où paraît au plus haut degré l'allure impétueuse et sans gêne de l'esprit anglais. La moitié de sa *Satire de l'Homme* est prise à Boileau; mais le reste n'aurait pu être imaginé dans la France de Louis XIV : c'est une débauche de misanthropie moqueuse, c'est un feu de poésie cynique, qui n'étaient permis qu'à un poëte grand seigneur, à qui son dévouement monarchique et son état habituel d'ivresse donnaient le droit de tout dire, dans la cour de Charles II.

Il en est de même des deux poëtes qui se partagèrent la scène tragique pendant la durée de ce règne, Dryden et Otway. Tous deux ont beaucoup imité la France, quelquefois même avec peu de discernement. Mais Dryden, malgré les idées et même les paroles françaises semées dans toutes ses préfaces, est un poëte singulièrement national pour le tour et la forme; et Otway, dans son travail précipité, dans sa vie courte et misérable terminée par la faim, a eu quelques beaux traits de poésie naturelle et passionnée.

L'idiome anglais touchait alors à sa plus heureuse époque : il se polissait sans s'appauvrir; il avait toute sa riche collection de termes indigènes, énergiques, concis, comme les vieilles langues du Nord; il y avait mêlé une forte teinte d'imagination biblique. Du reste, quoiqu'il prît en courant beaucoup de mots français, il ne les employait, pour ainsi dire, que comme des noms propres ou des termes de mode, et n'altérait en rien la vieille originalité de ses constructions précises, elliptiques, et l'énergie de ses innombrables métaphores; il ne se modelait pas, à cet égard, sur des langues moins régulières et moins poétiques; il avait toute sa vigueur et sa physionomie propre. De là le beau style poétique de Dryden, quoique ce grand poëte manquât de génie dramatique, et qu'il se soit, pendant vingt ans, égaré dans une carrière qui n'était pas la sienne, accumulant les beaux vers et les récits déclamatoires, les inventions poétiques et les situations fausses.

Charles II, en prenant de Louis XIV l'exemple de la pompe et des plaisirs monarchiques, n'imita pas ce prince dans sa munifience à récompenser les lettres. La littérature n'avait, sous son règne, que les entraves

du pouvoir absolu, et s'adressait à un public souvent distrait par de sourdes inquiétudes et des mécontentements. Dans les premières années de la restauration, le poëme de Butler, qui jetait une dérision piquante sur le zèle farouche et la rigidité minutieuse des puritains, était un service rendu à la cause royale. Il y avait peu de générosité dans le poëte à frapper un parti vaincu, dont les derniers chefs expiaient leur fanatisme sur l'échafaud; il y avait encore moins de noblesse dans la manière dont ce poëte satirisait, sous son nom propre, la famille de sir Samuel Luck, où il avait été recueilli et où il avait vécu. Mais tels étaient la haine et le dégoût qu'avait laissés dans les esprits la rude et fanatique domination des sectaires, telle était la crainte qu'ils excitaient encore, qu'on accueillit avec le plus vif empressement le poëme d'*Hudibras*. Nul ouvrage, sous Charles II, n'était plus lu, plus cité. Il servit sans nul doute à décréditer ce rigorisme, cette tristesse puritaine qui se maintenaient comme une forme d'opposition et une menace à la nouvelle cour. Sous ce rapport, Charles II devait au poëte une reconnaissance, dont il ne s'acquitta qu'en lui citant parfois des vers d'*Hudibras*. Butler, félicité et oublié, mourut pauvre, laissant un ouvrage original qui, par malheur, est intraduisible, et qui même a vieilli pour les Anglais.



On a comparé son *Hudibras* à *Don Quichotte*. L'imitation n'est pas douteuse. Le chevalier puritain et son écuyer Ralpho furent évidemment inspirés par les deux personnages de Cervantes; mais le poëte anglais n'a pas l'élégance, l'imagination, la variété de l'Espagnol. Hudibras surtout n'est pas amusant pour tout le monde comme don Quichotte. La fidélité même de ses paro-

dies traîne avec soi quelque chose de l'ennui qui s'attachait aux originaux puritains. Le poëte se moque bien, mais longuement. Ses plaisanteries sont instructives pour l'histoire; mais qu'est-ce que des plaisanteries qu'il faut étudier? Le chevalier Hudibras est une bonne copie des pédants réformateurs; mais qu'il est loin de l'aimable et admirable fou don Quichotte! Et quant à l'*indépendant* Ralpho, bien qu'il soit poltron et souvent battu comme Sancho, ses arguments de prêche et de régiment n'égalent pas les proverbes du bon écuyer. Ce n'est donc pas au chef-d'œuvre de Cervantes qu'il faut comparer *Hudibras*, mais plutôt à notre *Satyre Ménippée*. C'est le même bon sens goguenard et le même savoir original : la peinture des puritains vaut celle des ligueurs. Mais *Hudibras* n'avait pas, comme la *Ménippée*, le mérite de venir pendant le combat, et d'aider à la victoire. Les chants de ce poëme ne furent publiés qu'en pleine restauration, de 1663 à 1677. Les plaisanteries de l'auteur sur la basse extraction des principaux personnages de la révolution, ses bons mots perpétuels contre les *bouchers*, les *brasseurs* et les *savetiers*, venaient bien tard, quand la restauration avait dispersé les restes de Cromwell, et qu'Harrison, Bradshaw et tant d'autres étaient morts dans les supplices. Il fallait un grand fonds de gaieté aristocratique pour rire encore du défaut de naissance de ces hommes.

Le grand et populaire succès d'*Hudibras* est, à cet égard, un indice curieux pour l'histoire, autant que le livre en lui-même abonde en traits de mœurs, dont elle peut profiter. Le *jacobite* Samuel Johnson, qui donne à Butler le nom de *grand*, regarde son poëme comme un des monuments de la

langue anglaise. Ce livre a du moins l'incontestable avantage d'être tout indigène par le sujet, les mœurs, les détails. A ce titre, il occupe une place à part dans la littérature du temps; il a l'esprit du règne de Charles II, sans aucune trace d'esprit français. Vous savez même que Butler n'aimait pas nos vers, trouvant qu'il y en avait toujours un pour la rime, un pour le sens.

Mais revenons à l'école française du temps des Stuarts. Elle eut pour chef un écrivain auquel on ne peut refuser un facile et beau génie, Dryden. Né en 1631, ses premiers vers un peu célèbres furent les stances héroïques sur le feu lord *Protecteur*. Il est vrai qu'un an après il publiait un poëme sur l'heureuse *Restauration* et le retour de sa *très-sacrée Majesté* Charles II, et qu'il ne cessa, dès lors, de louer et de servir la monarchie des Stuarts, jusqu'au point de se faire catholique sous Jacques II.

A part Milton, dont le génie n'est pas de cette époque, Dryden était le plus grand poëte qu'ait eu l'Angleterre depuis Shakspeare. Plein de l'étude des anciens et des Français, il entreprit de polir, d'élever, d'enrichir la poésie anglaise gâtée par les affectations de Cowley, et qui, hormis Shakspeare et quelques vers choisis de Waller, était encore inculte, négligée, diffuse. Malheureusement la parcimonie de Charles II pour les lettres força Dryden de porter son génie vers le genre dramatique, peut-être épuisé dès lors pour l'Angleterre. Poëte lauréat avec 100 livres sterling et une pièce de vin par an, Dryden, pauvre et dépensier, composa dans un intervalle de vingt-cinq ans, et à travers beaucoup d'autres ouvrages, vingt-sept pièces de théâtre, comédies, tragédies, opéras, toutes rem-

plies de beaux vers et d'inventions ingénieuses, mais oubliées aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup réfléchi sur son art. Un de ses premiers ouvrages fut un traité de la poésie dramatique, où les exemples des Grecs, des Français et du vieux théâtre anglais sont habilement comparés et défendus tour à tour. Dryden, déjà connu par quelques drames, écrivit cet ouvrage à l'époque où la peste de Londres avait fait fermer tous les théâtres. Il y suppose un entretien littéraire entre lui, sous le nom de *Critès*, et *Eugène, Lisidé, Néandre*, trois hommes, dit-il, d'esprit et de qualité. C'étaient lord Buckurst, longtemps après le ministre de Guillaume III, sir Charles Sedley, *baronet*, membre des communes et poëte élégiaque et dramatique, sir James Howard, dont Dryden avait épousé la sœur, et qui faisait des tragédies médiocres. Toutes les questions de l'art sont discutées dans ce dialogue, à peu près comme on le ferait aujourd'hui. *Critès* célèbre la perfection du théâtre grec et de la comédie latine. Il y trouve ces fameuses règles que les Français, dit-il, appellent *les trois unités*, et cette autre règle que Corneille a nommée *la liaison des scènes;* et il termine en proposant à l'admiration Ben Johnson, comme un élève et un imitateur des anciens.

Un des interlocuteurs n'a pas de peine à répondre que les anciens, et même Térence, n'ont pas toujours observé les *unités;* et il les trouve inférieurs à Shakspeare pour le pathétique. Mais la grande question est celle du goût français, dont l'amour-propre anglais souffrait avec peine l'influence. Sir Charles Sedley déclare qu'il y a quarante ans, on n'aurait pas agité la question de prééminence entre le théâtre anglais et celui de France.

Mais depuis ce temps, dit-il, nous avons été si mauvais Anglais, que nous n'avons pas eu le loisir d'être bons poëtes. Fletcher, Beaumont, Ben Johnson venaient de quitter cette vie, comme si, dans l'âge de sang qui se préparait, ces belles et douces études n'avaient plus eu rien à faire parmi nous. Les Muses, qui suivent toujours la paix, allèrent se fixer dans un autre pays. C'est alors que le grand cardinal de Richelieu les accueillit, et que, par ses encouragements, Corneille et quelques autres réformèrent le théâtre français, qui, jusque-là, était autant inférieur au nôtre qu'il le surpasse maintenant, et qu'il surpasse ceux du reste de l'Europe.

Sedley continue, en louant les Français

d'observer avec scrupule les unités, de ne pas mettre une double intrigue dans chaque pièce, de ne point mêler le pathétique et le comique, de ne pas encombrer le théâtre d'événements. En s'attachant à l'*unité* d'un sujet, dit-il, les Français ont gagné plus de liberté pour la poésie. Ils ont le loisir de s'arrêter sur ce qui mérite intérêt, et d'exprimer les passions, véritable œuvre du poëte, sans être brusquement emportés d'une chose à l'autre, comme on le voit dans les pièces de Caldéron.

Enfin, il approuve les longs et fréquents récits de la tragédie française.

Par là, dit-il, les Français évitent sur le théâtre le tumulte auquel nous sommes exposés, en Angleterre, par nos représentations de duels, de batailles et autres incidents qui rendent notre scène semblable à une arène, etc.... Car quoi de plus ridicule que de figurer une armée avec un tambour et cinq ou six hommes derrière, ou de voir un duel, et l'un des combattants tué avec un ou deux coups d'un mauvais fleuret ! J'ai observé que dans toutes nos tragédies l'auditoire ne pouvait s'empêcher de rire, quand les acteurs sont à mourir : c'est l'endroit le plus comique de toute la pièce. Toutes les passions peuvent être représentées au naturel sur le théâtre, si, au talent qui les a bien exprimées, l'acteur ajoute une voix habilement ménagée, et des gestes naturels sans effort ; mais il y a des actions qui ne peu-

vent être imitées dans leur grandeur : mourir, entre autres, est une chose qu'un gladiateur romain pouvait seul rendre au naturel sur la scène, quand, au lieu de l'imiter et de la jouer, il la faisait réellement. Par ce motif, il vaut mieux ne pas la représenter : les paroles d'un bon écrivain qui la décrit vivement feront sur nous une impression plus profonde qu'un acteur qui a l'air de tomber mort devant nous.

L'ingénieux interlocuteur félicite encore les poëtes français de ne jamais finir les pièces par ces brusques conversions, ces changements de volonté sans motifs, communs au théâtre anglais, et de n'avoir ni scènes superflues, ni personnages inutiles. Enfin, il vante leurs vers rimés comme bien préférables aux vers blancs des Anglais.

Néandre avoue sans difficulté ces mérites du théâtre français ; mais il les trouve secondaires, extérieurs, beautés de statue et non d'homme. Il reproche à notre tragédie, réformée par le cardinal Richelieu, ces longues harangues introduites, dit-il, pour plaire à la gravité d'un homme d'Église. *Cinna* et *Pompée* lui paraissent, non des pièces de théâtre, mais des discours sur la raison d'État, et *Polyeucte* une musique d'orgue. Après ces impertinences, il dit des choses assez sensées et cent fois répétées sur les inconvénients qu'entraîne la rigoureuse observation des unités ; et il conclut qu'il est plus aisé d'écrire une pièce française régulière qu'une pièce anglaise irrégulière, comme Fletcher et Shakspeare.

Car, notez bien, Messieurs, Shakspeare n'était pas encore l'homme à part, unique, incomparable. On le nommait avec Fletcher et Beaumont, avec Ben Johnson cet esprit énergique et facile, qui souvent compose une pièce de théâtre avec de longs fragments de

toutes parts empruntés aux anciens. Dryden comprit la différence des hommes, et il a tracé de Shakspeare, dans ce même dialogue, un portrait où respire un véritable et judicieux enthousiasme :

Je commence par Shakspeare, dit-il : c'etait de tous les modernes, et peut-être de tous les anciens poëtes, l'homme qui avait l'âme la plus vaste et la plus compréhensive. Toutes les images de la nature lui étaient présentes; et il les reproduisait sans effort et par inspiration. Quand il décrit quelque chose, vous faites plus que la voir : vous en avez le sentiment. Ceux qui l'accusent d'avoir manqué d'instruction lui donnent le plus grand éloge. Il savait d'instinct; il n'avait pas besoin des livres pour lire la nature; il regardait en dedans, et il la trouvait là. Je ne puis dire qu'il soit partout égal à lui-même; s'il l'était, je lui ferais injure de le comparer même aux plus grands hommes. Il est souvent plat, insipide; sa verve comique dégénère en grossièreté, son élévation sérieuse en enflure; mais il est toujours grand, lorsqu'une grande occasion lui est offerte. Personne ne peut dire que Shakspeare, trouvant un sujet convenable à son génie, ne se soit pas élevé au-dessus des autres poëtes,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Malheureusement Dryden, en raisonnant avec finesse sur les procédés de l'art, et en admirant avec enthousiasme le génie de Shakspeare, ne paraît pas avoir eu le sentiment de ce naturel dramatique, de cette vérité des caractères qui peut se retrouver dans tous les systèmes, dans toutes les formes de composition, et qui anima si souvent l'admirable élégance de Racine, comme elle éclate dans une poésie plus inculte et plus rude. Dryden est un artisan de beaux vers qui les applique où il peut, sans fortes conceptions, sans émotions profondes; il est dénué de cette imagination qui invente des personnages, ou les res-

suscite d'après l'histoire; il allait où l'appelaient les noms sonores et les grandes images, Montézuma, Cortez, la conquête de Grenade, don Sébastien. Mais toutes les physionomies qu'il met sur la scène sont indistinctes; partout c'est la même abondance de métaphores, les mêmes sentences à fleur d'âme, sans rien qui touche et qui pénètre. Nous croyons cependant que Voltaire, dans son théâtre, a beaucoup profité de ce brillant poëte. Il y a des ressemblances assez marquées entre la pompe de son *Alzire,* de sa *Sémiramis,* et ces belles tirades rimées de Dryden, surchargées d'images élégantes, mais un peu communes. Cette fausse magnificence, cette hardiesse qui n'est que dans le langage, fut pour le poëte français un modèle qui le trompa peut-être sur l'emploi que son art pouvait faire des richesses, alors nouvelles, de la scène anglaise. Dans *Zaïre,* dans *la Mort de César,* il cache parfois, en croyant le corriger, le génie de Shakspeare sous les ornements de Dryden.

Mais revenons aux tragédies de Dryden et à la poésie anglaise du temps de Charles II. L'imitation du théâtre français fut complète, hormis deux points, l'exacte observation des règles et la vérité du pathétique. Les Anglais formèrent, d'après le modèle commun de nos tragédies, ce que Dryden appelle les pièces héroïques, dont le succès, dit-il, était dû tout entier à l'approbation et à l'appui de la cour. Il n'y avait plus la grossière licence de Shakspeare, ni ses anachronismes, ni ses mélanges disparates d'horreur et de bouffonnerie; mais il n'y avait plus de nature, plus de situations fortement tragiques, plus d'invention, plus d'histoire.

Dryden, en particulier, ne paraît pas s'être douté du puissant intérêt qui s'attache à la vérité d'un carac-

ère dessiné d'après les faits ; son Cortez est un galant chevalier épris d'une fille de Montézuma, qui soupire pour lui, et offre, dans sa timidité, plusieurs traits de l'Iphigénie de Racine. Shakspeare, au lieu d'un tel personnage, aurait pris dans la vieille chronique espagnole cette Maria, jeune Indienne d'obscure naissance, mais d'un esprit violent et hardi, maîtresse de Cortez, parce qu'elle était sa compagne de gloire et de péril, et servait à ses desseins, comme Catherine à ceux de Pierre le Grand. Dans Dryden, Montézuma rappelle tout à fait la pompe de nos Romains de théâtre; les mots profonds et pathétiques que donnait l'histoire sont négligés par le poëte, ou perdus dans un amas d'élégance. Qu'il mette sur la scène Aurengzeb, Antoine, Ferdinand, c'est toujours le même luxe de langage, le même éclat de fausses couleurs.

Aussi, Dryden n'hésita pas à retoucher les ouvrages de deux génies naturels qu'il admirait, mais qu'il croyait embellir, Shakspeare et Milton. Il refit la *Tempête*, et il composa un drame du *Paradis perdu;* ce fut même le premier succès de ce pauvre et sublime Milton, d'être pillé et rimé par un poëte célèbre. En faisant un opéra du *Paradis perdu* en 1673, l'année même de la mort de Milton, Dryden proclama l'ouvrage qu'il imitait un des plus grands et des plus sublimes poëmes qu'aiênt produits son siècle et sa nation. C'était dire beaucoup alors; car un auteur tragique estimé de cette époque, Nathaniel Lee, dont le *Brutus* n'a pas été inutile à Voltaire, félicitait poétiquement Dryden d'avoir poli l'or brut de Milton, et fait briller la lumière de son génie sur ce monde grossièrement ébauché par le vieux barde. Dryden n'avait fait cependant qu'encadrer dans des scènes les inventions, les idées, souvent

même les expressions de Milton, en les gâtant un peu par l'élégance et l'antithèse. Mais cela même servit à la gloire du poëme original, dont les beautés furent ainsi plus rapprochées du goût contemporain. On peut juger, par cet exemple. de la fausse pompe que Dryden portait dans le genre dramatique et dans la haute poésie.

Pour compléter ce caractère artificiel de son théâtre, il le fit plus d'une fois servir à des allusions du moment, remplaçant sur la scène la tragédie romanesque par la satire politique. Admirable poëte, mais homme sans caractère, son talent, si souvent exercé par les panégyriques et les dédicaces, devint un instrument de cour et de parti.

Marqué d'abord par de sanguinaires vengeances, puis par une honteuse corruption, puis par un progrès de despotisme qui ne s'arrêta que devant la crainte de son dernier succès, ce temps de persécutions politiques et de fêtes, de conspirations et de controverses, entre une cour, une Église, un peuple, qui se faisaient peur l'un à l'autre, et avaient tous peur du catholicisme, ce temps, dis-je, ne laissait pas le poëte libre et maître de lui-même. Les lettres, d'ailleurs, et la poésie n'avaient pas encore pris rang pour leur compte dans la société. Quelques seigneurs les cultivaient, au moins pour s'en faire une arme de scandale et de moquerie. Mais un poëte était encore à la merci du pouvoir et des binfaits de tout personnage un peu considérable. Dryden, pauvre, était payé pour lire des vers, comme un musicien qui joue dans un concert; et cette dépendance devait ajouter pour lui au poids que le pouvoir absolu faisait peser sur tout le monde.

Il faisait donc des pièces de théâtre, tantôt contre

les catholiques accusés de la conspiration des *poudres,* tantôt contre les presbytériens suspects de vouloir un changement de dynastie. Ces ouvrages n'appartiennent pas à l'art, mais à l'histoire polémique du temps. La passion docile qui les inspirait à Dryden servit mieux son talent lorsque, laissant les allusions du théâtre, il se livra sans détour à la satire politique.

Le bill d'exclusion porté contre le duc d'York, comme un avertissement pour Charles II, les intrigues de Shaftesbury, l'ambition du jeune Monmouth, tenaient l'Angleterre dans une sourde et orageuse anxiété. Charles II chassa le parlement, exila Monmouth et embrassa, autant que le permettaient son insouciance et sa légèreté, la politique qui, plus tard, mise à découvert par un esprit court et violent, perdit les Stuarts. Mais il y eut un premier moment de victoire pour la couronne. Dryden le célébra par son admirable poëme d'*Absalon et Achitophel.* Dans le silence du parlement et la liberté violente, mais douteuse, indirecte, anonyme, qu'avait alors la presse, ce poëme, étincelant de verve moqueuse et de beaux vers, frappa vivement les esprits et donna pour quelque temps au parti de la cour une autre supériorité que celle des places et du pouvoir. Dryden, courageux dans son dévouement un peu servile, poursuivit cette guerre contre tout le parti *whig,* opposant de piquantes satires aux démonstrations populaires, et mettant plus d'une fois, dans cette défense officieuse d'une mauvaise cause, les rieurs de son côté. Ce zèle s'accrut sous le règne de l'imprudent Jacques II. Non content de flatter le roi par ses vers, Dryden fut du nombre de ceux qui changèrent de religion pour lui plaire. Soit intérêt, soit faiblesse, soit entraînement logique du parti même

où il s'était jeté, l'auteur du *Moine espagnol,* de cette *comédie-libelle* contre Rome, se fit catholique; et telle était la vigueur souple et hardie de son talent, qu'elle résista et parut survivre à cette inconséquence.

Mais durant cette même époque de littérature brillante et servile, l'Angleterre nourrissait dans son sein une haute école de philosophie, qui devait bientôt puissamment servir au progrès de la raison générale et de la liberté. L'année même du retour de Charles II avait été marquée par la fondation de la Société royale de Londres, tant vantée par Voltaire aux dépens de nos académies, mais qui certainement fut encore une imitation de la France. Les académies ne font pas le génie : cette vérité est trop claire et trop simple pour qu'on y cherche un lieu commun d'épigramme; mais elles répandent l'instruction, mettent en commun les idées, et, par cela seul, elles multiplient les chances pour que le génie s'éveille et se produise. La Société royale, conçue d'après un mode plus libre que nos académies, sans pensions et sans dépendance de la cour, fut, pendant les années orageuses de la Restauration, un asile ouvert aux libres penseurs. C'est un curieux contraste que ce travail paisible de la philosophie anglaise, entre les derniers cris de détresse des partis vaincus, les vengeances du pouvoir, les conspirations des fanatiques, les fausses conversions des hypocrites, et tous ces maux qui infestèrent le règne des derniers Stuarts. Il semble que le libre penser, le bon sens dans le savoir, entourés de tant d'obstacles alors, n'en aient été que plus excités à se frayer une route loin de la foule. Ils la cherchèrent d'abord dans les sciences naturelles, moins comprises et moins suspectes.

La Société royale de Londres joignait, il est vrai, aux géomètres, même des poëtes. Elle compta Dryden parmi ses premiers membres; mais elle n'en eut pas moins ce caractère particulier, digne du pays de Bacon, d'être consacrée surtout aux recherches et aux expériences, à la philosophie naturelle, selon la belle expression du temps. On lisait dans ses séances fort peu de vers, et beaucoup de savants mémoires. Ce fut là que Robert Boyle fit connaîtres ses découvertes, que Harvey démontra la circulation du sang, que Wren et Wallis exposèrent leurs savants calculs, Halley ses découvertes astronomiques; enfin, ce fut là que Newton trouva des auditeurs et des témoins de son génie. La cour, tout en autorisant la Société royale de Londres, s'en souciait assez peu : le public ne la comprenait pas; le royaliste Butler[1] s'en moquait dans un poëme satirique, presque autant que des puritains. Mais cette institution nouvelle n'en était pas moins puissante : il en rejaillissait un curieux respect de la science, autant qu'un sentiment d'orgueil national. On retrouve l'un et l'autre heureusement exprimés dans une épître de Dryden à un médecin célèbre du temps, auteur d'un *Traité sur la maladie de la pierre*. Ce mouvement ne se ralentit pas durant les plus mauvais jours. Le *Livre des principes* de Newton est daté de l'année 1686, de l'époque même où le pouvoir arbitraire faisait ses derniers efforts, enlevait les chartes des villes, et ensanglantait l'Écosse par tant de cruautés. Au milieu de ce délire des passions humaines, Newton achevait son œuvre sublime, comprise d'un

[1] The genuine Remains in verse and prose of Mr. Samuel Butler. *The elephant in the moon.*

petit nombre, mais déjà vénérée comme la gloire du pays. Cette impression est marquée dans de beaux vers que l'astronome Halley publiait en tête du *Livre des principes*. Notre la Fontaine avait dit pour des découvertes plus douteuses :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu.

Halley retrace avec autant de précision que de poésie les vérités mêmes du système du monde, telles que les a faites l'éternel géomètre :

Voici la règle des astres, l'équilibre du monde céleste et le calcul de Dieu, les lois que le souverain Créateur, quand il fit le commencement des choses, voulut respecter, et donna pour fondements à son éternel ouvrage. Les sanctuaires du ciel vaincu sont ouverts ; et elle n'est plus cachée la force qui fait tourner les globes les plus lointains. Le soleil, immobile, contraint tout à graviter vers lui ; il ne souffre pas que les chars étoilés se meuvent en ligne droite, à travers le vide immense ; mais il les emporte tous dans un cercle régulier, dont il est le centre. Déjà se découvre la route tracée aux comètes menaçantes, déjà nous ne nous étonnons plus des apparitions de cet astre chevelu. Nous avons appris pourquoi la lune argentée suit un cours inégal, pourquoi, ne s'étant soumise jusqu'à présent à aucun astronome, elle rejette le frein des nombres, pourquoi ses nœuds reviennent, pourquoi son disque augmente. Nous avons appris de quelle force la changeante Phœbé pousse le reflux de la mer dont les brises abandonnent la grève et laissent à nu les sables redoutés des marins, puis par un retour alternatif la jette vers le haut du rivage : merveilles qui tant de fois tourmentèrent la pensée des sages !

Nous voyons tout à découvert : la science a dissipé le nuage. Levez-vous, mortels, laissez les soins terrestres, et connaissez désormais la force de votre esprit né du ciel.... Célébrez avec moi, par des chants, le révélateur de ces vérités mystérieuses,

Newton, cher aux Muses.... Il n'est pas donné à un mortel d'approcher de plus près les dieux.

En tibi norma poli, et divæ libramina molis
Computus atque Jovis, quas, dum primordia rerum
Pangeret omniparens leges violare Creator
Noluit, æternique operis fundamina fixit.
Intima panduntur victi penetralia cœli,
Nec latet extremos quæ vis circumrotat orbes.
Sol solio residens ad se jubet omnia prono
Tendere descensu, nec recto tramite currus
Sidereos patitur vastum per inane moveri;
Sed rapit immotis, se centro, singula gyris.
Jam patet horrificis quæ sit via flexa cometis;
Jam non miramur barbati phænomena astri.
Discimus hinc tandem qua causa argentea Phœbe
Passibus haud æquis graditur; cur subdita nulli
Hactenus astronomo numerorum fræna recuset;
Cur remeent nodi, curque *auges* progrediantur.
Discimus et quantis refluum vaga Cynthia pontum
Viribus impellit, dum fractis fluctibus ulvam
Deserit, ac nautis suspectas nudat arenas,
Alternis vicibus suprema ad littora pulsans:
Quæ toties animos veterum torsere sophorum.
Omnia conspicimus, nubem pellente Mathesi;
. . . .
Surgite, mortales, terrenas mittite curas
Atque hinc cœligenæ vires dignoscite mentis;
Talia monstrantem mecum celebrate Camœnis
Newtonum clausi reserantem scrinia veri,
Newtonum Musis carum. . . . . .
Nec fas est propius mortali attingere divos.

Malgré la mythologie qui, selon l'usage du temps, se mêle à ces vers, on y voit le premier essai du grand art de peindre poétiquement les découvertes de la science, cet art que Voltaire a porté si loin dans sa belle *Épître* à madame du Châtelet *sur Newton*.

Mais cette investigation du monde matériel n'était pas la seule voie[1] où marchât l'esprit philosophique

[1] Dans sa préface, Newton disait admirablement : « Toute la dif-

chez les Anglais. Il en était une autre, plus périlleuse, qu'avait ouverte la première révolution, et que suivaient encore quelques esprits indépendants : c'était celle du scepticisme, ou plutôt du rationalisme religieux et politique. Le doute, en matière de culte et de gouvernement, était demeuré comme le résidu et la cendre éteinte de cet incendie qui avait embrasé l'Angleterre. Dans le feu même de la guerre civile et du fanatisme puritain, parmi les querelles et les démentis des sectes, l'incrédulité religieuse s'était glissée ; et la révolution avait eu, avec ses théistes lettrés, les Sidney, les Challoner, une secte d'incrédules assez grossiers, sous le nom de *Nulli-fidens*. Toutefois l'esprit religieux, la puissance de la Bible surtout, devenue le *Koran* des sectaires armés, avait exclusivement prévalu. Mais, depuis 1688, la dérision jetée sur les fanatiques commença d'affaiblir sérieusement la foi chrétienne, embrouillée par les contradictions des sectes.

Au XVI[e] siècle, les persécutions religieuses et la Ligue avaient fait en France bien des incrédules. La fin du XVII[e] siècle vit en Angleterre, au-dessus des deux grands partis qui s'étaient choqués pour le pouvoir et pour la liberté, se former le parti des *douteurs,* recruté dans les deux camps. Le royaliste Hobbes avait été plus incrédule encore que le républicain Sidney. Les plus spirituels courtisans et les premiers seigneurs du royaume donnaient presque tous le même exemple. L'étroit bigotisme du duc d'York excitait ce zèle des *libres penseurs :* contre le pouvoir absolu, l'incrédulité parut une défense. Le célèbre Shaftesbury, ce vétéran

ficulté de la philosophie consiste à rechercher, d'après les phénomènes du mouvement, les forces de la nature, et à démontrer, d'après ces forces, les autres phénomènes. »

de tous les partis, qui, après avoir été le confident de Cromwell, était devenu grand chancelier sous Charles II, est le premier patron de ces *libres penseurs*. Il avait recueilli dans sa maison le sage Locke, qui, à la même époque où Newton trouvait le système du monde, écrivait ses belles mais insuffisantes recherches sur l'entendement humain.

Shaftesbury, renversé par un dernier effort de l'esprit *jacobite*, avait fui en Hollande. Il y passa quelques années dans l'attente d'une révolution nouvelle, dont il eût été le plus habile artisan. Mais il était vieux; et la mort le prévint.

Cependant le gouvernement de Jacques II continua d'étendre aux amis de Shaftesbury la haine et la défiance qu'il portait à cet homme d'Etat. Locke lui-même en fut victime. L'anecdote est curieuse dans ses détails.

En 1684, le principal ministre Sunderland, le même qui trahit Jacques II, écrivit à l'évêque d'Oxford :

> Le roi est informé qu'un certain M. Locke, qui appartient au feu comte de Shaftesbury, et qui, dans plusieurs circonstances, a témoigné un esprit d'opposition et de désobéissance, tient une classe au collége de *Christ-Church*. Sa Majesté m'ordonne de vous instruire qu'elle voudrait lui faire perdre sa place, et que vous ayez à m'indiquer ce qu'il faut faire pour cela.

L'évêque, qui était en même temps doyen du collége, répondit :

> Que, connaissant M. Locke pour un homme suspect, il avait eu l'œil sur lui depuis plusieurs années, mais que M. Locke était si bien sur ses gardes qu'on n'avait jamais entendu de sa bouche un seul mot contre ou même sur le gouvernement. Vai-

nement, ajoute l'évêque, on a souvent et à dessein parlé devant lui et en particulier de la disgrâce de son protecteur et de la ruine de son parti : il a été impossible de découvrir dans ses paroles ou dans ses regards le moindre signe d'intérêt ou même d'attention.

L'évêque n'en offrait pas moins son zèle et celui du chapitre pour expulser M. Locke, s'il plaisait au roi; mais il eût souhaité qu'on attendît un peu, M. Locke ayant un congé pour maladie :

Je lui ai fixé le 1er janvier pour son retour, ajoutait l'évêque; et, s'il n'est pas revenu à cette époque, je serai en droit de procéder à son expulsion.

Mais on répondit aussitôt de White-Hall par l'ordre suivant :

Nous sommes informés de la conduite déloyale et séditieuse de M. Locke; et nous vous ordonnons, en conséquence, de le priver immédiatement de sa place, ainsi que de tous les droits et avantages qui en dépendent. La présente vous servira de garantie. De par le roi : *Sunderland.*

L'ordre fut aussitôt exécuté, et M. Locke chassé, suivant l'expression de l'évêque dans sa réponse. On peut juger cette politique qui, au mépris des priviléges de *corporation,* frappait avec tant de violence un mérite si paisible et si désarmé.

Locke se retira dès lors en Hollande, où il trouvait une école de libres penseurs, les uns encore enveloppés d'érudition, n'écrivant qu'en latin, comme le médecin Van-Dale, les autres mettant la philosophie dans des feuilles périodiques, plus sérieuses que les gros ouvrages de nos jours. Ces derniers formaient la littérature dissidente de France, Bayle, Basnage, Leclerc, scepti-

ques érudits, examinateurs hardis des premiers temps du christianisme, et se servant pour cela des deux voies les plus populaires, la langue française et les journaux.

Locke, poursuivi, même dans cette retraite, par la réaction *jacobite,* en attendait paisiblement la fin. Au mois de janvier 1688, il publiait dans la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, les idées générales et comme le programme de son *Essai sur l'entendement humain.* A la même époque partait des ports de la Hollande une bien autre réponse pour les aveugles persécuteurs de l'Angleterre. Guillaume, prince d'Orange, était débarqué à Torbay.

Locke revint dans sa patrie sur le vaisseau de la princesse d'Orange, et servit avec zèle la cause qui faisait triompher, même au profit d'un ambitieux habile, les lois et les libertés de l'Angleterre.

Jacques II se trouva seul et déchu, abandonné même de ses enfants. Le principe de la souveraineté du peuple, proclamé et ensanglanté par Cromwell, puis enseveli pendant vingt-huit ans, reparut pour donner une couronne. Le pouvoir parlementaire, que les Stuarts n'avaient jamais sincèrement admis, devint le principe et l'âme du gouvernement, sous un prince étranger. La liberté de la presse, restreinte d'abord par l'impérieuse influence de Guillaume, passa bientôt tout à fait dans les institutions et les mœurs. Un reste des rudes principes de 1640, mitigé, et, pour ainsi dire, blanchi par le temps, par les tactiques légales de l'opposition sous Charles II, et enfin par la politique abstraite et modérée de Locke et de ses disciples, fonda, dans l'Angleterre, un nouvel esprit de liberté qui s'étendit à tout, et dut changer la face des lettres.

Le dégoût profond qu'avaient excité les entreprises

et les vengeances du zèle religieux tourna beaucoup d'esprits à l'indifférence et au scepticisme, comme il était arrivé déjà dans le feu même de la première révolution, et sous la tyrannie des puritains. Ce fut le second âge incrédule, non plus partisan de la force et du pouvoir absolu, comme l'avait été Hobbes, mais zélé pour la liberté civile, et inclinant à la démocratie. Alors parurent Herbert, comte de Shaftesbury, Woolston, Collins, Tindal, et tant d'autres, dont les doctrines se retrouveront bientôt dans la philosophie française du XVIIIe siècle. Le roi Guillaume, homme de guerre et homme d'affaires, triste, dur, occupé sans cesse de sa rude tâche contre Louis XIV, contre les partisans des Stuarts, et contre les *whigs*, auxquels il devait sa couronne, ne favorisa les lettres que par la liberté générale dont elles profitaient; ou du moins, quand il fit quelque chose pour elles, c'était dans un intérêt tout politique. Les grands écrivains, à ses yeux, étaient ceux qui faisaient des pamphlets pour sa cause.

La révolution de 1688, mémorable à tant d'égards, nous intéresse ici surtout dans son influence philosophique, dans la hardiesse et l'essor qu'elle donnait aux opinions que recueillit la France. Comme toute rév lution, en brisant d'odieuses entraves, elle r plus d'un lien salutaire. Après le règne bigot et s glant de Jacques II, il y avait soif de liberté. Malgré la fausse tolérance que ce prince avait promise à tous l cultes, pour n'en favoriser qu'un, tous ayant eu peur de l'Église romaine avaient repris contre elle une haine, dont les coups portaient plus loin et frappèrent sur la racine même du christianisme.

Guillaume fut accueilli d'abord avec joie, non-seulement par l'Église nationale qu'il délivrait, mais par

toutes les sectes, y compris la secte des incrédules, née de la folie des autres. Le petit troupeau même de Français réfugiés à Londres, pour vivre et penser librement, la duchesse de Mazarin, Saint-Évremont, ces restes de la société de Ninon, saluèrent avec transport l'avénement de Guillaume. Quant à lui, élevé dans l'indifférence hollandaise, en protégeant l'Église nationale, il n'avait d'ailleurs aucune répugnance des opinions sceptiques, et pensionna plus d'un incrédule qui écrivait pour sa cause. Les ouvrages irréligieux furent innombrables à cette époque et sous le règne suivant. Il y avait, à cet égard, commerce assidu, émulation active entre l'Angleterre et la Hollande.

En 1696, Toland avait publié son *Christianisme sans mystères*. Il ne cessa dès lors d'attaquer le christianisme, et même quelques-uns des dogmes de la loi naturelle, dans son *Nazaréen* et son *Panthéisticon*. Il proposait la formation d'une Église de libres penseurs, dont le rituel ironique est en partie publié dans le journal français de Leclerc. Tindal, qui avait été catholique sous Jacques II, n'attaquait pas avec moins de force l'Église d'Angleterre et le christianisme tout entier. Toland et Tindal étaient des théologiens érudits, devenus ennemis de leur culte. Collins et Shaftesbury sécularisaient davantage l'incrédulité, en l'appuyant sur l'élégance du génie et des mœurs. Tous deux, disciples de Locke, avaient dépassé leur maître qui, pour arrêter les conséquences tirées de ses principes, publiait sans succès son *Christianisme raisonnable*.

Ce travail des esprits sceptiques trouva d'habiles contradicteurs, mais ne fit que s'accroître. Dans les années où nous touchons, à l'époque du voyage de

Voltaire à Londres, Wolston publiait avec grand éclat ses discours *contre les miracles de Jésus-Christ,* et le jeune voyageur français avait sous les yeux le spectacle de cette hardiesse applaudie, appuyée par un grand nombre d'Anglais, mais poursuivie devant un jury qui condamna le hardi novateur. A la vérité, de ce droit légal de tout dire, exercé par les sceptiques anglais, au risque de quelques amendes, naissaient aussi d'honorables défenses du culte établi. L'incrédulité puissante n'était pas maîtresse. Il y avait combat régulier sur la vérité du christianisme, sur la loi naturelle, sur l'existence même de Dieu; car rien n'était excepté du libre penser d'alors.

Sous le règne de Charles II, le savant Robert Boyle avait assuré, par une dotation, un cours religieux dans l'église de Saint-Paul à Londres. La métaphysique la plus haute s'employait à la défense de la religion. L'illustre Clarke démontra dans la chaire de Saint-Paul, avec une puissance singulière de logique, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et enfin la religion révélée, dont à la vérité il n'admettait pas tous les mystères. D'autres théologiens savants, Péarce, Lardner épuisaient leur érudition pour la défense de la foi; mais leur manière même de combattre était philosophique; et quoique leurs écrits, solides et pieux, retinssent un grand nombre d'âmes, quoique la littérature mondaine même fût généralement religieuse, comme on le voit dans le *Spectateur,* les opinions sceptiques prenaient grande influence; et il n'est aucun des raisonnements les plus hardis de la philosophie française au XVIIIe siècle qu'on ne trouve dans l'école anglaise du commencement de ce siècle. Bolingbroke la résumait en lui. Dans sa jeunesse dissipée, dans ses grands em-

plois sous la reine Anne, dans son exil, il n'avait cessé de se livrer aux recherches d'une érudition antichrétienne. C'était ce curieux savoir qui charmait et confondait Voltaire dans ses entretiens avec Bolingbroke, en Touraine. Là, au lieu de ce scepticisme libertin, sa première école et la seule philosophie des Vendôme et des Chaulieu, il trouvait une incrédulité savante, polyglotte, qui avait pour elle l'autorité d'un érudit et celle d'un homme d'État.

On conçoit assez comment les reflets de cette érudition, les confidences de ce hardi scepticisme, cette essence d'irréligion qui s'exhalait de tant de livres que Voltaire lut rapidement, importés en France où il n'y avait qu'une douane impuissante pour les arrêter, et nulle influence morale pour les combattre, durent exercer un incalculable empire.

Dans cette débauche d'esprit philosophique qui suivit la révolution de 1688, le goût français continuait cependant d'agir sur les lettres anglaises. L'hostilité des deux pays n'arrêtait pas cette influence : la haute civilisation du siècle de Louis XIV était plus forte que la politique et les armes; elle dominait au loin les vainqueurs du vieux roi. Dans la cour simple et sévère de Guillaume, on se moquait, il est vrai, des fades louanges prodiguées autrefois à Louis XIV, et l'on faisait chanter par dérision quelques-uns des prologues de Quinault, si cruellement démentis. Mais nos grands écrivains étaient beaucoup lus par les meilleurs esprits de l'Angleterre; leur méthode solide, leur correcte et élégante énergie servaient de modèle. A mesure que l'Angleterre devenait plus sociable, plus éclairée, plus riche, elle se rapprochait, dans sa littérature, du bon goût et du bon sens français. Ce pro

grès allait croissant; et quoique, depuis la révolution de 1688, la différence fût devenue plus grande entre les institutions des deux pays, le rapport entre les deux littératures était plus sensible et plus marqué : c'est que la question n'est pas tout entière dans les formes politiques. Sous le règne absolu de Charles II, l'Angleterre avait copié sans goût la littérature française du XVIIe siècle : sous le pouvoir légal et modéré de la reine Anne, elle atteignit à l'élégance que la cour de Louis XIV avait communiquée à son siècle. Dans la poésie, elle vit s'élever une école ingénieuse et savante, dont Pope fut le Boileau. Dans la philosophie, elle eut ces défenseurs habiles du christianisme, ces spiritualistes éloquents qui luttaient contre la levée d'armes si libre et si hardie des pyrrhoniens et des sceptiques. Descartes, Pascal, Fénelon, la Bruyère, Bossuet même dans quelques-uns de ses ouvrages, ont visiblement servi à former, à nourrir la forte logique et l'excellente discussion des Clarke, des Lardner, des Tillotson. Ainsi le génie religieux de notre XVIIe siècle se réfléchissait avec éclat sur une portion de la littérature anglaise, au moment même où cette littérature nous envoyait son scepticisme; et, pendant que Voltaire allait étudier les hardiesses de la scène anglaise, Pope s'illustrait en égalant la pureté didactique de notre poésie.

Toutefois, Messieurs, cette époque de la reine Anne, et le règne suivant offrirent dans les lettres, avec une réunion de talents et une pureté de goût que l'Angleterre n'avait pas connus jusqu'alors, d'heureux caractères d'originalité nationale et individuelle. C'était un temps de belle et riche littérature que celui où Temple, Arbuthnot, Walsh discutaient les théories du goût d'a-

près la France et l'antiquité, où le vieux Dryden, survivant à la restauration, improvisait son ode *à sainte Cécile*, où Congreve composait des comédies spirituelles, en s'aidant de Molière, où Prior, Parnell, Thompson, Young revêtaient de poésie quelques-uns des problèmes philosophiques de leur temps, où Addison écrivait les pages élégantes et traçait les caractères originaux du *Spectateur*, où Swift était le premier des satiriques philosophes, et donnait aux pamphlets politiques la durée d'une œuvre de génie, où Pope, si correct, si précis, quelquefois si grand poëte, interprétait tour à tour en beaux vers la passion d'Héloïse et les systèmes de Leibnitz.

En même temps que le goût s'épurait, la condition des hommes de lettres tendait à s'ennoblir. La révolution de 1688, malgré son caractère aristocratique, avait dû faire une part à l'esprit lettré, jusque-là considéré comme un amusement. Les écrits avaient eu grande influence pour la préparer ou la soutenir. Si l'on excepte le brillant et inculte Marlborough, qui ne savait que la guerre et l'intrigue, les plus grands seigneurs et les principaux ministres de cette époque étaient des esprits très-cultivés, ayant le goût et le talent des lettres, Buckingham, Halifax, Dorset, Sommers, Granville, Oxford : ils appelaient, ils employaient dans les affaires qui leur ressemblait. En France, on arrivait à la politique par l'Église, la magistrature, mais jamais par les lettres. Destouches était le seul exemple d'un poëte et d'un lettré qu'on eût cru capable d'une fonction publique.

Mais en Angleterre, à partir de 1688, on voit la littérature plébéienne associée partout à la noblesse savante et lettrée qui tenait les grands emplois. Prior,

obscur de naissance, et assez ignoble de mœurs, mais poëte et penseur piquant, représenta l'Angleterre à la cour de Louis XIV; le poëte tragique Rowe et Congreve occupèrent des places considérables; Locke fut à la tête du bureau de commerce; Newton, membre du parlement et directeur des monnaies; Steele se fit redouter, au point d'être éliminé de la chambre des communes; Addison devint ministre; Swift, éloigné du pouvoir par son caractère ecclésiastique, et suspect au clergé par le scandale irréligieux de son conte du *Tonneau,* exerça par ses écrits la plus haute influence, et domina souvent le ministère de la reine Anne.

Et, remarquez-le bien, ce n'était pas le talent des lettres, transformé en éloquence de tribune, qui exerçait ce pouvoir : Swift n'entra jamais dans le parlement; Addison n'y parlait pas; et on sait l'histoire de cette phrase improvisée qu'il recommença trois fois, et ne put jamais finir. Plus tard, nous verrons les lettres créer pour la tribune les Chatam, les Burke, les Sheridan, les Canning, mais alors leur puissance chez les Anglais était toute en elle-même, et tenait, d'une part, à l'éclat que le siècle de Louis XIV avait répandu sur les arts de l'esprit en général, et de l'autre, à l'action puissante que la liberté de la presse donnait à la pensée.

SIXIÈME LEÇON.

Influence de la révolution de 1688 sur les lettres anglaises. — Mœurs toutes politiques.—Littérature correcte, mais peu inventive.—Temple, Congreve, Rowe.—Mort de Guillaume III et de Jacques II. Caractère du nouveau règne.—Grande influence des lettres sur les affaires. — Swift, Addison, Steele.

MESSIEURS,

Que la liberté soit l'âme des lettres, qu'elle ait créé l'éloquence et souvent inspiré la poésie, qui n'est qu'une éloquence plus idéale et plus pure, c'est, je crois, une vérité reconnue, et presque un lieu commun inoffensif. Distinguons cependant. Il fut, dans l'antiquité, une liberté héroïque, qui façonnait les âmes au sublime, et passait de la vie civile dans les œuvres de l'art et de la pensée. Les passions qui naissaient d'elle étaient éloquentes et poétiques. Il n'en est pas toujours ainsi d'une autre liberté plus restreinte et plus sage, liberté régulière et formaliste, telle que l'admet dans nos sociétés modernes la monarchie constitutionnelle, et telle qu'on la vit se développer en Angleterre, après la révolution de 1688.

Cette liberté fait naître plus de tracasseries que de grandes luttes, plus d'intrigues que de grandes passions. Sans doute, par ses effets éloignés, par son contre-coup, elle sert à la dignité de l'intelligence, comme au bien-être national; mais tandis qu'elle s'établit et s'organise, c'est une machine trop laborieuse et trop complexe pour ne pas abîmer dans mille détails

l'attention publique, et pour laisser aux âmes cette vigueur originale, et cette indépendance solitaire qui fait les grands talents dans les lettres et dans les arts. Le ménage d'un gouvernement constitutionnel, s'il est permis de parler ainsi, occupe trop l'esprit pour être fort utile au génie. Il ne lui donne ni les passions et la grandeur de la liberté républicaine, ni les loisirs d'une monarchie splendide et paisible.

Sous ce point de vue, le gouvernement parlementaire de 1688, très-favorable aux hommes de lettres et de talent, dont il élevait la fortune et créait l'influence, parut l'être moins d'abord aux progrès des lettres. Sans doute, il leur assura cet inappréciable avantage de la liberté d'écrire, que nous avions eue au XVIe siècle; mais il le donna mêlé de tout ce que les petitesses de secte et de parti, les intrigues et la vénalité peuvent offrir de plus honteux. Guillaume, par son caractère et son génie, aimait peu les lettres; et son règne, longue chicane de toutes les ambitions contre la sienne, de tous les partis contre sa volonté, ne laissait de prise sur les esprits qu'aux intérêts de secte, aux manœuvres d'assemblées, aux intrigues de cabinet. L'œuvre même de Guillaume, l'établissement de la monarchie constitutionnelle par les chambres, la liberté de la presse et le crédit public, cette fondation qui dure et grandit depuis un siècle et demi, n'était pas saisie par les contemporains dans toute sa grandeur : elle était surtout pour eux une victoire de secte, une grande bataille gagnée par l'intérêt protestant contre le pape et contre Louis XIV. Dans une moitié de la nation, ce qui dominait, c'était la peur du *prétendant,* bien plus qu'une vive intelligence et une noble passion de la liberté légale.

La révolution qui avait appelé Guillaume étant tout .ristocratique, bien qu'elle eût employé des passions ›opulaires, elle semblait pouvoir se détruire par les nêmes forces et les mêmes noms qui l'avaient faite.)e là de perpétuelles intrigues, et, sous le jeu public lu gouvernement parlementaire, le jeu caché des hommes de cour, des hommes d'Église, des sectaires, voulant, les uns, rappeler les Stuarts qu'ils avaient rejetés, es autres maintenir Guillaume contre lequel ils lut aient. De là aussi le prodigieux effort de Guillaume, ı'ayant que des appuis infidèles ou turbulents, gardant ›rès de lui des hommes qui avaient changé de religion ›our rester ministres de Jacques II, et forcé d'opter ;ans cesse entre les services douteux des *tories* et la ty-'annique alliance des *whigs*. Mais, durant un tel règne, a nation, toute préoccupée du travail difficile de son ıouvel établissement, tout affairée de politique, avait ›eu de temps et d'attention pour les lettres, à moins ןu'elles ne se fissent l'instrument de quelque intérêt le secte et de parti. Ainsi, beaucoup de pamphlets et ›eu de grands ouvrages, souvent un déplorable goût l'allusion, qui rapetissait aux querelles du temps les euvres mêmes d'imagination.

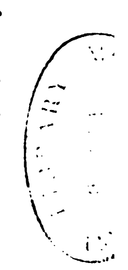
Ce n'est pas, comme on l'a dit, par le défaut de munificence du roi Guillaume que la poésie languit alors. Un des ministres du roi, Halifax, poëte médiocre, mais zélé Mécène, favorisait les lettres plus que ne le fit jamais Colbert. Mais l'enthousiasme manquait dans cette révolution toute d'habileté politique et d'influence aristocratique, accomplie avec le flegme hollandais. L'éloquence, la franchise, la grandeur, se trouvaient peu dans les tactiques habiles et intéressées de ces parlements qui soutenaient et gênaient Guillaume. S'il y

avait trace quelque part de ce feu de génie qui avait animé Milton, c'était dans les réunions obscures de quelques sectes mécontentes de l'Église anglicane et du nouveau roi. Mais la littérature en crédit avait quelque chose de roide et d'uniforme, et n'était vraiment originale que dans l'histoire politique, sous la plume de Burnet, complice si passionné et si intelligent spectateur des choses qu'il raconte. Les mémoires de Burnet sont un livre à part, où l'on sent l'homme qui avait écrit des pamphlets à bord de la flotte de Guillaume, mais où l'on reconnaît aussi un esprit merveilleusement droit, juste, supérieur à ses passions par sa sagacité. C'est dans ce livre qu'il faut étudier la révolution de 1688 ; mais, en le lisant, on comprendra que, dans un temps si politique, il dut y avoir bien peu de place pour les choses de goût et le génie des lettres.

L'esprit du siècle, d'ailleurs, esprit critique dans l'ordre religieux et civil, devait porter le même caractère dans la littérature. Nos controverses littéraires de la fin du XVIIe siècle se reproduisaient à la même époque, et comme d'elles-mêmes, dans l'Angleterre, qui avait tant d'autres objets de distraction et de soin.

Le chevalier Temple, homme d'Etat célèbre, ancien ambassadeur des Stuarts, et dans sa retraite souvent consulté par le roi Guillaume, discutait la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, comme avaient fait la Motte et Fontenelle : seulement sa conclusion était différente. Il n'y avait pas, en Angleterre, cette satiété d'un demi-siècle de chefs-d'œuvre, et ce besoin systématique de nouveauté. Jusque-là les lettres anglaises n'avaient produit que deux grands poëtes, épars à distance l'un de l'autre dans la vie de la nation, et qui n'étaient pas encore bien connus

d'elle : Shakespeare et Milton. Il n'y avait pas eu de groupe intellectuel formé, et de réunion d'hommes de génie, avec ces diversités originales et ce type commun de grandeur et de simplicité, qui marquent une époque complète dans l'histoire des arts. Il n'y avait donc pas encore de décadence ni de système pour remplacer l'inspiration.



Le chevalier Temple, dans son livre, fut tout partisan des anciens. Sa thèse était précisément l'extrême opposé des paradoxes de la Motte et de Fontenelle ; il péchait par l'excès contraire, proclamant, dans la patrie de Bacon, dans le siècle de Newton, la supériorité des anciens, même pour les sciences naturelles. Mais il admirait avec justice leur histoire, leur poésie, leur éloquence ; et, philosophe, homme d'État, esprit grand et libre, il donnait de cette admiration des raisons beaucoup meilleures que celles de madame Dacier. Cette opinion était alors, en Angleterre, celle de tous les hommes qui s'occupaient d'études. La littérature, qui avait été successivement populaire, biblique, licencieuse et courtisanesque, devint donc classique dans l'acception ordinaire de ce mot : elle se forma surtout par l'exemple de l'antiquité et de la France, avec une séve propre de libre bon sens et d'humeur nationale. C'est le caractère de l'époque désignée sous le nom de la reine *Anne,* et dont Voltaire reçut et importa l'esprit puissant sur le nôtre, par ses analogies, comme par ses différences.

Ce siècle de la reine Anne a commencé bien avant elle, et s'annonce dans l'activité même du règne de Guillaume. Tout ce qui n'était pas alors pamphlet politique ou religieux prit un caractère de correction et de régularité. Le théâtre, ce témoin des mœurs publiques,

s'épura beaucoup et parut encore licencieux aux moralistes du temps. C'est l'époque de Congreve, le classique de la comédie anglaise. A vingt-sept ans, il avait fait jouer un drame et quatre comédies. On ne peut guère, à cet âge, avoir appris la vie que dans les livres, et écrire la comédie que d'après Molière. On le sent aux pièces de Congreve, d'ailleurs pleines d'esprit et conduites avec art, *le Trompeur, Amour pour amour, le Train du monde*. Ce sont d'excellentes études d'après l'école française, sans copie servile. « On y trouve, dit Voltaire, le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripons; ce qui prouve que Congreve connaissait bien son monde, et vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. » Comparées au cynisme du théâtre de Charles II, les comédies de Congreve sont, en effet, remarquables par la bienséance du langage; mais il n'y a pas autant de vérité que de décence. Les mœurs y sont empruntées à notre théâtre, et l'intrigue à des romans. Jamais poëte, au reste, ne se lassa plus vite des succès du théâtre, et n'en fut mieux récompensé que Congreve. Appelé par le roi à une place considérable, il ne fit plus, le reste de sa vie, que de courts fragments de traductions poétiques, ou des vers officiels.

Il y avait plus de fonds et de verve dans Prior. Un des premiers actes de Guillaume fut de le récompenser d'une satire antijacobite par 400 guinées de pension; mais, ayant démêlé sa grande habileté pour les affaires, il ne lui demanda plus de vers, et ne l'employa que dans des traités de commerce. Prior, *tory* d'inclination, épicurien de principe, homme d'État par habitude et par souplesse d'esprit, composa quelques poésies d'un tour heureux et d'une philosophie hardie, entre autres son *Histoire naturelle de l'âme*. Puis, en se

moquant des panégyriques de Louis XIV, il chantait les louanges de Guillaume, qui s'en souciait peu.

Vers le même temps, un poëte tragique, sur lequel avaient jailli quelques étincelles du génie de Shakspeare, Rowe, eut l'idée malheureuse de faire, sous les noms de Tamerlan et de Bajazet, une tragédie tout en allusions à Guillaume et à Louis XIV. Cette pièce fut jouée dans l'année même où Guillaume, prématurément épuisé de fatigues et d'efforts, devait achever sa glorieuse carrière. On l'applaudit avec enthousiasme; et, longtemps après, on la représentait chaque année, à l'anniversaire du jour où ce prince était débarqué sur la côte d'Angleterre. Mais un ouvrage de ce genre ne peut compter parmi les monuments de l'art; et je ne présume pas qu'il ait beaucoup servi à la gloire de Guillaume.

Ce personnage, extraordinaire dans l'histoire, n'était pas matière à poésie. Les circonstances mêmes de son élévation, cette prise de possession si hardie à la fois et si formaliste, mélange de conquête et de procédés parlementaires, n'avait pas ce qui frappe le plus l'imagination du peuple et du poëte. Le nom de la reine Marie, joint au sien, et cette idée d'une fille détrônant et remplaçant son père, jetaient, sur la gloire même de Guillaume, une sorte de tristesse amèrement relevée par ses ennemis d'Angleterre et de France. Vous vous rappelez l'invective de la Bruyère, et le *nouvel Absalon,* le *nouvel Hérode* du grand Arnauld. Quelle réponse ne pouvait-on pas faire à ces injures, au nom du peuple anglais? Mais, en Angleterre même, les partis froissés par l'imperturbable fermeté de Guillaume ne lui pardonnaient pas ce que, dans leur première ardeur, ils avaient fait pour lui. *Whigs* et *tories*

couvraient tour à tour, par leurs murmures, la voix de l'admiration et même de la justice, envers le seul rival de Louis XIV et le défenseur intéressé, mais fidèle, de la liberté de l'Europe. La portion même d'héroïsme qui était dans Guillaume, cette hauteur d'une âme si froide en apparence, cette ambition stoïque et capable par fierté de renoncer au pouvoir, avait plus de grandeur cachée que d'éclat. Les prêches seuls des ministres protestants de Hollande retentissaient de dignes éloges de ce prince; et Saurin fut son Bossuet. Mais, en Angletere, son génie, contrariant pour tout le monde, trouva peu d'enthousiastes; et sa vie se consuma dans ces luttes qui préparent la gloire, mais n'en laissent pas jouir.

Le 16 septembre 1701, Jacques II, sous le poids de l'âge et de l'ennui, était mort dans le château de Saint-Germain, léguant à son fils son droit divin sur trois couronnes, et la protection de Louis XIV. Quatre mois après, Guillaume, vainqueur et affermi, reconnu roi par toute l'Europe, y compris la France, mourait de consomption, à 52 ans, au comble de la grandeur. La scène s'ouvrait pour de nouveaux acteurs sur le trône et dans l'exil; c'était une faible femme, pieuse, agitée, timide, qui succédait à ce fardeau sous lequel venait de plier l'infatigable Guillaume. L'élévation de la reine Anne, également accueilli par les espérances diverses des partis, parut leur donner quelque calme à tous, et fut d'abord comme une sorte de trêve favorable aux arts de la paix. Puis les succès militaires que Guillaume, avec ses grands talents de général, avait obtenus rares et disputés, vinrent de toutes parts aux armées de la reine, conduite par Marlborough; et l'Angleterre fut enivrée de la gloire, si coûteuse pour elle, de faire la loi sur le continent.

Anne, *tory* de cœur, et *jacobite* si elle n'eût été reine, fut cependant forcée d'abord de laisser le pouvoir aux mains de la puissante aristocratie des *whigs*, que soutenait le vœu populaire. La nation était satisfaite et confiante, les esprits pleins d'ardeur, les arts encouragés; l'Angleterre atteignait à la politesse de notre XVII[e] siècle.

Congreve, Addison, Prior, Parnell, Swift florissaient à la fois, et Pope préludait à sa gloire. En même temps que l'Angleterre, humiliant la vieillesse de Louis XIV, entamait ses provinces et disputait l'Espagne à son fils, elle semblait aussi attirer à soi cette belle civilisation des lettres qui avait marqué notre plus glorieuse époque, et nous dépouiller de nos arts comme de nos victoires. On sait avec quel enthousiasme fut ressentie par les Anglais la victoire de Blenheim (1704), et les magnifiques récompenses qu'elle valut à l'insatiable Marlborough. Addison la célébra dans sa fameuse *Campagne*, gazette rimée, semblable au *Fontenoy* de Voltaire, et dans son opéra de *Rosamonde;* car la mode française prévalait au point de faire, pour un général *whig*, les mêmes apothéoses d'opéra si longtemps prodiguées et reprochées à Louis XIV.

Ce goût de louanges officielles dominait fort dans la poésie classique du temps, et produisait parfois d'étranges disparates. C'est fort bien de ne pas dénigrer Pindare, comme faisait la Motte; mais que penser de Congreve, qui, sur le modèle de la première Olympique, compose une ode à grandes images, dont le héros est Godolphin, ministre de la trésorerie, et l'épisode les chevaux qui promenaient dans *Hyde-Park* la calèche du noble lord? Pindare, je le sais, faisait grand cas de l'or et des vainqueurs qui payaient bien : mais cela disparaît pour nous dans le lointain magique de l'anti-

quité ; tandis que, dans nos temps modernes, en France, en Angleterre, on rira toujours un peu d'une ode pindarique adressée au ministre des finances. Le duc de Marlborough pouvait mieux supporter cet appareil; et toutefois les odes pindariques que lui décerne Congreve me choquent toujours par ce placage de couleurs antiques sur l'homme moderne, le courtisan gagneur de batailles, doté de grosses pensions par ses amis du parlement. Toute la poésie anglaise de ce temps, correcte, élégante, rapprochée du goût français, me paraît avoir tour à tour l'inconvénient d'ennoblir à faux les idées modernes par des imitations de l'antiquité, et d'affaiblir la simplicité antique par une élégance de cour : voyez Addison, voyez Congreve, voyez l'*Iliade* de Pope. Mais laissons un moment la poésie pour étudier le mouvement général des esprits en Angleterre.

L'autorité des *whigs* commençait à peser au pays. La guerre glorieuse qu'ils faisaient soutenir par les armes anglaises semblait longue et stérile. Il se fit un retour d'opinion ; on invoquait contre la domination légale et parlementaire des ministres, jusqu'aux vieilles maximes de l'obéissance passive envers le trône ; on résistait en flattant. Un prédicateur fanatique, le docteur Sacheverel, en prêchant le pouvoir absolu à Saint-Paul et dans plusieurs comtés d'Angleterre, excitait un enthousiasme extraordinaire, et comme une émeute de servitude. La portion même du public anglais la moins faite pour céder à ce prestige, beaucoup d'amis de la constitution se réunissaient aux *tories* par cette défiance et cette jalousie contre l'armée, si naturelle dans un État libre. A toutes ces causes publiques de changements se mêlaient des impatiences de femmes, qu'avait excitées dans l'esprit si longtemps docile de la reine Anne

l'impérieuse fierté de la duchesse de Marlborough.

Enfin, après la suppression du parlement d'Écosse et la réunion politique des deux royaumes, la reine se sentit assez maîtresse pour se passer des *whigs*, qui, par cette mesure, avaient fortifié le pouvoir du trône, en croyant n'opposer qu'une barrière au *prétendant*. Elle changea son ministère. Alors vint l'administration *tory* de Bolingbroke et d'Oxford, marquée par des victoires, et qui faillit l'être par une révolution. C'était, à travers bien des transformations, le dernier combat rendu par l'esprit de l'ancienne monarchie anglaise; et il est remarquable que cet effort impuissant ait concouru avec la fin même du règne de Louis XIV, et ait paru placé sous l'influence de son génie mourant.

Dans cet intervalle, la paix d'Utrecht fut signée; l'Angleterre brilla de tout l'éclat de la politesse et des arts. Les luttes des partis se dessinèrent sous des formes plus savantes et plus modérées. La haute littérature devint la haute politique.

Swift, un simple ecclésiastique anglican, d'une paroisse d'Irlande, protégé dans sa jeunesse par le célèbre Temple, et venu à Londres avec le goût des vers et le talent de la polémique, fut le principal conseiller du ministère. Avec lui commence en Angleterre la grande autorité des écrits périodiques, et cet usage de traiter dans les journaux la politique, la religion, la morale, usage qui est aux livres imprimés ce que les livres imprimés furent à l'écriture.

Il avait paru, pendant la révolution de 1640, plusieurs journaux anglais, le *Mercurius politicus*, le *Mercurius aulicus, rusticus*, le *Weekly intelligencer;* mais cette mode n'avait été, comme la publication même des discours du parlement, qu'un droit momentané et,

pour ainsi dire, une licence de guerre civile. Cromwell et les Stuarts avaient ramené la censure; elle dura même pendant les six premières années de Guillaume.

Plus tard parurent deux recueils puritains, la *Revue* de Foe, l'auteur de *Robinson,* l'*Observateur* de Lestrange, et la *Répétition,* journal jacobite.

Enfin, Steele commença le *Babillard,* plus littéraire que politique, et Addison son *Spectateur,* généralement dicté par la saine philosophie et le bon goût. Mais, pour la verve politique, rien n'est comparable à l'*Examinateur* de Swift, qui parut en 1710, et était destiné à humilier Marlborough, au profit du ministère, qui se servait de ses victoires pour préparer la paix.

La reine, en effet, avait tout changé dans son gouvernement, excepté le général qui battait les ennemis de l'Angleterre; et Marlborough, dont le parti était déchu du pouvoir, avait consenti sans peine à rester à la tête de l'armée. Mais là, contredit, surveillé, soupçonné, il éprouvait mille amertumes. Ses amis politiques cherchaient à le consoler, en exagérant ses services et l'ingratitude du pouvoir. L'ami du ministère, Swift, répondit et n'épargna nulle vérité à l'avide et ambitieux Marlborough. Citons ce rare exemple d'une satire politique dont le temps n'a pas émoussé la piquante ironie : vous y reconnaîtrez cette *humour,* cette gaieté originale et sérieuse que s'attribuent les Anglais. Swift prend au mot les *wighs* qui comparaient le duc de Marlborough aux plus grands généraux romains; il suit le parallèle, en opposant au modeste appareil du triomphe antique les marques substantielles de reconnaissance qu'a recueillies Marlborough.

A Rome, dit-il, au plus haut point de sa grandeur, un général vainqueur, après l'entière soumission des ennemis, avait en

récompense un triomphe, peut-être une statue dans le Forum, un bœuf pour le sacrifice, une robe brodée pour la cérémonie, une couronne de laurier, un trophée monumental avec des inscriptions. Quelquefois cinq cents ou mille médailles étaient frappées à l'occasion de la victoire, dépense qui, étant faite en l'honneur du général, doit, nous l'admettons, compter dans les frais ; enfin, quelquefois il avait un arc de triomphe. Voilà, autant que je puis me le rappeler, toutes les récompenses que recevait un général vainqueur au retour de ses plus belles expéditions, après avoir conquis un royaume, traîné captifs le roi, sa famille et les grands de sa cour, fait du royaume une province romaine, ou du moins un Etat dépendant et humble allié de l'empire. Maintenant, de toutes ces récompenses, je n'en trouve que deux qui fussent un profit réel pour le général, la couronne de laurier, qui était faite et envoyée aux dépens du public, et la robe garnie. Encore je ne puis découvrir si cette dernière dépense était payée par le sénat ou par le général. Cependant je veux adopter l'opinion la plus large ; et, quant au reste, j'admets tous les frais du triomphe comme argent comptant dans la poche du général ; et, d'après ce calcul, nous allons établir deux comptes curieux, celui de la reconnaissance romaine et celui de l'ingratitude anglaise, et nous ferons la balance :

RECONNAISSANCE ROMAINE.	l.	s.	d.
Encens et pot de terre pour le brûler	4	10	»
Un bœuf pour le sacrifice..	8	»	»
Une robe garnie..	50	»	»
Une couronne de laurier..	»	»	2
Une statue	100	»	»
Un trophée	80	»	»
Mille médailles de la valeur d'un sol pièce	2	1	8
Un arc de triomphe	500	»	»
Un char de triomphe du prix d'un carrosse moderne...	100	»	»
Dépenses casuelles du triomphe	150	»	»
Total	994	11	10

INGRATITUDE ANGLAISE.	l. s.
Woodstock	40,000
Blenheim	200,000
Prélèvements sur les postes.	100,000
Mildenheim	30,000
Tableaux, diamants	60,000
Concession de Pall-mall....	10,000
Emplois	100,000
Total	540,000

C'est ici le compte des profits avoués de chaque côté.

Supposons que le général romain eût fait de plus quelques acquisitions, on peut aisément les déduire ; et la balance sera encore loin d'être égale, si nous considérons que tout l'or et l'argent des sauvegardes et des contributions, et toutes les prises de quelque valeur faites à la guerre, étaient exposés à tous les yeux dans le triomphe, et ensuite placés au Capitole pour le service public. Ainsi, somme toute, et les choses mises au pire, nous ne sommes pas aussi ingrats que les Romains, lorsqu'ils étaient le plus généreux.

Swift poursuivit cette controverse jusqu'à la paix d'Utrecht, admis chaque jour dans la confidence des ministres, les protégeant de son esprit, et leur faisant supporter les caprices de son caractère. C'était chose nouvelle, dans les mœurs anglaises, que cette alliance sur le pied d'égalité entre un écrivain politique et des ministres grands seigneurs, chefs d'un parti puissant. Elle s'explique sans peine. D'une part, ces ministres, voulant résister eux-mêmes à leur parti, devaient chercher secours dans une raison supérieure qui sût se faire écouter du public ; et de l'autre, Bolingbroke, homme d'esprit éminent lui-même, littérateur, écrivain, sentait dans les autres la dignité du talent, et le prix inestimable d'un tel appui, quand il se donne à la conviction et à l'amitié. Ministre des affaires étrangères et de la guerre, il partageait avec Swift la rédaction de l'*Examiner,* comme Swift, sans fonction et sans titre, partageait souvent avec Oxford et avec lui les secrets du cabinet.

Au milieu de ces soins politiques, Swift, bel esprit dans toute la force du terme, était fort préoccupé des intérêts de la langue et du goût. Il publia, dans cette pensée, une lettre à lord Oxford, où, déplorant la corruption et l'instabilité de l'idiome anglais, il proposait,

pour remédier au mal, l'établissement d'une académie sur le modèle de la nôtre, et qui ferait, comme elle, un dictionnaire officiel de la langue. On se récria contre ce joug, surtout contre le danger que la nouvelle académie ne fût toute composée de *tories ;* et le projet n'eut pas de suite.

Peu importait au reste · les bons écrits font plus pour la langue qué les académies ; et il en paraissait beaucoup alors, sous ces formes abrégées et concises qui plaisent à un peuple occupé d'affaires.

En face de Swift et de Bolingbroke, si véhéments et si spirituels dans la polémique, il faut placer Steele, que ses pamphlets portèrent à la chambre des communes, et qui en fut arbitrairement chassé par une colère de majorité, pour un dernier pamphlet intitulé *la Crise*, dans lequel il réclamait la démolition des forts de Dunkerque, alors au pouvoir de l'Angleterre. Imprudent et irrégulier dans sa vie, grave et austère dans ses écrits, Steele, avec moins d'art et de finesse qu'Addison, dont il respectait le génie, était un contradicteur plus vif, plus amusant, plus amer. Vrai patriote anglais, il défendit toujours les intérêts et les libertés du pays, indépendamment des passions de son parti ; et il eut, à cet égard, plus de constance ou de lumières qu'Addison. Mais cette polémique si nerveuse et si sensée de Steele, ses piquants écrits sur l'état de l'Europe, la guerre, la paix, la succession protestante, sa belle défense du nombre illimité des pairs dans un intérêt de liberté, tout cela est maintenant question oubliée, talent perdu, verve éteinte, selon la loi éternelle de ces controverses politiques qui passionnent si vivement les contemporains. Ce qu'on lira toujours de Steele, ce sont quelques excellents chapitres de mœurs ou de lit-

térature, qu'il a jetés dans le *Spectateur,* où ils forment une nuance du naturel élégant d'Addison. On y trouve, avec une forte teinte nationale, la même imitation du goût français, ou du moins la même affinité avec le jugement et l'imagination saine de nos bons écrivains; c'est quelquefois la piquante satire de la Bruyère, avec une pensée plus libre. Le défaut du *Spectateur* est d'avoir eu les inégalités d'un journal, et de mêler à des pages heureusement originales d'assez fréquents lieux communs, et de médiocres dissertations.

Quoi qu'il en soit, le *Spectateur*, distribué deux fois par semaine à trois mille exemplaires, succès prodigieux dans cette enfance des journaux, eut une grande influence sur la société anglaise, et en offre la plus juste et la plus spirituelle peinture. L'intention de l'ouvrage n'était pas, comme on l'a dit, de détourner les esprits de la politique. Tel ne pouvait être le calcul d'un parti tombé du pouvoir, comme celui des *whigs,* et obligé, à quelques égards, de regagner l'opinion. La politique agit partout dans le *Spectateur,* lors même qu'elle semble s'effacer; mais elle est adroite, mesurée, conciliante; elle cherche à corriger par le ridicule l'âpreté des vieilles haines de parti, et à ôter aux *whigs* leur roideur républicaine, pour mieux battre les préjugés des *tories.* Un autre caractère de ce recueil, c'est le rang qu'y prennent les femmes, leurs intérêts, leurs passions, et jusqu'à leurs modes. C'était le signe d'un progrès de politesse sociale, et peut-être un hommage indirect à la souveraine.

Il faut l'avouer, au milieu de ces élégants artifices, on ne retrouve pas d'abord, dans le *Spectateur,* les héritiers de ces terribles puritains, dont les principes inflexibles avaient fondé la liberté à travers tant de luttes

sanglantes. Ils ont l'air d'être devenus académiciens et hommes de cour. Regardez de près cependant : le même esprit s'est conservé ; vous pouvez le reconnaître à l'empreinte religieuse et presque sermonnaire jetée sur tant de chapitres du *Spectateur* ; il est pour quelque chose dans cette admiration si vive, et d'ailleurs si juste, du grand poëme de Milton ; enfin ce même esprit a dicté la haine du pouvoir arbitraire, les maximes de tolérance religieuse et de liberté semées partout dans l'ouvrage. Sous ces rapports de philosophie et de vérité, le *Spectateur* était plus avancé que notre littérature : c'était l'avantage des institutions. Mais, dans ce qui touche au goût et à l'art d'écrire, il était en grande partie formé sur elle. Nulle part Boileau n'est cité avec plus de respect ; nos grands tragiques y sont hautement admirés, et Shakspeare blâmé avec une irrévérence classique. Le tumulte, la confusion sanglante de la scène anglaise est l'objet de fines et sévères critiques. Que diraient nos novateurs des jugements que voici ?

La tragi-comédie, telle que l'a faite le théâtre anglais, est une des plus monstrueuses inventions qui aient jamais passé par la tête d'un poëte. On pourrait aussi bien imaginer d'enchevêtrer dans un même poëme les aventures d'Enée et celles d'Hudibras.

Et ailleurs :

Je serais charmé de nous voir imiter les Français, en bannissant de notre théâtre le bruit des tambours, des trompettes, des huzza, qui est parfois si grand que, lorsqu'il y a bataille au théâtre de New-Market, on peut l'entendre à l'autre bout de la ville.

Addison et ses amis ne s'élèvent pas avec moins de

force contre cette profusion de meurtres qui jonche la scène anglaise, tout cet attirail de mort qu'elle a dans ses magasins, et qui a récemment passé dans ceux de notre théâtre. Il est curieux de les voir opposer Sophocle à Shakspeare; et cet exemple prouvera du moins que tout n'est pas à faire dans la critique, et que l'ancienne régularité de notre théâtre s'appuyait sur une savante analyse du cœur humain.

Oreste, dit Addison, était dans la situation même ou Shakspeare place Hamlet. Sa mère a tué son père, et s'est emparée du royaume, de complicité avec son amant. Le jeune prince, résolu de venger la mort de son père, s'introduit, par une ruse d'un grand effet, dans l'appartement de sa mère pour la tuer; mais, comme un tel spectacle aurait été révoltant pour les spectateurs, cette terrible résolution est exécutée derrière la scène. On entend la mère qui demande pitié à son fils, et le fils qui lui répond qu'elle n'a pas eu de pitié pour son père; puis, elle s'écrie qu'elle est blessée; et la suite du drame nous apprend qu'elle est morte. Je crois qu'il y a dans ce formidable dialogue entre la mère et le fils, derrière le théâtre, quelque chose d'infiniment plus impressif que ne pouvait l'être toute exécution matérielle sur la scène. Oreste, aussitôt après, rencontre l'usurpateur à la porte du palais; et, par un art du poëte, il évite aussi de le tuer devant les spectateurs, lui disant qu'il le laisse vivre encore quelques heures dans l'amertume de son âme, et lui ordonnant de se retirer dans la partie du palais où a péri Agamemnon, dont le meurtre doit être vengé sur le lieu même du crime.

Voilà donc, Messieurs, la critique anglaise conduite, par l'étude de l'antiquité, à l'adoption des règles et des bienséances de notre théâtre. Que fallait-il pour achever cette réforme? une œuvre de génie dans le goût classique. En littérature, vous le savez, les bonnes ré-

solutions ne sont rien sans l'âme qui les vivifie. Eviter les fautes est peu de chose, si vous ne savez émouvoir par de grandes beautés. Addison, après avoir blâmé l'irrégularité barbare du théâtre anglais, avait à faire une tragédie régulière et pathétique : il fit jouer *Caton*.

C'était en 1713, dans le déclin du ministère *tory* et la popularité renaissante des *whigs*. Entre deux partis animés, tout était allusion dans la pièce. Les *tories* applaudissaient, contre Marlborough, les invectives adressées au dictateur; et les mots de patrie, de liberté et de sénat faisaient trépigner d'enthousiasme les *whigs*. Mais, ce prestige enlevé, que restait-il à la nouvelle tragédie, pour remplacer le vieux culte de Shakspeare? Elle était fort régulière, sans doute, et conforme aux trois unités; elle renfermait des choses éloquentes et nobles, que la passion du moment pouvait saisir avec enthousiasme; mais, en général, elle était froide. Caton dissertait trop dans son petit sénat. L'amour de sa fille Martia pour le ròi des Numides, Juba, était insipide jusqu'au moment où il devenait ridicule; et cela tardait peu. Un traître, Sempronius, qui, après avoir essayé sous main de livrer la ville, avait su garder la confiance de Caton, prend le costume et l'appareil du roi Juba pour enlever la belle Martia. Heureusement le vrai Juba survient et tue son perfide Ménechme. Martia qui avait fui, et qui reparaît aussitôt, trompée par les vêtements du faux Juba étendu mort, laisse éclater sa passion, et se penche même vers lui pour l'embrasser. Le vrai Juba, qui l'aperçoit, tombe à ses pieds et lui rend grâces du secret qu'il a surpris.

Ces fadeurs, il faut l'avouer, déparaient bien l'austérité républicaine du sujet de Caton, et auraient pu

prêter à rire aux partisans du vieux théâtre national; mais on ne riait pas. La pièce avait pour elle un puissant intérêt politique; et elle s'avançait la voile haute, poussée par le vent de deux factions contraires.

L'ouvrage renfermait d'ailleurs quelques beautés neuves. C'était Caton rencontrant le corps de son fils, qui vient d'être tué à une des portes de la ville :

Salut! mon fils. Ici, mes amis; déposez-le en plein sous mes yeux; que je puisse voir à loisir ce corps sanglant, et compter ses glorieuses blessures! Que la mort est belle, quand elle est achetée par le courage! Qui ne voudrait être ce jeune homme! Quelle pitié, que nous ne puissions mourir qu'une fois pour notre pays! Pourquoi cette tristesse sur vos fronts, mes amis? J'aurais rougi de honte, si la maison de Caton était demeurée entière et florissante, en temps de guerre civile. Porcius, regarde ton frère, et souviens-toi que ta vie n'est pas à toi, quand Rome la demande. Hélas! mes amis, pourquoi pleurez-vous ainsi? qu'une perte particulière n'afflige pas vos cœurs; c'est Rome qui a droit à nos larmes. La maîtresse du monde, la nourrice des héros, le délice des dieux, celle qui a humilié les tyrans de la terre et affranchi les nations, Rome n'est plus! O liberté! ô vertu! ô mon pays.

Vous devinez, Messieurs, les applaudissements qu'un auditoire anglais, ému d'orgueil et de patriotisme à la fin de la guerre contre Louis XIV, au milieu de l'inquiétude nationale sur la succession protestante, devait prodiguer à ces beaux vers, qui ne sont pas tous fort vrais; car Rome n'a jamais affranchi les peuples.

Un autre ordre de beautés que le génie de Shakspeare avait devancé, mais dont l'effet dut être grand, c'était le monologue de Caton sur l'immortalité de l'âme, et cette délibération solennelle avant le suicide.

En tout, cette tragédie offrait, avec quelques beautés

neuves, une imitation correcte, mais affaiblie, de la manière de Corneille. Conduite avec peu d'art dans sa régularité, elle fut un effort remarquable, mais impuissant, pour changer la forme du théâtre anglais, une œuvre de critique et non de fondateur. Elle ne fut pas inutile à Voltaire pour le choix des ornements qu'il a jetés dans ses pièces romaines, *Brutus*, *Catilina*, *la Mort de César*, *Rome sauvée*. Il en a même emprunté littéralement quelques beaux traits.

Ces vers de *la Mort de César*,

> Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
> Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
> Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
> César jouit de tout et dévore le fruit
> Que six siècles de gloire à peine avaient produit,

ne rappellent-ils pas ceux-ci ?

> Tout ce que la vertu romaine avait conquis est à César. Pour lui les Décius, se dévouant eux-mêmes, sont morts, les Fabius ont péri, et le grand Scipion a vaincu; Pompée même a combattu pour César.

Pendant que le parti des *whigs*, chassé des affaires, triomphait au théâtre, une révolution politique se préparait pour lui. On sait combien furent agitées les dernières années de la reine Anne, par le projet de laisser en mourant le trône à son frère, et de rétablir après elle la ligne directe de Jacques II : projet impossible, qu'une illusion de cour et de famille rendait vraisemblable. Les ministres, favoris de la reine, se divisaient ou sur le but même, ou sur les moyens. Après de longues luttes, Oxford fut sacrifié. Bolingbroke, plus jeune, plus hardi, plus confiant, resta

maître du pouvoir; mais la reine, à bout de ses forces, mourut trois jours après, sans avoir achevé. La puissance revint aux *whigs*, contre lesquels les *tories* pouvaient lutter, mais non les *jacobites*. La succession protestante fut déclarée, et George appelé de Hanovre au trône d'Angleterre.

Quelque temps avant cette crise, Swift, nommé par Oxford au riche doyenné de Saint-Patrice, en Irlande, s'était mis en route pour son canonicat. Bolingbroke se hâta de le rappeler.

Le comte d'Oxford, lui écrivait-il, a été éloigné mardi; la reine est morte samedi. Qu'est-ce que ce monde? et comme la fortune se raille de nous !... J'ai perdu tout par la mort de la reine, excepté mon courage. Les *whigs* sont un tas de *jacobites*; ce sera le cri public dans un mois, si vous le voulez.

Malgré tout ce que Bolingbroke espérait des fascinations de son malicieux ami, celui-ci ne revint pas, et s'enveloppa dans sa riche prébende. Tombé du ministère, Bolingbroke fut alors poursuivi et décrété pour la chose même qu'il avait souhaitée plutôt qu'entreprise. Sa fuite le sauva, tandis qu'on accusait son rival Oxford d'avoir été son complice, et Prior de les avoir servis tous deux. La littérature se tut dans ce conflit: George I[er] monta sur le trône; les *whigs* s'établirent au pouvoir, et l'auteur de *Caton* devint ministre d'État.

SEPTIÈME LEÇON.

Résumé sur Addison.—Génie de Pope.—Retour de Bolingbroke en Angleterre.—Réunion des trois amis.—Nouveaux écrits de Swift.—Séjour prolongé de Voltaire à Londres.—Ses études; impressions qu'il dut recevoir.—Poésie anglaise appliquée aux sciences naturelles et à la métaphysique.—Pompe funèbre de Newton et hymne à sa louange.—Retour de Voltaire en France.

MESSIEURS,

Addison, et j'en ai bien du regret, fut un très-médiocre ministre d'État. Cet esprit élégant, qui jugeait si finement les partis, manquait tout à fait de force et d'assurance pour les combattre en face dans une assemblée. Membre de la chambre des communes, Addison essaya vainement d'ouvrir la bouche sur un bill en discussion; il ne put jamais achever sa première période, et resta muet devant une plaisanterie de l'opposition. Il paraît que son goût sévère et circonspect, son purisme de diction, ne le servaient pas mieux dans le cabinet qu'au parlement. Il ne pouvait se résoudre à signer sans les refaire, des lettres de bureau; et quoique les hommes d'État anglais en soient moins chargés que les nôtres, rien ne s'expédiait dans son ministère. Ajoutez qu'Addison, homme d'étude avant tout, et ambitieux seulement parce qu'il était vain, manquait de cette décision de caractère et d'esprit que demandent surtout les affaires, et sans laquelle un

homme ne compte pas en politique. Sa grande réputation littéraire et sa fidélité à son parti l'avaient porté au gouvernement; mais elles l'y laissèrent incapable.

Il le sentit bientôt lui-même; et, au bout d'un an, il se retira du ministère avec une pension de 1,600 guinées. Il donna pour motif sa mauvaise santé. Addison, d'un caractère inquiet et jaloux, malgré ses principes sévèrement religieux, paraît avoir été toute sa vie victime de son amour-propre. Pour donner un appui à sa fortune politique, il avait longtemps recherché la main de la comtesse de Warwick, douairière de haute naissance et d'humeur difficile, dont il avait, dans sa jeunesse, élevé le fils. Cette union inégale ne fut pas heureuse. Humilié dans sa famille comme au parlement, le philosophe qui avait écrit tant de piquantes et sévères censures des faiblesses humaines mourut de langueur et de chagrin, à quarante-huit ans.

Sa réputation poétique lui a peu survécu; il n'était pas fait pour les grands ouvrages, et n'avait pas les hautes parties du génie littéraire. Mais sa prose vivra dans la langue anglaise, par la correction facile, la pureté, l'élégance. Les peintures générales de mœurs, les caractères originaux, enfin les fragments de critique jetés par lui dans le *Spectateur*, n'ont jamais été surpassés, malgré tant d'essais semblables : c'est le style anglais dans sa perfection. Goldsmith en Irlande, Francklin en Amérique, l'ont pris pour modèle. Sans doute depuis Addison la critique littéraire est devenue plus métaphysique, plus raffinée, plus savante; elle a pris le beau nom d'*esthétique*. Mais a-t-elle rien fait de préférable aux gracieux et élégants chapitres du *Spectateur* sur l'imagination? Le style anglais est devenu tour à tour plus méthodique ou plus hardi. Blair, à

la fin du dernier siècle, rapprochant sa phrase de la logique rigoureuse de Condillac, trouvait beaucoup à reprendre dans la diction facile d'Addison. Mais ce style froid et roide de Blair, dans sa forme cosmopolite et demi-française, approche-t-il de la langue expressive et indigène du *Spectateur?* et la pompe de Johnson, ou, de nos jours, la verve inégale et les exagérations fantastiques d'Hazlitt ne sont-elles pas bien loin de cette raison supérieure et fine? Laissons donc à Addison la gloire d'avoir été moraliste ingénieux, critique spirituel et sensé, surtout excellent écrivain : c'est beaucoup pour une vie partagée entre la politique et les lettres.

Telle n'a pas été la vie de Pope ; jamais vocation ne fut plus uniformément littéraire. Fils d'un père catholique qui, en 1688, avait quitté le commerce et Londres pour aller vivre à Benfield, dans la forêt de Windsor, sur un fonds de 20,000 guinées qu'il emportait avec lui, Pope ne prit jamais part aux affaires publiques. Élevé au milieu des livres, avec un instinct poétique qui s'éveilla dès l'enfance, il n'eut jamais d'autre occupation sérieuse que les vers. Si des impressions de famille et d'illustres amitiés l'attachaient aux *tories*, sa vie n'en fut pas moins exempte de passions politiques, et tourmentée seulement par les haines littéraires.

A douze ans, il avait composé quelques stances pures et gracieuses sur la solitude, à seize ans, ses élégantes églogues, auxquelles il ne manquait rien que la simplicité des champs et l'émotion de la nature, à vingt ans, le poëme sur la critique, écrit dans le style d'Horace; puis la belle églogue du *Messie,* empruntée de Virgile et d'Isaïe; *la Boucle de cheveux enlevée,* ba-

dinage d'une imagination si brillante et si coquette; enfin, l'*Epître d'Héloïse,* où la perfection de l'art simule tout le désordre de la passion. Jamais poëte ne sut atteindre si jeune au plus haut degré de son art. A la mort de la reine Anne, il était, à vingt-cinq ans, le premier poëte de l'Angleterre, de l'aveu même du jaloux Addison.

Alors, averti sans doute par une voix intérieure que la gloire des grandes compositions originales lui était refusée, il entreprit la traduction en vers de l'*Iliade.* On sait quel en fut le succès. Au temps où la Motte s'efforçait de rapetisser Homère dans sa traduction, les beaux vers de Pope donnèrent au vieux récit de la Muse grecque un éclat nouveau qui ravit les compatriotes de Milton.

Toutefois, Messieurs, ne nous y trompons pas, Pope était peut-être plus rapproché de la Motte que de l'antiquité grecque; et je ne m'étonne pas si madame Dacier, avec son intolérance et sa sagacité de femme passionnée, crut démêler dans les préfaces admiratives de Pope un enthousiasme trop froid pour le génie d'Homère, et lui en écrivit amèrement. A vrai dire, Pope était peu fait pour sentir le grand naturel des poëmes homériques, et cette aimable simplicité du monde naissant, comme dit Fénelon. Il était philosophe sentencieux, bel esprit admirateur de l'élégance sociale. Ce qu'il avait au-dessus de la Motte, c'était l'imagination de style et le don d'écrire en vers. Il était l'élève de cette belle école poétique de Racine et de Boileau qui dénigrait la Motte; il avait étudié, dans leurs ouvrages et dans Virgile, le grand art de l'élégance continue, de la grâce correcte. A cela, il joignait un tour particulier de concision et de finesse:

jamais poëte ne mit plus d'esprit dans les allusions et dans les contrastes; mais il s'agissait de traduire Homère.

Essayons d'étudier, dans quelques détails, cette moderne restauration d'un temple antique. Quelle place doit-elle occuper dans l'histoire de l'art? Les critiques anglais reconnaissent que le vers de Pope réunit la force et l'élégance, la précision et l'harmonie; que son expression est prise aux sources les plus pures de l'idiome anglais, et que, dans ce long travail, la verve ni l'art ne faiblissent. Quelle objection pourra faire un étranger? une seule, mais générale.

L'*Homère* de Pope passe pour admirable; mais il n'est pas du tout homérique. Cette diction primitive, aux images éclatantes, sans périphrases et sans antithèses, disparaît dans la versification habile et symétrique du traducteur anglais. Les mœurs, les pensées, les détails sont les mêmes (Pope n'avait pas songé, comme la Motte, à refaire l'*Iliade*); mais le langage, cette vie extérieure, cette physionomie de l'âme, est tout autre; et de là, je crois, un pénible mécompte pour l'homme de goût qui lit cette traduction tant vantée. Cette faute est la seule de l'ouvrage; mais elle y est à toutes les pages. Homère dit:

Le fils de Jupiter et de Latone, irrité contre le roi, suscita dans l'armée un mal destructeur; et les peuples mouraient.

Pope traduit :

Et pour la faute du roi les peuples mouraient.

Homère dit, au sujet de l'hécatombe qu'il s'agit d'envoyer à Chrysa, pour apaiser le dieu :

Peut-être, l'ayant rendu propice, le persuaderons-nous.

Pope traduit avec une intention philosophique.

Peut-être, à force de sacrifices et de prières, le prêtre pourra pardonner, et le dieu laisser vivre.

Homère fait dire à son Achille :

Je n'ai rien à redemander aux Troyens; car ils n'ont jamais enlevé mes génisses ni mes chevaux; ils n'ont jamais ravagé les moissons dans la terre de Phthie, féconde et guerrière; entre nous, il y a trop de montagnes chargées de forêts, et la mer retentissante.

Pope traduit dans une paraphrase :

Les lointains habitants de Troie ne m'ont jamais offensé; ils n'ont pas conduit de troupes ennemies dans le royaume de Phthie; mes coursiers belliqueux paissent en sûreté dans ses vallons; au loin la mer retentissante et les remparts des rochers garantissent mon empire natal, dont une moisson abondante décore le sol fertile, riche de ses fruits et de sa race guerrière.

Il serait inutile et minutieux de dire comment cette version détruit la grandeur et la simplicité d'Homère. Voulons-nous voir ailleurs le fond même des sentiments, la passion altérée par l'élégance du poëte moderne? Dans Homère, Priam, aux pieds d'Achille :

Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux, de ton père, du même âge que moi, et au dernier terme de la vieillesse. Peut-être, en ce moment, ses voisins le menacent; et il n'a personne pour repousser la guerre et la ruine. Mais, te sachant plein de vie, il se réjouit dans le cœur, et espère chaque jour de voir son fils arrivant de Troie.

Pope enjolive cette simplicité sublime :

Toi, le favori des puissances divines, songe à la vieillesse de ton père, et prends pitié de la mienne. En moi, reconnais cette

image révérée d'un père, ces cheveux blancs, cette tête vénérable ; vois ses membres tremblants et sa faiblesse ; il est mon semblable en tout, excepté en malheur ; et toutefois en ce moment peut-être, quelque coup du destin le renverse de sa paisible prospérité. Songe que tu le vois fuir loin de quelque ennemi puissant, et demander secours avec un faible cri. Cependant une consolation peut naître dans son âme : il apprend que son fils vit encore pour réjouir ses yeux, et il peut espérer encore qu'un jour meilleur t'enverra vers lui, pour chasser cet ennemi.

Où est Homère, où est Priam au milieu de tout ce jeu de paroles? Conçoit-on que cette prière si forte et si simple :

Souviens-toi de ton père, du même âge que moi,

soit devenue cette verbeuse, cette longue allusion sans sérieux et sans pathétique? Que les mots anglais soient élégants et les vers harmonieux, il n'importe ; c'est une faute de style en deçà des paroles, et qui tient au plus intime de l'âme.

Je ne poursuivrai pas plus longtemps cette critique ; elle indique ce qui manque au grand art de Pope, et trop souvent à la poésie du XVIII[e] siècle. Racine, sous la gêne des bienséances de son temps, avait orné la simplicité d'Homère pour le costume et les détails ; mais il ne l'eût pas altérée pour la passion. Pope farde tout à la fois les sentiments et les images.

Le même reproche s'appliquait encore plus à la version de l'*Odyssée,* que Pope, las de traduire, n'acheva pas lui-même. Quelques vers de la Fontaine, dans *Philémon et Baucis,* nous donneraient bien mieux l'idée de la poésie originale de l'*Odyssée,* que l'art de Pope et de ses poëtes auxiliaires. Toutefois, cette

grande entreprise achevée assura la gloire et la fortune du poëte.

Depuis quelques années, il avait quitté la forêt de Windsor, et s'était retiré avec ses vieux parents au hameau de Twickenham, le Tibur d'Horace, ou plutôt l'Auteuil de Boileau; car, à vrai dire, je ne sens pas, dans les vers de Pope et dans sa vie, ce goût des champs, du petit bois et de la source voisine, qu'exprimait si bien Horace :

> Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,
> Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
> Et paulum sylvæ super his foret.....

Le souvenir le plus champêtre qui nous soit resté de Twickenham, c'est la jolie grotte de rocailles et de coquilles formées au bout du jardin, dans un passage souterrain sous la grande route, et ornée de miroirs où se reflétait la Tamise. Cela n'est-il pas bien rustique?

Le hameau de Twickenham avait offert dès l'abord au poëte une société non moins mondaine et non moins parée que sa retraite. Les beaux esprits de Londres s'y réunissaient souvent. La célèbre lady Montague, revenue de l'ambassade à Constantinople avec tant de poétiques et curieux souvenirs, habitait ce village une partie de l'année. Elle était depuis longtemps l'admiratrice de Pope, et lui avait écrit d'Orient de spirituels billets, en réponse à ses prétentieuses épîtres. Entourée de la plus brillante noblesse du parti *whig,* elle n'en accueillit pas le poëte *tory* avec moins de faveur; elle écouta ses vers, et lui montra ceux qu'elle faisait elle-même, avec plus de correction et de causticité que de grâce.

Dans ce commerce d'esprit, Pope fut ébloui, et la va-

nité lui fit oublier quelques désavantages personnels que la gloire ne pouvait effacer. Il en fut puni par des plaisanteries, et se vengea par des traits de satire grossière, auxquels lady Montague répondit en nommant son calomniateur *la méchante guêpe de Twickenham*. La liberté politique et les haines de parti laissaient dans l'élégance anglaise une sorte de rudesse, dont la belle ambassadrice et le poëte ont trop abusé.

Troublé dans sa retraite, et de toutes parts en butte aux critiques, aux sarcasmes, aux injures de l'envie, Pope ne trouva de consolation et d'appui que dans le retour de Bolingbroke. Ce célèbre homme d'État, tout plein des souvenirs de l'antiquité, au milieu de sa vie emportée par l'intrigue et le plaisir, s'était appliqué à lui-même ce que Dolabella écrit à Cicéron :

> Tu as fait assez pour le devoir et pour l'amitié ; tu as fait assez pour le parti, et pour la république telle que tu la voulais. Ce qui reste maintenant, c'est de nous placer où est aujourd'hui la république, plutôt que de nous exposer, en la poursuivant sous son ancienne forme, à ne la trouver nulle part [1].

Belles paroles, qui peuvent, selon les circonstances et les caractères, diriger le patriotisme ou excuser la faiblesse.

En conséquence, après avoir été banni comme *jacobite*, et avoir accepté le reproche en se faisant garde des sceaux du *prétendant*, Bolingbroke, bientôt disgracié dans l'exil même par le parti qu'il voulait servir,

[1] Satisfactum est jam a te, vel officio, vel familiaritati : satisfactum etiam partibus et ei reipublicæ, quam tu probabas. Reliquum est, ut ubi nunc est respublica, ibi simus potius, quam, dum illam veterem sequamur, simus in nulla.

s'était retourné vers les *whigs* vainqueurs, et avait sollicité de George I[er] son rappel en Angleterre. Il l'attendit longtemps, et l'avait acheté bien cher. Mais enfin, en 1723, à l'expiration du parlement qui avait porté un bill d'*attainder* contre lui, il fut rappelé par amnistie royale, sans être pourtant rétabli dans ses droits politiques et civils. Quelque faible que fût cette grâce qui le ramenait désarmé dans son pays, il la saisit avec joie, et quitta sa belle retraite de Touraine et les hardis entretiens de Voltaire, pour venir embrasser Pope et le peu d'amis fidèles à sa cause.

Un d'eux, Swift, confiné, depuis la chute de Bolingbroke et d'Oxford, dans son doyenné de Saint-Patrice, avait su tirer de cette condition une influence nouvelle et sans exemple jusqu'à lui. Le sceptique auteur du conte du *Tonneau* n'avait plus été qu'un prêtre irlandais plein de zèle et de charité pour ses frères; l'esprit politique avait reparu dans sa manière de les servir. On sait combien l'Irlande, accablée depuis tant d'années par des lois oppressives, était inculte et arriérée. Un petit nombre de seigneurs, attachés à la religion dominante, y vivaient dans l'insolence et dans un luxe grossier. Le peuple était pauvre, et tous les efforts de l'industrie nationale ruinés par la concurrence anglaise. Le doyen de Saint-Patrice, usant à Dublin de la liberté de la presse, comme il l'avait fait à Londres, devint le défenseur du commerce de l'Irlande. Par ses pamphlets il décrédite les produits étrangers, et apprend à l'Irlande à se suffire à elle-même, et à s'enrichir en n'achetant pas aux Anglais. Le gouvernement fit poursuivre ses écrits et condamner son imprimeur. Mais Svift porta bientôt la guerre sur un autre point. Le parlement avait autorisé pour l'Irlande l'émission

d'une petite monnaie de cuivre de bas aloi, qui devait remplacer, dans les ateliers et le commerce, un papier dès longtemps en usage. Swift dénonça ce monopole d'un genre nouveau dans ses *Lettres du Drapier*, et le fit échouer par la défiance universelle.

Dès lors il fut l'idole du peuple de Dublin : on célébrait sa fête dans les familles et dans les réunions publiques ; des acclamations s'élevaient sur son passage ; les corporations de métiers se soumettaient à ses avis ; on demandait son choix pour les élections municipales ; et ce philosophe malicieux et misanthrope était vénéré comme un génie bienfaisant.

A cet ascendant de popularité, le doyen de Saint-Patrice savait unir une autre influence délicate et mystérieuse. Par sa brillante imagination, par son esprit tour à tour enjoué et sévère, par les caprices même de son humeur égoïste, mais passionnée, il avait singulièrement l'art de plaire aux femmes et de captiver leur esprit. Il était entouré de leurs assiduités ; elles écoutaient avidement ses paroles amères ou gracieuses ; elles transcrivaient ses vers, et entretenaient pour lui, dans la haute société de Dublin, le même enthousiasme qu'il avait excité dans le peuple.

Cependant Bolingbroke, après huit ans d'exil, rendu à l'Angleterre par la tolérance d'un ennemi puissant, avait attendu deux ans un bill qui fît régulièrement cesser à son égard l'interdiction civile, dont l'avait frappé le parlement de 1716.

Enfin, écrivait-il à Swift, voilà ma restauration accomplie aux deux tiers : ma personne est sauve, et mon patrimoine, avec tout autre propriété que j'ai acquise ou que je peux acquérir, m'est garanti ; mais le bill d'*attainder* est soigneusement et prudemment maintenu, de peur qu'un membre aussi

gâté que moi ne revienne dans la chambre des lords, et par son mauvais levain, n'aigrisse cette masse douce et pure.

On conçoit en effet la précaution. Walpole voulait bien amnistier un ennemi, mais non relever un rival; et tel était le génie puissant et séducteur de Bolingbroke, que, même après tant de fautes, au milieu de tous les partis dont il avait trompé l'espérance, on craignait encore qu'il ne s'ouvrît, à force de rétractations et d'éloquence, une nouvelle carrière d'ambition. Un député du parti de Walpole, peu rassuré par l'exclusion antérieure qui ne s'appliquait qu'à la pairie, proposa même d'insérer dans le bill qui rendait à Bolingbroke le droit d'hériter et d'acquérir, une clause spéciale pour le déclarer inhabile à siéger dans l'une ou l'autre chambre. Mais la disposition parut superflue, et on s'en tint aux conséquences réservées de l'ancien bill.

A Bolingbroke exclu des deux chambres restait la liberté de la presse. Mais il n'essaya pas d'abord de s'en servir, et parut tenté d'une vie plus paisible. Il acheta dans le comté de Middlesex, près de Londres et de Twickenham, une terre qu'il appelait sa ferme, et s'y retira, méditant sur les systèmes philosophiques, conversant avec Pope, et faisant ses foins. Du fond de cette retraite, il appelait Swift à grands cris, soit pour philosopher, soit pour attaquer le ministère; mais le doyen de Saint-Patrice avait pris quelque humeur du scepticisme irréligieux de son ami. Bolingbroke crut avoir besoin d'apologie près de lui.

Je dois, lui écrivait-il, rectifier en vous une opinion que je serais désolé de vous voir plus longtemps a mon égard. Le terme *d'esprit fort*, en anglais *libre penseur*, me paraît app

iaire à des hommes que je regarde comme les pestes de
été, parce que leurs efforts tendent à en relâcher les liens
er un frein de la bouche de cette bête féroce que l'on ap-
omme, tandis qu'il vaudrait mieux lui en mettre encore
mi-douzaine d'autres.... Mais si par *esprit fort* vous en-
seulement un homme qui fait un libre usage de sa raison,
erche la vérité sans passion et sans préjugé, et la suit in-
it, à mes yeux, c'est là un sage et honnête homme,
je m'efforce de le devenir. Vous ne pouvez, même dans
caractère apostolique, improuver de tels *libres penseurs.*
hristianisme est fondé sur la meilleure base, celle que saint
ui-même a établie : *omnia probate; quod bonum est tenete.*

s, après quelques traits satiriques contre les abus
religion, il termine par ces paroles sérieuses :

e puis douter que vous ne soyez maintenant convaincu de
rthodoxie, et que vous ne renonciez à me nommer avec
a, dont je méprise et abhorre le système sur *l'infinie
ice*, ce que j'ai le droit de faire, parce que je puis mon-
urquoi je le méprise et l'abhorre.

lingbroke, je le crois, se défendait moins du scep-
ie avec les beaux esprits de France qu'il avait en-
és de son érudition, et il ne leur eût pas cité *saint*
. Toutefois il faut avouer que, dans cette lettre, se
ivent les mêmes principes qu'a défendus Vol-
et la même distinction insurmontable entre les
penseurs et les athées. Je ne sais si elle suffisait
ift. Mais Pope était mécontent de l'irréligion de
gbroke, tout en admirant son génie et sa méta-
que. La libre philosophie de Bolingbroke ne
ait donc pas d'appuis, même dans ses deux amis :
int à la politique. Swift avait enfin quitté l'Ir-
e pour lui faire une visite à Londres. Il apportait
lui l'ouvrage de quelques années de retraite, ses

Voyages de Gulliver, cette piquante satire de la société, conte de fées pour les enfants, triste et amère parodie pour les hommes. Le succès en fut prodigieux à Londres ; les *whigs* en rirent comme les *tories ;* et Walpole essaya, mais inutilement, de disputer Swift à l'amitié de Bolingbroke.

Gulliver parut à la même époque où Daniel Foe, le vieux pamphlétaire puritain du roi Guillaume, publiait son immortel *Robinson.* Rapprochés par la forme de voyage, et, à quelques égards, par la savante et vraisemblable minutie des détails, ces deux romans offrent les deux extrêmes de la narration candide et de l'allégorie fabuleuse, de la bonne foi et de l'ironie sceptique : tous deux vivront comme œuvres originales. Mais *Robinson Crusoé* est une œuvre morale, une exhortation au travail et à l'espérance en Dieu ; *Gulliver* est souvent une dérision frivole ou désespérante qui, en ravalant l'espèce humaine, ne lui laisse, pour se relever, ni la vertu ni la science. Voltaire a dit que c'était un Rabelais dégagé de fatras, un Rabelais perfectionné. Il n'y a pas dans Swift, nous le croyons, l'intarissable invention et l'éloquence de Rabelais. Son ouvrage, non plus, ne venait pas aussi à propos que celui de Rabelais ; il n'avait pas tout ce reste oppressif du moyen âge à diffamer par de sourdes risées ; il avait affaire, tout compris, à la société la plus raisonnable du monde, à celle qui renfermait dans son sein la liberté politique, la liberté de penser, les recherches de Locke et les découvertes de Newton. Aussi le Rabelais anglais frappe-t-il souvent à faux dans ses bizarres attaques, et mérite-t-il parfois le ridicule qu'il veut jeter sur la science.

Mais quel feu, quelle vivacité, quel mélange d'ima-

gination et de sarcasmes ! quelle gaieté dans la misanthropie ! Retranchez l'île volante et les habitants de Laputa ; restez à Lilliput, ou bien allez chez ces honnêtes chevaux, si sobres, si modérés, si sages. Quelle amère et ingénieuse satire ! Je ne crois pas non plus que la contemplation des misères humaines, que la misanthropie, que le spleen aient jamais dicté des pages plus éloquentes que l'histoire de cette misérable race d'immortels, les *Snulbrug*. En traçant ce tableau mélancolique, l'âme de Swift avait-elle une seconde vue, un frisson avant-coureur de la défaillance morale où il tomba bientôt lui-même? Ce hardi moqueur languit les dernières années de sa vie comme un véritable *Snulbrug,* abruti sous les maux du corps, et mourut imbécile. Mais n'anticipons pas sur ce triste avenir, et voyons encore Swift dans l'éclat de son génie, appelé à Londres par Bolingbroke, qui espérait l'associer à sa polémique, et par Pope, qui veut lui lire ses vers.

Swift jouit quelque temps de cette réunion, et de la célébrité nouvelle que lui donnait, à Londres, son *Gulliver* et l'opposition qu'il avait faite en Irlande. Les trois amis se voyaient souvent. L'homme d'État mécontent reprenait ses vastes études d'histoire et de pyrrhonisme. Le poëte recueillait des idées, qu'il ornait d'images pour son *Essai sur l'homme ;* et le philosophe, si l'on doit donner ce nom à Swift, songeait tristement qu'il n'aurait plus de ministres à conseiller ou à défendre, et qu'il lui faudrait bientôt retourner en Irlande. Ces trois hommes, comblés des dons du génie, étaient-ils heureux ? non, sans doute ; mais ils offraient une réunion de talents bien rare dans l'histoire des lettres, et devant laquelle on aime à s'arrêter. Rien n'égalait l'abondance de vues, la chaleur soudaine, la

parole heureuse de Bolingbroke ; mais cette éloquence qui eût dominé le parlement, il l'exhalait en thèses métaphysiques dans les petites allées du jardin de Twickenham. Swift repartit pour aller assister aux derniers moments de cette Stella, dont il avait été si tendrement aimé. Bolingbroke publia des lettres politiques, et appuya de ses écrits l'opposition que l'éloquent Pulteney dirigeait, dans la chambre des communes, contre l'heureux Walpole. Pope, aussi mécontent des critiques et des libraires que Bolingbroke l'était des ministres, se mit à composer sa *Dunciade*.

Autour de ces hommes illustres se réunissaient d'autres noms non moins célèbres dans les lettres : Gay, poëte correct et pur, auteur de fables assez froides, et de l'opéra du *Gueux*, applaudi pour la hardiesse démocratique plus que pour la poésie; Arbuthnot, critique plein de goût; Congreve devenu oisif depuis qu'il était riche; Thomson, arrivé d'Écosse, pauvre et sans appui, avec le plus beau chant du poëme des *Saisons*; Young, faisant des tragédies médiocres et de pompeuses dédicaces, sans soupçonner encore la profondeur de tristesse et de poésie que l'âge et le malheur devaient révéler en lui.

Ce fut vers ce temps et dans ce monde que Voltaire, fuyant la Bastille et la France, arrive à Londres au mois d'août 1726.

Accueilli par les amis de Bolingbroke, il se retira d'abord à Wandsworth, à deux lieues de Londres, dans la maison d'un riche négociant, M. Falkener, à qui, dans la suite, il dédia *Zaïre*. Ce fut là qu'il vécut deux années dans l'étude des lettres anglaises et le commerce des hommes les plus célèbres du temps. Malheureusement il y eut alors lacune dans cette corres-

pondance infatigable, le plus curieux et le plus piquant de ses ouvrages. On ne peut assez regretter que, pendant ce long séjour, il ait à peine écrit trois ou quatre fois à ses amis de France. Que de choses il leur eût dites qui ne sont pas même dans ses *Lettres philosophiques* sur les Anglais, et qu'il faut chercher jusqu'à la fin de sa vie, dans les réminiscences quelquefois un peu effacées qui remplissent ses derniers écrits! car ce voyage, ce noviciat anglais a puissamment agi sur tout Voltaire. Son imagination en resta colorée d'une teinte plus libre et plus vive, et sa raison en devint plus hardie. Les études qu'il fit alors se retrouvent partout dans l'histoire de son génie. S'il en rapporta d'abord des formes de tragédie et de poésie morale, bien des années après il y puisait la maligne philosophie de ses *contes* et l'érudition de ses pamphlets sceptiques.

Aujourd'hui, tout lettré français qui passerait deux années en Angleterre la visiterait en tous sens, s'arrêterait près des lacs et sur les monts d'Écosse, et ferait une description complète du pays, sous tous les rapports pittoresques et politiques, commerciaux et littéraires; Voltaire ne paraît guère avoir bougé de la fumée de Londres et de sa banlieue : il n'y a trace dans ses souvenirs des beaux sites d'Angleterre et d'Écosse. Quant à la constitution politique du pays, il n'en rendit qu'un compte fort sommaire, pour s'en moquer autant que pour la louer. Que fit-il donc à Londres pendant deux ans? que rapporta-t-il avec lui? ce qui fut son caractère, son privilége, ce qui manquait à l'Europe du continent, la liberté de penser, loin de cette fausseté convenue que le préjugé, l'habitude, l'étiquette de cour, l'esprit de corps, maintenaient en France.

C'est par là que l'Angleterre le frappa dans ses théâtres, ses livres, ses sermons, ses journaux; c'est par là que cet esprit élégant se complut à la foule d'originaux dont l'Angleterre abondait à ses yeux, et qui choquaient d'abord son goût délicat et moqueur.

Le mouvement, la vie d'une société libre, voilà ce qu'il avait entrevu dans l'activité d'Amsterdam, et ce qu'il retrouvait avec délices, sous une forme plus brillante, dans le luxe et la richesse de Londres. Il n'y vit pas la cour, cependant. Bolingbroke, son ami, était, nous l'avons dit, le chef d'une opposition à demi *jacobite,* demi-républicaine, qui luttait contre l'ascendant habile et corrupteur de Walpole. Voltaire sortit peu de ce cercle dont il aimait les hardis entretiens, sans partager ses passions. Il vit Congreve, et s'indigna de le trouver plus gentilhomme que poëte, et plus flatté de ses emplois publics que de ses anciens succès au théâtre. Il rechercha Pope, et surtout étudia ses écrits.

Vers ce temps, comme Pope revenait un soir de la ferme de Bolingbroke, dans le carrosse de son noble ami, les chevaux, en passant sur un pont demi-rompu, le versèrent dans la Tamise. Le poëte faillit se noyer[1]; mais, grâce à sa petitesse, on le tira de la voiture à travers la glace brisée d'une des portières. Il fut ramené chez lui l'épaule démise et la main blessée par les éclats du verre. Voltaire s'empressa de lui écrire avec une affectueuse inquiétude. Les deux poëtes se virent; mais la gravité caustique et prude du poëte an-

[1] He might have been down, if one of my men had note broke a glass, and pulled him out through the window. (BOLING., *Letter.*)

glais goûta peu la fougue brillante et la gaieté de Voltaire. Un jour, à table chez Pope, Voltaire ayant plaisanté sur le catholicisme, Pope, qui versifiait les idées de Bolingbroke, sans être incrédule comme lui, se leva d'impatience et sortit avec humeur. Le bruit se répandit que ce jeune Arouet, qui parlait si étourdiment et si haut, avait quelque mission secrète du ministère de France, et qu'il fallait s'en défier. Il n'en était rien. Le cardinal de Fleury ne l'eût pas choisi pour agent; et Voltaire, qui aimait fort les affaires d'État, n'eut jamais de mission qu'auprès du roi de Prusse. Mais on conçoit sans peine que l'intimité de Bolingbroke, suspect par tant de rôles qu'il avait joués, et cette alternative de faveur royale et de disgrâce qu'avait éprouvée Voltaire, pouvait jeter quelque doute sur lui.

Voltaire, d'ailleurs, prêtait à ces calomnies par une certaine affectation de crédit à la cour de France. On le voit, à la même époque, offrir à Swift, qui voulait visiter Paris, une lettre de recommandation pour notre ministre des affaires étrangères d'alors, M. de Morville, personnage politique fort oublié, que Voltaire, dans cette lettre, accable de louanges, en lui adressant le malin auteur de *Gulliver*.

Retenu par Bolingbroke, Swift ne partit pas; et Voltaire, qui ne négligeait rien, le pria bientôt à son tour de recommander en Irlande son poëme de la Ligue, qu'il réimprimait sous le titre de *Henriade*. Il lui écrivait pour cela de jolies lettres, en assez bon anglais, et lui envoyait dans la même langue son *Essai sur les guerres civiles de France*.

Je n'ai pas vu, lui disait-il dans une de ces lettres, M. Pope

cet hiver, mais j'ai vu le troisième volume des *Mélanges* [1]; et plus je lis vos ouvrages, plus je suis honteux des miens.

Je ne sais si *la Henriade* eut de nombreux souscripteurs en Irlande; mais, parmi la haute société de Londres, cette publication fut très-favorisée; et Voltaire, qui, avec son goût habituel d'entreprises financières, venait d'aventurer beaucoup d'argent sur la mer du Sud, se vit dédommagé par sa *spéculation épique.*

Ce qui valait mieux pour le poëte, c'était l'inspiration qu'il recevait de l'Angleterre. Avec l'esprit de liberté, il voyait partout à Londres le sentiment de la dignité des sciences et le respect des lumières. Il faut en convenir, les minces faveurs que le talent et la gloire pouvaient obtenir en France, une invitation à Fontainebleau, une pension sur la cassette, une place à l'Académie, tout cela devait paraître peu de chose à Voltaire, en comparaison des récents souvenirs du ministère d'Addison, de la diplomatie de Prior et de l'influence de Swift.

Pendant son voyage même, Voltaire avait pu voir un autre exemple des grands honneurs que l'Angleterre réservait au génie. Newton mourut le 20 mars 1727. Après que son corps eut été exposé aux flambeaux sur un lit de parade, comme le corps d'un souverain, on le porta dans la sépulture royale de Westminster, suivi d'un immense cortége où marchaient les plus grands seigneurs de l'Angleterre, le chancelier, les ministres, et qu'entourait le respect public. Voltaire, qui dès lors étudiait les grandes découvertes de Newton, en même temps que le théâtre anglais, fut sans doute frappé de ce glorieux spectacle et de cette apothéose décernée

[1] Recueil mêlé de pièces de Pope et de Swift.

au génie par la raison d'un peuple éclairé. On ne peut douter même qu'il n'ait gardé souvenir des beaux vers que fit alors le poëte Thomson, pour honorer la mémoire de Newton; on y trouve la première pensée, et pour ainsi dire, l'accent de la belle épître à madame du Châtelet; et on conçoit sans peine que, tout ému de ces funérailles de Newton, il ait jeté dans sa *Henriade* la magnifique explication du système du monde.

Les obsèques presque royales d'un homme qui n'avait été grand que par les sciences, l'orgueil d'un libre patriotisme mêlé à l'enthousiasme pour le génie, tout cela était étranger à notre France, d'où Descartes avait fui, et où ses cendres mêmes n'avaient pu obtenir d'éloge public; à notre France où Corneille était mort pauvre, Racine disgracié, Molière sans sépulture. Tout cela était noble, grand, devait charmer une âme éprise de la gloire, et qui sentait sa force. Essayons de traduire le chant funèbre ou plutôt triomphal du poëte anglais sur la tombe de Newton; vous jugerez quelle inspiration en reçut Voltaire:

La grande âme de Newton quittera-t-elle la terre pour se mêler aux astres son domaine, et les Muses, frappées de silence, craindront-elles de soulever une telle gloire? Mais que peut notre faible voix? A cette heure même, les fils de la lumière, par de sublimes accents unis à la lyre céleste, célèbrent sa présence sur le rivage de l'éternelle félicité. Je n'y renonce pas cependant; que le sujet soit grand et chanté sur la harpe des anges; flammes éthérées, j'aspire à me joindre à vous dans ce concert de la nature!

Et maintenant qu'il est vôtre, quelles merveilles inconnues pourrez-vous montrer à celui qui, même sur ce point obscur où les mortels travaillent enveloppés de poussière, avait suivi à la trace, d'après les lois simples du mouvement, l'invisible main de la Providence agissant à travers la machine universelle?

Œil tout intellectuel, pénétrant d'abord notre système solaire, par les forces mêlées de la gravitation et de la projection, il le voit accomplir son tour dans une muette harmonie. Cachées au regard de l'homme, ces lunes nombreuses, dont la clarté réjouit des planètes lointaines, ont apparu à Newton, dans tous leurs cercles entrelacés. Il a fixé le cours de la reine errante de nos nuits, soit que son orbe à peine formé ne rende qu'un faible éclat, soit que, large flambeau, elle inonde doucement les cieux de sa pâle lumière. Discernant chacun de ses mouvements, il les coordonna dans leurs rapports avec ceux de la mer, et enseigna pourquoi la masse de l'onde se gonfle irrésistible, et se penche sur les rocs brisés, comme un fleuve qui déborde, jusqu'au moment où le reflux laisse de nouveau derrière soi un désert de sable jaune et stérile.

De là il prit son vol ardent à travers l'azur infini; et toutes les étoiles que la voûte éclairée d'une nuit d'hiver épanche sur nos yeux, ou que le tube de l'astronome va tirer de l'obscur abîme des airs, et celles que plus loin dans les étages successifs des cieux on avait crues isolées, s'allumèrent en soleil à son approche, devenant chacune le centre vivant d'un système organisé, toutes combinées et régies sans erreur, par l'unique pouvoir qui attire une pierre projetée vers la terre.

O magnificence divine sans profusion! ô sagesse vraiment parfaite! produire ainsi d'un petit nombre de causes un ensemble de résultats, des effets si variés, si beaux et si grands, un univers complet! O bien-aimé du ciel, dont l'œil épuré, perçant ce voile mystérieux, vit au dedans se lever et se mouvoir un si vaste assemblage! Le premier, il poursuivit la comète dans son ellipse immense; il dirigea sa route autour de mondes innombrables, jusqu'au point où, reparaissant sur le front de notre ciel du soir, la flamboyante merveille brille de nouveau, et secoue la terreur sur les nations tremblantes. Tous les cieux sont à lui, ramenés de la chimère barbare des tourbillons et des sphères circulantes à leur première et sublime simplicité....

La lumière elle-même, qui rend tout visible, brillait inaperçue, jusqu'à ce que son génie plus lumineux eût déplié tout

entière la robe éclatante du jour, et tirant de cette masse indistincte de blancheur chaque espèce de rayon, eût produit à l'œil enchanté le riche appareil des couleurs primitives. D'abord jaillit l'ardent *écarlate*, puis la teinte sombre de l'*orange*, puis le *jaune* gracieux, près duquel tombèrent les doux rayons *du vert* qui rafraîchit la nature ; ensuite le *bleu* pur, qui gonfle les cieux d'automne, se joua dans les airs ; et sous une nuance plus triste parut l'*indigo*, couleur d'un ciel du soir obscurci de frimas ; enfin, les derniers rayons de la lumière réfractée s'évanouirent en une teinte fugitive de *violet*. Telles, quand les nuages distillent leur rosée, brillent les couleurs distinctives de l'arc-en-ciel. Pendant qu'au-dessus de nos têtes l'humide apparition est suspendue avec grâce, s'évaporant sur nos campagnes, des myriades de nuances mélangées se forment de ces couleurs, et des myriades restent encore à naître : source infinie de beauté toujours jaillissante, toujours nouvelle ! Rien de si beau fut-il jamais imaginé par le poëte rêvant sous les bosquets de l'Hélicon, ou par le prophète dont l'enthousiasme fait descendre le ciel ? En ce moment même le coucher du soleil et les teintes variées des nuages, vues de tes gracieuses collines, ô Greenwich ! attestent combien la loi de réfraction est véritable et belle.

O vous, âmes chargées de ténèbres et sans espérances, vous qui n'ayant pas la conscience de ce sublime essor, de cet élan vers une immortelle vie, osez combattre le plus noble privilége de l'humanité, dites, une âme douée d'une puissance si vaste, si profonde, si prodigieuse, peut-elle n'être qu'un souffle plus choisi d'esprits vitaux qui s'agitent quelques moments dans leurs tubes, et ont à jamais disparu dans le vide ? Mais, silence ! je crois entendre une voix qui, solennelle, comme à l'approche d'un grand changement, retentit dans le monde : c'en est fait; la mesure est comblée, je résigne ma tâche.....

Que des pleurs efféminés ne soient pas versés pour lui ! La vierge moissonnée dans sa fleur, le folâtre jeune homme, le petit enfant chéri, voilà les tombes qui réclament des larmes et des élégies. Mais Newton appelle des chants de félicitations ; car

il est errant à travers ces mondes innombrables que d'ici-bas il avait si bien décrits ; il les admire, et, dans son admiration, il célèbre leur auteur avec les heureux habitants du ciel ! O gloire de la Bretagne, soit que tu converses avec les anges, devenu leur égal et admis à leurs honneurs, soit que, monté sur les ailes des chérubins, tu suives dans ta course le mouvement des sphères, comparant les êtres avec les êtres, perdu dans le ravissement et la reconnaissance pour cette lumière si abondante qui rayonnait dans ton âme, du sein de la lumière. Oh ! regarde avec pitié l'espèce humaine, cette race fragile et pleine d'erreurs ; relève l'esprit de ce bas univers ; préside à ta patrie déchue, et sois nommé son génie tutélaire ! Relève ses arts, corrige ses mœurs, inspire sa jeunesse ; car cette patrie, bien que corrompue et affaiblie, elle t'a donné naissance, et se glorifie dans ton nom ; elle te montre à tous ses enfants, et leur dit de regarder ton étoile, tandis que dans l'attente de cette seconde vie qui commence, quand le temps aura cessé, ta poussière sacrée dort avec celle des rois, et ennoblit leurs tombeaux.

Voilà, Messieurs, la source un peu surabondante de la belle et neuve poésie que Voltaire, quelques années plus tard, adressait à madame du Châtelet, interprète de Newton. Vous reconnaissez les pensées, les images :

> Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
> Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
> Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent ;
> Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
> . . . .
> Il découvre à mes yeux, par une main savante,
> De l'astre des saisons la robe étincelante :
> L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
> Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
> Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
> Porte en soi les couleurs dont se peint la nature
> Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,

Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?

Vous voyez ce qu'apprenait Voltaire à l'école de l'imagination et de la philosophie anglaises. Londres était pour lui une Athènes un peu sérieuse, où il puisait la force et l'étendue des connaissances plutôt que le goût et la grâce; mais quel trésor d'idées et d'images s'ouvrait devant lui! quel nouvel élan pour cet esprit si libre! il n'est presque aucun écrit de Voltaire où l'on ne trouve la marque de ces trois années de séjour à Londres. Nulle part sa vie ne fut plus laborieuse, plus affranchie du monde, plus occupée de réflexions et d'études : « Je mène la vie d'un rose-croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours caché. » Son *grand œuvre,* c'était de former, d'exercer ce génie si varié, érudit, léger, historique, sceptique, dramatique, fait pour amuser et dominer l'Europe. Pas un moment perdu; il refaisait *la Henriade,* tout en lisant Newton; d'un entretien métaphysique de Bolingbroke, d'une lecture de Pope ou de Swift, il allait aux pièces de Shakspeare méditer ce pathétique terrible, qu'il appelait *barbare,* et dont il reporta l'émotion dans son élégant théâtre. Il étudiait dans Milton et Butler le sublime et le burlesque anglais, et méditait l'esprit encyclopédique dans Bacon. Il s'inquiétait peu du parlement, alors fermé au public; mais parfois, quittant sa solitude de Wandsworth, il se glissait dans quelqu'une des réunions de sectaires, communes à Londres, et dont l'enthousiasme un peu bizarre amusait son incrédulité.

Au milieu de cette vie de poëte et d'observateur, Voltaire entrevit avec joie l'occasion de rentrer en France. Sa moisson était faite. S'il aimait la liberté anglaise, il voulait la France pour y vivre, pour y être applaudi, en dépit de la censure et de la Bastille. Un nouveau ministre, le jeune Maurepas, leva la défense qu'un caprice avait fait mettre ; et Voltaire accourut à Paris avec l'édition de *la Henriade,* et vingt projets d'ouvrages, rêvant ses *Lettres philosophiques,* ses *Éléments de Newton, Brutus, Zaïre, la Mort de César,* et tout le XVIII[e] siècle.

HUITIÈME LEÇON.

Retour de Voltaire en France.—Nouvel éclat de son nom.—Sa grande composition poétique, *la Henriade*.—Du caractère et de l'époque des poëmes épiques.—Affinités de *la Henriade* avec la *Pharsale*, malgré la différence de génie. Idées qui prédominent dans les deux ouvrages ; esprit de controverse, scepticisme.—Défauts et beautés neuves de *la Henriade*.

MESSIEURS,

Voltaire retrouvait la France sous la léthargique domination du vieux cardinal de Fleury ; c'était le même train de choses, une cour brillante, un premier ministre économe et modeste, qui gouvernait despotiquement, et distribuait avec douceur des milliers de lettres de cachet ; une grande ville, où le goût des plaisirs de l'esprit et du luxe allait croissant, et n'attendait plus l'exemple de la cour ; enfin, au lieu de cette aristocratie hautaine, active, occupée, qui formait le gouvernement et l'opposition de l'Angleterre, une noblesse oisive, hors du champ de bataille, et dont la vanité, comme le bon goût, se plaisait aux lettres.

Voltaire se reprit à ces sociétés aimables ; et, commensal familier de Richelieu, ami des seigneurs et des financiers, bientôt amant de la marquise du Châtelet, il fut, plus que jamais, l'écrivain célèbre et lu dans le grand monde. Mais, revenu d'Angleterre avec un sens plus hardi et plus mûr, cette faveur qu'il aimait ne lui suffit pas. Le grand poëte voulait une gloire bruyante

et populaire. Cette pensée lui avait, tout jeune, inspiré *la Henriade,* qu'il rapportait maintenant du pays de Milton, corrigée, agrandie, épique enfin, autant qu'elle pouvait l'être.

« Lorsque j'entrepris cet ouvrage, dit-il quelque part, je ne comptais pas le pouvoir finir, et je ne savais pas les règles du poëme épique. » J'ignore s'il les apprit plus tard, et quelles sont ces règles. Qu'un poëme épique commence par le milieu, et que l'exposition vienne après, dans un récit,

. . . . . In medias res,
Haud secus ac notas, auditorem rapit,

cet ordre peut plaire dans l'*Énéide;* mais ce n'est pas plus une règle, que le songe ou le récit de nos tragédies. Voltaire, d'ailleurs, ne s'est que trop conformé à ces usages, à ces routines épiques, dont il affecte l'ignorance : c'est le défaut même de *la Henriade,* de ressembler à tout ce qui précédait, et surtout à l'*Énéide;* d'avoir une tempête, un récit, une Gabrielle quittée comme Didon, une descente aux enfers, un Élysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un *Tu Marcellus eris,* qui s'applique au Dauphin.

La chose dont aurait dû s'inquiéter Voltaire, ce ne sont pas les règles prescrites à l'épopée, mais les conditions sociales qui lui permettent de naître. Il y a des époques d'enthousiasme, de mœurs naïves et de vertus guerrières, qui ne peuvent s'exprimer et se peindre que dans une épopée. Il y a des époques de corruption fine, d'élégance et de frivolité, qui se résument dans une satire, et dans une chanson. Un grand récit en vers veut s'adresser à des imaginations encore neuves,

qu'on puisse surprendre et émouvoir avec cette simplicité, sans laquelle les longs ouvrages sont insupportables. Là où les imaginations ont perdu cette première candeur, le poëte épique ne saurait naître; il appartient à la jeunesse des nations et des idiomes : seulement, si la nation est rude et l'idiome grossier, on a ces longs récits en vers qui amusaient nos aïeux; si, au contraire, la nouvelle langue est belle et forte dès son origine, on entend la voix du Dante.

Un peuple, une civilisation ne porte en soi peut-être qu'un sujet d'épopée. Pour que l'inspiration revienne, il faut un autre culte, une autre société, un monde renouvelé. L'épopée véritable des temps modernes, notre *Iliade*, c'était l'expédition des croisés. Tous les peuples de l'Europe avaient contribué, de leur sang et de leur foi, à faire naître cette palme glorieuse : un seul a su la cueillir, le peuple même d'où était partie la guerre sainte, et qui la ranimait sans cesse par la voix de ses pontifes. Le Tasse était inspiré de Grégoire VII et d'Innocent III; et l'Italie lettrée du XVIe siècle chantait ce qu'avaient fait, dans l'ardeur de leur foi, les prêtres italiens du moyen âge. La *Jérusalem délivrée* avait dû naître sur la terre privilégiée du catholicisme.

Le christianisme renfermait encore un autre sujet, immense et sans date, contemporain de l'humanité, plutôt que d'une époque. Le génie le féconda et le fit éclore au feu d'une guerre religieuse qui ressuscitait, dans toutes leurs violences, les traditions hébraïques. Le coloris de Milton est aussi vrai et aussi durable que celui d'Homère. L'érudition du poëte a disparu sous la foi du sectaire biblique; il a revu, par l'imagination, le monde primitif, et retrouvé la simplicité par la tradition religieuse.

Ailleurs, un petit peuple de l'Europe chrétienne a-t-il tout à coup porté ses vaisseaux au delà des mers atlantiques, conquis des royaumes aux bords du Gange, dans l'orgueil et l'éblouissement de ces découvertes, un poëte se rencontre pour les chanter : *Vasco de Gama* et les rivages de *Mélinde* seront célébrés par *le Camoëns.* Ainsi naît le poëme épique, plus rare encore que cette fleur qui ne couronne qu'une fois dans un siècle la cime de l'*aloès.*

Cela nous jette bien loin de ces épopées érudites, faites à froid, comme une élégie sans amour, pour imiter le passé, ou traduire ce qu'on n'a pas senti. La Grèce, sur son déclin, eut beaucoup de ces poëmes, et a produit peut-être le chef-d'œuvre de ce genre faux, les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Sans doute, le poëte est trop loin de son sujet; il n'a pas l'enthousiasme de la découverte; son merveilleux est une mythologie d'antiquaire; on sent le grammairien d'Alexandrie. Mais si la couleur épique est recherchée, il y a du naturel dans la peinture de ces passions, qui sont de tous les temps. Le poëme est artificiel, mais le drame est vrai. L'amour et le combat de Médée sont rendus avec une éloquence digne d'inspirer Virgile. Le poëme a d'ailleurs cette brièveté que le goût indiquait, dans un âge qui n'était plus celui des naïfs et longs récits. Il forme, à cet égard, un parfait contraste avec les chants de Nonnus, où tous les vices et tout l'ennui de la fausse épopée sont étalés avec diffusion.

Sans supposer, comme Niebühr, que les premiers temps de Rome aient vu naître de grands poëmes épiques, dont son histoire fabuleuse garde les lambeaux, je croirai volontiers qu'il était passé dans Ennius quelque chose de l'âme d'Homère. Le vieux poëte, avec les

trois langues qu'il parlait, eut surtout l'avantage d'être Romain de cœur et d'accent, et de prêter sa voix à l'enthousiasme des siens. Rome fut son *Iliade*. Il chanta ses guerres, comme les exploits d'un héros, et n'eut d'autre unité que la gloire de ses concitoyens.

Horrida Romuleûm certamina pango duellûm.

A voir quelques fragments épars, on peut juger que non-seulement ses vers, mais ses inventions étaient épiques. Il suffit d'indiquer le songe où Ilia, la mère des Romains, contemple sa postérité. Un doute seulement : le merveilleux, sincère, naïf, fait une grande part du poëme épique; et je ne sais si Ennius et son peuple n'étaient pas déjà trop avancés pour y atteindre. Ennius, recevant le scepticisme de la Grèce vieillie, avait traduit le livre d'Evhemère sur l'origine terrestre et la destinée mortelle des dieux. Comment alors les faire agir en poëte homérique?

La grande œuvre des muses romaines, ce fut l'épopée didactique, l'épopée sans dieux, sans héros, et sans autre fiction que le merveilleux de la nature, le poëme de Lucrèce. Il en devait être ainsi sans doute pour un peuple que la philosophie avait saisi au sortir de la barbarie, et dont elle avait intercepté la jeunesse poétique. Lucrèce rappelle Homère; il en a la grandeur et la magnificence transportées dans un autre ordre d'idées, dans un autre âge de l'esprit humain. Les images des dieux d'Homère ne sont égalées peut-être que par les démentis de Lucrèce, et sa révolte contre leur pouvoir.

Humana ante oculos fœde quum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub relligione.
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,

Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra.
Quem neque fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
Inritat animi virtutem, effringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi.

Quand l'humanité gisait honteusement, abattue sous la religion qui montrait sa tête du haut des cieux, pesant sur les mortels de son terrible aspect, un homme de la Grèce, le premier, osa lever à l'encontre ses regards mortels, et lui résister en face. Ni la renommée des dieux, ni leur foudre, ni le ciel au menaçant murmure, ne l'arrêta. Son courage d'esprit s'en accrut, dans le désir ardent de briser le premier les barrières étroites de la nature. Ainsi la force vive de sa pensée vainquit, et s'élança bien loin par delà les murs enflammés de l'univers.

Quel spectacle illimité pour l'imagination! quel enthousiasme de poëte! Cela ne pèse-t-il pas en sublime autant que la chaîne d'or à laquelle sont suspendus tous les dieux, et qu'enlève Jupiter?

Cette supériorité de la poésie didactique chez les Romains se retrouve dans l'admirable génie et l'art savant de Virgile. L'*Énéide* ne fut pas son œuvre native et inspirée; et c'est pour cela que le grand poëte désespérait de son ouvrage, et s'accusait de l'avoir entrepris follement : *Tantum opus pœne vitio mentis ingressus*.

Il y a cependant une passion vraie dans l'*Énéide*, l'amour de Rome et de sa gloire. La mythologie du poëte est froide et timide; le scepticisme l'avait devancée. En décrivant un conseil des dieux dans l'Olympe, il songeait involontairement à la parodie que

le vieux satirique Lucile avait déjà faite des assemblées célestes, et il en imitait même quelques vers; mais il croit au génie de Rome, et à tous les souvenirs de cette grande patrie. De là ces neuves et touchantes peintures des antiquités du Latium. Le génie simple et mélancolique du poëte se retrouve à l'aise sous le toit de chaume du roi Évandre; il se plaît à peindre ses troupeaux errant aux mêmes lieux où seront les comices et les palais de Rome :

Romanoque foro et lautis mugire carinis.

Ainsi l'*Énéide*, admirable copie de l'art grec dans les premiers livres, est un monument indigène, une épopée nationale dans les derniers. Seulement une nuance d'érudition se mêle à l'inspiration du poëte; il a recherché, il a studieusement découvert des antiquités, plutôt qu'il ne chante par instinct des traditions nationales : par là, même dans la partie la plus épique de son ouvrage, il est moins vrai qu'Homère, que le Dante, ou même que le Camoëns. Comme son style est une exquise imitation de diverses époques, et qu'il tient à la fois d'Homère et du Muséum d'Alexandrie, il a la simplicité que donnent l'art et le goût, mais non cette naïveté primitive des anciens récits. Rien n'était possible au delà; le siècle d'Auguste était trop raffiné pour être épique. Je le suppose par les jugements mêmes du temps :

. . . . forte epos acer
Ut nemo Varius ducit.

Et ailleurs :

Valgius, æterno propior non alter Homero.

Ce *Varius,* qui fait marcher mieux que personne la grande épopée ; ce *Valgius*, qui égale l'éternel Homère, et qui, dès le siècle suivant, était oublié comme *Varius,* n'est-ce pas une raison de croire que, dans la riche élégance de cette époque, on n'avait pas l'idée vraie de la grande tradition chantée qui vit dans la mémoire des hommes et traverse les âges? Plus tard cette idée ne vint pas davantage aux Romains : ils perdirent la politesse du goût, sans remonter au naturel. Nous ne parlerons pas de ces poëmes de Pétrone, de Stace, qui sont à des récits épiques ce que des exercices de rhéteur sont à l'éloquence.

Il n'importe que Stace ait travaillé douze ans sa *Thébaïde,* et qu'il ait adoré la trace de Virgile :

> . . . Nec tu divinam Eneida tenta ;
> Sed longe sequere, et vestigia semper adora ;

rien de plus antipathique à la grande poésie de récit que cette versification laborieuse et recherchée de la décadence romaine. Avec plus de choix et de sobriété dans les ornements, Valerius Flaccus n'est pas moins dénué de naturel épique ; ses formes concises, sa mythologie souvent abstraite et ses sentences philosophiques ne ressemblent pas au langage du poëte qui raconte. Disons vrai · pour trouver un peu de veine épique, il faut s'arrêter à Lucain.

Parmi toutes les objections faites à son ouvrage, le choix d'un sujet historique et récent n'est pas celle qui me paraît fondée; au contraire, c'est par là que sa *Pharsale* a plus de grandeur et de vie que les épopées artificielles de la décadence ; c'est par là qu'il l'emporte sur Stace, son émule en poésie déclamatoire. Au fond, c'est le procédé naturel de l'épopée; ainsi chantait le

vieil Ennius; ainsi nos poëtes du moyen âge; ainsi l'auteur espagnol du beau fragment sur le *Cid*. Seulement l'époque récente choisie par Lucain était bien politique et bien raffinée pour prêter à la fiction. Mais quel grand spectacle n'offrait-elle pas? la révolution de Rome et du monde : et quels hommes pour animer le tableau!

A mon avis, c'est le fond tout historique de la *Pharsale*, c'est la partialité du poëte qui a fait vivre son ouvrage, et l'a sauvé du sort destiné aux épopées savantes nées dans l'arrière-saison des peuples. Les théories de l'art n'y font rien. La *Pharsale* peut manquer aux conditions du poëme épique; elle en a d'autres qu'elle remplit, et qui en font une œuvre à part.

On a souvent remarqué quel intérêt les récits de Tacite empruntent à la pensée secrète de l'historien, à son opiniâtre et douloureux souvenir de la liberté romaine. Il y a là une passion, c'est-à-dire une éloquence : elle est distincte du grand talent d'écrire; elle y ajoute un caractère de plus; et quelquefois, dans la stérilité des événements, lorsque le sujet s'abaisse ou manque, elle supplée au sujet par l'émotion toujours présente de l'écrivain; elle rend dramatique même la nullité du sénat, en s'indignant d'avoir si peu de chose à raconter.

La même passion est dans Lucain : elle vit sous l'emphase et le faux goût du poëte; elle l'inspire parfois admirablement; elle l'anime toujours; et elle est partout un curieux symptôme de l'esprit romain. Je sais tout ce que le bon sens peut alléguer contre le poëte, tout ce que la philosophie de l'histoire peut opposer à la conception même de son ouvrage. La philosophie, surtout dans ses théories récentes, n'aura

point de peine à prouver que la passion du poëte est étroite, son héros mal choisi; que l'intérêt social était du côté de César; que César était le représentant d'un progrès de l'humanité; qu'il devait vaincre puisqu'il a vaincu, et qu'il était le plus grand et le plus utile au monde, puisqu'il devait vaincre. Peu importent ces tardives explications! Le sentiment qui règne dans la *Pharsale* est grand et poétique. C'est le dernier soupir, le dernier vœu de la liberté romaine accusant César sous Néron, et flétrissant l'empire jusque dans son héroïque fondateur.

Que les faiblesses et le courage avorté de Lucain aient trahi, dans sa vie et dans sa mort, les généreux sentiments qu'il ressuscitait dans ses vers; qu'une vanité de poëte plutôt qu'une colère de citoyen l'ait fait conspirateur; qu'il ait mis, sous l'invocation de Néron divinisé, son hommage à la république romaine, ces contradictions d'une époque dépravée, ces misères d'une âme jeune et vaine ne détruisent pas le sentiment qui est au fond du poëme. Là est l'intérêt et le pathétique de la *Pharsale*.

Une autre source d'effets hardis pour la pensée, c'est l'incrédulité philosophique du poëte, cette incertitude tout ensemble et ce fatalisme des époques avancées. Rien de moins épique, selon la loi du merveilleux; mais le domaine de l'imagination se rajeunit par les contraires. Lucain, comme de nos jours Byron, fait sortir la poésie du scepticisme qui la détruit. Enfin, il est éloquent à la manière des rhéteurs, je l'avoue (il n'y avait plus d'autre éloquence); mais en corrigeant leurs fausses couleurs par des traits d'un naturel hardi, et par la grandeur réelle des choses qu'il exprime. De là ces sentences, ces portraits, ces

discours, où, parmi les exagérations du faux goût, éclate un sublime digne d'être recueilli par Corneille.

Malgré les différences entre les âges d'une nation moderne et les époques analogues de la vie romaine, malgré les différences plus marquées entre la raison poétique de Voltaire et la verve peu réglée de Lucain, on sent assez que, si *la Henriade* est un poëme épique, elle ne peut l'être que sous peine de ressembler beaucoup à la *Pharsale,* d'offrir plus de philosophie que de poésie, plus de réflexions que d'images. Voltaire, dans *la Henriade,* c'est Lucain abrégé, tempéré, calmé, Lucain sans figures outrées, sans déclamations, mais aussi moins énergique et moins éblouissant. Le poëte français a, comme le romain, sa passion de controverse. Le catholicisme est pour l'un ce que l'empire était pour l'autre. Tous deux parfois flattent leur ennemi ; mais ils se plaisent aux allusions, aux souvenirs qui le décréditent et l'offensent. Aussi le chant de la Saint-Barthélemy est-il le plus beau de *la Henriade.* Mais cette passion même du poëte s'accorde peu avec le dénouement forcé de son ouvrage, l'abjuration de Henri.

Même contradiction entre les maximes sceptiques dont il sème ses vers, et le merveilleux chrétien qu'il emploie. Le dieu impartial du bonze et du brachmane enverrait-il saint Louis pour convertir Henri IV, au milieu d'un assaut?

A cet égard, il y a moins d'unité dans *la Henriade* que dans la *Pharsale,* et cependant la philosophie répandue dans *la Henriade* est, au fond, la plus grande beauté de l'ouvrage. C'est la seule chose qui vienne naturellement au poëte, qu'il sente et qu'il croie. Tout le reste, voyages, batailles, combats singuliers, exploits de héros, est pour lui une sorte de cérémonial épique dont il s'ennuie, et

qu'il abrége le plus qu'il peut. Mais, par cela même, il le rend d'un médiocre intérêt pour le lecteur : tandis que la description précise du système planétaire jusqu'au vers admirable,

> Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside ;

le tableau de la grandeur anglaise fondée sur la liberté, le commerce et les arts, la satire éloquente de Rome catholique, d'autres traits dans la manière de Tacite, pour peindre une cour digne de Néron, voilà les grandes beautés poétiques de *la Henriade.*

Maintenant, Messièurs, on peut y noter mille défauts cachés sous l'élégance, y relever des vers faibles, de nombreux plagiats de style, un chant d'amour sans passion, des personnages sans drame. Il n'importe ; une part d'originalité est acquise à *la Henriade,* et la conservera dans l'avenir, au-dessous de la *Pharsale :* car le stoïque et silencieux Mornay n'égale pas Caton refusant à Labiénus de consulter l'oracle :

> Quid quæri, Labiene, jubes ? num liber in armis
> Occubuisse velim, potius quam regna videre ?
> An sit vita nihil ?

La brillante peinture du caractère de Guise n'atteint pas ces touches fières et libres qui frappent dans les portraits contrastés de César et de Pompée. Les deux poëtes sont sceptiques ; mais il y a dans le scepticisme de Lucain une inquiétude ardente, une agitation douloureuse qui a son pathétique. Le scepticisme de Voltaire est plus raisonnable et plus froid. A défaut des dieux homériques, qui n'interviennent plus dans l'action, Lucain reçoit de son temps une croyance vague aux visions, aux apparitions, aux prodiges, une sorte de mysticisme païen.

C'est le spectre de la patrie apparaissant éplorée à l'autre rive du fleuve que va passer César :

> Ingens visa duci patriæ trepidantis imago,
> Clara per obscuram, vultu mœstissima, noctem.

C'est Marius levant la tête au-dessus de son tombeau brisé, et mettant les laboureurs en fuite :

> Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas,
> Agricolæ fracto Marium fugere sepulcro.

C'est l'ombre de Julie troublant de ses prédictions fatales le sommeil de Pompée.

On sent que l'imagination de Lucain croit même à la magie, dernière religion d'un siècle dépravé. Le sacrilége Néron y avait ajouté foi, et il avait épuisé les ressources de son génie prodigue et cruel à poursuivre les secrets de cet art menteur. Du temps de César, il n'y avait plus de croyance aux oracles des temples ; mais Sextus Pompée va consulter une magicienne dans les forêts de Thessalie. Elle ranime et fait parler un cadavre, ramassé dans la foule des morts. Que de mélancolie et de terreur dans cette fiction ! Comme ce merveilleux matériel et magique frappe les sens par l'horreur des détails !

> Percussæ gelido trepidant sub pectore fibræ,
> Et nova desuetis subrepens vita medullis,
> Miscetur morti. Tunc omnis palpitat artus ;
> Tenduntur nervi.

Ce prophète, tiré du tombeau, raconte que la guerre civile de Rome a troublé les mânes des vieux Romains. Il y a là de beaux traits :

> Tristis felicibus umbris
> Vultus erat : vidi Decios, natumque patremque,

Lustrales bellis animas, flentemque Camillum

. . . .

Abruptis Catilina minax fractisque catenis
Exultat; Mariique truces, nudique Cethegi.

La place de Pompée est marquée parmi les âm
reuses; mais tous, vainqueurs et vaincus, vont bi
mourir.

Veniet quæ misceat omnes
Hora duces; properate mori; magnoque superbi
Quamvis e parvis animo descendite bustis,
Et romanorum manes calcate deorum.
Quem tumulum Nili, quem Tibridis alluat unda,
Quæritur, et ducibus tantum de funere pugna est.

Ensuite cet homme, las d'avoir un moment re
reste immobile et triste, et redemande la mort:

Sic postquam fata peregit,
Stat vultu mœstu tacito, mortemque reposcit.

Il y a sans doute du bizarre et de l'outré dans
ques traits de cette fiction; mais elle remue forte
l'âme.

Voltaire, en essayant de créer aussi un mervei
sans mythologie, est loin d'atteindre à cette p
de coloris et d'illusion. Prenons pour exemple le s
fice magique des *Seize*, dans le VI[e] livre. Cette fi
était conforme au temps. Ce mélange de supersti
de scélératesse, ces meurtres lâches que l'on cr
impunément commettre en frappant l'image d'u
nemi, tout cela prêtait à la poésie.

Voltaire a bien rendu le trait principal :

De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, et *plus encor de rage*,

De Henri, sous leurs pieds, ils renversent l'image,
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ce roi l'atteinte de leurs coups.

Mais, dans le reste du tableau, rien d'expressif et de fortement coloré :

Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
Portent de mer en mer leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtemps toutes les nations.
. . . .
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème :
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même.

On le sent, l'imagination du poëte n'a été ni complice ni effrayée de ce qu'elle raconte : elle fait des vers élégants, d'ingénieux contrastes.

Le dénouement de cette scène magique a le même caractère :

Les Seize osent du ciel attendre la réponse :
A dévoiler le sort ils pensent le forcer.
Le ciel pour les punir voulut les exaucer :
Il interrompt pour eux les lois de la nature.

On dirait que le poëte s'excuse d'avoir un prodige à raconter, et qu'il veut le rendre tolérable à la raison de ses lecteurs.

Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire.
Des lauriers couronnaient son front noble et serein ;
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.

L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;
L'autel, couvert de feux, tombe et fuit sous la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Voilà, sans doute, de nobles expressions, et un fait merveilleux, tel que l'ont cru voir quelquefois de mystiques conspirateurs, au 4e siècle de notre ère, du temps de Valens et de Julien, dans le combat des cultes et les révolutions de l'empire. Mais la verve épique n'anime pas cette fiction.

Voltaire n'a pas mieux réussi dans le merveilleux allégorique. Combien sa Discorde, occupée de courir de Paris au Vatican, est loin d'avoir le naturel et la vie de cette Discorde que Boileau représente

Encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour entrer aux Minimes.

Le portrait du Fanatisme a plus de vigueur; mais c'est encore une abstraction décrite, plutôt qu'une image sensible.

Voltaire n'emploie avec succès que la simple allégorie de langage, celle qui n'est qu'une métaphore plus vive.

L'enfer est sous leurs pieds, la foudre est sur leurs têtes ;
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

C'est l'expression et le mouvement de Valerius Flaccus :

. . . Tu sola animos mentemque peruris,
Gloria ! Te viridem videt, immunemque senectæ,
Phasidis in ripa stantem, juvenesque vocantem.

Voltaire n'avait pas lu l'*Argonautique*. Mais l'épuisement de la fiction rejetait vers les mêmes formes le talent des deux poëtes.

Voltaire avait à sa disposition le merveilleux chrétien. Mais le poëte du XVIIIe siècle pouvait-il en bien user? Le sujet même en comportait-il l'heureux emploi? *Paris vaut bien une messe. — C'est demain que je fais le saut périlleux.* Ce sont là des mots de caractère qui ne permettaient guère d'entourer de miracles la conversion toute politique de Henri. La pensée intime du poëte, le but philosophique de son ouvrage, le permettaient encore moins. Cette contradiction à part, il faut admirer la belle fiction de saint Louis apparaissant sur la brèche des remparts de Paris pour arrêter le vainqueur. Le langage est vraiment épique:

Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
O fatal habitant d'un invisible monde,
Que viens-tu m'annoncer? . . . .
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père.
. . . .
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur.

En dehors de ces fictions, il y a, dans la théorie même du christianisme, un merveilleux bien fait pour tenter la poésie. Ce n'est pas l'avis de Boileau, je le sais; mais Boileau n'avait vu cette œuvre essayée que par le père Lemoine et Chapelain. Leur mauvais style l'en rebutait; et, d'autre part, sa foi sérieuse et janséniste ne

concevait pas la religion sous un point de vue d'art et de poésie.

Racine n'osait toucher aux mystères chrétiens que dans une version des hymnes. Voltaire n'avait pas les mêmes scrupules ; mais son incrédulité était un autre obstacle : elle ne l'empêchait pas d'exprimer en vers didactiques, avec le mérite de la difficulté vaincue, quelques dogmes chrétiens ; mais elle lui refusait l'enthousiasme qui eût animé ces abstractions de la foi. Dans la préface de sa *Henriade* de Londres, il justifiait avec une circonspection maligne l'exactitude de ses expressions théologiques. La plaisanterie pouvait être piquante ; mais ces détours ingénieux ne mènent pas à la haute poésie.

On a beaucoup loué ces vers sur Dieu :

> Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
> Dieu mit, avant le temps, son trône inébranlable.
> Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
> Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers,
> La puissance, l'amour avec l'intelligence,
> Unis et divisés, composent son essence.

J'ai honte de le dire ; Chapelain, une fois dans sa vie, l'a emporté sur Voltaire.

Aux premiers vers que je viens de lire, ne préférez-vous pas les expressions du poëte tant moqué par Boileau ?

> Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
> Dans le centre caché d'une clarté profonde,
> Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
> Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.
> Une triple personne en une seule essence,
> Le suprême pouvoir, la suprême science,

Et le suprême amour, unis en trinité,
De son règne éternel forment la majesté.

A *la Henriade,* où manque l'imagination religieuse, restait la grandeur historique et la poésie élégante et réfléchie qui appartient au second siècle d'une littérature. Là viennent se placer les portraits, les caractères, les sentences politiques, frappés en vers heureux. C'est là surtout que Voltaire se rencontre avec Lucain ; et s'il le surpasse pour la raison et pour le goût, jamais, comme lui, il n'atteint au sublime.

Lucain a mille défauts ; ses descriptions de la nature, ses récits des événements abondent en fausses images ; mais il peint les hommes avec grandeur, d'un trait vif et rapide. Sa concision est alors admirable.

Faut-il résumer la fortune et le génie de César et de Pompée? quelques mots ineffaçables lui suffisent pour dessiner une situation, achever un caractère :

. . . . Solusque pudor non vincere bello
. . . . . Stat magni nominis umbra.

Vous avez devant les yeux les deux rivaux, et le secret de leurs fortunes diverses.

J'avoue que Lucain ne fait pas parler ses héros aussi bien qu'il trace leur caractère : il leur donne à tous sa propre éloquence, outrée, déclamatoire. La simplicité de César, l'impérieuse brièveté de ses paroles, ne se retrouvent guère dans les discours que le poëte met dans sa bouche. Il rend Caton même rhéteur. Mais de quels traits admirables il peint les mœurs stoïques, et l'âme de ce Romain qui, sans haine et sans amour entre les deux rivaux, n'est ému que sur le sort de Rome et du monde!

. . . Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

. . . .

. . . Urbi pater est, urbique maritus,
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti;
In commune bonus : nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Mornay est le Caton de *la Henriade*. Mais il y a loin de son portrait antithétique et de son rôle de Mentor dans les jardins d'Anet, aux beaux vers de Lucain.

Le portrait seul de Guise est tracé avec vigueur et nouveauté, mais dans un récit, hors de l'action du poëme, dont les personnages secondaires n'offrent aucun de ces traits éclatants qui laissent un grand souvenir.

Et cependant, Messieurs, après les épopées originales, *la Henriade* occupe une première place ; et elle vivra dans notre langue. Tant est grande la difficulté de l'art ! tant il est beau d'avoir approché de quelques degrés vers sa sublime hauteur !

La Henriade, soutenue par le nom de Voltaire et de Henri, traversera les siècles. Elle n'a pas enrichi le trésor de l'imagination ; elle n'apporte pas avec elle quelques-unes de ces physionomies que le poëte ajoute à la liste des êtres qui ont vécu, une Béatrix, une Clorinde, une Armide, un Renaud, un Tancrède. Souvent même elle n'a pas égalé l'histoire ; elle est au-dessous des faits.

L'ingénieuse élégance du XVIIIe siècle ne pouvait rendre, avec leur expressive rudesse, les mœurs de la Ligue ; et Voltaire dédaigne et flétrit ces temps, plutôt

qu'il ne les décrit, dans leur sanguinaire grandeur. Mais il a de beaux mouvements de poésie, et il est inspiré par un sincère amour de l'humanité. Son poëme est, après tout, une œuvre durable. Le feu du génie n'y brille que par intervalles ; mais une civilisation élevée, un art ingénieux s'y fait partout sentir.

Quelle beauté, quelle majesté triste et sévère dans ce début du troisième chant !

> Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
> A tant de cruautés permis un libre cours,
> Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
> Les glaives émoussés manquèrent de victimes,
> Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
> Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats.

Comme la pensée philosophique se mêle à l'intérêt du récit dans ce vers !

> Aisément sa pitié succède à sa furie.

Quelle vérité de pensée et quelle coloris dans la peinture un peu anticipée des Anglais !

> Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
> Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
> Des bouts de l'univers appelle la fortune.
> Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
> Le magasin du monde et le temple de Mars.
> Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
> Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.

Combien cet ordre d'idées et d'images était nouveau dans notre poésie ! Le grand Corneille avait admirablement traduit, sur la scène, le génie de Rome républicaine et les époques du despotisme romain ; mais la politique moderne, les institutions, les lois de l'Eu-

rope était matière inconnue de la poésie. Voltaire fit servir la poésie aux vérités sérieuses de la vie sociale.

Telle est *la Henriade,* monument d'un art ingénieux et d'une époque florissante. Elle a fait mieux connaître un grand roi dont la gloire était restée dans l'ombre pendant la longue apothéose de Louis XIV régnant. Bossuet, à la vérité, dans une *lettre de direction*, disait à Louis XIV d'admirables choses sur la bonté de cœur de Henri et son amour du peuple; mais c'était un éloge secret. La chaire chrétienne, les grands écrivains du XVIIe siècle parlaient peu de Henri. Je ne sais s'ils lui avaient encore pardonné son hérésie. Voltaire le premier fit briller ce nom d'un éclat nouveau, et en opposa les bienfaisants souvenirs à la gloire onéreuse du dernier règne.

Le succès fut grand et retentit dans toute l'Europe. *La Henriade* fut critiquée, vantée, réimprimée sans cesse. Le roi de Prusse voulut en être l'éditeur, et, dans une préface admirative, la mit à côté de l'*Énéide.*

La postérité a réduit beaucoup cette louange; mais *la Henriade,* sans être une création originale, conserve un caractère distinct et une place à part parmi tant d'essais d'épopée.

Une revue anglaise, après un examen fort attentif d'un poëme épique nouveau, couronnait ses critiques et ses éloges par ces mots: « A tout prendre, le poëme épique dont nous venons de donner l'analyse est un des meilleurs qui aient paru dans l'année. » Tel est le fleuve d'oubli qui emporte les épopées modernes. Le *Léonidas* de Glover, *la Colombiade* du poëte américain, les épopées italiennes de nos jours, sont déjà bien loin : *la Henriade* ne passera pas de même; elle a la marque d'une époque et d'un génie.

Voltaire en avait fait le premier instrument de sa mission philosophique; il y avait employé la poésie, surtout à plaire à l'opinion; il y avait gravé, en beaux vers, des principes de liberté politique et religieuse. Ce qui faisait la nouveauté hardie de l'ouvrage en est encore la beauté sérieuse et dernière.

Le monde a beaucoup changé depuis le temps où Voltaire, jeune encore, annonçait, dans un poëme épique, son apostolat de réforme universelle. Une révolution terrible a dépassé de bien loin les premières espérances du poëte, et même tous les vœux de son amère et cynique vieillesse. Elle a brisé, près du catholicisme un moment détruit, la statue de Henri IV, et traité la mémoire du héros protestant comme celle des rois persécuteurs. Une réaction des événements et des esprits a de nouveau tout changé : ce qui était tombé est debout; la religion a repris son empire; la royauté est rétablie; et parmi les souvenirs et les noms qu'elle accuse de ses malheurs, aucun ne lui est plus suspect que celui de Voltaire. Et cependant, Messieurs, quand cette royauté antique, pour inaugurer son retour, vient de relever sur nos places publiques la statue guerrière de Henri IV, le témoignage qu'on a joint au monument, le mémorial qu'on a renfermé dans le marbre nouveau, c'est un exemplaire de *la Henriade*. C'est le génie de Voltaire qui paraît encore aujourd'hui le plus durable gardien de la gloire de Henri.

NEUVIÈME LEÇON.

Tragédies de Voltaire depuis son retour de Londres. — A-t-il profité de Shakspeare comme le grand Corneille des poëtes espagnols?—*Brutus.*—*Eriphile.*—*Zaïre.*—*La Mort de César.*

MESSIEURS,

Dans le riche album de philosophie, de poésie, d'histoire que Voltaire rapportait de Londres à Paris, il y avait des notes sur Shakspeare, piquantes et curieuses. Ce fut le texte d'une de ces fameuses *Lettres sur les Anglais,* dont la publication furtive excita tant de rumeur. Voltaire nous y faisait le premier connaître Shakspeare, comme Newton, comme Locke, comme l'inoculation, comme tant d'autres choses, vulgaires au delà du détroit, nouvelles et hardies pour la France de 1732.

Ce n'était pas que Voltaire eût jugé et employé Shakspeare, comme on le ferait aujourd'hui, si ce grand poëte était encore à découvrir, et si l'on venait à l'apporter tout à coup au milieu des débats et des entreprises de notre esprit d'aventure littéraire. Nullement; Voltaire était toujours élève de Racine en étudiant le théâtre anglais : non-seulement les *unités,* si favorables à la beauté sévère du drame, mais toute l'élégance, toute l'étiquette sociale, adaptées à la scène par l'imitation d'une grande cour, lui paraissaient une loi essentielle de l'art. L'idée ne lui venait pas d'ap-

peler la barbarie une *forme,* d'hésiter entre elle et le goût, de la préférer, même par système, et de l'imposer comme un exemple. Bien plus, il ne se demandait pas si cette barbarie éloquente ne pouvait pas être merveilleuse au théâtre, quand il s'agissait de reproduire et de réaliser des temps et des hommes barbares eux-mêmes, et si elle ne devenait pas une partie de la vérité. On ne songeait pas alors à la fine observation qu'a faite un critique étranger, lorsqu'il oppose le style de l'*Iphigénie* de Racine même au sujet de la pièce, et qu'il se demande si cette exquise politesse de langage et cette pompeuse bienséance s'accordent avec des *sacrifices humains.* L'incomparable esprit de Voltaire était dominé par l'usage. Lui qui trouvait Corneille, même dans ses beaux ouvrages, trop rude et trop négligé, il n'avait garde d'admirer avec excès les beautés plus incultes de Shakspeare. Ses éloges du poëte anglais, éloges dont il s'est repenti dans sa vieillesse, n'étaient que justice rigoureuse, mêlée de moqueries, et parfois un cri d'admiration échappé à la sensibilité du grand artiste.

Il faut l'avouer, en considérant ces migrations, ces mélanges qui agissent sans cesse d'une littérature sur l'autre, et parfois développent l'originalité à la suite de l'imitation même, nous regrettons que Shakspeare n'ait pas eu en France un autre introducteur que Voltaire, qu'il ne nous ait pas été connu plus tôt, à une époque moins avancée de la langue et du goût; enfin, qu'il ne soit pas assimilé à nous, comme un des éléments de notre création théâtrale, au lieu d'être invoqué pour la détruire. Qui de nous, lisant Shakspeare, n'a regretté parfois que Corneille n'ait pas eu ce plaisir, et ne s'est dit que l'art peut-être y aurait gagné?

Pensez, en effet, Messieurs, à ce prodigieux mouvement d'invention et d'énergie théâtrale qui marqua la fin du XVIe siècle, et fut comme le contre-coup poétique de la vie de ce temps, si forte, si agitée, si violente.

Corneille n'en vit qu'un côté; il échauffa son puissant génie à la flamme de Calderon, de Lope de Véga, et même de ces poëtes sans gloire, Guillen de Castro, Roxas, feux errants du ciel espagnol; il leur prit *la merveille du Cid,* don Sanche, Héraclius. S'il se fût également approché du théâtre anglais, si, lorsqu'il commençait à languir, après ses grandes créations, il eût été touché par Shakspeare, avec quelle énergie l'inventeur de Rodogune aurait-il pu reproduire lady Macbeth? Même sur les Romains, n'eût-il pas appris quelque chose dans le *Coriolan* de Shakspeare? et quelles vues sur la forme tragique des sujets modernes son génie neuf et hardi n'aurait-il pas recueillies dans *Richard III,* dans *Henri VIII?* Avec quelle inspirante émulation il se serait reconnu lui-même, il aurait retrouvé son sublime dans la scène mémorable de Talbot et de son fils? Corneille n'avait pas le préjugé de délicatesse qui domina plus tard. Il ne dédaignait pas l'obscurité de nos temps barbares et la rudesse de ces noms qu'on affectionne trop aujourd'hui. Mais, au lieu d'user les restes de son génie à mettre en scène, dans un sujet mal choisi, Rodelinde et Grimoald, que n'a-t-il pu s'aider d'un emprunt à Shakspeare et d'une lutte contre lui?

Dans un temps où la langue était plus maniable, les formes du théâtre moins arrêtées, l'imitation de Shakspeare aurait ouvert de nouvelles sources tragiques. Il n'en fut pas ainsi pour Voltaire. Au théâtre de Londres, il avait été saisi de quelques grands effets de

spectacle et de pathétique. Il avait entendu *avec ravissement*, ce sont ses termes, Brutus, un poignard à la main, haranguer le peuple romain. Sa philosophie s'était plu au monologue sceptique de Hamlet, à ce doute inquiet sur la vie à venir; et une traduction en vers de ce morceau fut une des hardiesses qui, dans ses *Lettres sur les Anglais*, effarouchèrent la *censure*. Mais Voltaire n'eut pas d'ailleurs l'idée d'importer sur notre théâtre une composition de Shakspeare. Les scènes populaires, le naturel énergique et bas, les horreurs sanglantes qui remplissent les drames du poëte anglais, lui semblaient intolérables. La violation de ces mêmes *unités*, qu'il avait défendues contre la Motte, ne le choquait pas moins. Il voulut donc, non pas imiter Shakspeare, mais composer dans le goût anglais, comme il le dit lui-même. Il entendait par là une certaine liberté de pensée, une hardiesse républicaine, et non cette imagination irrégulière et forte, cette action sans règles et sans limites, qui anime le théâtre de Shakspeare.

C'est dans cette vue qu'il écrivit la tragédie de *Brutus*, jouée l'année même de son retour de Londres.

Cette œuvre de l'inspiration anglaise paraîtrait aujourd'hui bien timidement classique. Dans sa préface, adressée à lord Bolingbroke, et semée d'ingénieuses critiques de notre théâtre, Voltaire se vante d'avoir introduit sur la scène les sénateurs en robes rouges allant aux opinions. En vérité, la hardiesse était médiocre. Nous avons vu dans nos assemblées la vive impression, et, comme dit le journal, la *sensation inexprimable* que produit parfois le dépouillement d'un scrutin. Mais au théâtre rien de plus froid que ces votes muets, après lesquels Publicola dit à Brutus :

Je vois tout le sénat passer à votre avis.

Au théâtre, point d'hommes assemblés, point de peuple, si vous n'en faites sortir des traits de passion et de naturel. C'est le grand art de Shakspeare : voyez chez lui une émeute, un forum, un camp, et dites si cette foule n'est pas vivante, et si elle n'est pas un personnage de plus, ou mieux plusieurs personnages sans nom, mais reconnaissables à la passion qu'ils expriment.

Voltaire, dans *Brutus,* a conservé toute la dignité convenue de notre théâtre. Rien de domestique ni de populaire, ni le foyer de Brutus, ni la place publique; des sentiments républicains, un langage noble et ferme qui pouvait s'apprendre à l'école de Corneille, et auquel manquent seulement la rude simplicité et le sublime des *Horaces*.

L'exposition de Brutus n'en est pas moins pleine de grandeur : le langage est élevé, la situation dramatique, et le nœud de la pièce se forme dès la première scène. Les premières paroles de Brutus, son orgueilleux empressement à recevoir dans le sénat l'ambassadeur du roi d'Étrurie, le discours d'Arons, la réponse de Brutus, tout me frappe et me plaît, hormis le silence du sénat. Mais après ce grave début d'une pièce patriotique, fallait-il retomber dans les fadeurs romanesques tant blâmées par Voltaire, et rencontrer tout d'abord un épisode d'amour? Cet épisode est lié artistement à la pièce. L'ambassadeur de Porsenna vient redemander la fille de Tarquin, restée dans Rome comme captive ou comme otage. Elle est aimée du fils de Brutus ; elle devient le mauvais génie qui le force à conspirer : tout cela est suivant la vérité du théâtre,

et n'a rien d'impossible en soi. Mais, je ne sais, Tite Live offrait quelque chose de plus neuf et de plus vrai pour expliquer la conspiration des fils de Brutus : c'était le mécontentement et l'ennui que l'austérité d'une république naissante donnait à des jeunes gens alliés à la famille de Tarquin, accoutumés à vivre d'une façon royale, et regrettant la licence et le faste de leurs anciens plaisirs. Pour un peintre d'histoire et de nature comme Shakspeare, il y avait là peut-être le germe de grandes beautés.

Voltaire s'est arrêté à un lieu commun d'amour ; le jeune Titus brûle pour Tullie ; cette passion portée jusqu'à l'idolâtrie peut seule l'entraîner. Mais alors, comment supposer l'engagement de son frère dans le même complot, sans le même amour, et même sans aucun motif indiqué sur la scène ? N'y avait-il rien de mieux à imaginer dans un sujet où pouvaient se montrer les vagues espérances, les repentirs des ambitions mal satisfaites, les velléités d'entreprises nouvelles, et tout ce chaos enfin qui bouillonne le lendemain d'une révolution ? Il eût été beau de peindre là Brutus inébranlable, et les mécontentements qui fermentent autour de lui, et ses deux fils entraînés, par les corruptions diverses de l'orgueil et du plaisir, dans un complot contre la liberté qu'a fondée leur père.

Mais, dans le drame de Voltaire, les intrigues de l'ambassadeur Arons, et les déclarations, les refus, les coquetteries de Tullie occupent trop de place : il n'y en a plus pour le tableau politique même que Voltaire a voulu tracer, « pour ce drame qui doit plaire, disait-il, à un auditoire patriote et républicain. »

Ce n'est pas que le titre de la pièce et quelques maximes dont elle est semée ne l'aient fait passer pour

un ouvrage hardi, Fréron la dénonçait comme dangereuse pour la monarchie; et dans les mauvais jours de notre révolution, elle fut reprise avec ardeur. La censure de la *terreur* y fit même un singulier changement. Brutus dit quelque part :

> Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
> C'est agir en tyran, nous qui les punissons.

La maxime parut tirer à conséquence dans un temps où on emprisonnait tant de monde au nom de la liberté; et les deux vers furent remplacés par ceux-ci sur le théâtre de la *République :*

> Arrêter un Romain sur un simple soupçon,
> Ne peut être permis qu'en révolution.

Il eût mieux valu, si la chose était possible, faire d'autres changements, et remplacer les amours de Tullie par la vraie peinture des périls et des erreurs d'une liberté nouvelle. Mais il n'importe; Brutus, tout affadi qu'il est par cette tradition d'amour romanesque dont Voltaire accusait notre théâtre, n'en a pas moins de grandes beautés, quand le poëte touche à ce pathétique des sentiments naturels si fécond pour lui. Les derniers adieux de Brutus et de son fils sont d'une éloquence admirable, au-dessus de l'art, égale aux émotions du cœur. Un poëte anglais, Nathaniel Lee, contemporain de Dryden, avait traité ce sujet; et, dans une scène bien chargée de longueurs, il avait jeté quelques mots touchants :

O Titus! laisse-moi te serrer encore une fois sur mon sein, murmurer à ton âme un adieu éternel, au lieu de larmes pleurer du sang, pleurer le sang de mon cœur sur mon enfant; car tu dois mourir, mon cher Titus, mon fils, tu dois mourir.

Mais Voltaire l'avait-il lu? avait-il besoin de le lire? et n'est-ce pas d'une veine de son génie tragique qu'ont jailli ces beaux vers?

O Rome! ô mon pays!
Proculus.... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris pas; sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Avec ces beautés et ces défauts, la tragédie de *Brutus* ne donnait aucune idée du vrai théâtre anglais, du théâtre de Shakspeare. Ce qu'elle imitait réellement, c'était un modèle copié lui-même sur les nôtres; c'était le style élégant et précis d'Addison, et cette dignité fière qu'on peut appeler le langage de cour de la république. L'essai fut d'abord peu goûté : *Brutus* n'obtint qu'un succès médiocre.

Voltaire, en artiste infatigable, voulut tenter une autre voie. Je suis persuadé qu'il songeait aux spectres du théâtre anglais en essayant le terrible sujet d'*Éryphile,* le même que celui d'*Oreste* et celui d'*Hamlet;* mais l'imitation était déguisée, lointaine. Évidemment, le poëte français, s'il prenait à l'*Hamlet* de Shakspeare quelques impressions de terreur mélancolique, croyait avoir besoin de les relever, de les ennoblir par le merveilleux mythologique et la pompe des traditions grecques. A ce prix, il osait se passer d'amour, en demandant grâce pour cette innovation dans un ingénieux prologue.

Éryphile a été abandonné par l'auteur lui-même. Il a traité cette œuvre comme un monument mal bâti, dont les ornements et les matériaux seraient enlevés pour servir à une construction nouvelle. Mais soit *Éryphile,* soit *Sémiramis,* il est curieux de voir comment le poëte classique est tombé dans une faute que Shakspeare n'avait pas faite.

Vous avez en souvenir (car cela ne s'oublie pas) l'exposition de la tragédie d'*Hamlet,* cette heure de minuit, cette plage déserte, ces sentinelles qui causent et se font peur du revenant qui apparaît enfin ; puis, à cette vue, la prière, la conjuration d'Hamlet effaré :

Anges, et ministres de grâce, défendez-nous. Que tu sois un esprit de salut ou quelque démon damné, que tu apportes avec toi un souffle du ciel ou une vapeur d'enfer, que ton vouloir soit malfaisant ou charitable, tu viens sous un si étrange aspect que je veux te parler. Je t'appelle par ton nom, Hamlet, mon roi, mon père, roi de Danemark. Ah ! réponds-moi : ne laisse pas mon âme se briser dans l'ignorance : dis-moi pourquoi tes os, ensevelis en terre sainte, ont forcé leur cercueil ?... Que signifie cela, que toi cadavre revêtu d'une armure, tu viennes revoir les pâles lueurs de la lune, et rendant la nuit plus hideuse, secouer si horriblement nos esprits, à nous pauvres fous, par des pensées au delà des forces de notre âme ? Parle ; qu'y a-t-il ? pourquoi ? que devons-nous faire ?

Alors, loin des regards, sur la cime nue du rocher, entre le ciel et la mer, commence cette révélation formidable du père au fils :

Je suis l'esprit de ton père, condamné pour un temps à errer la nuit, et confiné pendant le jour dans des feux expiatoires, jusqu'à ce que les crimes et les souillures de ma vie soient consumés.

Je ne sais, mais ce langage chrétien donne à toute la vision une vérité terrible. Hamlet apprend le crime secret de sa mère; mais la mission qu'il reçoit n'est pas impitoyable comme celle d'Oreste :

Quoi que tu fasses pour venger cette action, *lui dit l'ombre*, ne souille pas ton âme; ne permets pas à ton esprit de rien projeter contre ta mère : abandonne-la au ciel et à ses remords.

Certes, Messieurs, quand cela fut joué devant les spectateurs pieux et crédules du XVIe siècle, l'illusion de la terreur dut être portée bien loin; et nos imaginations sceptiques même doivent en sentir la force. Qu'a fait Voltaire de cette apparition merveilleuse, aidée par la terreur de la nuit et de la solitude? une scène à grand spectacle : Éryphile, dès longtemps coupable du meurtre de son époux, conduit en pompe à l'autel son fils Alcméon, qu'elle ne connaît pas, et qu'elle veut épouser. Tout à coup l'ombre d'Amphiaraüs apparaît devant le peuple, à la porte du temple :

L'OMBRE.

Arrête, malheureux!

ÉRYPHILE.

Amphiaraüs lui-même! où suis-je?

ALCMÉON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est ce sang qui coule, et quel es-tu?...

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMÉON.

Eh bien, mon bras est prêt; parle : que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe...

ALCMÉON.

Et de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMÉON.

Ma mère... que dis-tu? quel oracle confus....
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.

O Voltaire! brillant génie, prodigieux esprit, quelle leçon de goût n'auriez-vous pas dû recevoir ici de l'inculte Shakspeare?

Est-il rien de plus froidement invraisemblable que ce merveilleux devant tout un peuple et en plein midi? est-il rien de plus faible que les paroles d'Alcméon? Où est la terreur, la solitude, l'égarement, d'Hamlet?

Cependant Voltaire, dans *Sémiramis,* a fait de nouveau reparaître cette ombre en grande compagnie, et encouru les plaisanteries de *Lessing.*

Loin d'accuser Voltaire d'avoir pillé le théâtre anglais, avouons qu'il en a parfois méconnu les richesses. Il n'y voyait qu'une idée à prendre, une étincelle à faire jaillir du caillou brut. Un art plus hardi et plus neuf en aurait tiré davantage.

Toutefois le reproche doit tomber devant l'heureuse, la ravissante invention de *Zaïre.*

Malheureux dans le sujet d'*Éryphile,* Voltaire revint à l'amour, à l'amour furieux, passionné jusqu'au crime. Il donna *Zaïre,* le chef-d'œuvre de son art, le plus applaudi de ses ouvrages, la pièce enchanteresse, comme la nommait Rousseau. Je ne veux ni discuter ce jugement, ni copier l'élégante analyse que la Harpe a donnée

de *Zaïre*. *Zaïre* est dans toutes les mémoires ; jamais la poésie de Voltaire n'eut plus de grâce et de vivacité ! Jamais la faiblesse assez fréquente de son expression ne fut mieux cachée aux yeux éblouis. *Zaïre*, c'est l'*Athalie* de Voltaire ; c'est l'inspiration la plus heureuse d'un génie qui n'était pas fait pour la perfection.

Comment l'idée lui en vint-elle ? J'imagine Voltaire lisant l'*Othello* de Shakspeare, et tout révolté de ces figures outrées, de ces bassesses de langage, de cette férocité d'Othello : quelles images à présenter aux esprits polis du XVIII[e] siècle, et à ces belles pleureuses des premières loges, comme disait Rousseau. Voltaire avait entrevu cependant le profond pathétique du sujet, et voulait en profiter. Mais pour cela il faut tout changer, tout ennoblir : le Maure de Venise, l'officier de fortune, vieilli sous les armes, deviendra le soudan de l'Asie, le jeune et brillant Orosmane. Cette intrigue obscure de garnison qui fomente la jalousie d'Othello, le poëte la remplace par les plus beaux noms et les souvenirs les plus poétiques de notre histoire : saint Louis, la croisade, Lusignan détrôné et mourant dans les fers. Desdémona si soumise, si dévouée à son amour, a disparu devant Zaïre, captive respectée dans le sérail même, fille des rois de Jérusalem, fière avec Orosmane, et lui disant :

> Demain tous mes secrets vous seront révélés.

Il y a loin de cette dignité coquette à Desdémona, fugitive de chez son père et suivant son époux au tribunal de Venise et à la guerre ! Mais la beauté tragique du sujet n'a-t-elle rien perdu à ce changement ? Le pathétique du drame anglais, n'est-ce pas que cette jeune fille qui a tout donné, tout quitté, aimé malgré tous les obstacles, aimé le Maure de Venise, soit tuée par lui comme infi-

dèle? Mais, a-t-on dit, la jalousie d'Othello n'est pas raisonnable après tant de sacrifices. Eh quoi! si elle est née de ces sacrifices mêmes, si elle se nourrit par la comparaison inquiète de tant de beauté, de jeunesse, d'amour, et du front noir et ridé d'Othello, avec quel art, d'ailleurs, quelle science dramatique, Shakspeare a jeté le germe du mal au cœur d'Othello, à l'instant même de son triomphe, et par cette malédiction désespérée du père de Desdémona :

Prends garde à elle, Maure, si tu as des yeux pour voir. Elle a trompé son père, et elle peut te tromper [1].

Ma vie sur sa foi, répond le généreux Maure. Viens, Desdémona, je n'ai qu'une heure pour te parler d'amour, des affaires du monde, et de mes conseils.

Ce langage est d'une galanterie moins gracieuse que les vers :

> Je vais donner une heure au soin de mon empire,
> Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Mais n'y a-t-il pas là quelque science de passion et de vérité?

Je ne serais pas étonné d'entendre un critique anglais soutenir qu'entre les deux pièces l'art le plus profond, l'art des préparations, des développements, des vraisemblances est du côté de Shakspeare. Trouvez-vous, dirait-il, beaucoup d'habileté à faire connaître Orosmane par une solennelle déclaration qu'il adresse à Zaïre sur sa politique, ses desseins, les exploits des soudans ses aïeux :

[1] Crois-moi, veille sur elle; une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
DUCIS.

Mon père après ma mort, asservit le Jourdain, etc...

Et n'y a-t-il pas, au contraire, un art admirable dans la défense d'Othello, disant aux sénateurs de Venise comment il a gagné le cœur de Desdémona, par le récit de ses combats et de ses périls? Quelle exposition que ce plaidoyer!

La Harpe voit à peine, dans le drame de Shakspeare, quelques traits épars dignes d'être empruntés et corrigés par Voltaire. Une étude plus curieuse serait de chercher dans les deux poëtes la marche de la passion qu'ils veulent décrire, pour juger où est le naturel, l'ardeur, la vérité. J'oublie Lusignan et cet admirable épisode enlacé dans la tragédie française; je cherche le sujet même : la jalousie du maître et de l'amant. Je la vois naître, comme dans Othello, de quelques faibles indices :

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?
Il soupirait, ses yeux se sont tournés vers elle...
Les as-tu remarqués?

Loin de ressembler au méchant Iago, Corasmin répond :

Que dites-vous, seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

Et Orosmane s'écrie en beaux vers :

Moi jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
. . . .
Je ne suis point jaloux; si je l'étais jamais....

diction du mariage! etc....Desdémona vient; si elle est fausse, oh! alors le ciel lui-même se moque de nous.

La douce parole de Desdémona, ses soins pour soulager l'abattement d'Othello, ce mouchoir dont elle veut presser sa tête malade, et qui, rejeté par lui, tombe sur la scène, tout cela est loin de notre ancienne étiquette théâtrale; mais pour la jalousie, le mouchoir perdu vaut bien la lettre de Zaïre; et combien j'aime ces interruptions apparentes du mal d'Othello, ces distractions qui nous le renvoient plus malheureux!

Le voilà qui reparaît avec son unique et funeste idée:

Ah! perfide pour moi! pour moi!...

Iago l'attendait, et le reçoit:

Quoi! encore, général! ne songez plus à cela.

Et Othello éclate.

Va-t'en, fuis! tu m'as mis sur la roue. Je le jure, il vaut mieux être tout à fait trompé que d'être informé à demi.

Et dans sa torture d'incertitude, il s'écrie:

Oh! maintenant, pour jamais adieu la tranquillité d'âme! adieu le contentement! adieu les escadrons aux brillants panaches, et la guerre orgueilleuse qui fait de l'ambition une vertu! Oh! adieu le coursier hennissant, le cri de la trompette, le tambour qui excite le courage, la royale bannière, et tout l'orgueil, la pompe et l'appareil des glorieux combats!... La tâche d'Othello est finie.

— Est-il possible, seigneur?

reprend Iago avec cette froideur de scélérat consommé, si bien saisie par Racine dans le rôle de Narcisse. Et

Othello lui répond avec cette fureur aveugle qui donne tant de pouvoir à celui qu'elle menace :

Misérable ! fais ton compte de me prouver que mon amie est une prostituée;... fais ton compte de cela ; mets la preuve sous mes yeux ;... ou, j'en jure par mon âme immortelle, mieux vaudrait pour toi être un chien que d'avoir à satisfaire à ma rage.

Alors commence ce récit d'Iago dont s'est tant moqué Voltaire; récit immodeste, grossier, mais où figure avec art l'incident du mouchoir perdu. De là, Othello retombe devant Desdémona, qui lui demande encore avec une innocente obstination la grâce de Cassio, jusqu'au moment où, tout hors de lui, il redit vingt fois avec fureur ces mots :

Le mouchoir ! le mouchoir !

que la situation a rendus si terribles.

Aimez-vous mieux, Messieurs, les nobles bienséances, les susceptibilités délicates de la pièce française? Orosmane disant à Zaïre :

Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant.
. . . .
Donnez moi votre main ; daignez, belle Zaïre.
. . . .
Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !

Et Zaïre hésitant, cherchant des excuses, nommant les chrétiens, et demandant que cette union soit différée? Orosmane, irrité, ne dit qu'un mot : « Zaïre. » Et quand elle s'éloigne épouvantée, il confie de nouveau sa jalousie au fidèle Corasmin :

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite?

Si c'était ce Français! quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance....
Un barbare, un esclave aurait cette insolence!
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien.
Mais parle; tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage;
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... Tu trembles... tu frémis..
C'en est assez.

Le confident d'Orosmane, aussi ingnifiant que celui d'Othello est infernal, excite cependant la colère du soudan.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes...
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive....

Orosmane s'écrie :

A cet affront je serais réservé.

Et il justifie Zaïre! il veut croire en elle, et il dit ce vers si dramatique :

Ecoute : garde-toi de soupçonner Zaïre.

Le bon Corosmin fait cependant, sur la seconde entrevue de Zaïre et de Nérestan, une réflexion qui rend au sultan toute sa colère :

Qu'il revînt, lui, ce traître!
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître!
Oui, je le lui rendrai;.... mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,

Déchiré devant elle ; et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante !

A cette réminiscence d'un vœu atroce d'Othello, Voltaire ajoute :

Non ! c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon.
Non ! son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs la honte et le supplice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissements sont indignes de moi.

Ces raffinements de fierté délicate conduisent à l'explication d'Orosmane et de Zaïre, aussi noble, aussi gracieuse, aussi parée que le dialogue de Desdémona et d'Othello est terrible et vrai.

Mais, à ne considérer que le but éternel et les formes diverses de l'art, l'œuvre de Shakspeare n'était point surpassée, n'était point reproduite. Bien que le génie du poëte anglais soit un type infiniment moins pur que le génie grec de Sophocle, *Othello* n'a pas gagné plus qu'*Œdipe* aux ornements du goût moderne. Le dirai-je même? l'art tragique, le développement des passions, est moins savant dans *Zaïre* que dans *Othello*, la catastrophe moins vraisemblable, et, partant, moins terrible. Ce soudan si gracieux, si tendre, ce bienfaiteur si généreux, il passe en un moment au dernier transport de la fureur sur la foi d'un billet, sur un soupçon qu'il n'éclaircit pas. Combien, dans le drame anglais, la passion est plus profonde et prise de plus loin ! Elle a son origine dans l'excès même du bonheur d'Othello, dans l'amour trop abandonné, trop facile de la jeune Desdémona ; elle est préparée par ce retour secret sur soi-même, ce lendemain triste et in-

quiet, qui suivent une union d'âge trop inégal ; elle
fomentée par un infernal artifice ; elle s'accroît des im
prudences qui échappent à la candeur même de Des
démona ; elle passe par tous les degrés du soupçon, d
l'inquiétude, de la fureur ; elle s'envenime des bles
sures de l'orgueil et de l'ambition, lorsque Othello s
voit destitué de son rang militaire et remplacé par l
rival qu'il soupçonne ; enfin elle ne connaît plus d
bornes, quand la surprise du meurtre de Cassio arra
che à Desdémona, par la seule émotion d'une vive pitié
des larmes et des cris qui semblent un aveu d'amour
Alors celle dont il a tout reçu, celle qui a [illegible] pou
lui son honneur et son père, celle qu'il a [illegible]
insultée, frappée, Othello peut la tuer : l'h[illegible]
gique est excessive ; mais elle n'a rien de [illegible]
d'invraisemblable.

Encore un mot sur le dénoûment subit que Voltair
oppose à cet art profond du barbare Shakspeare. Qu'O
rosmane soit accablé par l'innocence de Zaïre, aussitô
que Zaïre est morte,

Ah ! Zaïre ! ah ! ma sœur !

l'effet théâtral est grand, malgré cette exclamation
sez froide :

Sa sœur !... Qu'ai-je entendu ?

Mais combien est plus belle, dans l'orig[illegible]al anglais
la conviction de l'erreur d'Othello [illegible]r la b[illegible]
pauvre suivante Émilia, de cette fem[illegible]
l'excès de l'indignation et de la pi[illegible]
de sa jeune maîtresse, emporte j[illegible]u'au[illegible]
qui se fait tuer en attestant la [illegible]tu de [illegible]

Vraie poésie, vraie science du cœur, qui sait ainsi, d'un caractère commun et subalterne, faire jaillir le pathétique par la force du sentiment moral, et par ce cri de vérité dont toute nature humaine est capable!

Othello n'a plus qu'à mourir. Son désespoir est calme:

Je vous prie, dit-il à ceux qui l'entourent, quand vous allez raconter dans vos lettres ces funestes actions, montrez-moi tel que je suis; ne déguisez, n'altérez rien; parlez de moi comme d'un homme qui n'a pas aimé sagement, mais qui a trop aimé; qui ne fut pas aisément jaloux, mais qui, poussé et entraîné perfidement, tomba dans une extrême violence. Dites encore qu'une fois, dans Alep, un méchant Turc, frappant un Vénitien, et insultant la république, je pris à la gorge ce chien de circoncis, et le frappai comme cela.

> Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
> A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
> Dont le ciel ait formé les innocents appas;
> Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes Etats.

J'aime mieux, je l'avouerai, les expressions ardentes et les mouvements d'âme d'Othello.

Mais, hâtons-nous de le dire, si, dans le fond même emprunté de Shakspeare, la jalousie et le meurtre, Voltaire est inférieur pour le pathétique et pour l'art, s'il est moins énergique, moins naturel, moins vraisemblable, il a cependant jeté dans *Zaïre* un charme et un intérêt sans égal. Ce qu'il a créé dédommage de ce qu'il a faiblement imité; et quoique Voltaire ait cru plaisanter en comparant cette pièce à *Polyeucte*, c'est l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui fait l'immortelle beauté de *Zaïre*.

Après le succès enivrant de cet ouvrage, Voltaire revint à son idée d'une tragédie plus austère, et voulut

réaliser ce drame patriotique et républicain qu'il avait admiré sur le théâtre de Londres, et imparfaitement essayé dans *Brutus*. Il supprima les intrigues d'amour, les personnages de femme, et composa dans le goût anglais, dit-il, *la Mort de César*. Les pensées en sont élevées, le langage élégant et fort : c'est une belle étude d'après Corneille et Shakspeare.

Mais là même Voltaire a-t-il perfectionné ce qu'il emprunte au poëte anglais? A-t-il eu, dans toute la force du terme, plus d'art que Shakspeare? nous en doutons encore. Le dictateur César aspirant à la royauté, l'aristocratie romaine réduite à un assassinat, l'âme de Brutus, son sacrifice de César, rien de si grand que cette tragédie toute faite dans l'histoire. On dirait que Shakspeare en a simplement découpé les pages, en y jetant son expression éloquente et ses contrastes habituels de sublime et de grossièreté.

Toutefois, le drame ainsi conçu, avec une liberté sans limites, fait admirablement comprendre les causes et l'inutilité du meurtre de César. Ces plébéiens oisifs de la première scène nous préparent à ce peuple de Rome entraîné par Antoine, après avoir applaudi Brutus, et plus touché du testament de César que de la liberté. Depuis le jeune esclave, réveillé de son paisible sommeil par les insomnies de Brutus, jusqu'au poëte Cinna, massacré dans la rue pour une ressemblance de nom, chaque incident, chaque personnage est un trait de la vie humaine dans les révolutions. Le costume, le langage antique est souvent altéré par ignorance; mais la nature toujours devinée.

Voltaire fait autrement : il choisit dans l'histoire, il la transforme, il invente au delà. Ce vague soupçon que Brutus était fils de César devient le nœud même

et l'intérêt dominant de son drame ; la grande lutte du sénat contre l'empire se cache dans un parricide. Voltaire affirme ce que ne croyait pas Brutus, lorsque, dans son admirable lettre contre le jeune Octave, il s'écriait.

Puissent les dieux me ravir toutes choses, plutôt que la ferme résolution de ne point accorder à l'héritier de l'homme que j'ai tué ce que je n'ai pas supporté dans cet homme, ce que je ne permettrais pas à mon père lui-même, s'il revenait au monde : le droit d'avoir, par ma patience, plus de pouvoir que les lois et que le sénat !

Sans doute Fontenelle et mademoiselle Barbier avaient eu grand tort de faire ensemble une tragédie de *la Mort de César,* et d'y représenter Brutus et César amoureux et jaloux. Mais fallait-il tout réduire, dans un tel sujet, à des entretiens de conspirateurs? L'histoire ne pouvait-elle donner quelque physionomie de femme pure et passionnée, qui se mêlât avec tendresse à ces vertus féroces, et montrât la vie intime du cœur et la paix domestique engagées dans les luttes sociales?

Shakspeare n'y a pas manqué. Près de la conspiration de Brutus, il a placé l'amour conjugal de Porcia, Cette scène, inspirée de Plutarque, me paraît d'une beauté sublime. Brutus s'est levé dans la nuit, tout agité de son projet. Porcia l'a suivi, le presse, l'interroge sur sa santé, sur son silence :

Non, cher Brutus, vous avez quelque chose dans l'âme ; je dois le savoir, au nom de mes droits sur vous ; et je vous le demande à genoux, par ma beauté que vous vantiez autrefois, par tous vos serments d'amour, et par ce grand vœu qui nous a inséparablement unis l'un à l'autre ; dites-moi, vous-même, à moi votre moitié, quel trouble vous accable, et pourquoi des

hommes, ce soir, sont venus près de vous? Ils étaient six ou sept, cachant leur visage, même à la nuit.

BRUTUS.

Levez-vous, noble Porcia.

PORCIA.

Je n'aurais pas besoin de vous supplier à genoux, si vous étiez généreux. Dans le contrat de notre union, dites-moi, Brutus, a-t-il été fait cette réserve que je ne connaîtrais pas les secrets qui vous appartiennent? mon lot est-il seulement de m'asseoir à votre table, de partager votre lit, de vous parler quelquefois? Si cela est, et rien davantage, Porcia est la concubine de Brutus, et non sa femme.

BRUTUS.

Vous êtes ma vraie, mon honorable femme, aussi chère pour moi que les gouttes de sang qui remontent à mon triste cœur.

PORCIA.

S'il est vrai, je dois alors connaître ce secret. Je l'avoue, je suis une femme, mais une femme que Brutus a prise pour épouse; je l'avoue, je suis une femme, mais une femme de bonne renommée; la fille de Caton. Croyez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, ayant un tel père et un tel époux? Dites-moi vos projets; je ne les trahirai pas. J'ai fait une forte épreuve de ma constance, en me blessant moi-même volontairement ici, à la cuisse. Ayant pu souffrir cela patiemment, ne pourrai-je porter les secrets de mon mari?

BRUTUS.

O vous, dieux! rendez-moi digne de cette noble femme. Ecoute, on frappe. Porcia, viens un moment; et ton sein va recevoir les secrets de mon cœur.

Ce n'est pas là, je crois, un amour qui rapetisse la grandeur historique du sujet.

La pièce de Shakspeare et celle de Voltaire sont trop

connues pour permettre une analyse suivie. Marquons seulement quelques différences.

Voltaire, qui n'a pas craint de porter jusqu'au parricide le dévouement civique de Brutus, respecte d'ailleurs le précepte de ne pas ensanglanter la scène; et, dérobant aux yeux tout ce qui se passe dans le sénat, il ne fait connaître le meurtre de César que par le cri lointain des conjurés, et le retour de Cassius, un poignard à la main : car il n'a pas osé sans doute ramener devant le spectateur Brutus couvert du sang de son père. Mais cette précaution même accuse le faux calcul du poëte d'avoir rendu évident et formel ce qui, dans l'histoire, est enveloppé d'un doute sinistre. Pour avoir exagéré l'horreur du drame, il est obligé d'en cacher le héros. Il n'y a plus ce beau contraste de Brutus et d'Antoine, enlevant tour à tour le cœur des Romains. Tout manque de motifs et de vraisemblance. On conçoit mal pourquoi Cassius, qui n'était pas l'ami de César, cède la parole à Antoine, dont il se défie et qu'il accuse devant le peuple romain.

> Il vient justifier son maître et son empire;
> Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
> Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
> Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
> . . . .
> Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

La magnanime confiance de Brutus, sa tendresse de cœur, comme dit Plutarque, sa faiblesse pour la mémoire de César, pouvaient seules expliquer la faute qu'il fit alors en laissant parler Antoine, qu'il avait laissé vivre, contre l'avis des autres conjurés.

C'est en cela que Shakspeare a merveilleusement

conservé, par la vérité de l'histoire, celle du drame. Brutus a reçu les soumissions et le message d'Antoine. Brutus, après avoir frappé le grand homme qu'il aimait, veut que ses restes soient honorés. Il s'adresse d'abord aux Romains pour expliquer son douloureux devoir; mais il introduit lui-même Antoine, et le recommande, pour ainsi dire, de ses dernières paroles. Voilà ce qui rend sublime la péripétie de ce drame oratoire. Et puis quelle vérité dans le langage, quelle intime communication avec le peuple! et comme le peuple parle naturellement à son tour!

BRUTUS.

S'il est dans cette assemblée quelque ami cher de César, je lui dirai que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est armé contre César, voici ma réponse : ce n'était pas que j'aimasse peu César; mais j'aimais Rome davantage. Souhaiteriez-vous de voir César vivant, et nous tous esclaves, plutôt que César mort, et de vivre en hommes libres? César m'aimait, je le pleure; il était vaillant, je l'honore; il était heureux, j'applaudis à sa fortune. Mais il était ambitieux, je l'ai tué.... Quelqu'un est-il assez bas pour souhaiter d'être esclave? S'il est ici, qu'il parle; car je l'ai offensé. Quelqu'un est-il assez stupide pour ne pas vouloir être Romain? quelqu'un est-il assez vil pour ne pas aimer son pays? S'il est ici, qu'il parle; car je l'ai offensé. Je m'arrête pour attendre la réponse.

TOUS.

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi je n'ai offensé personne. Je n'ai pas fait plus à César que vous ne feriez à Brutus. Voici le corps de César dont le deuil est mené par Antoine, qui, bien qu'il n'ait pas mis la main dans cette mort, en recueillera l'inestimable prix de vivre dans une république. Qui d'entre vous n'en profitera pas de même?

Je termine par ces mots : J'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome; je garde le même poignard pour moi-même, quand il plaira à ma patrie de demander ma mort.

Voltaire a traduit presque entièrement ce discours, mais en le plaçant avec moins de vérité dans la bouche de Cassius. Et que fait-il répondre par le peuple?

> Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs sont assurés.

Cela vaut à peu près, pour le naturel, l'antithèse admirative que la Motte faisait répéter en chœur par l'armée grecque, après la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon :



> Tout le camp s'écriait dans une joie extrême :
> Que ne vaincrait-il pas, il s'est vaincu lui-même.

Oh! ce n'est pas ainsi que le poëte anglais s'y prend pour donner une âme à la foule et compléter le drame avec des personnages sans nom. Voici son peuple romain, après le discours de Brutus :

TOUS.

Vive, vive Brutus!

PREMIER PLÉBÉIEN.

Conduisez-le en triomphe à sa maison!

DEUXIÈME PLÉBÉIEN.

Donnez-lui une statue parmi ses ancêtres!

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Faisons-le César!

Faire Brutus César! voilà désormais comment la république est comprise, comment la liberté est reçue par le peuple romain. Sa reconnaissance n'a plus d'autre hommage que sa servitude.

Cependant, autorisé et appelé par Brutus, en mé moire de César, Antoine monte à la tribune. On s'écri autour de lui :

Ce César était un tyran! nous sommes heureux d'en être dé livrés. — Ecoutons Antoine.

ANTOINE.

Amis, Romains, compatriotes, écoutez-moi. Je viens pou inhumer César, et non pour le louer. Le mal que font les hom mes leur survit; le bien reste enseveli souvent avec leurs cendres. Qu'il en soit ainsi pour César. Le noble Brutus vous a di que César était ambitieux : si cela était, c'était une grand faute; et César en a grandement porté la peine.

Je l'avoue, le sublime de l'art me paraît, cette fois encore, du côté de Shakspeare. Voici le début d'Antoine dans Voltaire :

. . . . . Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas, vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui?

Antoine, dans Shakspeare, me paraît d'abo touchant et plus simple. Puis il s'anime. Il rappelle les exploits de César, la couronne trois fois offerte, trois fois refusée. Était-ce de l'ambition? En parlant ainsi, Antoine se trouble, verse des larmes; et, pendant qu'il s'arrête, le peuple raisonne à sa manière.

UN PLÉBÉIEN.

Remarquez-vous ces paroles? César ne voulut pas prendre couronne : donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

Admirable logique !

Antoine continue. Il ne va pas, comme l'Antoine de Voltaire, accuser Brutus de parricide :

> Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
> Brutus, son assassin ! ce monstre était son fils !
> Brutus ! où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !

Rome, qui pouvait abandonner Brutus, mais qui l'estimait, n'eût pas souffert ce langage. Antoine, dans Shakspeare, est artificieux, et non pas déclamateur. Il répète sans cesse que Brutus et Cassius sont des hommes honorables, qu'il ne veut pas leur faire dommage.

Mais voici un papier scellé du sceau de César. C'est sa volonté dernière, son testament. Antoine l'annonce, et ne veut pas le lire. Le peuple de toutes parts demande la lecture.

Nous voulons entendre la volonté de César.

ANTOINE.

Prenez patience, chers amis. Je ne veux pas vous faire cette lecture : il n'est pas bon que vous sachiez à quel point César vous aimait. Vous n'êtes pas de pierre ou de bois. Vous êtes hommes ; et si vous entendez lire le testament de César, cela vous irritera, vous rendra furieux. Il vaut mieux que vous ne sachiez pas qu'il vous a faits ses héritiers. Car si vous devez... Oh ! qu'en adviendrait-il ?

UN PLÉBÉIEN.

Lisez-nous le testament ; nous devons l'entendre. Antoine, vous devez nous lire le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Serez-vous patients ? resterez-vous immobiles quelques moments ? Je crains de faire tort aux hommes honorables dont les poignards ont assassiné César.

UN PLÉBÉIEN.

C'étaient des traîtres.... Eux des hommes honorables! — Le testament! le testament! la volonté dernière de César! lisez-nous le testament.

ANTOINE.

Vous me forcez à lire le testament. Alors, faites un cercle autour du corps de César; et laissez-moi vous montrer celui qui a fait le testament.

Alors il étale la robe sanglante de César, compte et décrit les blessures, nomme chacun des assassins; et les cris du peuple éclatent.

Vengeance! courons. — Brûlons. — Cherchons. — Massacrons. — Ne laisssons pas un traître en vie.

Et c'est Antoine qui paraît les arrêter.

Mes bons amis, mes chers amis, que ma voix ne vous emporte pas à ce mouvement soudain. Ceux qui ont fait cette action étaient honorables. Quelles injures particulières ils avaient à venger! hélas! je ne le sais pas. Ils auront sans doute des raisons à vous donner. Je ne viens pas, mes amis, pour surprendre vos cœurs : je ne suis pas un orateur comme Brutus; mais comme vous le savez bien, je suis un homme simple et franc qui aime mon ami; et ils le savent bien, eux qui me donnent permission publique de parler de lui. Je n'ai ni l'esprit, ni les paroles, ni l'art du débit, ou le pouvoir de l'éloquence pour exciter les passions des hommes. Seulement je dis vrai; je vous dis ce que vous-mêmes vous savez. Je vous montre les blessures de votre bien-aimé César; et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus, Brutus avec le cœur d'Antoine, j'enlèverais vos âmes, et de chaque blessure de César, je ferais sortir une voix qui exciterait jusque dans les pierres de Rome le soulèvement et la révolte.

TOUS.

La révolte! — Brûlons la maison de Brutus! en avant! — Courez! cherchez les conspirateurs!

Cependant l'artificieux Antoine les arrête encore, pour leur réciter le testament de César, les legs qu'il fait au peuple, les dons en argent qu'il assure à chaque citoyen. Il a gardé l'intérêt pour dernier aiguillon de la fureur; et il laisse partir enfin, ou plutôt il lance le peuple déchaîné.

Ce n'est donc pas, Messieurs, un *diamant brut* que Voltaire a taillé, un essai barbare dont il a fait sortir un chef-d'œuvre. Il a sans doute ajouté quelques traits éclatants à son modèle; mais il n'égale point, dans cette scène, la gradation habile et véhémente de Shakspeare. ni surtout ce dialogue de l'orateur et de la foule, ce concert admirable des ruses de l'art et du tumulte des passions populaires.

Qu'après ce beau mouvement,

> Dieux! son sang coule encore!

Antoine s'écrie :

> Il demande vengeance.
> Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
> Entendez-vous sa voix? éveillez-vous, Romains!
> . . . .
> Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
> Des débris du bûcher qui va le mettre en cendre,
> Embrasons les palais de ces fiers conjurés.
> Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

Ce sont là d'assez beaux vers, mais un discours comme tant d'autres. Combien plus originale dans Shakspeare, cette hypocrite modération d'Antoine qui fait éclater des cris de mort, sans en proférer aucun, et qui précipite ce peuple qu'elle a l'air de retenir!

Voltaire n'a donc pas corrigé Shakspeare, comme on

le disait. Peut-être même, dans l'impatience de son goût délicat et moqueur, n'en a-t-il pas senti toutes les beautés : du moins ne les a-t-il pas reproduites. Toutefois cette étude fortifia son génie. Il y puisa quelque chose de ces grands effets de théâtre, de cette manière éloquente et passionnée qui animent ses drames, et en font un grand poëte après Racine.

DIXIÈME LEÇON.

Tradition religieuse du XVIIe siècle conservée dans le XVIIIe. — Ecole janséniste. — D'Aguesseau. — Rollin; ses disgrâces; visites domiciliaires. — Succès de ses ouvrages. — Sa correspondance avec Frédéric. — Ses amis Messangui, l'abbé d'Asfeld. — Louis Racine élève de Rollin. — Sa vie, ses ouvrages de critique. — Le duc de Saint-Simon, janséniste à la cour. — Ses Mémoires.

MESSIEURS,

Le nom de Voltaire nous a d'abord entraînés; il semble que lui seul nous apparaisse dans ce XVIIIe siècle, qu'il a partout sillonné de sa lumière. Nous le voyons dominant, par la poésie, un temps et une civilisation peu poétiques, élégant et timide dans l'épopée, puissant et pathétique au théâtre, fidèle aux traditions du goût, et rejetant toutes les autres. La poésie favorite de Voltaire, celle dont nous parlons le moins, cette poésie sceptique et moqueuse, qu'il osa dès sa jeunesse et qui ne vieillit pas chez lui, est l'image du XVIIIe siècle. Comme la poésie sérieuse de Voltaire, elle avait un autre but que l'art même : elle servait au triomphe d'une opinion; elle flattait la mollesse des mœurs, comme *la Henriade*, *Alzire* et *Mahomet* l'indépendance de la raison : car Voltaire, choqué des abus et non des vices de son temps, eut pour règle singulière de propager la réforme par la licence, et de corrompre les mœurs pour enhardir les opinions.

Mais en marquant cette influence, qui, parée de poésie, d'imagination, d'esprit, grandissait presque seule dans la société française, nous ne devons pas cependant négliger ou méconnaître une autre école qui se maintenait encore par le bon sens et la pureté morale bien plus que par le génie. Cette école avait d'autant plus de force qu'elle se liait à un parti religieux. C'était le dernier reste de Port-Royal. Histoire, philosophie, littérature variée, poésie, cette école, peu nombreuse, avait tout embrassé. Elle se composait de quelques hommes de bien, dans des situations fort diverses, le chancelier d'Aguesseau, au ministère, ou dans sa retraite de Fresne; Rollin dans sa petite maison d'ancien recteur; Racine le fils, dans ses obscures emplois de finance; le duc de Saint-Simon, dans l'entresol de Versailles, d'où ce caustique et profond contemplateur a vu passer Louis XIV et la régence.

Ces hommes semblent les débris épars d'un autre monde, tout différent du monde sceptique, raisonneur, frivole, où régnait Voltaire ainsi annoncé dans Saint-Simon :

> C'était le fils du notaire de mon père, M. Arouet, que j'ai vu bien des fois lui apporter des actes à signer, et qui n'avait jamais pu rien faire de ce fils libertin, dont le libertinage a fait enfin la fortune, sous le nom de Voltaire, qu'il a pris pour déguiser le sien.

Ce n'est pas tout, Messieurs; à côté de ces hommes qui conservaient, en plein XVIIIe siècle, les mœurs graves et les pieuses traditions de l'âge précédent, il y avait une autre école, qui, sans être du XVIIIe siècle par la foi et les mœurs, lui appartenait par la simplicité du bon sens, la haine des nouveautés et une soumission modeste et bourgeoise aux autorités établies

et aux usages reçus, lors même qu'elle n'y gagnait rien. C'était le parti des libres penseurs qui n'étaient pas philosophes, des Crébillon fils, des Prévost, des le Sage. Nous y viendrons tout à l'heure. Mais voyons d'abord ceux qui n'étaient ni philosophes, dans l'acception nouvelle du mot, ni libres penseurs.

Et d'abord, pourquoi cette classe d'hommes honorée par des vertus et des talents remarquables eut-elle alors si peu de pouvoir? Ce ne fut pas seulement par l'impulsion contraire du siècle; mais le génie lui manqua, hormis à Saint-Simon, qui ne s'en servit que pour des Mémoires posthumes. Prenez, en effet, le chancelier d'Aguesseau. Quelle éducation plus complète, sous la discipline d'un père vertueux! quelle science des affaires et de la législation! quelles vastes études de philosophie, d'histoire, de littérature comparée! quels grands emplois noblement occupés, plus noblement quittés! Que manquait-il au chancelier d'Aguesseau? le génie; et par là même, le goût lui a quelquefois manqué. Son esprit, enrichi de tant de souvenirs, avait peu de vues et d'idées. Son éloquence, tant vantée au Palais, n'était qu'une rhétorique élégante. Son savoir et sa piété se consumèrent en vaines querelles sur une bulle, et ne servirent pas à défendre les grands principes que des mains hardies commençaient d'ébranler. D'Aguesseau fut respecté, sans être puissant : il n'arrêta rien, il ne fit obstacle à aucune innovation. Si l'on parcourt ses lettres sur des questions de philosophie et de littérature, on n'y trouve rien d'original. Son ouvrage de prédilection, le *Discours* sur la vie de son père, est sans doute une précieuse image de ces vertus héréditaires dans quelques familles de l'ancienne magistrature. Les faits racontés ont même

un intérêt historique, et peuvent éclairer quelques parties de l'administration de Louis XIV. On y sent ce caractère d'homme de bien, cette fermeté douce que fortifie la religion.

Mais, le dirai-je? un ouvrage dicté par des sentiments si purs est écrit cependant avec peu de naturel, dans un style à la fois trop oratoire et trop raffiné. Le savant et grave chancelier tombe dans le bel esprit. Son expression, ornée et un peu languissante, devient parfois d'une singulière affectation. A-t-il rappelé que son père fut nommé maître des requêtes au conseil d'État; il ajoute avec une gravité coquette : « Les maîtres des requêtes ressemblent aux désirs du cœur humain; ils aspirent à n'être plus; » c'est-à-dire, sans doute, à devenir conseillers d'État.

On a quelque honte de ces mièvreries dans un si grave personnage; et pourtant les dernières pages de ce *Discours* sont belles et touchantes : c'est la mort d'un chrétien digne des anciens jours. Mais auprès de ce lit funèbre, entouré des cérémonies saintes et des larmes d'une pieuse famille, apparaît déjà l'esprit nouveau qui devait partout pénétrer. « Mon père, dit le chancelier, après avoir donné la bénédiction à mon frère et avoir prié Dieu pour lui, ajouta quelques paroles pour lui recommander de n'être pas trop philosophe. »

Ce frère du chancelier ne tint compte des avis de son père. Plein d'esprit et de savoir, mais indifférent à tout, il continua cette vie libre et obscure, alors très à la mode, et qui préparait le règne des esprits forts.

La supériorité de d'Aguesseau, c'était d'avoir vécu dans le XVIIe siècle, d'en avoir connu les grands hommes, d'avoir entendu leur parole. Comme la plupart d'entre

eux, il était attaché à cette espèce de réforme orthodoxe et mitigée, qui naissait de l'Église gallicane, et était désavouée par elle. Arnaud et Nicole sont les maîtres de raisonnement et de morale qu'il cite de préférence; et quoiqu'il ait faibli parfois, et que sa douceur de caractère fût mêlée d'indécision, il était janséniste, autant qu'un ministre peut l'être. Mais qu'avait à faire cette vertu timide, entre un fripon comme Dubois, et un corrupteur comme le régent? Il était tour à tour leur victime et leur instrument. Créé chancelier, puis bientôt privé des sceaux, et exilé dans sa terre, pour s'être opposé au système de Law, il fut rappelé deux ans après, pour mettre par sa probité de l'ordre dans la banqueroute qu'il avait prévue. Il poussa la complaisance jusqu'à soutenir l'enregistrement de la bulle *Unigenitus,* qu'il avait refusé même à Louis XIV. Dans cette cour de la régence, sa faiblesse ne sauva pas sa vertu d'un nouvel exil Rappelé sous le cardinal de Fleury, il fut impuissant à prévenir la persécution religieuse que des intrigants et des hypocrites faisaient éprouver, pour soupçon de jansénisme, à des gens de bien opiniâtres, peut-être les seuls chrétiens d'alors. Mais, renfermé dans le devoir de sa charge législative autant que judiciaire, il fit de belles ordonnances dont s'est enrichi notre droit civil, et donna le modèle de tous les talents et de toutes les vertus, hormis le talent politique et le courage civil.

A la même époque, dans une condition beaucoup moins élevée, un autre homme de bien défendait, avec plus de force et de persévérance, les principes qu'il empruntait, comme le chancelier, aux traditions de Port-Royal. C'était l'auteur du *Traité des Études,*

Rollin, un professeur, un principal; oui, Rollin, que nous croyons avoir fort surpassé par nos méthodes nouvelles, mais à qui Racine recommandait l'éducation de son fils, en disant : « M. Rollin en sait bien plus que moi là-dessus ; » Rollin que le roi de Prusse, le moqueur et incrédule Frédéric, lisait avec goût, et auquel Voltaire lui-même a porté respect :

> Non loin de là Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse ;
> Et quoiqu'en robe on l'écoutait.

Qu'il me soit permis, Messieurs, peut-être en expiation de mon enseignement, et de bien des choses qui m'échappent, de m'arrêter sur l'éloge, c'est-à-dire sur la vie, sur les écrits, sur la vocation unique et touchante de Rollin, sur le souvenir de ce maître si cordialement ami de la jeunesse, si vertueux par bonté de nature et par goût des lettres, véritable saint de l'*enseignement,* qui, mieux que personne, a consacré l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles-lettres, comme on disait alors, et des beaux sentiments.

Aujourd'hui nous sommes tous profanes, même dans notre dévouement à l'instruction de la jeunesse : notre esprit est préoccupé, distrait par mille autres pensées, ambition, vanité littéraire, succès de monde ou de parti. Mais Rollin, l'éducation de la jeunesse, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. Personne ne fut jamais meilleur citoyen, sans le dire, sans le savoir. Le mélange naïf de l'antiquité et du christianisme, les vertus républicaines de ces grands hommes de Plutarque, les vertus soumises et douces de l'Évangile, l'enthousiasme pour le beau lit-

téraire dans l'Écriture sainte, dans Homère, dans Bossuet, la tendresse attentive et paternelle pour l'enfance, l'affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse, toutes ces émotions, réunies dans une âme saine et pure, au milieu de la vie la plus simple, de la plus décente pauvreté, voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable, sans être un écrivain de génie. Sa gloire même, sa gloire qui nous est chère, est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée. Elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent.

Vous savez que Rollin était fils d'un pauvre coutelier, qu'il obtint une bourse, fit d'excellentes études, une rhétorique brillante au collége du Plessis, sous le célèbre *Hersan*, devint professeur lui-même, recteur, principal du collége de Beauvais, et, sans entrer dans le sacerdoce, en eut toutes les vertus et toute la ferveur. Vous savez aussi qu'il écrivit tard le français, à soixante ans, pour achever son œuvre, et pour continuer jusqu'à la fin son apostolat près de la jeunesse. Cependant, Messieurs, sa vie n'est pas là tout entière. Rollin fut persécuté; on le destitua; on le tint pour suspect. L'Académie française, qui estimait ses travaux, n'osa l'adopter. A sa mort, il n'obtint pas d'éloge public. Je vous l'ai dit, il appartenait à ce parti de gens de bien qui furent persécutés comme hérétiques sous l'incrédule régent.

Du temps de Louis XIV, Rollin n'avait pas échappé à l'inquisition religieuse qui attrista les dernières années de ce beau règne. Admirateur d'Arnauld, aimé du cardinal de Noailles, lié à la querelle de l'Université contre les jésuites, il fut poursuivi comme janséniste.

On le força, en 1712, de quitter la direction du collége de Beauvais, il se retira dans une chétive maison du faubourg Saint-Marceau, où il avait un petit jardin dont il décrit, dans une de ses lettres, le berceau de verdure, les deux allées, le petit espalier couvert de *cinq abricotiers et de dix pêchers*. C'est là qu'il vécut pour Dieu et pour l'étude, et que, déjà sur le déclin de la vie, il commença ses ouvrages de critique et d'histoire. Son premier travail, ce fut le *Traité des Études,* monument de raison, de goût, et un des livres le mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. Cet excellent style français, toujours fort rare, était chose inouïe dans l'Université, exclusivement célèbre alors par les harangues latines. Aussi d'Aguesseau, en remerciant Rollin de son bel ouvrage, lui écrivait-il : « Vous parlez le français, comme si c'était votre langue naturelle. »

Je n'analyserai pas, Messieurs, cet ouvrage si connu, mais un peu négligé de nos jours, comme si l'on avait, depuis Rollin, découvert des méthodes nouvelles pour former l'intelligence et le cœur. Hélas ! il n'en est rien : on n'a pas fait un pas ; on ne fera pas un meilleur *Traité des Études*. Nulle part l'éducation par les lettres, la seule éducation complète de l'homme moral, n'a été rendue plus utile et plus aimable. Je n'hésite pas à le dire, avec le *Traité des Études,* bien compris et heureusement appliqué, vous formerez dans votre élève un cœur droit et pur, un jugement ferme et sain, une imagination ornée et animée par les plus naïves impressions du beau.

Rollin, dans ce livre, renversait l'échafaudage des anciennes rhétoriques, et tout cet artifice de procédés oratoires que le génie grec lui-même avait trop réduit

en système, et qui était devenu la plus fausse et la plus puérile des sciences. A ces règles arbitraires, qu'on l'accusa de négliger, il substituait l'intelligence et la vive admiration des grands modèles; il ramenait l'art au bon sens et aux expériences du génie.

Rousseau dit quelque part : « Figurez-vous d'un côté mon Émile et de l'autre un polisson de collége lisant le quatrième livre de l'*Énéide,* ou *Tibulle* ou le *Banquet de Platon ;* quelle différence ! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre? » Je ne sais si la lecture de *Tibulle* est bien choisie, et j'ai quelque doute à cet égard ; mais j'admets encore moins le dédaigneux contraste que fait ici Rousseau, et j'opposerais volontiers à son *Émile,* le *polisson* du collége de Beauvais, l'élève de Rollin. Il n'aura pas été formé à grands frais par un maître destiné pour lui seul, avec des circonstances artificielles et de petits coups de théâtre habilement ménagés; il ne recevra pas de leçon d'un faiseur de tours, aposté par son précepteur; il n'ignorera pas jusqu'à quinze ans son Dieu et son âme; il n'apprendra pas la géométrie avant le catéchisme. On ne l'a pas entouré d'un monde fait pour lui, sous prétexte de lui apprendre à se mieux passer de tout : il est jeté dans la foule, il s'y débat, il y grandit sous la loi d'une vigilante discipline, sous la garde de la religion, partout présente à son jeune cœur, et mêlée à toutes ses études par l'imagination et l'éloquence; il étudie avec une ardeur salutaire les modèles de grâce et de sublime que l'on met sous ses yeux; il est à la fois instruit et candide; et la préoccupation même du savoir prolonge son innocence. Il n'a pas, comme on le dit, appris seulement des mots, mais toutes les vérités intellectuelles, toutes les nuan-

ces morales que renferme la perfection du langage. I a étudié dans le travail de la *traduction* la méthod pour penser. Il a recueilli, ainsi le voulait Rollin mille notions de philosophie, d'histoire, de science naturelles, qui sont comme la matière de l'art de pen ser et d'écrire. De plus, encore enfant par le cœur, i a déjà commencé la vie d'homme par un noviciat d travail assidu. Il a fait avec zèle et persévérance so état d'étudiant comme il remplira plus tard quelqu devoir public. C'est qu'il est élevé pour la société, e non pas hors d'elle, comme l'Émile de Rousseau; e il apprend dès le jeune âge à quel prix elle donne so estime.

Ces maximes d'éducation, Rollin les avait puisée dans son expérience et dans le commerce de quelque amis vertueux. Son *Traité des Études* est une continuation de l'enseignement de Port-Royal. Seulement, so âme affectueuse adoucit l'austérité de l'ancienne écol janséniste, et rend la même pureté plus aimable. I emprunte aussi à cette grande école, sur laquelle Pascal a jeté sa lumière, un goût de sciences et de recherches qui devait étendre l'instruction de la jeunesse. E cela, il était secondé par deux hommes dont le souvenir, effacé sous le torrent des opinions du dernier siècle, mérite d'être rappelé. L'un était Mesanguy, condamné par la cour de Rome en 1761, auteur d'excellents ouvrages de religion et de controverse. Rollin l'avait recueilli dans son collége de Beauvais. C'est sou ses yeux que Mesanguy composa ses beaux extraits d l'Ancien Testament, et son *Exposition de la doctrin chrétienne,* précédée de trois entretiens, où l'on retrouve cette grâce éloquente de quelques-uns des Pères, alliée à des notions précises sur les sciences na

turelles. Mesanguy avait tracé dans un de ses dialogues religieux l'exacte description physiologique dont s'emparait Voltaire dans une épître :

> Demandez à Sylva par quel secret mystère,
> Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
> Se transforme en un lait doucement préparé ;
> Comment, filtré toujours par des routes certaines,
> En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;
> A mes sens épuisés rend un pouvoir nouveau,
> Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau.

Mais, on le reconnaît au dernier trait de ce passage, la science qui fortifiait la foi de Mesanguy armait l'incrédulité de Voltaire. Les livres de Mesanguy sont une des meilleures études qu'on puisse indiquer à la jeunesse. Une méthode parfaite, un style élégant et pur y servent à l'exposition de grandes vérités; et la religion s'y montre partout appuyée du raisonnement.

Un autre ami de Rollin, le compagnon de ses promenades et de ses lectures, ce fut l'abbé d'Asfeld, frère du maréchal de ce nom, qui contribua si glorieusement à la victoire d'Almanza, et parut seul digne de remplacer Berwick. Rollin vécut dans l'intimité des deux frères inséparablement unis. Il allait chaque année passer de longues vacances à leur terre de Colombe, lisant Plutarque et la Bible avec l'abbé d'Asfeld, et écoutant curieusement le maréchal sur la politique et la guerre. L'abbé d'Asfeld, comme Rollin, comme Mesanguy, comme Duguet, qu'il avait aidé dans la composition de quelques ouvrages, était *janséniste;* et malgré la gloire de son frère et ses vertus, il n'échappa point aux *lettres de cachet,* sous le ministère *moliniste* du cardinal de Fleury.

Arraché à tous les siens, l'abbé d'Asfeld passa plusieurs années d'exil dans une campagne éloignée. Témoin de la tristesse du maréchal et de sa famille, Rollin fut ébranlé, et engagea son ami à quelques soumissions, pour obtenir un rappel momentané. L'abbé, regardant son exil comme un ordre de la Providence, et craignant que son retour ne parût un abandon de sa foi, refusa, quoique avec douleur : « Puis-je, après tant d'années, répondait-il à Rollin, rétracter sans infidélité un sacrifice dont l'éloignement de mes proch a fait la portion la plus sensible et la plus méritoire? puis-je renoncer à une promesse qui m'assure de la vie éternelle, pour avoir quitté mon frère et ma sœur? » On dédaigne aujourd'hui les querelles religieuses; mais qui ne s'intéresserait à cette fermeté de conscience et de foi?

L'abbé d'Asfeld soutint avec sérénité son exil, par la prière, la lecture, et cette contemplation des œuvres du Créateur qui inspirait, à la fin du XVIII[e] siècle, les *Études de la Nature*. C'est le sujet d'une lettre charmante, où il raconte à Rollin l'emploi de sa vie solitaire, ses courses à travers la neige, le secours qu'il donne dans les champs aux pauvres femmes qui ramassent des ramées et des feuilles, et aux petits enfants du village. On croirait lire quelques pages des rêveries du *Promeneur solitaire,* n'était plus de simplicité, et une paix du cœur que n'avait pas le philosophe dans la retraite, et que le vertueux prêtre a conservée dans l'exil.

La cause *janséniste*, à cette époque, était malheureusement bien pis que persécutée : elle tombait dans le fanatisme et le ridicule. C'était le temps du diacre Pâris, et de ses miracles défendus par la police et chan-

sonnés par le public. Des hommes graves, des savants, des magistrats croyaient à ces miracles, dans l'espoir d'y trouver une protestation contre la bulle *Unigenitus* et la cour de Rome, à peu près comme Racine et tout Port-Royal avaient, en haine des jésuites, adopté le miracle de la sainte épine. Rollin partagea cette crédulité de conscience ou de parti.

Les miracles n'étaient pas la seule arme des jansénistes : ils composaient force brochures, et les publiaient furtivement, comme avaient paru jadis les *Provinciales*. On accusa Rollin de ces infractions à la censure; et le cardinal de Fleury ordonna des visites dans sa maison et dans ses caves, que *le lieutenant de police* appelait des *souterrains*. La recherche fut inutile, comme on peut le croire; et Rollin, justement offensé, se plaignit au premier ministre, du ton d'un honnête homme qui croit mériter qu'on se fie à sa parole. Le ministre, en mêlant à quelques termes assez flatteurs des reproches indirects sur les assiduités de M. Rollin à Saint-Médard, exprimait le regret de voir un homme de lettres tel que lui ne pas se borner aux choses *qui sont de sa sphère*. C'est un raisonnement commode, et que le pouvoir applique parfois à d'autres matières que la théologie.

Le bon Rollin, sans désavouer aucune de ses opinions, répondit en opposant à tous les reproches sa vie retirée et ses ouvrages.

J'écarte, disait-il, avec une rigide sévérité tout ce qui peut m'en distraire. Je ne fais ma cour à personne; je n'importune point les puissances; je ne sollicite point de grâces, vous le savez, Monseigneur. Il n'y a point de place, quelque lucrative ou honorable qu'elle puisse être, qui soit capable de me tenter : il n'est pas nécessaire de m'en fermer la porte; je m'en exclus

moi-même, pour vaquer sans partage à un travail qu'il semble que la Providence m'a imposé.

C'était son *Histoire ancienne*, dont les volumes se succédaient rapidement, et avec la plus grande faveur publique. Le cardinal se le tint pour dit, et laissa Rollin tranquille, sans persécution ni grâces de cour.

La récompense lui vint d'ailleurs.

Un honnête homme, écrivait Montesquieu, M. Rollin, a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur. On sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France.

Ce succès ne se borna pas à la France. Le nom de Rollin devint célèbre en Europe. On le félicitait de toutes parts; et il est curieux de voir, en 1730, le jeune prince royal de Prusse lui adresser presque les mêmes avances et les mêmes hommages qu'à Voltaire. Était-ce estime sincère et goût naturel pour le bon sens et le bon style de Rollin? était-ce désir de ménager et d'honorer une réputation chère au public? je ne sais. Mais il y a loin de cette correspondance à d'autres lettres de Frédéric. Le jeune prince, à chaque nouveau volume qu'il reçoit, remercie Rollin en termes un peu emphatiques, le compare à Thucydide, le félicite de préparer pour la France un peuple de héros, un peuple de savants, loue sa morale et sa probité, et lui souhaite de pouvoir rendre les rois hommes et les princes citoyens. Rollin, touché de cet honneur, se prit à son tour d'une vive affection pour Frédéric; et, lorsque le prince devint roi, il fut des premiers à saluer son avénement.

Pendant que Voltaire adressait au jeune roi ses flatteuses épîtres,

Quoi ! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore !

. . . .

Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaisirs, tous les *ics* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genséric, Alaric !

Rollin, sur un ton plus modeste, se félicitait de voir les lettres et les sciences monter, en quelque sorte, sur le trône avec Frédéric; et, lui rappelant l'obligation de faire le bonheur des peuples que la Providence lui avait confiés, priait Dieu de le rendre un roi selon son cœur. Frédéric ne put se défendre de quelque ironie, en remerciant son cher, son vénérable Rollin. « J'ai trouvé, disait-il, dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un ami. » Mais le bon Rollin ne vit que les paroles obligeantes, et ce qu'il appelait l'amitié du roi. Il en était tendrement ému, et l'en remerciait avec effusion de cœur.

Les rois, lui écrivait-il, ne se piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis; et il est rare qu'ils en aient de véritables. Votre Majesté n'en use pas ainsi. Elle descend du trône jusqu'à son serviteur, et par là trouve le moyen de se mettre de niveau avec lui, pour en faire son ami. Oui, Sire, je le serai toute la vie. Mais c'est trop peu pour moi; que me reste-t-il encore à vivre! Je souhaite l'être pendant toute l'éternité : cet unique vœu dit beaucoup de choses.

Que la pieuse candeur de cette expression est touchante! L'incrédule Frédéric n'en a-t-il pas souri? Mais combien ce langage est supérieur aux lettres où, trente ans plus tard, Frédéric et d'Alembert vieillis se lamentent sur leurs maux d'estomac, sans grand intérêt l'un pour l'autre, et voient dans les infirmités qu'ils

se racontent le gage de leur prochaine rentrée dans le néant.

La pure et sublime croyance qui brilla sur la vieillesse et sur toute la vie de Rollin est aussi l'âme de son ouvrage. C'est elle, c'est la foi à la Providence, à l'immortalité, à la vertu, qui a répandu dans ses récits un charme singulier de douceur et de gravité. On sait combien il traduit les anciens, combien il copie même parfois les modernes; et cependant sa composition est une et animée. Il manque de critique et même d'érudition ; il ne choisit pas toujours bien ses autorités; il ne connaît pas l'art ingénieux de tirer, par conjecture, des moindres textes quelques inductions pour l'histoire. On dirait même qu'il a quelquefois ignoré ou négligé de précieux détails, clairement indiqués dans les monuments antiques. Loin d'avoir le plus léger doute sur la série des rois de Rome, qui, de nos jours, sont devenus des mythes ou symboles, il prend tous les faits, comme les donne Tite Live; il suppose Porsenna et les Gaulois vaincus, sans souci des textes contraires de Pline et de Polybe. Enfin, si la simplicité abondante et la candeur de sa diction semblent s'allier heureusement aux couleurs primitives d'Hérodote et aux temps qu'il décrit, on ne peut nier qu'elles ne rendent faiblement la vie guerrière et agitée des républiques anciennes, et qu'elles n'altèrent ces fortes vertus et ces grands caractères par un ton habituel de bonhomie modeste.

Toutefois son *Histoire ancienne* et ce qu'il a composé de l'histoire romaine donnent une idée généralement vraie de l'antiquité, à peu près comme madame Dacier fait mieux sentir Homère que ne le font des traducteurs plus exacts ou plus éloquents. Conseillez donc à

la jeunesse de lire les longues histoires de M. Rollin; ne les abrégez pas : les détails avivent le souvenir, et sont la poésie en même temps que la vérité de l'histoire.

Le plus célèbre élève de Rollin fut Louis Racine, le bon versificateur fils du grand poëte, comme a dit Voltaire. Nous ne le considérons, en ce moment, que sous le point de vue de l'érudition et de la critique. Il a été, dans les lettres comme dans la morale, un des derniers et des meilleurs héritiers de Port-Royal. Aux traditions les plus pures du goût, il mêlait une curieuse variété d'études. Versé dans l'antiquité et les langues modernes, connaissant Lope de Véga et Shakspeare, comme Sophocle, il avait beaucoup comparé, sans théorie subtile et sans admiration paradoxale.

Ses réflexions sur la *poésie* et sur l'*art dramatique* sont écrites avec un grand charme de simplicité. On voit que l'auteur aimait avec passion la chose dont il parle. Dans son admiration des beautés de l'art, il entre souvent aussi un intérêt de cœur, une piété filiale. Cet exemple n'était pas inconnu dans l'histoire des lettres. Dante a été commenté par son fils; et l'on recherche encore avec intérêt cette interprétation domestique. Bien que ce commentaire, un peu sec et dogmatique dans la forme, s'occupe surtout de théologie, on y reconnaît parfois l'héritier du sang, à la vive intelligence des pensées du poëte; et tous les commentaires si savants, si subtils, que les beaux esprits des âges suivants ont accumulés sur la *Divina Comedia*, sont restés bien loin de cette glose première et naïve.

Dans l'analyse que Louis Racine fait du théâtre de son père, la critique n'est pas fort élevée, fort étendue. L'attention aux formes du style peut sembler minu-

tieuse. Dans un siècle rude et prétentieux, on doit surtout dédaigner cette critique, comme on a perdu le secret de cette langue admirable. Mais l'homme de goût trouvera dans les remarques simples et modestes de Racine, plus à apprendre et à méditer que dans les théories conjecturales de l'art : c'est le génie commenté par cette justesse de sens et cette vérité d'impression qui lui sont analogues, même en restant loin de lui.

Ces réflexions diverses, ces remarques de style et de goût sont précédées des *Mémoires sur la vie de Jean Racine,* monument de famille qu'a lu la postérité. Quoique Louis Racine fût encore dans l'enfance quand il perdit son excellent père, un souvenir plein d'attendrissement anime toute cette biographie. On y voit la vie de ces grands hommes du siècle de Louis XIV, à partir de Port-Royal, leur école. De tels Mémoires sont purs et sévères, comme le cœur qui les dictait: et le respect filial n'y pouvait rappeler aucune anecdote sur la jeunesse passionnée de Racine, quand même l'autorité janséniste aurait permis de tels souvenirs. Mais quelques mots, à demi voilés, ont un grand charme.

Oui, mon fils, il était né tendre; et vous l'entendrez dire assez. Mais il fut tendre pour Dieu, dès qu'il revint à lui. La passion des vers égara sa jeunesse, etc.

On peut sourire des pieux efforts de Louis Racine pour faire croire, et se persuader à lui-même, que son père n'a jamais cédé à la passion de l'amour et que la vive sensibilité qui anime ses ouvrages n'était qu'un prodigieux talent d'imitation. Il faut l'entendre nous prémunir sur ce point contre le témoignage impru-

dent de madame de Sévigné. Combien cette discrète pudeur est préférable au minutieux étalage des confessions modernes, et à cet enregistrement historique des moindres faiblesses d'un homme illustre! Combien même n'a-t-elle pas plus de vérité! car c'est la puissance d'une âme passionnée, et non le facile empressement à céder aux passions, qui sert bien le génie.

Corneille, dans une vie étroite et bourgeoise, a trouvé les plus sublimes accents de l'héroïsme et de l'amour. Racine, avec une âme tendre, contenue par une vie studieuse, par l'ardeur de la gloire, et par le joug à demi rejeté des leçons de Port-Royal, mit plus de feu et de passion dans ses vers que n'en donnaient à Byron les courses d'une vie aventureuse et l'emportement du plaisir. Et quand Racine eut renoncé, par scrupule, aux peintures ordinaires du théâtre, un autre ordre de sentiments et de poésie n'est-il pas né pour lui de la simplicité même de sa vie chrétienne et retirée?

Mon père, dit Louis Racine, était de tous nos jeux. Je me souviens de processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé; et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec nous, portait la croix.

N'est-ce point dans la candeur de ces amusements que Racine a trouvé ces vers si nouveaux?

> . . . . . Quelquefois à l'autel
> Je présente au grand prêtre ou l'encens, ou le sel;
> J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
> Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Les détails de cette vie de Racine si simple et, comme nous dirions, si prosaïque, reçoivent un nouvel intérêt de quelques peintures de cour qui s'y trou-

vent mêlées. De madame Racine, qui, belle et pieuse, ne connaissait pas un vers des tragédies de son mari, on passe à l'altière Vasthi surprenant, au chevet du lit de Louis XIV, madame de Maintenon qui écoutait, seule avec le roi, une lecture de Racine. Un personnage qui anime la scène de ces Mémoires, et qui est là comme le censeur public, c'est Boileau, avec son inflexible probité d'homme et de critique, sa franchise sans gêne, sa droiture étourdie, même à Versailles. Il fait d'autant mieux ressortir l'exquise élégance, le charme d'imagination et de douceur qui brillait dans chaque parole de Racine, et en faisait, hors des lettres même, un autre Fénelon, non moins délicat, non moins fier, également touché des malheurs du peuple, également disgracié pour cet amour du bien qu'on appelle chimère.

On a souvent rapporté l'anecdote de ce Mémoire politique composé par Racine, et qui fit dire à Louis XIV avec humeur : « Parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre d'État ? » Louis Racine nous raconte le chagrin et les inquiétudes que ce mot répété donnait à son père. Pauvre Racine ! il n'était plus reçu dans le cabinet du roi ; il n'allait plus chez madame de Maintenon. Déjà suspect de jansénisme, il se voyait accablé sous un tort plus grave et plus rare, le tort d'avoir osé réfléchir sur les affaires du temps. Se promenant un jour tristement dans le parc de Versailles, il put enfin s'approcher de madame de Maintenon, qui le reçut avec bonté et lui promit son appui. Mais Racine, mêlant ses pensées pieuses et ses regrets de cour, prenait peu d'espérance. « Je sais quel est votre crédit, Madame, disait-il ; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte fille demande

toujours pour moi des disgrâces, des humiliations et des sujets de pénitence ; et elle aura plus de crédit que vous. » A ce moment de l'entretien, on entendit le bruit d'une calèche. « C'est le roi qui se promène, s'écria madame de Maintenon ; cachez-vous. » Racine se cacher, au passage du roi dont il avait illustré le règne! Il obéit, comme à l'accomplissement des pieuses prières de sa tante, la sainte religieuse du Port-Royal; mais il revint de Versailles la mort dans le cœur.

Les derniers moments de Racine, son testament, sa sépulture à Port-Royal, l'effroi conservé dans sa famille pour la gloire des lettres, la comparution de Louis Racine devant Boileau, quand le jeune homme est soupçonné par sa mère de se déranger jusqu'à faire des vers, tout cela fait des Mémoires sur Racine un tableau de mœurs inimitable. C'est un filon de l'or pur du XVII[e] siècle, qui se prolonge dans l'âge suivant.

Resté sans fortune, avec l'amour des lettres, Louis Racine, marié de bonne heure, passa vingt-cinq ans dans les emplois de finances. Il n'y avait plus pour la poésie cette protection magnifique de Louis XIV; et le nom glorieux de Racine servait moins au jeune poëte que la note de *jansénisme* ne pouvait lui nuire. Il vécut loin de la faveur et de la cour, dans l'intimité de quelques hommes pieux et lettrés.

Le plus illustre de ses appuis était d'Aguesseau. Un moment Louis Racine, accusé de quelque faiblesse de jeune homme, craignit le refroidissement de cette noble amitié. On ne peut lire sans émotion, dans la correspondance du chancelier, la lettre qui rappelle Louis Racine à Fresne ; car d'Aguesseau n'était plus à la cour ; et c'était de la maison d'un exilé que le jeune poëte tremblait d'être exclu.

Racine trouva dans la noblesse parlementaire un autre ami également attaché aux traditions littéraires et religieuses du XVIIe siècle : c'était Lefranc de Pompignan, que la terrible raillerie de Voltaire rendit presque ridicule, et qui fut cependant un magistrat aussi indépendant qu'éclairé, et un citoyen courageux. Lefranc de Pompignan avec sa *Didon* se crut un moment le rival de Voltaire ; et l'illusion était grande ; mais il n'en fut pas moins un homme de talent et de goût, auteur de quelques vers admirables, et un des hommes du XVIIIe siècle qui connurent le mieux l'antiquité.

Jusqu'ici les écrivains que nous rencontrons dans le XVIIIe siècle fidèles aux doctrines de l'âge précédent, se recommandent plutôt par la sagesse d'esprit et la pureté du goût que par l'éclat du talent. Mais à la même époque écrivait, dans la langue et l'esprit du XVIIe siècle, un des génies les plus originaux de notre littérature, le premier des satiriques en prose, inépuisable en détails de mœurs, et qui peint d'un mot, comme Tacite, créateur d'une langue tout à lui, et, sans correction, sans ordre, sans art, admirable écrivain.

Cet homme est le duc de Saint-Simon, avec son ardente curiosité, sa fièvre de cour et sa justesse de coup d'œil dans le feu de la passion. Il complète notre esquisse morale de cette colonie janséniste, conservée dans le XVIIIe siècle. Il n'est pas plus entaché des souillures de la régence, qu'il ne s'était courbé sous le sceptre de Louis XIV. Il va d'un siècle à l'autre, la tête haute, l'esprit libre ou dominé seulement par les préjugés de son choix. Il est pétri de contradictions. Il aime le *jansénisme* à Port-Royal, le hait au parlement, déteste le pouvoir absolu, même dans Louis XIV, et ne conçoit la liberté que pour *les ducs et pairs*. Il

se trompe souvent quand il agit, quand il conseille; mais quel connaisseur des hommes quand il ne faut que les peindre! De Fénelon jusqu'à Dubois, que de caractères du vice et de la vertu, que de contrastes, que de nuances, admirablement saisis, que de surprises faites à notre nature! Comme il se complaît, comme il se dilate dans l'approfondissement d'une âme humaine! comme sa verve d'indignation le rend attentif à tout, et comme sa malignité devine juste, même en exagérant!

Vous figurez-vous ce spectateur si intelligent et toujours ému, assistant à soixante années de cour, de fêtes, d'intrigues, déchiffrant sans cesse les intentions, et copiant, avec une ardeur toujours égale, les personnages si divers qui posent devant lui?

Le fade et froid Dangeau s'était occupé du même travail, et avait écrit chaque soir, pendant cinquante ans, son journal de la cour. Mais il faut voir comme Saint-Simon ressuscite toutes ces figures mortes sous la plume du vieux courtisan. Lisez les notes que Saint-Simon a jetées à la marge du journal de Dangeau : son expression électrique met en mouvement tout cet ossuaire de cour.

Quant aux propres Mémoires de Saint-Simon, formant des annales suivies, même dans une publication incomplète et par extraits, ils ont offert la plus expressive histoire du XVIIe siècle, et, pour ainsi dire, une nouvelle forme, une variété caractéristique de son admirable littérature. On y trouve, en effet, une éloquence de plus, l'éloquence qui manquerait encore, même après Pascal, Bossuet et Sévigné, le style de cour dans un homme de génie, le style sans frein dans un homme plein d'honneur et de vertu; enfin, ce qui

est plus rare, cette entière sincérité de l'écrivain, c
âme mise à nu par le récit dans un travail solitaire (
ne s'adresse qu'à l'avenir.

Ce sont là, en partie, les [illegible] ri des
Mémoires de Saint-Simon. Il a' [illegible] qu [illegible] n [illegible] ma à [illegible]
poque où mourut Louis XIV. C' [illegible] le [illegible] a
que surtout qu'il écrivait ses [illegible]
inédits et sans influence sur l' [illegible] j [illegible] 'aux
nières années du XVIIIe siècle. Vol [illegible] e, [illegible] ne
en avait eu connaissance, et avait promis en [illegible]
tisan de les réfuter. Après lui, Marmontel en ti [illegible]
ques demi-pages originales, pour animer s [illegible] s-
sants Mémoires de la régence. Et enfin, dans [illegible] grand
éclat de publicité de 1789, on en fit p [illegible] p [illegible]
volumes confusément extraits. Puissio [illegible] no [illegible] m j
les posséder entiers, sans retran [illegible] nt et [illegible] car-
tons [1] !

[1] Ce vœu, si souvent exprimé, s'est accompli avant même la nouvelle révolution, qui a donné plus d'essor à toute publicité. En 1829 parurent les premiers volumes de la belle et complète édition des *Mémoires de Saint-Simon*, recueil incomparable et dont l'ensemble renferme beaucoup de parties égales ou supérieures à tous les fragments choisis qu'on en avait tirés jusque-là. C'est le vrai *Siècle de Louis XIV* : l'ouvrage de Voltaire n'est qu'une brillante esquisse et un panégyrique. Je n'ai pas voulu cependant allonger ici mes anciennes observations sur Saint-Simon, de peur de répéter et d'affaiblir ce qu'a dit cette année un jeune et célèbre professeur dans plusieurs de ses spirituelles et piquantes leçons. Je souhaite seulement de voir publier toutes les notes de Saint-Simon sur Dangeau, comme nous avons maintenant tous ses Mémoires. La publication que M. Lemontey a faite de ces notes n'en renferme qu'une partie, choisie avec goût, mais dans une intention presque unique, et tout ce qu'a écrit Saint-Simon en fait de peinture de mœurs et d'anecdotes mérite également d'être connu. On peut négliger seulement quelques *Dissertations* et *Considérations* où son génie l'a-

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle.

Les archives même du Vatican, le saint des saints en fait de diplomatie, sont venues à Paris, et chacun a pu les consulter. Les archives de nos affaires étrangères ne garderont pas indéfiniment leurs trésors. La censure, qui n'est jamais bonne, est surtout bien inutile envers le passé. A la distance d'un siècle et d'une révolution sociale, les indiscrétions et les médisances n'ont aucun danger, et elles renferment souvent une portion de vérité qui n'est plus que de l'instruction sans scandale.

bandonne, où son expression s'embrouille et languit; car il est bien moins publiciste que peintre de mœurs et grand écrivain.

ONZIÈME LEÇON.

Autres prosateurs de l'ancienne école dans le XVIIIe siècle. — Romanciers classiques; moralistes : le Sage. — Prévost. — Madame de Tencin. — Mademoiselle de Launay.

MESSIEURS,

Dans son catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, Voltaire a jeté le nom de le Sage, avec ces mots d'une brièveté tant soit peu dédaigneuse : « Son roman de *Gil Blas* est resté, parce qu'il y a du naturel. » La première partie de *Gil Blas* parut, en effet, l'année même de la mort de Louis XIV; mais, par le génie plutôt que par la date, ce livre appartient à l'âge littéraire dont il marquait la fin. Le Sage doit être compté parmi les écrivains les plus purs et du goût le plus vrai dans notre langue. Si c'est là ce que Voltaire a voulu dire, l'éloge est juste : « Son roman de *Gil Blas* est resté, parce qu'il y a du naturel; » oui, du naturel, ce don précieux qui manquait à plusieurs hommes de talent du XVIIIe siècle.

A cet égard, le Sage, dans sa vie obscure et modeste, sans prétention de secte ou de parti, fut un modèle à part, un classique de bonne plaisanterie et de bon sens, qui descendait en droite ligne de Molière, et avait emprunté la judicieuse et fine observation de la Bruyère, avec plus de simplicité dans l'expression.

Mettons-le donc à part, comme un de ces prosateurs

de l'ancienne école qui, dans le XVIII[e] siècle, conservèrent le goût du siècle précédent.

Né en 1668, à Vannes en Bretagne, le Sage, après d'excellentes études chez les jésuites de cette ville, et quelques années perdues dans un obscur emploi de finances, vint à Paris chercher fortune, et fit, parmi d'autres essais littéraires, une traduction des lettres d'amour du *sophiste grec Aristenète :* singulier début d'un écrivain si naturel! Bientôt, par le conseil d'un ami, il étudia la langue et la littérature espagnoles, mine abandonnée depuis Corneille. Il n'en tira d'abord que de petites comédies bien écrites, mais d'un effet médiocre, et une traduction de la mauvaise suite de *Don Quichotte,* par Avellaneda.

Soit que l'amour du plaisir ou les embarras de fortune, ou le goût de libres études, ou peut-être toutes ces choses à la fois aient occupé la jeunesse de le Sage, il fut de ces hommes dont le talent ne paraît que dans leur maturité. Il avait quarante-cinq ans quand il publia le *Diable boiteux,* et cinquante quand il fit jouer *Turcaret.*

Dans la langueur et l'ennui où s'éteignaient les dernières années du siècle brillant de Louis XIV, la vive satire du *Diable boiteux* eut un prodigieux succès; le titre et le fond étaient pris de l'espagnol, mais rajeunis par des allusions toutes contemporaines. L'édition fut enlevée rapidement; et deux jeunes seigneurs se disputèrent, l'épée à la main, dans la boutique du libraire, le dernier exemplaire de ce livre, où la cour était si bien peinte.

Animé par cette faveur publique, le Sage fit son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de la comédie-roman, *Gil Blas*. Puis, en vieillissant, il traduisit ou imita de l'es-

pagnol *Gusman d'Alfarache*, *Estevanille*, *le Bachelier de Salamanque*. De là, sans doute, le procès littéraire fait à le Sage sur la propriété de son meilleur roman; car de nos jours encore, une prétention nationale lui dispute son *Gil Blas*, en disant : « Il nous a pris même ses plus médiocres ouvrages; à plus forte raison son chef-d'œuvre ; » raisonnement d'après lequel les Espagnols pourraient soutenir que le Sage, ayant emprunté deux de ses petites comédies du *Point d'Honneur* et de *Don César*, a dû leur prendre aussi *Turcaret*.

Un mot, Messieurs, sur cette controverse qui, bien comprise, est un honneur sans exemple pour le Sage. Jamais, en effet, dans ses simulations de mœurs étrangères, ces contrefaçons de costumes admises en littérature, on ne vit l'art porté si loin, que le peuple imité se prétendît lui-même l'auteur de l'imitation, et prît la fiction à la lettre. C'est là pourtant ce qui est arrivé de *Gil Blas* et des Espagnols. Dans le siècle dernier, un homme d'esprit de cette nation, le père Isla, bon prédicateur et assez bon romancier, soutint que l'ouvrage de le Sage avait été volé d'un manuscrit espagnol inédit, et, pour grande preuve, le retraduisit sous le titre fanfaron et bien espagnol : « *Les Aventures de Gil Blas de Santillane*, volées à l'Espagne par M. le Sage, restituées à leur patrie et à leur langue naturelles par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. » Le père Isla n'indique pas, à la vérité, le manuscrit original; il n'emploie que des inductions, et parfois les plus contradictoires.

Le Sage a-t-il admirablement peint le duc de Lerme, et le comte d'Olivarès; « Voyez, s'écrie le père Isla, le vol est évident. Un Espagnol seul pouvait si bien connaître nos ministres. » Le Sage est-il tombé dans quel-

qu'une de ces erreurs de lieux et de distance dont les livres seuls ne préservent pas ; « Voyez, dit le père Isla, quelle ruse pour cacher son vol, pour en effacer la trace ! c'est l'artifice de Cacus. »

De tout cela, Messieurs, il faut conclure seulement l'admirable vérité et le succès universel du *Gil Blas,* traduit dans toutes les langues, revendiqué pour espagnol en Espagne, et reconnu indigène en France pour la vivacité, le naturel et la gaieté.

Ce n'est pas que, dans cette affaire, nous prétendions tout à fait nier la dette envers l'Espagne ; mais elle est autre qu'on ne le dit. Notre *Gil Blas* n'est pas volé, quoi qu'en ait dit le père Isla, et tout récemment le docte Lorente. Il n'y a pas eu de manuscrit mystérieux trouvé par le Sage, et caché pour tout le monde ; mais nul doute que le Sage n'ait habilement recueilli cette plaisanterie sensée, cette philosophie grave avec douceur, maligne avec enjouement, qui brille dans Cervantes et dans Cuevedo, et dont quelques traits heureux se rencontrent toujours dans les moralistes et les conteurs espagnols. A cette imitation générale et libre, le Sage mêle le goût de la meilleure antiquité : il est, pour le style, l'élève de Térence et d'Horace.

Le Sage a été dignement loué, de nos jours, par Walter Scott. L'inventeur du roman historique, celui qui a rafraîchi l'imagination de notre vieille Europe, en évoquant tous les souvenirs du moyen âge, toutes les singularités des coutumes locales, des superstitions populaires, a senti le prodigieux mérite d'un roman qui occupe, divertit, intéresse avec les incidents de la vie commune, où tout est neuf et près de nous, où l'homme de notre société, l'homme d'hier, l'homme d'aujourd'hui est sans cesse devant nos yeux. Le mer-

veilleux, l'extraordinaire a sans doute un grand charme, surtout à deux époques, quand la réalité est encore mal connue, et quand elle est épuisée; mais dans l'intervalle, il est un point où ce qui plaît surtout, ce qui est invention, c'est le vrai, découvert avec justesse et vivement exprimé.

Walter Scott, par souvenir de lui-même dans sa notice de le Sage, a loué surtout l'expression pittoresque et le talent de description du romancier français. Par exemple, il admire le site agreste et le minutieux inventaire de la grotte où se cachait don Raphaël, sous un habit d'ermite. La description est heureuse en effet, et surtout sans longueurs; mais ce genre de beautés est secondaire pour le Sage : il n'a nul besoin du prestige des lieux et de la surprise faite à l'imagination par quelque spectacle ou quelque personnage mystérieux. Le cours ordinaire des choses est son meilleur théâtre; il ne tire ses incidents et sa nouveauté que du cœur de l'homme.

Dans *le Diable boiteux,* il n'avait écrit que des anecdotes et des fragments sur la vie humaine. C'était la forme naturelle de l'ouvrage, cadre ouvert aux portraits satiriques, aux réflexions morales, aux épigrammes, à la rêverie. Il y avait toutefois de l'unité et quelque invention dans le caractère du *Diable,* pris de l'espagnol, mais fort perfectionné. Le Sage en avait fait le Diable *bon homme,* lui donnant cette nature friponne et déliée, malicieuse plutôt que méchante, qui domine dans son personnage de Scipion, et dont Gil Blas lui-même a quelques traits. Asmodée est resté le génie familier de tous les héros de le Sage, le démon de la bonne plaisanterie. Asmodée est bien supérieur au diable Chrysal, diable d'ailleurs fort spirituel, qu'a imaginé, d'a-

près *le Diable boiteux,* un romancier anglais, enlevant pour lui les toits des maisons royales et des palais ministériels. Le roman de *Chrysal* était une excellente satire politique, qui ne se comprend plus guère aujourd'hui; le roman de le Sage, une satire morale encore piquante. L'auteur y a pris tous les tons, même celui d'une grave et religieuse éloquence. Son chapitre sur les tombeaux est presque une méditation d'Hervey, n'étaient quelques bons traits de maligne satire qui se mêlent à la morale et préviennent la monotonie.

Mais enfin ce ne sont là que des notes, et *l'album* de voyage du grand peintre de la vie humaine. C'est dans *Gil Blas* qu'il l'a décrite par une fiction fort simple, celle d'un spectateur qui s'est mêlé à tout, a passé par toutes les conditions, depuis celle de valet jusqu'à celle de premier commis et de sous-ministre, et a fait connaissance avec tous les vices, tous les travers, tous les ridicules, par l'exemple d'autrui, et souvent par le sien. Cette forme a été partout imitée. On a fait le *Gil Blas* de chaque pays; et le meilleur livre que nous ayons sur l'Orient, l'*Anastase* de M. Hope, est une espèce de *Gil Blas,* racontant par quelle succession d'aventures, il a tour à tour essayé toutes les conditions de la vie grecque et musulmane. Mais, en Orient, cette variété de tableaux ne peut naître que d'une foule de vicissitudes violentes et romanesques. Dans notre civilisation paisible, c'est une suite d'événements fort simples qui nous montrent la société sous tous les points de vue. Aucun incident pris à part n'est rare, ni singulier. Quant au personnage principal, comme acteur et comme témoin, il est également tiré de *la moyenne* de l'humanité. Il n'a ni vertus ni talents extraordinaires.

. . . . Quemvis media erue turba,
Aut ab avaritia, aut miser ambitione laborat.
Nam vitiis nemo sine nascitur; optimus ille est
Qui minimis urgetur.

Aussi le tout est conté d'un ton si simple et si vrai, qu'après avoir lu le livre, on connaît et parfois dans le monde on retrouve les personnages. Gil Blas, par exemple, « c'est un homme d'esprit, né pour le bien, mais facilement entraîné vers le mal; profitant de l'expérience qu'il acquiert à ses dépens pour tromper à son tour les hommes qui l'ont trompé; se livrant sans trop de scrupule à cette représaille, et quittant volontiers le parti des dupes pour celui des fripons; capable cependant de repentir et de retour; conservant jusqu'au bout le goût de la probité, et se promettant bien de redevenir honnête homme à la première occasion. »

Ce n'est pas moi, Messieurs, qui ai tracé cet ingénieux portrait; je le prends comme résumé historique dans un éloge[1] de le Sage. Quant au docteur Sangrado, au poëte Fabrice, et même à l'archevêque de Grenade, ils sont tellement connus qu'il n'y a plus à les décrire : leur nom est leur portrait.

Un seul reproche sérieux a été fait au roman de *Gil Blas,* c'est l'absence trop marquée de toute élévation de sentiments. L'égoïsme, la poltronnerie, la servilité y sont peints avec indulgence, a-t-on dit; et l'on s'y plaît avec les fripons. Nous l'avouons, il y a peu d'exaltation morale dans *Gil Blas*. C'est la marque du temps où il fut écrit. Il appartient à l'école de ces écrivains

[1] *Eloge de Lesage*, par M. Patin.

libres penseurs, qui, dans leur hardiesse un peu bourgeoise, riaient sous cape des vices du siècle, mais prenaient tout doucement le monde comme il est, sans espoir de le réformer. De ce nombre étaient Crébillon fils, Piron, et plus tard Collé. Le Sage eut sur eux l'inestimable avantage de respecter toujours les mœurs. Il est moins idéal, mais non moins pur que Walter Scott. Du reste, fort honnête homme pour son compte, et d'un caractère noble et désintéressé, il est sans colère contre les malhonnêtes gens. Les côtés peu nobles de notre nature, l'égoïsme, l'intérêt, la complaisance servile, le défaut de courage, ne le choquent pas assez; il en rit, et parfois les excuse. Un critique célèbre a vivement blâmé cette habitude d'esprit qu'il appelle *prosaïque*. Nous y voyons surtout la marque du temps, l'esprit de ces dernières années du règne de Louis XIV, qui se fondent si bien avec les premières de la régence, époque de corruption sourde, de religion sans foi, de bassesse, de vénalité. Le Sage ne s'indigne pas de vices si communs sous ses yeux; mais il les rend, pour toute punition, avec une vérité parfaite.

Quand il peint l'ébranlement de la vieille monarchie espagnole, les sottes obstinations des ministres, les friponneries des premiers commis, évidemment il songeait à la France. Les touches sont légères et prudentes. Le Sage n'est pas philosophe; il n'aime pas les novateurs, même en littérature. C'est un libre penseur du vieux temps, qui, loin de la cour et du grand monde, content des douceurs d'une vie obscure, rit tout bas de ce qui se passe au-dessus de lui. Ce point de vue était tout autre que celui de la Motte, de Fontenelle, de Voltaire, novateurs, mais courtisans, scepti-

ques en religion, mais ménageant fort les cardinaux premiers ministres.

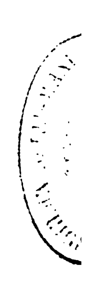
Le Sage, très-sévère pour Fontenelle et les esprits subtils qui veulent changer *la langue du blanc au noir*, n'épargne pas davantage le génie tragique de Voltaire. Non content de s'en moquer sur le théâtre de la Foire, où venaient les grandes dames de la régence avec le même empressement que leurs laquais, c'est Voltaire qu'il a mis dans *Gil Blas*, sous le nom du poëte Gabriel Triaquero, dont les vers, *farcis de maximes et mal rimés*, *font fureur à Valence*, et sont préférés à ceux du sublime Lope de Véga et du moelleux Caldéron. Voltaire sans doute aussi s'est souvenu de ce passage, lorsqu'il a parlé trop légèrement de le Sage, dont il aurait dû beaucoup admirer la prose, aussi nette et aussi vive que la sienne.

Le Sage, éloigné du monde, passa ses dernières années dans une retraite moins agréable que le château de Lirias, à Boulogne-sur-Mer, chez un de ses fils devenu chanoine. Son autre fils s'était fait comédien. Dans la vieillesse et la surdité, le Sage conserva l'esprit et la gaieté du conteur le plus aimable, et mourut respecté de tous ceux qu'il avait fait rire.

La vie de le Sage, comme celle de quelques autres moralistes, s'écoula sans événements, et ne fut pas agitée de vives passions. Il avait pris pour devise le mot de la Bruyère, et s'y renferma : « Le philosophe use ses esprits à démêler les vices et le ridicule des hommes. »

Il n'en est pas ainsi d'un autre romancier célèbre du même siècle, qui, dans ses fictions, prit le côté tragique de la vie humaine, dont il avait pour son compte éprouvé toutes les passions et tous les orages.

Le savoir-faire dans le monde, la justice du sens et la modération des goûts, assez de bonté, nulle sensibilité romanesque, voilà ce qui plaît à le Sage. L'abbé Prévost [1] est, au contraire, tout romanesque, mais vivement, naturellement. Ses aventures, source de ses écrits, commencèrent au sortir de l'enfance. C'était un des hommes les mieux doués de tous les dons extérieurs, et de toutes les qualités brillantes de l'imagination et de l'esprit. Une sorte d'inertie rêveuse, d'insouciance monacale se mêlait en lui à des passions ardentes; et sa vie s'écoula dans ces agitations, ces alternatives de faiblesses et de remords, qui donnent peu de dignité au caractère, mais servent bien le talent.



Né en 1697, à Hesdin, dans l'Artois, d'un père, magistrat estimé, Prévost, élevé chez les jésuites de la ville, fut d'abord fervent novice. Puis, à seize ans, il quitta le collége et s'engagea dans l'armée comme volontaire. Il se lassa bientôt de cette vie bruyante, ennemie de l'étude; il revint chez les Pères jésuites, avec une ferveur de repentir et de noviciat que le talent qu'il annonçait fit sans peine accueillir. Mais bientôt ce ne fut plus l'inconstance d'esprit, ce fut une passion plus forte qui tourmenta Prévost, et vint le disputer au cloître. Il quitta de nouveau les Pères, rentra dans l'armée avec un grade, et goûta vivement la vie libre et dissipée d'un jeune officier. Dans l'emportement de faciles plaisirs, il avait conçu cependant une profonde passion pour une personne qui lui fut enlevée avec des circonstances obscures.

[1] Un homme de talent, poëte et critique plein d'imagination, vient d'écrire sur l'abbé Prévost quelques pages qui auraient dû faire supprimer celles-ci.

La fin d'un engagement trop tendre, dit-il lui-même dans une lettre, me conduisit au tombeau. C'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allai m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps si bien mort, que mes parents et mes amis ignorèrent ce que j'étais devenu.

Cet ordre était celui des bénédictins de Saint-Maur. Prévost, qui n'avait encore que vingt-deux ans, ne tarda pas d'y prendre la prêtrise, et fut choisi par ses supérieurs pour prêcher un carême dans la ville d'Évreux. Sa belle imagination ravit l'auditoire. Mais il ne remonta plus dans la chaire, et fut envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, pour travailler aux *collections savantes*. Il n'avait pas sans doute plus de goût pour ces arides études que n'en avait eu jadis le père Malebranche. L'ennui du cloître réveilla bientôt dans son cœur le souvenir du monde; et, en compilant son volume de la *Gallia christiana,* il commença son premier roman. Son imagination, qui avait besoin de se répandre, animait les soirées d'hiver du couvent, par de longs récits d'aventures qu'il faisait sur-le-champ, à la demande de ses pieux confrères; et parfois le jour surprit la savante congrégation dans ces veilles d'une nouvelle espèce.

Cependant, ni les plaisirs de l'imagination ni l'étude ne pouvaient remplacer ce qu'il avait perdu. « Le sentiment me revint, a-t-il avoué quelque part; et je connus que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. » Mais Prévost s'était lié cette fois pour jamais. Ne pouvant espérer la liberté, il souhaita du moins une captivité plus douce, et fit demander en cour de Rome sa translation à Cluny, monastère dont la règle était moins rigoureuse. Elle lui fut accordée. Mais l'é-

vêque d'Amiens, auquel le bref était confié, refusa de le publier. Prévost, qui, dans son impatience, avait brusquement quitté Saint-Germain-des-Prés, se trouva sans asile, et s'enfuit en Hollande, évasion qui lui attira, même de Voltaire, le titre fâcheux de *moine défroqué*. Il faudrait savoir, avant de le juger, tout ce que cet homme, né tendre et passionné, avait souffert dans la sécheresse et les tracasseries du cloître, et combien il avait besoin de respirer l'air libre, au prix même du malheur et de la disgrâce publique.

Il vécut quelque temps à la Haye, et y publia les *Mémoires d'un homme de qualité,* son premier ouvrage. Les passions qu'il peignait si vivement n'avaient pas cessé pour lui. Dans la société de quelques familles réfugiées, il connut une jeune personne protestante, aussi belle que malheureuse. Il l'aima, s'en fit aimer, et prodigua tout pour elle, sans vouloir cependant l'épouser, par un souvenir de ses anciens vœux. Elle le suivit en Angleterre, où il entreprit un journal littéraire, *le Pour et le Contre,* et fit paraître, en 1732, *Cléveland* et *Manon Lescaut*.

Les aventures de Prévost commençaient à devenir célèbres en même temps que ses ouvrages. Un érudit français très-caustique, Lenglet Dufresnoy, publia que l'abbé Prévost venait d'être enlevé par une femme, qu'il changeait de religion en changeant de pays, et allait bientôt se faire Turc pour devenir muphti. Prévost se défendit du ridicule d'avoir été enlevé, et répondit aux autres reproches en se représentant comme un homme d'études, « qui passe quelquefois des semaines entières sans sortir de son cabinet; civil par éducation, mais peu galant; d'une humeur douce, mais mélancolique; sobre enfin, et réglé dans sa conduite. »

Et malgré les écarts de sa vie, rien n'oblige de douter que ce portrait ne soit, en grande partie, véridique.

Après plusieurs années passées à Londres dans cette vie équivoque et laborieuse, Prévost, dont la réputation s'étendait chaque jour en France, obtint d'y rentrer. Il fut dispensé de ses vœux de bénédictin, et, restant prêtre séculier, fut choisi pour aumônier par le prince de Conti qui goûtait fort ses romans. Dans cette situation plus libre et plus heureuse, Prévost continua *le Pour et le Contre,* et publia *le Doyen de Killerine,* et d'autres ouvrages. Sa vie fut encore troublée. Accusé d'avoir pris part à une gazette qui déplut à la cour, il n'évita une lettre de cachet qu'en se retirant à Bruxelles. Il en revint bientôt ; et, sous la protection du chancelier d'Aguesseau, entreprit sa grande collection de l'*Histoire des voyages,* en partie traduite de l'anglais, en partie composée par lui avec un talent quelquefois très-remarquable, et qui laisse bien loin l'incomplet et fautif abrégé de la Harpe.

En même temps, il naturalisait dans notre langue les beaux romans de Richardson, et aidait ainsi cette influence du goût anglais que Voltaire avait commencée parmi nous.

On sait quel accident funeste termina prématurément la vie de l'abbé Prévost. Comme il traversait le bois de Chantilly pour retourner à une petite campagne qu'il avait, il fut frappé d'évanouissement. Trouvé au pied d'un arbre et rapporté sans connaissance, il expira sous le scalpel d'un chirurgien de village, à l'âge de soixante-quatre ans.

[illegible]vait écrit plus que Voltaire ; et l'on peut fort justement lui appliquer ce que Voltaire disait de Dryden : « Qu'il manquait à cet homme, pour jouir d'une grande

renommée, de n'avoir fait que le quart de ses ouvra ges. » Une partie de ceux de l'abbé Prévost est, en ef fet, ou compilée pour des libraires, ou composée trop vite, sans recherches savantes et sans choix. Mais il eut deux grands mérites, la passion et le naturel. Il n'invente pas toujours heureusement, il se jette dans de faciles récits d'aventures; mais il occupe, il attache, il est éloquent. « La lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, dit Rousseau, faite avec fureur et souvent fort interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens. »

Dans les combinaisons si variées du roman moderne, on remarquera qu'il n'y a guère de source d'intérêt, de forme de nouveauté que n'ait pressentie et que n'ait essayée Prévost. Il a devancé le plus célèbre des romanciers de nos jours, par la manière habile dont il mêle à ses personnages, dont il enlace dans ses fictions des noms et des souvenirs historiques. Il a peint non-seulement les caractères de la vie commune, mais les intrigues des partis, les passions des sectes, les fanatiques d'Angleterré, les catholiques d'Irlande, la colonie protestante qu'il rêve à l'île de Sainte-Hélène. Son imagination dispose avec candeur du monde entier. Le premier il a fait entrer sur la scène de l'humanité la vie sauvage, et tiré de nouveaux effets, non de l'exagération factice des caractères, mais de la diversité des mœurs et des climats.

Prévost est aujourd'hui moins lu que le Sage. Ses inventions ont fait leur temps, et ne seraient plus assez piquantes et assez neuves pour nous. Mais quand c[illegible] succédaient à la grave littérature du XVIIe siècle, [illegible] l'auteur ouvrit tout à coup ce monde d'aventures à l'imagination, je ne m'étonne pas qu'il ait enchanté les

esprits et obtenu le même succès que Walter Scott de nos jours. Peut-être même a-t-il un avantage sur le grand romancier de notre siècle, c'est d'être moins antiquaire, moins artiste, moins habile à découper dans l'histoire le cadre de son roman, et plus occupé de s'y placer lui-même avec ses passions et ses souvenirs. C'est là ce qui jette au milieu de tant d'aventures, parfois peu naturelles et peu liées, un grand air de vérité. Ses personnages ont quelque chose de lui-même : ils ont de grands intervalles de folle passion et de solitude mélancolique ; ils sont tendres et studieux ; ils passent par le cloître ou ils y reviennent. Le héros des *Mémoires d'un homme de qualité,* Cléveland, Patrice dans *le Doyen de Killerine,* tous ces personnages sont empreints de la physionomie de l'abbé Prévost, qui, suivant l'expression de Voltaire dans un moment de justice, « n'était pas seulement un auteur, mais un homme ayant connu et senti les passions. »

Cette impression de ressemblance ne peut-elle pas se soupçonner aussi dans le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, son roman impérissable, où un intérêt si touchant naît de personnages en apparence si dégradés, où le vice même se rachète et se transforme par la passion ? Je ne voudrais pas faire tort à la jeunesse de l'abbé Prévost, ni supposer qu'il s'est jamais autant écarté de l'honneur que le chevalier des Grieux ; mais j'ai peine à croire que plus d'une situation si bien peinte dans ce roman n'ait pas été sentie et éprouvée par l'auteur. Cette passion irrésistible du chevalier, cette fuite de la maison paternelle, ces retours vers l'étude et la théologie, cette évasion de Saint-Lazare, tout cela me paraît bien ressembler aux noviciats interrompus de Prévost, et à sa brusque sortie de Saint-Germain-des-

près. L'homme vertueux du roman de *Manon Lescaut*, l'abbé Thiberge, ce prêtre indulgent, ce modèle des amis généreux, était un personnage réel, connu sous ce nom même, et dont Prévost avait peut-être éprouvé pour son compte la sagesse et l'amitié.

Sans admettre en tout cette conjecture, on ne peut douter que, dans ce roman, bien des choses ne soient peintes d'original, et que Prévost, dans sa vie d'aventures, n'ait rencontré cette femme si légère, cette coquette charmante et pernicieuse que l'excès du malheur rend si noble, si tendre. Par là, ce livre, dont le début annonçait une aventure vulgaire, dont les détails offrent souvent des mœurs dégradées, s'élève, en finissant, au sublime de la passion. Cette jeune courtisane devient une épouse admirable, et sa mort, dans les solitudes d'Amérique, n'est pas une scène moins éloquente que la mort d'Atala.

L'imagination n'est pas tout ici. Prévost avait souffert quelques douleurs semblables. Ce sont là ces anciens chagrins dont il parle, et qui avaient laissé, dit-il, une empreinte durable sur son visage.

Malheureusement, lorsque l'homme de talent trahit à demi dans ses ouvrages quelque triste mystère de sa destinée, les conjectures des oisifs vont au delà ; et si son imagination attristée se plaît à des fictions sinistres, on finit par soupçonner sa vie. Byron avouait des fautes et des regrets : on lui a supposé des crimes[1]. La vérité des peintures mélancoliques de l'abbé Prévost fut également expliquée par une lugubre calomnie. On imagina qu'il était poursuivi d'un affreux sou-

[1] Voyez un article littéraire et psychologique de Gœthe, où Byron est représenté comme coupable d'un assassinat.

venir; que jeune, dans un transport d'amour et de fureur, voulant venger sa maîtresse, il avait repoussé son père avec une violence qui causa la mort du vieillard. Rien dans la réalité n'accrédite cette fable odieuse; elle désespéra longtemps l'abbé Prévost, sans le détourner des tristes peintures où le portait son génie, et qui ont fait sa renommée. Tout semble attester d'ailleurs que cet écrivain mélancolique était un excellent homme, du caractère le plus doux et le plus aimable, tendre, généreux, sincère, prodigue pour les autres. Seulement la pauvreté le réduisit parfois à d'humiliantes démarches, et l'on souffre à la lecture d'une lettre où il sollicite un prêt d'argent de Voltaire, en lui offrant des éloges. L'abbé Prévost, du reste, ne fut jamais ni le détracteur du génie de Voltaire, ni le partisan de ses opinions. Malgré les aventures de sa jeunesse, et son séjour de Hollande et d'Angleterre, il paraît même avoir toujours eu le cœur touché de la religion. Il projetait, dans ses dernières années, de grands ouvrages pour la défendre; et il ne lui a manqué, pour être fort édifiant, que de n'avoir pas été prêtre.

Dans le même temps, une autre personne, également échappée aux vœux monastiques, portait dans la peinture de l'amour un art plus délicat et non moins de passion. C'était madame de Tencin, phénomène moral, qui réunit les plus étranges contrastes : une vie d'intrigues, de séductions intéressées, et un talent pur, sensible, passionné, la prostitution au cardinal Dubois et l'amitié de Montesquieu.

Madame de Tencin fut une des personnes qui ont pratiqué les premières avec succès le grand art d'arriver à la considération sans estime. Petite religieuse

dans un couvent de province, elle réussit à tout, à sortir de son couvent d'abord, à devenir dame chanoinesse, puis à faire annuler ses vœux, à vivre à Paris dans le grand monde, s'appuyant des dévots et des philosophes, se mêlant de bulles et de galanteries. Condamnée, comme femme, à n'avoir d'ambition que pour autrui, elle fit de son frère, abbé médiocre et fripon, un évêque, un archevêque, un cardinal, un ministre; elle l'eût fait pape, si Dubois eût régné plus longtemps.

Mais cette excellente sœur fut mère dénaturée, et, par bienséance, fit exposer furtivement son enfant au berceau, son enfant qu'une pauvre vitrière adopta, et qui devint d'Alembert. Madame de Tencin ne fut pas tourmentée pour cette faute, comme l'était à Londres la mère moins coupable peut-être du poëte Savage. D'Alembert ne daigna jamais se plaindre ni réclamer son nom.

Le cœur de madame de Tencin fut mis à d'autres épreuves. Un amant jaloux se tua chez elle à ses pieds. Elle fut arrêtée et poursuivie criminellement pour cette mort, dont pourtant elle se justifia très-bien.

Ces incidents ne troublèrent qu'une part de sa vie. Le reste s'acheva dans une heureuse retraite, au milieu des plaisirs de l'esprit et de l'intimité assidue des premiers hommes du temps. Ce règne paisible, ce gouvernement des beaux esprits, qu'elle appelait ses *bêtes,* dura jusqu'à l'époque où madame Geoffrin lui succéda, comme une bourgeoise à une princesse.

Quoi qu'il en soit, dans les agitations ou le calme de sa longue vie, madame de Tencin écrivit quelques romans pleins de charme. Il n'y a besoin de dire que l'amour en est le sujet et l'âme. C'est, du reste, l'élé-

gance et l'imagination sensible de madame de Lafayette, mais quelque chose de moins réservé, de moins sage.

Dans celui de ses romans qui remonte à une époque assez éloignée, *le Siége de Calais,* on remarque parfois ce défaut de simplicité, et ces ornements de cour que notre belle littérature jetait sur le moyen âge. Mais, pour le goût, la passion, le naturel, rien ne surpasse les *Mémoires du comte de Comminges.* On y sent, comme dans les ouvrages de l'abbé Prévost, le contre-coup de la solitude et l'émotion du cloître. La dernière scène est d'un pathétique admirable. Un jeune frère de la Trappe, mourant et couché sur la cendre, fait sa confession à haute voix, devant la communauté assemblée. Ce jeune frère est une femme : elle était libre, elle meurt; et ses dernières paroles sont entendues par celui que le désespoir de l'avoir perdue avait conduit dans le même monastère, et qui est là, près d'elle, sous le vêtement qu'elle-même avait pris. Depuis que la religion est surtout employée comme effet dramatique, et mise en lutte avec l'amour, a-t-on jamais imaginé situation plus touchante? L'auteur a mis dans une fiction autant de passion et d'éloquence que mademoiselle de Lespinasse dans des lettres véritables, témoignage d'un amour qui lui coûta la vie.

Le roman du *comte de Comminges*, qu'une anecdote obscure a voulu ôter à madame de Tencin, pour le donner à M. d'Argental, est resté le plus beau titre littéraire des femmes dans le XVIIIe siècle. La pureté délicate de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves* s'y retrouve, avec une simplicité plus libre et plus animée. Surtout, on n'y voit rien de ces grâces un peu maniérées, fort à la mode dans la société même de madame de Ten-

cin. Tout est naturel et ingénu dans cet ouvrage d'une personne qui l'était si peu.

A la même époque, une autre femme de beaucoup d'art et d'esprit, qui avait aussi mêlé dans sa vie les intrigues de la politique et celles de l'amour, écrivait non pas des romans, mais des *Mémoires* assez peu sincères. C'était mademoiselle de Launay, femme de chambre de la duchesse du Maine, sans grâce et sans beauté, mais recherchée, pour son esprit, par les hommes les plus distingués du temps, chantée par Chaulieu, admirée par Fontenelle, flattée par Voltaire, et ayant eu l'honneur d'être mise en prison, pour conspiration de cour avec un prince du sang.

Les écrits de mademoiselle de Launay sont curieux à plus d'un titre, et surtout parce qu'ils marquent une époque de la langue et du goût, un certain art de simplicité mêlée de finesse, d'élégance discrète et de bienséance ingénieuse. C'était le ton de la cour de Sceaux. C'était le style net et fin qui plaît dans la Motte, auquel Fontenelle ajouta de nouvelles grâces, que Mairan, madame de Lambert, Maupertuis, employèrent avec goût, que Montesquieu mêla parfois à son génie, et dont quelques nuances se retrouvent dans la concision piquante de Duclos et dans la subtilité prétentieuse de Marivaux. Sous la plume de mademoiselle de Launay, ce style est à son point de perfection, poli, enjoué, facile, et parfois, lorsque son cœur est engagé dans ce qu'elle raconte, vif et coloré, en dépit de la modestie de l'expression.

Il y a peu de choses dans ces *Mémoires*, peu de choses dans la vie de mademoiselle de Launay, vie de couvent et de petite cour, sèche, bienséante, contenue. Fontenelle, qui avait beaucoup connu l'auteur, a dit

du livre : « Cela est écrit avec une élégance agréable; mais cela ne valait pas la peine d'être écrit. — Les femmes sont de votre avis, lui répondit-on ; mais les hommes n'en sont pas. — Les femmes ont raison, reprit Fontenelle; il est vrai que ce n'est peut-être pas par raison. » La forme de ce jugement ressemble au tour d'esprit dont il fait la critique. Ce sont des contrastes ingénieux, quelque chose d'épigrammatique et de poli, un jeu calculé d'expressions, qui marquent des différences délicatement saisies entre les idées. A-t-on jamais mieux peint, par exemple, la froide et tyrannique amitié des grands, que dans ce peu de mots sur la duchesse du Maine : « Cette princesse, qui avait le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se souciait pas? » Et de pareils traits se rencontrent sans cesse et sans effort dans le style de mademoiselle de Launay.

Souvent l'esprit coûte quelque chose à la justesse : c'est une vive saillie, un caprice amusant. Dans mademoiselle de Launay, l'esprit c'est la plus fine justesse de pensée et d'expression. Aussi avait-elle étudié, comme madame de Grignan, la philosophie de Descartes et un peu de géométrie. Elle tirait de cette science certaines analogies qu'elle appliquait même à l'amour. C'est ainsi que, fort jeune, elle fit une remarque digne d'*Euclide,* sur une personne qui lui donnait souvent la main pour la ramener le soir à son couvent : « Il y avait une grande place à passer, et dans les commencements, il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis alors qu'il la traversait par le milieu : d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » Mademoiselle de Launay ne

porta pas toujours cette précision scientifique dans les affections du cœur : elle aima, même sans être aimée.

Mais son plus grand malheur fut la servitude où elle vécut, avec un esprit d'observation qui lui rendait le joug insupportable. De là aussi, dans ses *Mémoires*, quelques tableaux de mœurs vivement sentis, et peints de même. Mademoiselle de Launay a fait, pour une société de cour, deux comédies assez froides et presque ennuyeuses, malgré beaucoup d'esprit. Mais il y a, dans ses *Mémoires*, des scènes d'un excellent comique; par exemple, sa présentation à tout Versailles, par une grande dame qui s'est engouée d'elle, l'accable d'éloges, et la fait tenir debout dix heures durant, lui demande son horoscope, et une lettre d'affaires pour son procureur.

Voilà, dit la grande dame, en traînant sur ses pas sa protégée, cette personne dont je vous ai entretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons, Mademoiselle, parlez ; Madame, vous allez voir comme elle parle. — Elle vit que j'hésitais à répondre, et pensa qu'il fallait m'aider, comme une chanteuse qui prélude à qui l'on indique l'air qu'on désire entendre.—Parlez un peu de religion, dit-elle ; vous direz ensuite autre chose.

Il y aurait eu de quoi embarrasser Voltaire lui-même. Mademoiselle de Launay se tira pourtant de cette épreuve.

Présentée chez la duchesse du Maine, elle y fut d'abord femme de chambre, dans la rigueur du mot et des fonctions. Puis une lettre à Fontenelle, sur un petit événement du jour, courut les salons et la rendit célèbre. Elle entra dans les plaisirs d'esprit et les fêtes

de Sceaux. L'abbé Chaulieu, qui devenait aveugle, s'éprit d'amour pour elle, et lui adressa de jolis vers. Fontenelle compta son suffrage. Le savant Dacier, qui venait de perdre madame Dacier, songea sérieusement à l'épouser ; et enfin la princesse qu'elle servait daigna lui parler.

Cette haute faveur lui devint fatale; et c'est là le point curieux de l'ouvrage. On y voit cette conspiration de Cellamare, tramée par une princesse bel esprit, avec les plus grands projets du monde et les plus petits ressorts. Il ne s'agissait de rien moins, en effet que d'une grande ligue du Nord et du Midi, du rétablissement des Stuarts, tout cela pour arriver à renverser le régent, et à rétablir M. le duc du Maine dans tous ses priviléges de bâtard légitimé, qu'il avait perdus, sans mot dire, à la séance du parlement. Saint-Simon a fait un récit incomparable de cette séance, et du piètre rôle qu'y joua le duc du Maine. C'est l'hymne du parti vainqueur. Mademoiselle de Launay nous donne les mémoires secrets du parti vaincu; et l'on ne s'étonne pas de sa défaite. Jamais conspiration de femmelette bel esprit ne fut plus étourdiment conduite. La duchesse, dans son dépit de voir échapper à son mari l'héritage de Louis XIV, consulte tour à tour des érudits, des devineresses, des intrigants faiseurs de mémoires politiques, puis enfin s'arrête à l'idée de faire demander par l'Espagne la convocation des états généraux en France. La découverte de ce plan, la saisie de force mémoires à l'appui, l'emprisonnement de la duchesse du Maine et de son mari, sont des événements historiques assez connus. Le régent, tout engourdi qu'il était par les plaisirs, avait une grande supériorité sur de pareils conspirateurs. Il n'y eut plus pour mademoiselle

de Launay d'autre rôle et d'autre sujet de récit qu'une prison bien supportée, puis un retour dans le palais désormais attristé de la duchesse du Maine, réduite à ne plus être que la reine de Sceaux.

La vie et le style de mademoiselle de Launay caractérisent parfaitement cette école spirituelle, bienséante, parfois maniérée, toujours un peu sèche, dont la Motte était le poëte et dont Fontenelle fut le Voltaire. Il est impossible de songer moins à sa mère et à sa sœur que ne le fait mademoiselle de Launay ; et elle paraît aimer fort médiocrement la princesse même, à qui elle s'était dévouée. Mariée un peu tard, et uniquement pour avoir le droit de monter dans les carrosses, à un officier suisse, M. de Staal, elle resta dans la petite cour de Sceaux, qui se consolait par le bel esprit de ses revers politiques.

C'est là qu'elle vit et qu'elle a malignement dépeint Voltaire et madame du Châtelet, venant jouer la comédie. Ils dérangèrent un peu les allures concertées et les amusements officiels du palais; et mademoiselle de Launay trouva que c'étaient des *non-valeurs* dans une société. Elle ridiculise tant qu'elle peut leur conduite inusitée, et les livres d'algèbre et la toilette de madame du Châtelet. Elle adressait ses peintures satiriques à madame du Deffant, qui n'était pas plus indulgente qu'elle, quoique jeune alors. Avec beaucoup d'esprit et d'élégance, mademoiselle de Launay a le pli de sa condition : c'est une soubrette de cour, mais une soubrette ; toutefois, pour la langue, le goût et l'histoire des mœurs, il faut lire ses *Mémoires*. Leur frivolité même est un curieux témoignage de l'esprit du temps.

DOUZIÈME LEÇON.

Retour à la poésie du XVIIIe siècle. — Influence et supériorité de Voltaire dans tous les genres, hormis le lyrique et le comique. Pourquoi ces deux formes de l'art lui ont-elles manqué? — De l'école poétique, antiphilosophe; Louis Racine; Lefranc de Pompignan. — Destouches; Piron; Gresset.

MESSIEURS,

Malgré le passage de Voltaire dans le palais de la duchesse du Maine, nous étions là bien loin de la poésie. Cette cour de Sceaux était la miniature du Versailles de Louis XIV. On y sentait, en fait de goût, un peu de bâtardise. Il y avait un peu de politesse et de luxe, mais nulle grandeur; et Voltaire lui-même y venait composer et jouer une comédie fort peu plaisante, qu'on ne cherche guère dans ses œuvres. Quand on voit cependant quel était alors le goût des esprits délicats du grand monde, on admire d'autant plus le génie poétique conservé par Voltaire, au milieu d'une société si peu faite pour la poésie. Dans le XVIIIe siècle, avec tant d'esprit, rester poëte, ce n'est pas la moindre originalité de Voltaire! Ni les fausses théories du temps, ni la distraction d'études sévères, ni les premières atteintes de l'âge n'affaiblirent, dans Voltaire, cette source féconde. Depuis sa retraite à Cirey, entre deux géomètres, Kœnig et madame du Châtelet, quelles inspirations de poésie lui viennent encore! *Alzire,*

Mahomet, Mérope, Catilina, Oreste, Nanine, quelle suite d'ouvrages éclatants!

Tout cela ne permet nullement de proclamer Voltaire,

> Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

ni de le juger *le plus tragique de nos poëtes,* comme a fait la Harpe. Le temps, ce critique souverain, a déjà montré que les ouvrages dramatiques de Voltaire avaient rarement ces fortes teintes qui gagnent à vieillir. Nulle pièce de Corneille, même le *Cid,* n'avait été plus applaudie, à sa naissance, que dans la reprise de gloire qu'eut ce grand homme, il y a vingt ans, un siècle et demi après sa mort. Alors aussi, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Racine excitaient un universel enthousiasme; et, je le crois, malgré le paradoxe et la satiété, ces retours du goût public se verront encore. Mais l'épreuve ne fut pas aussi favorable à Voltaire. Plus rapproché de nous par la date, il était cependant moins compris, moins aimé. Ses grands effets de théâtre et ses sentences philosophiques semblaient usés; sa bruyante éloquence de théâtre ne saisissait pas les âmes, comme le génie du vieux Corneille et la perfection passionnée de Racine. On démêlait dans son éclat beaucoup de ces fausses couleurs qui ne tiennent pas.

Voltaire dit quelque part : « Il y a des beautés de sentiment, et des beautés de déclamation. » Rien ne se vérifie mieux par son exemple. Sans cesse il tombe dans ce genre de beautés déclamatoires. On en est étonné pour cet esprit si juste, si naturel, si vif. Mais c'est, je crois, que la grande poésie, le tragique, était un rôle de convention qu'il prenait à son gré, et dont il riait dans la coulisse. Voyez sa *Correspondance* :

comme il s'y joue de son fracas théâtral et de sa pompe poétique! Corneille et Racine travaillaient avec plus de bonne foi; et leurs beautés sont plus sérieuses.

Voltaire a voulu enhardir et animer la scène, multiplier les effets de théâtre. Il y a souvent réussi; mais, pour la grandeur et la nouveauté des caractères, ce qui est la vie même du drame, a-t-il approché de ses deux modèles? A-t-il rien de comparable à ces créations originales et neuves de don Diègue, de Pauline, de Sévère, de Burrhus, d'Acomat, de Joad? Sa diction, dramatique par le mouvement et la chaleur, l'est-elle autant par la vérité? égale-t-elle la poésie de Racine ou de Corneille, quand il est Corneille? et la perfection de la poésie n'est-elle pas une partie nécessaire de notre théâtre sévère et régulier?

Contre les sophismes de la Motte et de Fontenelle, Voltaire avait défendu la poésie, comme son bien et son domaine. Mais plus tard il se mit à l'aise dans cet héritage qu'il avait conquis, et où il régnait seul. Il s'attacha de moins près au grand art de Racine, son premier modèle. Son vers, moins travaillé, se remplit de paroles plus sonores qu'expressives; et sur le style poétique, il prit insensiblement quelques-unes des opinions qu'il avait combattues. Après s'être moqué de la peine qu'avait prise la Motte de mettre en prose une scène de Racine, il soutint que les bons vers ne devaient être que de la prose bien faite, à laquelle on ajoutait la mesure et la rime; et partant de ce principe, qui demandait moins de soins et d'efforts, il fut souvent prosaïque et négligé dans ses vers. Il eut peu de ces formes hardies, de ces tours originaux, de ces vives images qui sont l'accent même de la poésie.

Il n'en était pas moins fidèle à l'étiquette de notre

théâtre ; il en exagéra même la pompe habituelle et les périphrases bienséantes, sans les corriger par ces tours naïfs que Corneille trouvait dans la langue de son temps, et que Racine mêlait artistement à celle de la cour. Par là il fut à la fois moins poétique et moins simple, moins vrai que ses grands devanciers.

Voltaire n'en exerça pas moins sur son siècle la puissance prestigieuse du poëte. Par une rare exception, il la garda même toujours, sachant la transformer selon les âges de la vie, et laissant échapper, à quatre-vingts ans, quelques-uns de ses plus heureux vers. Il est vrai que ces vers étaient dans un style familier, sur le ton sceptique d'un vieillard qui se permet tout ; et cette liberté était peut-être plus favorable au naturel d'un poëte qui n'était pas né, comme Racine, pour la perfection de l'art, et n'avait pas la patience d'y atteindre.

Je ne m'étonnerai donc pas, Messieurs, d'entendre préférer aux plus éclatantes tirades, aux plus belles scènes de Voltaire, son *Épître à Horace,* ou ses *Stances à madame du Deffant.*

Là, Voltaire est poëte à sa manière, et poëte original. Ailleurs, il est imitateur et surpassé. Qu'on lise dans la tragédie de *Mahomet* cette vive apostrophe :

> Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?
> Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose ;
> Ibrahim, dont le bras, docile à l'Eternel,
> Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
> Etouffant pour son Dieu les cris de la nature,

le mouvement de ces vers entraîne ; mais pour juger combien les couleurs poétiques en sont faibles et com-

munes, cherchez la même pensée sous l'expression de Racine :

> N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
> Où le père des Juifs, sur son fils innocent,
> Leva sans murmurer un bras obéissant,
> Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
> Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
> Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
> Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Trop inférieur à la perfection de Racine, Voltaire, dans la souplesse de son génie, s'est quelquefois heureusement approprié la mâle gravité de Corneille. Ce caractère est surtout remarquable dans sa tragédie de *Catilina*, œuvre de son âge mûr, qu'il avait fortement travaillée, et dont il joua lui-même le principal rôle sur le théâtre de Sceaux. L'antiquité raconte la ruse pathétique d'un acteur qui avait mis les cendres de son propre fils dans l'urne d'Oreste pour être ému d'une vraie douleur en recevant cette urne sur la scène. C'est ainsi que Voltaire ne jouait pas un rôle, mais était lui-même, quand il s'écriait par la bouche de Cicéron :

> Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire,
> Des travaux des humains c'est le digne salaire ;
> Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

Cette gloire qu'il poursuivait depuis quarante années partout et sans cesse, par les grands travaux et les essais frivoles, par les plus belles inspirations de l'art et par la licence, il l'avait, il en jouissait, malgré toutes les calomnies et toutes les haines. Les lettres régnaient sur l'Europe et Voltaire sur les lettres. Son nom était le premier nom du siècle après celui du vainqueur de

Dresde, qui se faisait son disciple et lui demandait la gloire. Le pays le plus vanté par lui, l'Angleterre, lui rendait hommage, et un de ses plus grands poëtes lui disait en beaux vers :

A toi, Voltaire, il est donné de plonger dans l'abîme des temps, d'élever les exploits des héros, d'agrandir le nom du monarque ! à toi le drame, le drame renouvelé, à toi la trompette épique.

Rien ne manquait à Voltaire, même la faveur ou du moins les bienfaits de la cour. Mais, parvenu au comble de ses vœux, ayant épuisé la gloire poétique, il était gêné en France pour cette liberté d'opinion qu'il sentait croître en lui par le déclin même de l'âge. Mieux valait pour un philosophe être l'hôte et l'ami de Frédéric, que le protégé de madame de Pompadour. Il partit donc pour Berlin quelques mois après la mort de madame du Châtelet. Là, Frédéric, guerrier, philosophe et ennemi du christianisme comme Julien, vivait comme lui, sans cour et sans luxe, dans la compagnie de quelques lettrés. Mais les transports de Julien, courant hors de son palais recevoir Libanius, ne pouvaient surpasser la joie qu'eut Frédéric en prenant possession de Voltaire, qu'il fit son chambellan. On sait que l'enchantement dura peu : les amours-propres s'aigrirent, les tracasseries survinrent. Frédéric était, en amitié même, despotique et moqueur. Voltaire médisait du roi, et même du poëte. Ce n'est pas seulement une querelle au sujet de Maupertuis qui les brouilla. Voltaire, en composant à Postdam son poëme sur *la Loi naturelle,* y glissait des vers tels que ceux-ci :

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Ecrasant les humains et les nommant ses frères;

. . . .

Pétri de passions, et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Frédéric le sut et ne le pardonna pas. De là, Messieurs, après dix-huit mois de séjour *dans le palais d'Alcine,* bien des lectures, des confidences poétiques, des soupers philosophiques, des tracasseries et des ruptures, l'évasion de Voltaire échappé de sa chaîne, et son avanie dans Francfort, où il est arrêté, rançonné, fouillé par un commissaire prussien qui lui redemande les *poeshies du roi son maître.*

A partir de cette époque commence la retraite et la puissance de Voltaire sur le territoire neutre qu'il s'était assuré. Comme la Hollande au XVIIe siècle, Ferney devint un arsenal de libres opinions pour l'Europe ; et Voltaire, affranchi par l'âge, *extrema senecta liber,* osa tout contre les préjugés, mais beaucoup trop contre la religion et les mœurs.

C'est alors qu'il écrivit les derniers chants du poëme frivole et licencieux dont il était depuis vingt ans obsédé comme d'une tentation. Mais c'est alors aussi que, dans une joie d'indépendance qui épure et ennoblit sa pensée, il laissa échapper ces beaux vers :

La liberté ! j'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité, répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,

On traînait ces canons, ces échelles fatales,
Qu'elle même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit....

Il y a dans ces vers, inspirés par les Alpes et l'histoire, une verve lyrique accordée rarement à Voltaire. C'est que le poëte était ému. Les vives impressions, les saillants contrastes se multipliaient dans sa pensée.

Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Eternel boulevard, qui n'a pas garanti
Des Lombards le beau territoire.

Ces mots *et de neige et de gloire* portent en un moment nos souvenirs sur la vanité de l'ambition humaine. C'est un genre de beauté familier à Voltaire, mais dont quelquefois il abuse.

Au reste, que Voltaire, avec sa facilité si prompte, sa piquante justesse qui lui interdisait de se passionner pour des formules poétiques, ait été médiocre et gêné dans l'ode, et soit resté bien au-dessous d'un rival qu'il dédaignait, on le conçoit sans peine. Mais il semble que le spirituel prosaïsme de ses vers aurait dû s'appliquer à merveille au dialogue comique; et l'on peut s'étonner que l'auteur de tant de piquantes épîtres, et du *Pauvre Diable,* n'ait pas compris, dans l'universalité de sa gloire poétique, le talent d'écrire la comédie en vers, que tant de poëtes ont eu parmi nous.

Voltaire n'a été bon plaisant que dans son propre rôle, comme il n'a été grand poëte que dans la poésie sceptique et mondaine. La comédie et l'ode lui manquaient également. Mais, dans la comédie, le XVIIIe siè-

cle, à défaut de Voltaire, compta plus d'un talent heureux et facile. Dans la haute poésie, Voltaire n'eut que des rivaux malheureux, qu'il écrasait tantôt de ses ouvrages, tantôt de ses critiques; et, quoiqu'il fût loin d'atteindre à la perfection de l'art, il resta le modèle et tint l'imagination de son siècle au degré que lui-même ne dépassait pas. Son vers tragique ne fut point égalé; il n'y eut d'épopée après *la Henriade* que *la Pétréide*, qui ne fut pas achevée, et dont les fragments mêmes paraissent longs à la lecture. Et quant aux odes, si Voltaire en fit de bien médiocres, les meilleures du même temps n'avaient pas beaucoup plus de succès que les siennes.

Deux hommes cependant cultivèrent alors avec talent cette poésie morale et lyrique dont le XVIIIe siècle était peu touché. Dans leur élégance correcte et leur gravité, Louis Racine et Pompignan furent classiques, autant qu'on peut l'être sans génie. Louis Racine était bien loin de chercher la redoutable concurrence de Voltaire. Par scrupule religieux autant que par modestie, il s'interdisait d'écrire pour le théâtre. La poésie à elle seule ne lui semblait déjà que trop dangereuse : il voulait au moins la sanctifier par le but. Ses premiers vers, inspirés par sa pieuse éducation, étaient bien étrangers au monde du XVIIIe siècle; il chantait *la Grâce,* à l'imitation de saint Prosper.

Louis Racine a plus d'élégance et de goût que son modèle; mais il n'a pas cette ardeur et cette imagination du christianisme naissant. Il est théologien où saint Prosper était enthousiaste. Son mérite est de traduire en vers harmonieux, avec une douceur élégante, quelques beaux passages des *Confessions de saint Augustin.* On regrette que Louis Racine n'ait pas été averti par

cet exemple même des sources où il devait puiser la poésie, et qu'il se soit réduit trop souvent à la sécheresse didactique. Né avec une âme tendre, il lui a manqué d'oser en avoir le langage. Par là il a failli dans un plus grand et plus heureux sujet, *la Religion*. Que l'on compare les chants de son poëme aux chapitres du *Génie du Christianisme ;* c'est dans le livre de critique littéraire et d'histoire qu'apparaît la beauté du sujet essayé par Racine, et que se montre la poésie de la religion. Toutefois cette différence ne tient pas au génie seul; mais on sent que la pensée du poëte est enchaînée sous sa foi. Il n'ose employer que les raisonnements et les paroles consacrés par la tradition.

Le plan de son ouvrage d'ailleurs est net et régulier; d'abord, il combat les athées par le spectacle de la création; puis les déistes, les anciens philosophes, les philosophes modernes, leur opposant à tous la foi chrétienne comme vérité nécessaire, vérité sublime, vérité consolante. Les événements d'un tel poëme, c'étaient l'âge héroïque du christianisme, les souffrances des martyrs, la vie bienheureuse des solitaires, la chute des temples idolâtres, le renouvellement du monde, l'Église et les Barbares.

Malheureusement, le poëte, si bien nourri par l'étude et la foi dans les anciens temps du christianisme, abandonne ces grandes images pour le raisonnement. Tout est chez lui dogmatique et sévère; nulle peinture naïve des temps apostoliques; nulle description touchante des combats du cœur; point de Cymodocée, point de Velleda.

Malgré l'immense richesse du sujet, le poëme est court et monotone. L'auteur est occupé de glaner et d'extraire les pensées des défenseurs du christianisme;

mais il ne représente pas le christianisme même dans le cours de sa merveilleuse histoire. Et puis, il quitte les grandes faces de son sujet ; il se détourne de la colonne lumineuse pour tomber dans de petites querelles d'école.

Ce sont là de graves fautes de goût dans un écrivain si pur. Voltaire avait donné jadis au poëme de *la Grâce* quelques louanges mêlées d'épigrammes, reprochant à l'auteur d'être janséniste et trop peu soumis à l'Église. Plus tard, il fit une ingénieuse critique du poëme de *la Religion,* sans y méconnaître la correction, et parfois la beauté des vers. Racine garda le silence. Voltaire, non content de ces critiques, voulut faire la contre-partie de l'ouvrage de Racine, et il écrivit le poëme sur *la Loi naturelle,* élégante profession de foi théiste, où ne manquent pas les bons raisonnements et les bons vers, mais qui laisse l'esprit incertain de sa route, et ne peut suffire ni à l'explication de notre nature, ni au besoin de notre cœur. Toutefois dans le XVIIIe siècle, la poésie modeste et sévère de Louis Racine restait bien effacée par le brillant coloris de Voltaire. Il n'avait de supériorité que dans quelques hymnes tirés de l'Écriture, et où le souffle de son père semble descendu sur lui.

Lefranc de Pompignan, son ami, le suivit dans cette carrière, après avoir essayé celle du théâtre. Il y avait réussi par sa médiocre tragédie de *Didon,* et il avait entrepris, sous le titre de *Zoraïde*, le sujet que Voltaire a si poétiquement traité dans *Alzire.* Mais il y renonça, pour ne plus s'occuper que de poésie morale et d'odes sacrées. Son vers, pur et froid, reproduit heureusement la grave simplicité des *gnomiques* grecs. Mais, il faut l'avouer, ces vieilles vérités, simplement

exprimées, étaient un peu fades au goût du XVIIIe siècle, à côté des discours en vers de Voltaire, si libres dans leur allure, et si piquants de scepticisme et de nouveauté. On lut peu les épîtres morales de Pompignan ; encore moins ses cantiques sacrés.

Et pourtant il y avait parfois dans ces poésies une élévation et une harmonie dignes de nos premiers maîtres. L'âme de l'auteur était capable d'enthousiasme. C'est par là que, dans son ode sur la mort de Rousseau, il a été accidentellement si grand poëte, et fait quelques vers impérissables qui nuisent peut-être à sa renommée; car ils sont si beaux qu'on n'en cite jamais d'autres de lui.

Nul homme, dans le XVIIIe siècle, ne connaissait mieux les anciens et n'avait une littérature plus variée. Malgré sa sévérité de goût et de principes, il a mis en vers quelques scènes de Shakspeare et la *Prière universelle* de Pope, comme il a traduit Eschyle et le poëme chrétien de Grégoire de Nazianze. Nul secours ne manquait à son talent, ni l'étude, ni le loisir, ni la passion; car il était animé d'une vive haine contre la philosophie nouvelle, bien qu'il fût, par caractère, ennemi des abus et indépendant du pouvoir. Mais, depuis le succès d'*Alzire* jusqu'aux facéties des *mais,* des *si,* des *quand* et des *pourquoi,* il resta toujours accablé sous l'astre prédominant de Voltaire. On sent qu'il est mal à l'aise dans le siècle où règne celui-ci. Il a tout l'embarras, toute la maladresse d'une vanité souffrante. Il ne sut pas se résigner à un second rang, et il fit plus et moins qu'il n'aurait dû faire.

L'élégance travaillée de ses vers et l'ordre sérieux de ses idées ne pouvaient tenir contre l'éclat, l'agrément infini et la hardiesse de Voltaire. On ne chercha pas ce

que ses ouvrages pouvaient offrir de sensé, d'ingénieux et parfois d'admirable. Vanté seulement par son ami le marquis de Mirabeau, ce novateur féodal, cet économiste antiphilosophe, il fut mal apprécié de son temps, et ne sera point vengé par l'avenir. Toutefois, l'homme de goût qui voudra parcourir ses cantiques, ses odes, ses épîtres, et jusqu'à sa traduction des *Géorgiques,* y trouvera des beautés et de l'art.

Dans l'histoire des opinions et des mœurs, les œuvres de Pompignan sont plus curieuses encore. Il représente un parti vaincu, et qui, sur quelques points, avait raison, le parti qui voulait une réforme sans révolution, le soulagement du peuple, et non la ruine du culte et des mœurs.

Mais son esprit n'avait pas assez de force et d'éclat pour une telle lutte. Il attaquait la philosophie nouvelle dans des préfaces et dans des *opéras*. Un homme de goût de notre temps a fait un ingénieux commentaire sur le *Prométhée* d'Eschyle, où il retrouve le type de la liberté de penser et de la civilisation opprimée par le pouvoir arbitraire. Dans une vue tout opposée, Pompignan fit de la même tragédie une imitation lyrique dirigée contre la philosophie, ou plutôt contre Voltaire, qu'il appelle Prométhée. Thémis elle-même accuse son fils Prométhée :

> Tes arts ont pris la place et des lois et des dieux,

lui dit-elle. Prométhée n'en tient compte; et, tout en servant les humains, il continue de braver les dieux. Sa statue est couronnée dans une sorte d'apothéose que lui décernent des *artistes* et des citoyens. Il paraît que Pompignan avait deviné le triomphe de Voltaire à la représentation d'*Irène*. Mais tout à coup le tonnerre

éclate et tombe sur les trophées. La ville est en feu, les édifices s'écroulent. Malheureusement cette allégorie prophétique est médiocre et sans verve. Pour attaquer l'abus des arts, il aurait fallu transporter dans un tel sujet quelque chose de l'éloquente âpreté de Rousseau.

Pompignan survécut à Voltaire; mais il passa ses vingt dernières années dans la retraite, loin des échos bruyants qui renvoyaient alors la célébrité. Son orgueil était au-dessus de son talent; et ce fut la plaie de sa vie. Mais son talent n'en est pas moins digne d'estime, et son courage de respect, car il lutta contre le plus fort.

C'était la destinée de tous ceux qui voulaient, dans le XVIIIe siècle, résister au torrent de l'esprit philosophique. Le combat n'était jamais égal, et cela ne tenait pas seulement à l'inégalité des talents. Mais les défenseurs des anciennes maximes, dans ce qu'elles avaient de pur et d'utile, étaient adossés à un rempart croulant de despotisme et d'abus. Il y avait derrière eux les lettres de cachet pour soupçon de jansénisme, les scandales de cour, les persécutions ecclésiastiques, la censure. Dans un pays libre comme l'Angleterre, on a vu l'esprit moral et religieux se ranimer et grandir par les attaques de l'esprit sceptique, les talents se partager dans les deux camps rivaux, et, à plusieurs reprises, les écrivains religieux et spiritualistes l'emporter par l'éloquence, l'érudition et la faveur publique; mais en France, le scepticisme, réprimé au lieu d'être réfuté, pointait toujours victorieusement, et domina seul, du moins jusqu'au *schisme* de Rousseau. Les exceptions à cette règle étaient rares, et quelques-unes peuvent étonner. Le parti religieux

était recruté par des poëtes comiques, Destouches, Gresset, et jusqu'à Piron, qui faisait des épigrammes fort zélées contre les philosophes.

Cette singularité s'explique d'elle-même pour Destouches : ce poëte tenait, par le goût et l'esprit, au temps passé. L'excellent comique Regnard, et même l'ingénieux Dufresny, sont restés, par la date, dans l'histoire littéraire du XVIIe siècle, dont ils avaient exploité les ridicules après Molière. Destouches, né plus tard, tient de la même école; mais il n'a pas la même verve et la même gaieté, et sa vie, mêlée de politique et d'affaires, annonce une époque nouvelle, comme ses ouvrages offrent un nouveau genre d'imitation étrangère.

Il paraît que sa première jeunesse n'avait pas été sans orage, et qu'après ses études, il avait tour à tour servi comme volontaire dans nos guerres d'Espagne en 1703, et pris parti dans une troupe de comédiens. Ce dernier point cependant fut contesté longtemps après par la délicatesse de sa famille. Mais qu'il ait été comédien ambulant à Lausanne, ou qu'il ait joué la comédie chez l'ambassadeur de France, M. de Puisieux, le fait certain, c'est qu'il passa de cet emploi de sa vie errante dans les bureaux de l'ambassade.

Il faisait en même temps des vers, et les envoyait à Boileau, qui, tout en y blâmant quelques rimes, y trouvait, dit-il dans sa réponse, beaucoup de facilité, de feu, et surtout de religion. Nous ne connaissons pas, du reste, ces vers pieux, et nous ne pouvons juger de la poésie de Destouches que par son théâtre.

Il fit des comédies pour les sociétés devant lesquelles il avait joué. La première, *le Curieux impertinent,* fut applaudie d'abord en Suisse. Mais elle réussit égale-

ment à Paris; et le jeune secrétaire d'ambassade donna successivement *l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant.* Ces titres mêmes annoncent que Destouches aspirait à la haute comédie, celle qui trouve et peint des caractères. Mais le choix n'était pas heureux : *l'Ingrat* était odieux et triste, *l'Irrésolu* devenait monotone par le retour prévu de ses incertitudes, et n'était vraiment comique qu'au dernier vers du dénoûment. *Le Médisant* n'était qu'une nuance du *Méchant,* et n'avait rien de Sheridan ni de Gresset. Ces trois pièces cependant, écrites avec goût et pureté, suffirent à la réputation poétique du jeune diplomate et servirent à sa fortune. Le régent n'avait pas le préjugé commun alors en France sur l'incapacité des gens de lettres dans les affaires, et, en 1717, il fit passer Destouches à Londres pour une mission fort délicate, en le mettant, il est vrai, sous la tutelle de l'abbé Dubois.

La diplomatie, à cette époque, et sous un pareil chef, était sans doute une école où le poëte moraliste aurait pu beaucoup profiter; et tout ce qu'il apprit, soit comme assistant de Dubois, soit comme son successeur à Londres, quand Dubois fut roi de France sous le régent, devait offrir des leçons d'un piquant et vigoureux comique. Mais Destouches était discret, et nulle indignation de ce qu'il avait vu n'a transpiré dans ses écrits. Il négocia l'appui du roi d'Angleterre pour faire nommer Dubois à l'archevêché de Cambrai, sans songer peut-être qu'il n'inventerait jamais rien de si comique et qui peignît autant les mœurs du siècle.

Le séjour de Destouches à Londres ne fut pas sans influence sur sa vie littéraire; il y étudia la langue et le théâtre anglais, douze ans avant Voltaire. A la vérité, ce ne fut pas pour enhardir notre scène; mais

l'impression de la verve dramatique anglaise sur l'esprit bienséant et sage de Destouches n'en est pas moins curieuse à rechercher; et nous en dirons quelques mots.

Après six ans de résidence diplomatique, Destouches avait quitté Londres ; et, soit qu'il eût fait encore pour le cardinal Dubois quelque négociation secrète, ou rendu par son esprit juste et fin des services plus importants à l'État, il revenait à la cour avec grande faveur. Mais ce crédit ne lui valut guère qu'une place à l'Académie ; et la cour ayant changé de face depuis la mort du régent, il renonça pour jamais à l'ambition, et se retira dans une petite terre près de Melun, où il vécut heureux par la modération de ses désirs et le succès de ses comédies. Une des plus applaudies et des meilleures fut *le Philosophe marié,* emprunté à sa propre histoire. Il est assez singulier que ce soit une anecdote vraie qui ait fourni le type d'un caractère si peu vraisemblable. On ne conçoit guère un homme jeune encore qui rougit d'être marié à une femme aimable. Cette manie de l'*incognito* dans le mariage est plus forcée que plaisante. Mais enfin Destouches a tiré quelques effets dramatiques d'une situation par laquelle il avait passé; il paraît qu'il a mis sur la scène, non-seulement sa femme dans le personnage aimable de Mélite, mais la sœur de sa femme, belle et capricieuse Anglaise, qui fut très-blessée du portrait. La pièce est d'ailleurs agréable par les détails. C'est le mérite de Destouches. Il n'a pas de force comique, mais il a cette douceur de style dont parle César :

> Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
> Comica !

et il a dessiné avec grâce des personnages de femmes, même dans quelques pièces oubliées, telles que *les Philosophes amoureux,* qui succédèrent au *Philosophe marié*. Ce qui manque à Destouches après la gaieté, c'est la vérité des caractères. Les siens sont presque toujours exagérés et faux. Ici nous croyons reconnaître l'imitation du théâtre anglais, dont les touches sont si souvent outrées. De son aveu, Destouches lui a emprunté quelques bonnes caricatures, comme celle de *M. Pincé,* l'homme aux trois raisons; mais ce n'est pas tout. Indépendamment de cette traduction presque littérale d'une petite pièce d'Addison, Destouches, si peu gai, a voulu souvent imiter la gaieté anglaise.

Ce n'est pas qu'il ne soit très-choqué des énormes libertés que les auteurs comiques se donnent en Angleterre, et qu'il n'ait vu avec surprise à Londres des dames vertueuses et modestes assister à des pièces si licencieuses, avec la faible ressource d'en rougir sous un éventail; mais, s'il laisse aux Anglais l'indécence, il emprunte d'eux l'exagération du comique. Dans ses préfaces, en louant beaucoup les excellentes choses du théâtre anglais, les caractères plaisants, bien soutenus, le dialogue vif, agréable, énergique, le ridicule merveilleusement copié, il ne nomme, à la vérité, que Ben Johnson, Dryden et Congreve; mais on ne peut douter qu'il n'eût aussi fort étudié Shakspeare, et ne l'imite sans mot dire. Lisez la préface du *Dissipateur*. Destouches, après avoir rappelé que Molière a imité *l'Avare* de Plaute, se vante, lui, de n'avoir travaillé sur aucun modèle. Mais lisez *le Dissipateur,* vous y reconnaissez, avec l'exagération anglaise dans le rôle de l'honnête friponne, bien des traits affaiblis du *Timon* de Shakspeare.

La Harpe fait honneur à Destouches de la scène où un valet fidèle apporte le peu qu'il possède à son maître abandonné de tout le monde; mais ce n'est que le pâle extrait d'une piquante et admirable scène de Shakspeare :

> Ah ! ce trait-là m'accable !
> Voilà le seul ami qui me demeure, ingrats !
> Et cet exemple-là ne vous confondra pas !
> Va-t'en. . . . . .
> . . . . . Va, sors,
> Et tu m'obligeras.

Ce langage du dissipateur est faible et contradictoire. Mais quand Timon répond à une offre semblable de son intendant, quelle verve amère, quelle ironie pathétique !

J'avais un intendant si sincère et si droit, et aujourd'hui si secourable ! Cela change presque ma sauvage haine. Laisse-moi te regarder en face. Excusez, ô dieux ! ma fureur générale, universelle, perpétuelle. Je proclame l'existence d'un honnête homme; entendez-moi bien, d'un seul; rien de plus, je vous prie; et c'est un intendant !

Puis il s'en défie, l'interroge encore, s'attendrit, s'irrite, le chasse enfin.

La Fausse Agnès, la seule comédie de Destouches qui fasse rire, et *l'Homme singulier,* qu'on ne lit guère, sont aussi parsemées d'imitations anglaises. On le remarque seulement parce que sa froide régularité est si fort en contraste avec l'excessive vivacité de ses modèles. Au reste, même chose est arrivée à Voltaire, qui a tiré de la plus piquante pièce de Wycherley son insipide comédie de *la Prude.*

Quant à Destouches, malgré ce que l'étude ajoute à son esprit juste et fin, ce poëte que Voltaire nomme tantôt le moins comique des comiques, tantôt *mon cher Térence,* ne fût pas resté au théâtre, et serait enseveli sous le nombre de ses pièces médiocres, s'il n'eût enfin rencontré un sujet heureux, un de ces sujets qui élèvent le talent au-dessus de lui-même, en lui donnant à peindre ce qu'il sait le mieux. Il essaya d'abord le sujet de *l'Ambitieux,* dont le modèle avait souvent posé devant lui dans sa vie d'ambassade; mais, soit défaut de vigueur, ou réserve habituelle, il ne saisit aucun des traits marquants du personnage, et ne fit jamais œuvre moins dramatique, et qui justifiât mieux les deux vers d'un poëte de la Foire :

> Le comique écrit noblement
> Fait bâiller ordinairement.

Mais l'idée du *Glorieux* lui vint, et il eut enfin pour titre une excellente pièce. C'est qu'il avait frappé au vif sur un ridicule présent qui datait du bon temps de notre comédie, et qui n'avait fait que croître et s'épanouir, la mésalliance avide et dédaigneuse de la noblesse avec la richesse. Molière avait pris ce grand fonds de comique, à l'origine, au moment où l'homme de cour emprunte au bourgeois son argent et sa maison, mais ne se confond pas encore avec lui. Les choses avaient mûri depuis. Dans les dernières années de Louis XIV, les traitants s'étaient enrichis et enhardis. La puissance de l'argent avait grandi à côté de celle des *titres.* Il y avait pour le poëte comique double moisson de ridicule : d'une part, la condescendance comique et forcée des grands; de l'autre, la vanité croissante et les prétentions des nouveaux riches. Il

ne suffisait plus d'emprunter et de ne pas payer; il fallait *s'encanailler* pour avoir la dot, comme dans *l'École des Bourgeois*. M. Jourdain, devenu plus opulent et plus rusé, sans être moins vaniteux, ne prêtait plus qu'à bonnes enseignes. Le roi lui-même en fit l'épreuve, et en donna le spectacle à sa cour. On vit ce prince, si superbe et si jaloux de l'étiquette, promener en personne, à Marly, Samuel Bernard, et lui montrer ses jardins avec mille coquetteries royales, dont s'indignait Saint-Simon. Le duc et pair ne pouvait supporter cette *prostitution* d'un roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Samuel Bernard. Mais quoi ! le surintendant des finances Desmarets ne savait plus de quel bois faire flèche. Le roi payait si mal, que personne ne voulait lui prêter, le riche Bernard pas plus que les autres. Mais Bernard était fou de vanité, disait-on, et capable d'ouvrir sa bourse si le roi daignait le flatter. Un bon ridicule tenait lieu de crédit public.

Bernard fut encore plus fêté sous Louis XV, maria sa fille au premier président Molé, et vécut avec les grands, qui supportaient à leur tour ses hauteurs de banquier et ses brusqueries d'homme d'affaires. Ce grand modèle n'était pas le seul. Les opérations financières de la régence avaient multiplié les fortunes inespérées et les pauvretés subites, en même temps que le goût du luxe et du plaisir s'était accru pour tout le monde. Le rapprochement de la noblesse et de la richesse, leurs chocs, leurs alliances, leurs ridicules mutuels, et les vices qu'elles se communiquaient en devinrent plus fréquents et plus comiques. C'est le point qu'a saisi Destouches, et qu'il met en saillie dans ces deux personnages du noble altier, fastueux, imper-

tinent, et du riche, libertin, dur, sottement familier. Seulement, on peut trouver que Destouches n'a pas tenu la balance très-exacte entre les deux caractères principaux, et qu'il traite plus favorablement la noblesse que la richesse. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, par égard pour l'orgueil du comédien Dufresne, qui ne voulait pas être humilié dans son personnage: c'était une préférence naturelle à l'esprit de l'auteur, et d'accord avec ses opinions et sa vie.

Le portrait satirique où Destouches s'est complu, qu'il a vivement et hardiment tracé, c'est celui du bourgeois, riche, insolent, vicieux.

> Et seigneur suzerain de deux millions d'écus.

Il y a de l'excellent comique dans le rôle en soi, et dans son contre-coup sur le glorieux. Ce dernier personnage n'est pas manqué, comme l'a dit Voltaire : il est seulement flatté. Il n'en offre pas moins d'heureux traits de naturel et même de bonne plaisanterie, surtout dans la scène où le père du glorieux passe pour son intendant. Il n'y a pas faute dans le dénoûment, comme on l'a dit encore, et le mariage du comte ne détruit en rien la leçon. Aurait-elle profité davantage si l'insolence de la richesse eût congédié à la fin l'insolence du nom? nullement. Il valait mieux prolonger le conflit des deux ridicules, les mettre au supplice l'un par l'autre, et enfin les mettre d'accord par le besoin mutuel, et sauf la correction que chacun d'eux a pu recevoir. C'était la vérité, et ce qui se passait dans les mariages d'intérêt et de vanité, si communs alors en France entre la finance et la robe ou l'épée. Destouches a fait une excellente pièce, parce que le comique en est à la fois anecdotique et durable, selon

les mœurs d'une époque et selon le cœur humain. L'orgueil, tel qu'il le peint, n'est pas seulement un vice de caractère, mais un vice d'époque et d'institutions. Il serait difficile de bien comprendre les anciennes distinctions de la société en France, sans songer au *Glorieux* de Destouches. Voilà pour la vérité.

Sous le rapport de l'art, l'ouvrage n'est pas moins habilement dessiné. Ce qu'il y a d'imprévu, et, si l'on veut, de romanesque dans le personnage de Lycandre, le père du glorieux, est placé à propos, nettement expliqué, et amène l'émotion croissante du drame jusqu'au sublime de ces vers :

> J'entends, la vanité me déclare à genoux
> Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

On ne peut guère blâmer que la caricature un peu forte du rôle de Philinte, bien que plusieurs traits de sa doucereuse politesse ne soient pas sans piquant et sans grâce. Quant au style de l'ouvrage, il est partout élégant, naturel, vif même et varié suivant les personnages ; et ce chef-d'œuvre inespéré de Destouches est un des chefs-d'œuvre de la scène.

Il faut s'arrêter là, en parlant d'un poëte qui n'eut pas, une seconde fois dans sa vie, pareille bonne fortune de talent. Destouches continua jusqu'à soixante ans de faire des comédies toujours peu plaisantes, et dont quelques-unes touchaient tout à fait au drame. Dans l'une d'elles, *la Force du naturel,* il cherchait à relever la noblesse, et la faisait presque d'institution divine.

Mais, las du théâtre et peu content du public, il ne fit pas représenter ses derniers ouvrages ; et, renonçant à une comédie de *l'Esprit fort,* qu'il avait projetée :

contre les philosophes, il se réduisit à les attaquer par des épigrammes qu'il envoyait au *Mercure galant*, et même par des dissertations théologiques, dont il remplissait ce journal. Ces traits, il faut l'avouer, étaient fort émoussés; et il n'avait pas aussi beau jeu contre l'érudition de Bayle, les réticences de Fontenelle et les malignes insinuations de Voltaire, que Palissot l'eut dans la suite contre Diderot et la Mettrie. La cour de Louis XV cependant lui sut gré de son zèle; et, après sa mort, on fit au Louvre une magnifique édition de toutes ses comédies. La postérité en gardera deux ou trois, et *le Glorieux,* qu'on ne joue plus, doit vivre autant que notre langue.

Destouches avait incliné au drame sérieux dans la comédie. Mais ce qu'il avait fait pour quelques scènes devint systématique pour des ouvrages entiers. Nivelle de la Chaussée, qui écrivait avec pureté des vers prosaïques, introduisit au théâtre le genre qu'on a nommé *comique larmoyant,* dont Diderot s'empara dans la suite, en supprimant seulement les bienséances et la rime. Toute une question de goût, de mœurs, de vérité, fut attachée à cette prétendue création; et l'on y cherche encore le principe moderne qui doit rajeunir la tragédie

Sans réveiller ce vieux débat, nous nous étonnons que le XVIIIe siècle ait cru inventer ce qui est partout, et pris pour un genre nouveau les fautes de goût l'emphase et l'affectation qu'il jetait dans un cadre aussi ancien que la vie humaine. Cela venait de l'idée singulière qui n'admet la tragédie qu'entre rois et princes, ou du moins personnages héroïques. Mais la tragédie court les rues, comme disait Ducis. Il faut seulement bien choisir celle qu'on arrête au passage.

Il faut qu'elle soit à la fois pathétique et instructive. Il n'est pas impossible que le comique se montre à côté d'elle, et fasse ressortir encore l'expression de ses traits ; mais cela doit être naturel, involontaire, amené par les chances probables de la vie, et non par un contraste artificiel. Le *Barnwel* de Lillo, ce drame où la séduction des sens et la passion du jeu dans un jeune homme aboutissent au crime et au meurtre, est, malgré le rang obscur des personnages et la familiarité des détails, une vraie et terrible tragédie. Il y a un drame anglais plus attendrissant que *Zaïre*, bien qu'on n'y voie ni Orosmane ni Othello ; c'est l'ouvrage d'un contemporain de Shakspeare, Thomas Heywood, peu lu et peu cité même des critiques anglais. Il a mis sur la scène un mari outragé qui se sépare de sa femme sans fureurs, sans menaces, et la fait partir pour sa campagne. Tous les détails sont simples, prosaïques, empruntés à la vie commune. Le mari, M. Frankfort, seul avec un ami et un domestique, parcourt la chambre nuptiale que sa femme vient de quitter, et où il ne veut rien garder qui soit à elle; il trouve dans un coin son luth qu'il lui renvoie et qu'elle brise sur la route. Arrivée à la maison de campagne qu'elle doit habiter, bientôt on l'y voit mourante du regret de sa faute impunie. Ses paroles à son lit de mort, la présence, les adieux, le pardon de son mari, sont du plus touchant pathétique. Voilà bien cette tragédie bourgeoise, ce drame vrai que Diderot se vantait d'avoir trouvé. Mais la beauté d'un tel ouvrage tient à la naïveté même avec laquelle il a été conçu par Heywood, qui appelle tout simplement *tragédie* ce qu'il sent et ce qu'il exprime avec attendrissement, sans souci d'ailleurs du rang des personnages et de la simplicité vulgaire des incidents.

Cette idée ne venait pas au XVIIIe siècle. Il laissait à la tragédie son royal domaine; mais comme il concevait aussi des souffrances vulgaires et des douleurs bourgeoises à mettre sur la scène, pour tout concilier, il appela d'abord ce tableau comédie. Tels furent les ouvrages de la Chaussée. Il n'y a pas l'ombre de comique dans la plupart de ses pièces, et les plaisanteries qui s'y trouvent ne sont qu'un hors-d'œuvre dans le sujet comme dans le talent de l'auteur. Mais il y a de la vérité dans la peinture des mœurs. Ce sont quelques côtés tristes de la comédie du monde. *Le Préjugé à la mode* attaque un défaut social du XVIIIe siècle, l'espèce de défaveur jetée sur le mariage. *Mélanide* montre une des situations tragiques qui peuvent naître des liaisons irrégulières du monde, la rivalité et le duel imminent d'un père et de son fils. Il y a des sentiments délicats, des vers heureux, mais des nuances trop fréquentes de cette sensibilité fade qui plaisait au XVIIIe siècle. En s'occupant des sentiments naturels et des douleurs domestiques, le poëte ne les voit et ne les retrace que dans un monde fort restreint et très-artificiel. Son pathétique est, en général, un pathétique de salon, poli, complimenteur, exagéré. On doute qu'il y eût dans son âme une source vive d'émotion, surtout quand on pense qu'il composait des parades licencieuses avec la même facilité que des comédies attendrissantes. Ce n'est pas la confusion des genres que nous reprochons à la Chaussée, c'est d'avoir rendu le drame à peu près aussi artificiel que la tragédie, c'est d'être revenu au naturel par le romanesque, et d'avoir prêché une bonne morale en termes doucereux. La décence, qu'on a fort louée dans le théâtre sérieux de ce poëte, et qu'il oubliait volontiers dans

d'autres pièces, tient surtout à l'étiquette; et malgré l'*odeur de vertu* que d'Alembert trouve dans ses pièces, la plus morale, à tout prendre, nous paraît celle où la Chaussée introduit quelques intentions plaisantes, *l'École des mères*.

A dire vrai, le défaut de la Chaussée n'est pas dans le mélange de quelques scènes attendrissantes avec des images ou des situations comiques, mais dans le caractère de ce mélange, c'est-à-dire dans la langueur un peu maniérée de la tristesse, et dans le tour contraint de la gaieté. En soi, la souffrance, les regrets sont une part trop grande de la vie commune pour ne pas trouver place dans le poëme qui en est la représentation. Cela même est un des charmes de Térence. La première scène de *l'Andrienne* n'offre-t-elle pas un tableau plein de mélancolie, au milieu des apprêts d'une intrigue comique? On y décrit une cérémonie funèbre des femmes en pleurs qui la suivent :

> Funus interim
> Procedit; sequimur : ad sepulcrum venimus;
> In ignem posita est : fletur.....
> . . . .
> Adcurrit præceps, mulierem ab igne retrahit,
> Mea Glycerium, inquit, quid agis? cur te is perditum?
> Tum illa, ut consuetum facile amorem cerneres,
> Rejecit se in eum, flens, quam familiariter.

Fénelon admirait le pathétique ingénu qui respire dans ces vers. On le retrouve partout chez Térence. Voyez dans *l'Hécyre*, cette scène où une femme, rudoyée par son mari, veut se sacrifier au bonheur de son fils et céder la place à sa bru. Quelle émotion simple et résignée!

Je ne veux pas, dit le fils, que tu quittes pour moi tes amis, tes parentes et nos fêtes.—Non, répond la mère, ces choses-là ne me donnent plus de plaisir. Tant que l'âge le permettait, je les ai goûtées ; mais j'en suis lasse. Mon premier soin maintenant, c'est que la longueur de ma vie ne soit gênante pour personne, et qu'on n'attende pas ma mort. Ici je suis odieuse, sans l'avoir mérité. Il est temps de me retirer.

. . . . . Nihil jam mihi istæc res voluptatis ferunt.
Dum ætatis tempus tulit, perfuncta satis sum : satias jam tenet
Studiorum istorum : hæc mihi nunc cura est maxima, ut ne cui meæ
Longinquitas ætatis obstet, mortemve exspectet meam.
Hic video me esse invisam immerito : tempus est concedere.

Qui ne serait attendri de ce langage si naturel ? Le goût et la délicatesse du poëte, c'est de n'avoir pas poussé à l'extrême l'intérêt de cette situation. La haine dont se plaint la mère n'était qu'apparente, et tout finit heureusement. Cette autre pièce où Térence nous montre un père inconsolable d'avoir éloigné son fils par sa rigueur, et s'en punissant lui-même dans les privations d'une vie solitaire et dure, n'est-ce pas le modèle du drame attendrissant et l'image de cette tragédie que cache souvent l'intérieur des familles ? En fera-t-on un reproche au poëte que César appelait un demi-Ménandre ? y verra-t-on le signe prématuré de la confusion des genres et de la décadence ? Il est vraisemblable, au contraire, que cette belle comédie grecque, dont Térence n'était que l'écho pur et affaibli, offrait elle-même ces nuances de pathétique sans lesquelles on n'aurait qu'une moitié du tableau de la vie.

Depuis que la parodie politique et la satire personnelle avaient été interdites au théâtre d'Athènes, on conçoit en effet que la comédie, dans une société moins

artificielle, moins divisée, moins complexe que la nôtre, aurait eu peine à varier et à renouveler ses portraits, si elle avait évité tout ce qui tient aux émotions fortes et touchantes de la vie commune. Les ruses et les plaisanteries des esclaves, les séductions folâtres des courtisanes, l'avarice et la duperie des pères, tout cela n'aurait pas défrayé le théâtre de Ménandre, et suffi à ce génie d'éloquence qu'on admirait en lui. A voir les titres ou quelques vers épars des comédies de Ménandre, on ne peut douter que son drame ne rassemblât toutes les couleurs de la destinée humaine, et n'offrît souvent des teintes de tristesse. N'est-ce pas dans une de ces comédies qu'on trouvait cette maxime touchante et chrétienne?

Celui que les dieux aiment meurt jeune.

N'est-ce pas lui encore qui a tracé ces vers, d'une si profonde mélancolie?

Le plus heureux, je le dis, ô Parmenon, c'est l'homme qui, sans chagrins dans la vie, ayant contemplé ces beaux spectacles, le soleil, l'eau, les nuages, le feu, s'en est retourné bien vite d'où il était venu. Ces choses, qu'il vive cent ans ou un petit nombre d'années, il les verra toujours les mêmes; et il ne verra jamais rien de plus beau qu'elles. Regarde ce qu'on appelle le temps comme une foire étrangère, un lieu d'émigration pour les hommes, foule, marché, voleurs, jeu de hasard, hôtellerie où l'on s'arrête. Si tu pars le premier, ton voyage est le meilleur; tu t'en vas avec ton argent, et sans avoir d'ennemis. Celui qui tarde périt après avoir souffert; et, vieillissant avec malheur, il est toujours privé de quelque chose. Il rencontre quelque part les ennemis qui lui dressaient des piéges. On ne sort pas de la vie par une mort heureuse, quand on y reste trop longtemps.

Est-ce Ménandre[1], est-ce Bossuet qui a tenu ce langage?

Ce n'est pas le pathétique dans la comédie qu'il faut blâmer, mais c'est l'espèce de pathétique fade qu'y porta le XVIIIe siècle. La Chaussée n'a pas créé un genre nouveau, comme le disait Voltaire; mais il a gâté souvent, par l'affectation et la monotonie, un intérêt qui avait pu toujours se mêler à la comédie. Il fallait que l'influence du temps à cet égard fût bien forte, puisque les talents le plus faits pour la vivacité piquante et l'enjouement du dialogue n'échappèrent pas à la manie langoureuse du drame.

Piron a débuté dans la triste pièce des *Fils ingrats,* et Gresset a mis sur la scène comique la mélancolie et les tristes vapeurs d'un suicide.

Mais ces ouvrages ne sont que l'exagération d'une forme naturelle de l'art; et ce n'est pas là qu'on peut trouver les vraies créations de la poésie dramatique après le XVIIe siècle; cherchons-les tout simplement dans la mine déjà fouillée, mais inépuisable, la comédie de mœurs, la comédie qui fait rire.

Les exemples, il est vrai, en sont rares au XVIIIe siècle; et ce rire même n'est plus celui de Molière : il a plus d'esprit que de gaieté. La haute comédie, la comédie naturelle et poétique n'en compte pas moins

[1] *L'Hécyre* était elle-même imitée de *Ménandre*, bien que le poëte romain n'en dise mot dans son prologue; mais nous l'apprenons par le témoignage d'un évêque des Gaules, qui, au Ve siècle, lisait Térence et Ménandre dans une ville d'Auvergne : « Dernièrement, dit Sidoine Apollinaire, moi et mon fils nous repassions l'*Hécyre* de Térence. Je l'aidais dans son travail, me souvenant de la nature et oubliant ma profession, et, pour qu'il saisît plus complétement les vers du poëte comique, j'avais à la main une autre pièce sur le même sujet, *le Choix des Arbitres*, de Ménandre. (SID. APPOLL., ép. 4.)

deux chefs-d'œuvre depuis *le Glorieux*. Nous ne parlons pas du reste. Le point de vue de la postérité abrége beaucoup l'histoire littéraire; les réputations qui ont survécu un siècle ou un demi-siècle sont dégagées de tous les titres douteux ou médiocres, et ne gardent plus que la parcelle d'immortalité qui s'y mêlait. Les œuvres de Piron, aujourd'hui c'est *la Métromanie*. Piron a vécu quatre-vingt-quatre ans; il a fait beaucoup de vers durs et négligés; il s'est essayé avec des succès fort inégaux dans tous les genres, depuis ceux qu'on ne nomme pas jusqu'à la traduction poétique des hymnes de l'Église. Il n'importe : de tout cela reste un monument, une épitaphe indestructible, une œuvre de génie. Par là, Piron, personnage peu régulier, peu grave, qui n'a soigné ni ses ouvrages ni sa vie, dédaigné dans son temps par le grand monde et par l'Académie, licencieux sans savoir être philosophe, se trouve bien au-dessus de tant d'hommes de talent et de beaux esprits. Il est en tête, il va seul. Il sera nommé, quand on ne répétera plus que sept ou huit noms de ce XVIIIe siècle, où tant d'hommes furent célèbres. Ce n'est pas que, de son vivant même, il n'ait eu pendant quelques années l'avant-goût de cette destinée. L'envie, qui est parfois fort louangeuse, imagina de l'opposer à Voltaire et de prétendre qu'il l'égalait, au moins pour la tragédie et pour les bons mots. Piron lui-même eut la bonhomie de tremper dans cette rivalité; et quand les comédiens, pour obtenir le changement de quelques vers de ses pièces en répétition, lui citaient l'exemple de M. de Voltaire, si prodigue de corrections et de variantes, il répondait fièrement : « M. de Voltaire travaille en marqueterie; et moi je jette en bronze. »

Ces bronzes n'ont pas duré, sauf *la Métromanie*. Ce n'est pas que dans *Callisthène, Gustave, Fernand Cortès,* on ne puisse trouver çà et là quelques scènes dramatiques, quelques vers assez beaux, quoique durs; mais ce sont des ouvrages comme beaucoup d'autres : c'est la suite d'une école. Il n'en est pas ainsi des épigrammes de Piron ; quelques-unes sont excellentes de correction et de verve. Mais Piron a abusé du genre ; et là aussi il devenait auteur par métier, comme dans ses pièces de *la Foire,* et ses *opéras*.

Heureusement pour son génie, cet homme avait une passion prédominante, une idée fixe, les vers, et la vie libre des anciens rimeurs. Après des études mal faites, où ses maîtres l'avaient déclaré, nous dit-il, atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle, Piron, dont la fougueuse jeunesse scandalisait sa famille de bons bourgeois de Dijon, ne voulant être ni abbé, ni commis de finances, ni avocat, ni médecin, s'enfuit à Paris pour être poëte. Il y fut d'abord très-malheureux, copiant des rôles d'écriture pour vivre, puis faisant des pièces au théâtre de la Foire, comme il avait fait des copies. Enfin, il s'élève jusqu'au Théâtre-Français, et, à travers les succès et les chutes, fait retentir son nom, et vit de son talent dans une joyeuse et libre pauvreté. C'est là, c'est dans les agitations de la vie de poëte qu'il imagine de prendre cette vie même pour sujet, et conçoit un ouvrage sérieux et gai, enthousiaste et plaisant, dont le héros est l'auteur, jouant au naturel dans sa passion et y sacrifiant tout. Jamais ce qu'on appelle verve n'avait été si bien l'âme de l'écrivain ; jamais l'illusion du naturel n'avait été si complète.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Ce mot d'une situation de la pièce est la devise de la pièce entière. Voilà pourquoi *la Métromanie* est une comédie à part, un chef-d'œuvre, sans que Piron soit peut-être un grand poëte comique. Il n'avait que cette pièce en lui ; c'était lui-même. Seulement, ne disons pas, avec un critique célèbre, que la supériorité de cette comédie est moins admirable, parce que le sujet en est plus rare, plus détourné, et ne présente, pour ainsi dire, qu'un ridicule d'exception. Ce serait faire à une œuvre originale un tort de son originalité même. La perfection de l'art, c'est d'avoir personnifié avec tant de naturel et de vie la passion de la poésie, de telle sorte qu'on l'admire en riant, et que le ridicule soit mêlé de grâce et d'intérêt. Mais, dira-t-on, cette fois la comédie ne corrigera pas ; le métromane est peint en beau, il y a de quoi séduire à la poésie, au lieu d'en détourner. L'inconvénient nous paraît léger. Nous croyons peu à l'influence réformatrice du théâtre ; et cet attrait pour la vie du poëte, cette complaisance de l'auteur pour le ridicule qu'il attaque, fait, en revanche, la vive inspiration de l'ouvrage, le naturel, l'élégance, la vivacité du style. On ne parle si bien que d'une chose passionnément aimée.

L'autre comédie originale du XVIIIe siècle est pri à l'extrémité opposée de l'art. Elle n'est pas inspirée r la fantaisie solitaire et la vive préoccupation du poët mais écrite sous la dictée du monde, et comme u calque brillant et fidèle des salons du XVIIIe siècle. Un mot à cet égard sur le talent original de Gresset, qu'il siérait mal de louer longuement.

Doué d'une singulière flexibilité d'élégance, sans force d'invention, Gresset paraît avoir eu le privilége de reproduire dans d'heureuses esquisses chacune des

scènes de la vie à laquelle il fut mêlé. D'abord, élève et affilié des jésuites, la vie du collége, les occupations et les ridicules des cloîtres le frappèrent, et il les rendit avec autant de poésie que de gaieté ; puis, échappé de la cellule, accueilli, pour ses jolis vers, dans les salons du beau monde, il en saisit avec une admirable justesse les tons malicieux et légers. Enfin, jeune encore, retiré dans sa ville natale, n'ayant plus que des ennuyeux à peindre, il prit quelque peu l'empreinte de son sujet. Il rima longuement *le Parrain magnifique,* et un autre poëme contre un vieux médecin, lecteur de gazettes, jetant toujours sur l'insipidité du fond le coloris de quelques jolis vers marquetés d'épithètes brillantes. N'accusons pas trop cette vieillesse prématurée de son esprit; il nous en avait prévenus :

> Mais apprenez que l'harmonie
> Ne verse ses heureux présents
> Que sur le matin de la vie;
> Et que sans un peu de folie
> On ne rime plus à trente ans.

C'est en effet avant cet âge qu'il avait achevé ses charmants badinages, *Vert-Vert, la Chartreuse.* Mais, après avoir vu le monde, il fit *le Méchant,* léger et immortel monument de ce siècle où l'esprit de société, le talent de converser, occupa tant de place.

Le Méchant est la médaille des salons du XVIIIe siècle. Leur physionomie est là, comme la vive allure et la facile conscience des jeunes seigneurs de la Fronde se trouvent dans les *Mémoires de Gramont.* Voltaire lui-même ne vous donnerait pas toute la langue spirituelle du XVIIIe siècle, si vous n'aviez *le Méchant* de Gresset. Jamais toutes les grâces du monde, cette flat-

terie maligne, cette amertume mêlée d'insouciance, ces exagérations si vives, cette verve de dédain, cette franchise d'égoïsme qui veut être gaie, cette raillerie apparente sur soi-même pour se moquer des autres, ce sacrifice de toutes choses à l'esprit et cette satiété de l'esprit qui jette dans le paradoxe, cette légèreté enfin qui n'est souvent que le défaut d'attention et de raison, n'ont été si bien rendus; et l'effet poétique est né de cette peinture si fidèle d'une société sans âme et sans poésie. *Cléon,* copié sur un modèle du temps, est une création dans la langue de la comédie.

On dit que le grand Frédéric, qui se donnait tant de peine pour être poëte français, goûtait peu et ne saisissait qu'à demi le style du *Méchant.* Ce style, en effet, est le dernier raffinement d'une langue à part, qui ne s'apprend pas dans les livres, la langue des salons. L'art merveilleux de Gresset, c'est d'avoir donné une vie durable à des nuances si fugitives, et fixé les fantaisies de la mode en les imitant. Ce style n'a pas la force comique du style des grands maîtres; mais il est à la fois une création originale et un tableau de mœurs. Je ne sais si par ce motif Gresset a dû se passer d'une intrigue dans sa pièce; mais on s'aperçoit peu de ce défaut, et, par l'expression seule, il a fait à ravir ce que Voltaire lui reproche d'avoir manqué,

> Des mœurs du temps le portrait véritable.

Bien que Gresset, ennuyé du collége et du cloître, eût reçu avec vivacité les impressions du monde, et pris d'abord les idées sceptiques et épicuriennes de son temps, on peut juger par *le Méchant* qu'il s'arrêta bientôt. Il a déjà dans cette pièce d'excellents traits pour peindre les froids calculs de l'intérêt personnel:

La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela, préjugés, misère du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
. . . .
Chacun n'est que pour soi.

Voilà bien, dans l'application usuelle, la philosophie du XVIII[e] siècle, quoique, à l'époque du *Méchant,* elle n'eût pas encore été érigée en système par Helvétius et tant d'autres. Gresset, qui avait été quelque peu philosophe chez les jésuites, redevint religieux dans la société. Il s'éloigna d'abord du théâtre. La veine de corruption et de ridicule, si bien effleurée dans *le Méchant,* pouvait encore beaucoup fournir au poëte; mais de bonne heure devenu grave, retiré et marié en province, on peut croire que la délicatesse de son goût s'émoussa, en même temps que sa conscience devint plus timorée. Il avait achevé cependant quelques comédies dont le titre promettait : *l'Esprit à la mode* et *le Monde tel qu'il est.* Mais son scrupule s'étant fort augmenté dans les entretiens de l'évêque d'Amiens, il les brûla; et, ne croyant pas que la comédie pût se sanctifier même en attaquant les philosophes, il ne réserva d'une pièce qu'il avait faite contre eux que quelques vers, pour les employer à la même fin dans un poëme qui n'a jamais paru. Voltaire sans doute en fut la cause. Gresset avait annoncé son pieux repentir, et le petit *auto-da-fé* qu'il faisait de ses comédies, par une lettre publique. Mais cette lettre, où le poëte parlait des vérités lumineuses de la foi, et rétractait d'un ton solennel jusqu'aux hardiesses de *Vert-Vert,* venant à tomber au milieu des salons oisifs et moqueurs de Pa-

ris, eut fort peu de succès ; et bientôt on répéta les vers si malicieux de Voltaire.

> Gresset se trompe, il n'est pas si coupable, etc., etc.

Celui-ci n'engagea point le combat, et resta dans sa ville et ses bois de Picardie, d'où il ne sortit que quinze ans après, pour faire, comme directeur de l'Académie française, alors toute philosophique, un discours froid et prétentieux contre le style à la mode. L'ingénieux poëte avait vieilli ; son discours n'était que la caricature de sa charmante comédie du *Méchant*. Il n'osait pas dire tout ce qu'il avait dans l'âme contre la philosophie de son temps ; et, sur le reste, son langage était devenu puéril ou suranné. Mais qu'importe un discours ? Gresset fut poëte, peu de temps il est vrai, et sur peu de sujets, mais assez ; car il vivra toujours. Il ferme cette première moitié du XVIIIe siècle, où le grand art de faire des vers se soutenait par tradition ; et il égale Voltaire dans le seul genre où Voltaire fut grand poëte. L'imagination va changer de place : de longtemps il n'y aura plus de poëtes que Buffon et Rousseau.

TREIZIÈME LEÇON.

Fontenelle. — Application du bel esprit aux sciences. — Nouvelle école de prose ; ses défauts, son influence. — Mairan. — Terrasson. — Marivaux.

MESSIEURS,

Nous avons réservé jusqu'ici un écrivain unique, sans être grand, auquel il a été donné d'être contemporain de deux siècles mémorables, qui siégea dans l'Académie près de Racine et de Boileau, fit même contre eux des épigrammes, et fut trente ans le rival de Voltaire et l'ami de Montesquieu ; qui prit part à la vieille querelle des anciens et des modernes, et donna des conseils pour l'*Encyclopédie*. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. Suard qu'à son arrivée à Paris, il avait entendu, dans le salon de madame Geoffrin, M. de Fontenelle, debout devant la cheminée, conter la peine qu'il avait eue, en 1674, à soutenir, tout jeune qu'il était, la dernière pièce de son oncle le grand Corneille, la tragédie de *Suréna,* contre laquelle cabalaient les amis de M. Racine. « Mon oncle, ajoutait Fontenelle, dans les dix années qu'il vécut encore, m'apprit tout ce que je sais sur la poétique, et m'indiqua, pour mon premier essai lyrique, le sujet de Psyché qu'il avait traité lui-même en commun avec M. Molière, dont il était fort ami. » M. Suard, vieillard aimable et de l'esprit le plus fin, ressuscitait pour nous Fontenelle ; et nous semblions toucher à cet âge héroïque

des lettres françaises, où Corneille, Racine et Molière illustraient le théâtre que Bossuet et Bourdaloue excommuniaient avec tant d'éloquence.

Ce n'est pas que Fontenelle ait eu également le génie des deux époques auxquelles il assista ; mais enfin, dès le temps même où il n'était encore qu'un bel esprit accusé de mauvais goût, et dépeint malignement par la Bruyère, il se ménageait une sorte de gloire nouvelle, en appliquant l'art du style à la science, et le doute philosophique à l'étude des lettres. Plus tard, après avoir été le novateur discret et timide du XVIIe siècle, il fut le sage du XVIIIe, dont il avait prévu plutôt que hâté le mouvement. Sans être un homme de génie, il fut original ; sans ardeur et sans esprit de système, il exerça beaucoup d'influence sur les esprits, et fut le créateur d'une école en littérature.

Fontenelle avait étudié d'abord chez les jésuites de Rouen, et fait là beaucoup de vers latins et même de vers grecs aussi beaux que ceux d'Homère, dit-il ; *car ils en étaient*. Il prit ensuite la profession du barreau ; mais il s'en dégoûta bien vite, comme on peut croire ; et, après une cause perdue, vint à Paris chercher fortune dans les lettres.

Il y vécut d'abord obscur, de cette vie heureuse et occupée que vous savez, avec quelques jeunes compatriotes, studieux comme lui. Un d'eux était l'abbé de Saint-Pierre, plus célèbre dans la suite par ses rêveries que par ses talents. Cet abbé, qui avait une espèce de richesse pour un étudiant, 1,800 livres de rente, en avait donné 300 à un jeune géomètre nommé *Varignon*, et s'était logé avec lui dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Fontenelle et Vertot venaient les voir souvent : « Nous nous rassemblions,

dit Fontenelle, avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comptions pas alors pour un assez grand bien, peu connus.» Qui n'est touché de ce souvenir, Messieurs? Et, parmi ceux qui m'écoutent, n'en est-il pas plusieurs, dont le soir, dans ce même quartier Saint-Jacques, on aperçoit la lampe qui éclaire leurs veilles laborieuses et leurs conférences d'étudiants, d'où sortiront un jour quelques hommes célèbres, des Bichat, des Dupuytren, des Thierry?

Fontenelle n'avait pas cependant cette ardeur opiniâtre à l'étude qui fait les grands monuments; il prenait un peu de tout dans les sciences avec mesure et facilité. Nul homme ne réalisa mieux la pensée de Tacite, *retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.* Il ne s'enfonça pas dans le calcul et la géométrie, mais il en apprit assez de Varignon et des livres pour en parler avec justesse et clarté. Il n'étudia l'anatomie que dans le cours fait par Duverney pour le Dauphin, et assidûment suivi par Bossuet. Il ne fit aucun voyage savant, pas même une course de botaniste; mais il recueillit de toutes les sciences naturelles des notions exactes et simples qu'il rendait avec grâce.

Malgré ce goût dominant pour la philosophie, comme on disait alors, Fontenelle étant d'une famille de poëte, et voyant la poésie fort prisée dans le siècle de Louis le Grand, fit d'abord des vers, et, qui pis est, des tragédies. Une épigramme de Racine nous apprend le sort de son *Aspar;* et son *Brutus* ne vaut pas mieux. Toutefois, plus discret que la Motte, il ne médit pas de l'ancienne forme poétique, ni même de la rime. Il composa jusqu'à des églogues, afin de montrer sans doute qu'un homme d'esprit peut tout faire;

et l'on a cité de lui celle d'*Ismène*, qui n'est pas sans élégance et sans grâce. Mais en même temps il publiait des lettres galantes dont Molière se fût moqué autant que des précieuses ridicules ; et même, dans ses *Dialogues des Morts*, le premier ouvrage où il eût réussi, il jetait mille traits d'affectation et de faux goût.

Voltaire, qui certes avait plus d'esprit que Fontenelle, car il en affecte moins, a fait de ces *Dialogues des Morts* une vive et saine critique. Il y relève le rapprochement artificiel et forcé des personnages, la mignardise des pensées et du style. Il n'a pas de peine à montrer le ridicule de Faustine se comparant à Brutus, Julie de Conzague à Soliman, et Diane de Poitiers à César. Et toutefois Voltaire semble avoir emprunté un peu de cet ouvrage sa manière d'expliquer les grands effets par les petites causes, et de rabaisser à plaisir les événements et les caractères, en prenant, comme il le dit, les deux hémisphères en ridicule. Au fond, ce langage est plus déplacé dans l'histoire que dans une composition factice et satirique, comme des dialogues des morts. Lucien, peut-être l'inventeur du genre, l'avait fait servir à la parodie de l'antiquité, dans un temps de scepticisme et de décadence. Les *Césars* de l'empereur Julien, autre dialogue des morts, ne sont également qu'une satire. Le tort de Fontenelle, c'est que la sienne est sans but moral, toute composée de paradoxes qu'il ne croit pas, et de jeux d'esprit parfaitement inutiles.

L'auteur fut plus heureux dans une autre forme de dialogue, que l'antiquité avait ornée de toutes les grâces du génie, le dialogue philosophique ; il le fit servir à l'exposition même des sciences. Galilée, un

esprit créateur, avait donné cet exemple dans ses *Dialoghi delle scienze nuove.* Fontenelle n'invente pas ; il ne fait pas même un choix sévère entre les inventions des autres; et il aime de la science le merveilleux, le singulier, autant que le vrai. Son mérite est dans un agrément, une coquetterie de style qui attire et amuse le lecteur. Le premier, il traduisit en langue vulgaire le *Système du monde,* tel qu'alors on le connaissait du moins, encore à demi enveloppé de la vapeur des tourbillons, incomplet, obscur sur quelques points, mais tout étincelant, par intervalles, d'une immortelle lumière. Plus tard, et dans la pleine clarté de la science, on préférera plus de simplicité, et l'on pensera que ce qu'il y a de plus grand dans la réalité et pour l'imagination, l'astronomie, n'a pas besoin des petits ornements et des mièvreries galantes du bel esprit. On aimera mieux quelques pages de Fourier sur Herschell, ou quelques paroles nettes et précises d'Arago, dans une leçon de l'Observatoire, que toutes les dissertations de Fontenelle sur les *beautés blondes* et les *beautés brunes*, au sujet de la lune. Mais souvenons-nous des vers de Boileau contre les femmes qui étudiaient l'astronomie, et même contre l'astronomie, et nous excuserons peut-être Fontenelle.

La frivolité du cadre et des digressions n'empêche pas d'ailleurs qu'il n'expose avec beaucoup de justesse ce qu'il sait bien, et ne démontre, comme un savant de nos jours, que le soleil est immobile, et que la lune n'a pas d'atmosphère. Il en mesure même les montagnes d'après Cassini ; et quant à la supposition d'êtres animés dans cette planète, sauf les galanteries qu'il leur prête, il n'a rien dit en cela de contraire aux découvertes récentes

A la vérité, l'antiquité avait dit même chose, suivant trois vers orphiques cités par Proclus :

Il existe une autre terre immense, que les immortels nomment *Séléné*, que les hommes appellent *Mené*, et qui a beaucoup de montagnes, beaucoup de villes, beaucoup de palais.

On ne croit plus aujourd'hui à ces palais, mais on voit dans la lune plus de montagnes que jamais. Un autre Grec, Xénophane, auteur d'un système admirablement restauré ou deviné par un philosophe de nos jours[1], avait affirmé qu'il existait dans l'orbe de la lune une autre terre, et là une autre race d'hommes, qui vivaient de la même manière que nous ici-bas, et qui, la nuit, recevaient la lumière d'un autre globe, comme nous recevons celle du leur[2]. Le progrès moderne, c'est, non de ruiner tout à fait cette opinion, mais de la rectifier, en prouvant par une statistique détaillée de la lune, que ses habitants ne peuvent avoir aucune de nos conditions d'existence, point d'eau, point de fluide, point d'air respirable, nulle végétation.

Mais Fontenelle avait lui-même aperçu cette différence, et il en tirait tout à la fois un raisonnement et une précaution :

Elle regarde ces gens scrupuleux et difficiles à contenter, dit-il dans sa préface, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger, par rapport à la religion, à mettre des habitants ailleurs que sur la terre, etc.

Mais la science vient ici au secours de la science ; et

[1] M. Cousin.

[2] Dixit Xenophantes intra concavum lunæ sinum esse aliam terram, et ibi aliud genus hominum simili modo vivere, quo

Fontenelle prouve déjà très-bien que ces habitants de la lune ne sont et ne peuvent être en rien semblables aux habitants de la terre. C'est l'idée sur laquelle Voltaire a bâti son *Micromégas,* en raillant Fontenelle, et en le copiant un peu.

En tout, cet ouvrage et le ton de la préface, que nous venons de rappeler, annonçaient une autre innovation que celle du sujet et de la forme. On y sentait une certaine liberté de penser, et même un commencement d'ironie sceptique, que Fontenelle porta bientôt de la science dans l'érudition. Nul doute que, par son esprit et son caractère, il n'appartînt à ce parti raisonneur et peu chrétien qui n'avait jamais cessé tout à fait sous Louis XIV. Il était lié avec les savants de Hollande, correspondait avec Basnage, et lui envoya, dans une lettre, cette petite relation de l'*Ile de Bornéo,* satire allégorique du catholicisme, accueillie par Bayle, et qui remplit une page in-folio de son journal. Cette page, imprimée en Hollande, faillit compromettre gravement Fontenelle. D'Argenson, déjà fort en crédit, le sauva du Père Letellier : et Fontenelle continua ses discrètes excursions de libre penseur.

Ayant reçu de Hollande le livre latin du docte Van Dale sur les *Oracles* du paganisme, il imagina d'en faire un ouvrage amusant et de facile lecture. Au fond, rien de plus piquant que l'érudition ; et c'est par le préjugé des lecteurs, ou la faute des écrivans, qu'elle passe souvent pour ennuyeuse. L'objet du livre de Van Dale,

nos in hac terra vivamus. Habent igitur illi lunatici homines alteram lunam, quæ illis nocturnum lumen exhibeat, sicut hæc exhibet nobis; et fortasse noster hic orbis alterius inferioris luna sit. (CICERO.)

c'était de prouver que les oracles n'avaient pas cessé, comme on l'avait dit souvent, à l'avénement du Christ, et qu'ils n'étaient pas le prodige du démon, mais la fourberie des prêtres païens. Je ne sais si un médecin anabaptiste, écrivant sur ce sujet en Hollande, n'avait pas quelque double intention de satire; mais la thèse qu'il soutient était d'ailleurs conforme au bon sens et à l'histoire. Il n'y avait pour la religion même nul intérêt à prétendre que le diable avait été prophète et à justifier l'erreur du paganisme par des prestiges surnaturels. Mais plusieurs Pères de l'Église avaient donné dans cette illusion, et des docteurs modernes y tenaient encore. Cependant la Mothe le Vayer, dès le commencement du siècle, en avait fait justice dans une lettre sur les *Oracles*[1], où il attribuait leur cessation à des causes tout humaines, tout historiques, et leur long empire à la fourberie, à l'équivoque et à la démence. Mais la Mothe le Vayer avait passé pour incrédule; et l'on sent, jusque dans la manière dont Fontenelle soutint la même opinion, certaine ironie discrète, et un ton de badinage universel qui parut très-hardi. La prétention d'être toujours léger, mondain, y nuit un peu à l'érudition. Le style, agréable et piquant, est parfois gâté par les sous-entendus, les demi-mots et les petites grâces de salon.

Malgré ces réserves et cet air de frivolité, l'histoire des *Oracles* ayant été vivement attaquée par le jésuite Baltus, Fontenelle, qui tenait bien plus à son repos qu'à une opinion, ou même qu'à un trait d'esprit, se détourna tout à fait des recherches de critiques et d'histoire, et s'enferma dans l'Académie des sciences,

[1] Tome XIII, p. 157.

dont il devint le secrétaire vraiment perpétuel en 1699. Vous savez qu'il remplit seul et sans cesse, pendant quarante-trois ans, cette belle et noble fonction, aujourd'hui partagée entre deux savants. Il s'en démit à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, pour être un peu plus libre et achever quelques pièces de théâtre.

Ce demi-siècle, donné à la culture des sciences par un esprit si pénétrant et si juste, a produit la belle *Histoire* de l'Académie, formée des *Analyses* de ses travaux, et des *Éloges* de ses membres. Les *Éloges* sont connus, et partout publiés ; mais les *Analyses* sont demeurées dans le recueil de l'Académie, où personne ne les lit plus. On ne peut cependant parcourir cette immense série de rapports sur des objets si divers sans être émerveillé du génie facile de Fontenelle. Physique générale, anatomie, chimie, botanique, mathématiques, astronomie, optique, hydrographie, acoustique, mécanique, il rend compte de tous les points de ces sciences traitées dans les discussions, la correspondance ou les *Mémoires* de l'Académie. La description précise d'un fait d'histoire naturelle succède à un exposé fort net de l'arithmétique binaire inventée par Leibnitz, et retrouvée dans une antiquité chinoise. Vous êtes entretenu par le même homme d'une comète aperçue à Pékin, d'une aurore boréale visible trois années de suite à Paris, des taches au soleil et de la cataracte, du calcul des infiniment petits et des forces motrices de la vapeur, d'un système de musique et d'une roue ou *vis* de forme nouvelle, des quatre lunes de Saturne, et de la digestion.

C'est bien là, et dans un homme seul, le premier essai de cet esprit encyclopédique auquel aspira le XVIIIe siècle, et qui, plus tard, pour mieux embrasser

toutes les sciences, en partage l'étude entre des observateurs différents. Ajoutons que ces extraits, ces résumés, ce procès-verbal universel que Fontenelle rédigea pendant quarante ans, porte partout son caractère, partout la même netteté de sens, le même tour négligé, quand il n'y a point de place pour l'esprit, la même réflexion délicate et fine, dès qu'elle peut se montrer.

Que beaucoup de notions dont il parle fussent encore naissantes, beaucoup d'observations qu'il reproduit, incomplètes et fautives, que la science de son temps fût bornée et qu'il ne la possédât pas tout entière, que sa clarté soit souvent superficielle et plaise en instruisant peu, il n'importe. On sentira, sous le rapport de la méthode et du goût, le seul qui nous occupe en ce moment, quelle philosophie, quelle intelligence générale des choses il avait dû puiser dans cet ensemble de vues comparées. On y voit aussi quel genre de supériorité il portait avec lui, et le charme singulier et célèbre attaché à sa conversation autant qu'à ses écrits. Il ne contait que des choses nouvelles. Il était le seul interprète entre l'obscurité de connaissances inaccessibles et la curiosité du monde; il rendait simple ce qu'on n'avait pas même compris jusqu'alors, et à la simplicité de l'exposition il ajoutait les recherches délicates de la pensée. Il faisait en même temps ressortir avec art l'utilité positive qui se mêlait au merveilleux des sciences, et il intéressait le bon sens comme le bel esprit. De là son succès prodigieux et son influence.

Un monument immortel en est resté, ses *Éloges*, où il a fait pour les savants ce que Plutarque avait fait pour les guerriers et les politiques. Il les a montrés, dans leur génie, dans leur caractère, dans la simpli-

cité de leur vie privée. Il les a fait comprendre, il les a fait aimer. « L'histoire d'une Académie, avait-il dit en commençant, ne saurait être que l'histoire de ses pensées. » A cette abstraction continue, les *Éloges* sont venus mêler un intérêt réel, varié, une passion et des personnages. Grâce à la libre composition de l'Académie, cette belle revue offre tour à tour les noms de tous les pays, les représentants de la science sous toutes les formes et dans toutes les fortunes, souverains, généreux, hommes de guerre et d'action, contemplateurs paisibles, vastes génies qui ont tout parcouru, en jetant la lumière, opiniâtres et patients esprits, qui n'ont éclairé que quelque coin obscur du champ des découvertes. L'unité du recueil, c'est l'amour de la science, le spectacle de ses progrès, et l'avantage qu'elle apporte à la vie humaine. Bien des réputations qu'on y célèbre sont effacées, bien des travaux tombés dans l'oubli. Mais avec quel intérêt on y retrouve souvent, dans l'éloge d'un savant à peine nommé de nos jours, le germe ou le premier essai de nos inventions et de nos entreprises modernes ; tantôt l'application du calcul des probabilités aux choses morales et politiques, tantôt le premier emploi d'un alphabet télégraphique[1], pour communiquer en quelques heures de Paris à Rome.

Mais, à vrai dire, les notions positives éparses dans ce recueil n'en sont pas le premier mérite. On y trouve consignées autant d'erreurs que de découvertes ; elles y traitent d'égal à égal : la chimère des tourbillons y va de pair avec la loi de la gravitation. Souvent aussi les résultats de la science y sont ramenés à une géné-

[1] *Eloge* de Jacques Bernoulli et d'Amontons.

ralité superficielle qui se comprend sans étude, mais qui n'instruit pas. Le prix de cet ouvrage est donc surtout dans le style, dans l'art plein d'agrément avec lequel l'auteur raconte. Ce n'est pas que, même à cet égard, son goût soit irréprochable, et qu'il ait renoncé à toutes les affectations du bel esprit. Tantôt il les cherche dans le contraste d'un terme familier avec une idée savante, d'une expression galante et mondaine avec de sérieuses études. Tantôt il rend avec subtilité une pensée commune, ou fait une plaisanterie froide et contournée. Quelquefois même il est obscur à force de finesse. Il a ce caractère particulier remarqué dans d'autres littérateurs, d'avoir gâté la diction avant la langue, et de composer souvent des phrases recherchées avec des expressions très-pures et des tours indigènes.

Sous ce rapport, il marque la même décadence que Pline ou Sénèque. Mais, en même temps, et cette différence est due tout à la fois à l'influence des sciences et à la supériorité de sa raison, il a souvent une belle et heureuse netteté que l'esprit orne avec discrétion, et ne surcharge pas. Il est même quelquefois simple, oui, simple, quoique Fontenelle. Dirai-je plus? il est quelquefois touchant; il a presque de l'onction en décrivant l'uniformité candide et silencieuse de quelques vies du XVII[e] siècle, toutes partagées entre Dieu et la botanique ou l'anatomie. Quand il entre dans le détail de certaines pratiques austères et minutieuses, on entrevoit sur ses lèvres un léger sourire d'homme du monde, mais il redevient aussitôt sérieux et attendri, autant qu'il peut l'être, sur des vertus dont profite la science : car il aime la science, il conçoit l'ardeur qu'elle inspire. Et le calme avec lequel il juge l'en-

thousiasme des autres ne semble en lui qu'une supériorité de raison et de lumières.

> Nil admirari prope res est una, Numici,
> Solaque quæ possit facere et servare beatum.

Un autre mérite des *Eloges*, c'est la philosophie dans le sens ordinaire du mot. Malgré la subtilité trop fréquente du style, je ne sais dans quel ouvrage on pourrait recueillir plus de pensées justes pour l'usage de la vie, plus de vues morales sur le caractère des hommes. Seulement le vrai, dans Fontenelle, est toujours ingénieux et un peu détourné de la voie commune. Il s'y mêle aussi une sorte d'ironie légèrement sceptique. Fontenelle semble une intelligence dégagée de ce qu'elle raconte, spectatrice de la vie comme de la science, et qui ne s'y met jamais tout entière.

De là ces portraits inimitables de tant de savants solitaires, silencieux, timides, auxquels le peintre ressemble si peu, et qu'il comprend si bien. Ayant l'air de savoir au juste les bornes de leur esprit, et presque celles de l'esprit humain, il les interprète, les juge, les devine, voit le faible de la science et celui du savant, et donne pour dernière leçon de philosophie les petitesses des philosophes; le tout sans amertume, sans satire, avec cette supériorité bienveillante qui connaît à fond notre nature et qui lui pardonne. Il y a là, pour le goût et le style, un tempérament merveilleux qui ne s'est point retrouvé, malgré tout ce qu'un Condorcet, un Cuvier, ont jeté d'instruction solide et de vues philosophiques dans des sujets semblables. Fontenelle peut donc être considéré comme le modèle d'une éloquence à part, châtiée sans être sévère, qui n'emprunte rien à la poésie et s'interdit la

passion. Elle a quelque chose de cette pureté délicate et de cette précision que les anciens, si grands maîtres de la tribune, admiraient dans Lysias. Mais elle joint le bel esprit à l'atticisme.

A cet égard, elle eut un privilége bien rare ; elle ne perdit rien par les années, ou plutôt elle s'accrut avec la vieillesse de l'orateur. Comme la chaleur du sang et les vives images agissaient peu sur lui, sa pensée resta la même, ingénieuse et calme ; et l'âge donna parfois à son langage, ingénieux et poli, quelques teintes attendrissantes. C'est à quatre-vingt-cinq ans qu'il eut le plus d'éloquence, en parlant au nom de l'Académie française, dont il était membre depuis cinquante années, et qu'il avait vu se renouveler plusieurs fois : « Il m'est permis, disait-il à ses confrères, d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verrait des enfants fort élevés au-dessus de lui, et qui n'aurait guère d'autre gloire que celle qu'il tirerait d'eux. » A quatre-vingt-douze ans il fut encore l'orateur de la même Académie, en recevant le successeur du cardinal de Rohan ; et ses pensées, ses expressions, avaient gardé le même éclat tempéré, la même finesse élégante. Plus concis que Nestor, auquel il se compare, il n'avait pas un langage moins persuasif et moins doux. C'est par là qu'il fut l'idole d'une société polie, toujours fêté, et plein d'esprit et de grâce jusqu'à cent ans.

On connaît sa prudence craintive et sa circonspection. L'âge sans doute n'avait pas dû l'en corriger. Quelquefois même il eut des ménagements qu'on pourrait appeler d'un autre nom. Courtisan du cardinal Dubois, pour lequel il écrivait des manifestes, il le reçut à l'Académie, en le louant avec une exagération

qui fait sourire la postérité, dont il promettait les hommages au cardinal.

Dubois succédait au bon M. Dacier. Fontenelle ne manque pas d'y voir un grand honneur pour M. Dacier, « dont le nom, déjà lié par ses travaux à ceux de Platon, de Plutarque, de Marc-Aurèle, le sera désormais à celui du cardinal Dubois. » Cela est bien fort pour un philosophe, et dit en face à ce Dubois, que Saint-Simon a fouetté et marqué si justement.

Ce n'est pas tout; Fontenelle s'émeut :

> Les applaudissements que nous vous devions, dit-il, seront désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent et de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue la nôtre... Le régent du royaume a pensé; son ministre a pensé avec lui, et a exécuté. Les siècles suivants en sauront davantage : fiez-vous à eux, Monseigneur.

Fontenelle, sans doute, comme un contemporain, et un contemporain bien traité par le ministre, ne savait pas toute la vérité; mais il devinait ce qu'on a mieux su dans la suite, la grande habileté que Dubois porta dans les affaires. Peut-être aussi, nous le disons avec regret, le calme sceptique du philosophe voyait-il avec trop d'indulgence ce qui ne blessait que la morale; peut-être enfin avait-il ce faible d'admiration que des gens d'esprit, parfaitement sages dans leur conduite, ont souvent pour les gens d'esprit hardis et corrompus. Quoi qu'il en soit, Fontenelle se montra fidèle à la mémoire de Dubois; et, quelques mois après la mort de ce ministre, il le louait encore à l'Académie, au risque de n'être, cette fois, applaudi par personne.

Dans son extrême vieillesse, Fontenelle, tout en res-

tant attaché à la théorie des *tourbillons* de Descartes, ne s'occupa plus que de littérature et de *poésie légère*, comme dans sa jeunesse. Son génie n'était pas là; il n'a pas le goût vrai dans la critique. Ses grandes louanges de Corneille semblent une vanité de famille et une malice contre Racine, plutôt qu'une admiration vivement sentie. On sait quel jugement il portait de Théocrite; le poëte Eschyle lui paraissait une espèce de fou, enfin, il avait défini le *naïf*, une nuance du *bas* : ce qui montre assez comment il sentait la nature. Fontenelle fut donc, en théorie et en pratique, un corrupteur du goût. Il fit même toute une école de décadence. Mais, ayant eu le bonheur d'appliquer son talent à des sujets instructifs, dont il a ingénieusement tempéré la sécheresse, et qui ont contenu et corrigé l'affectation naturelle à son esprit, il a élevé un monument immortel, et il mérite la première place dans notre littérature, après les hommes de génie.

On a fait une grande hyperbole académique en le supposant le promoteur de tout le XVIIIe siècle. Il n'avait été d'abord que l'écho assez discret des libres-penseurs de Hollande. Sa hardiesse se bornait à quelques allusions délicates et malignes, et s'arrêta de bonne heure. Mais, selon toute apparence, il n'en jugeait pas moins tout ce qui se préparait autour de lui. En 1743, il écrivait dans la préface de ses comédies :

> Nous sommes dans un siècle où les vues commencent sensiblement à s'étendre de tous côtés. Tout ce qui peut être pensé ne l'a pas été encore. L'immense avenir nous garde des événements que nous ne croirions pas aujourd'hui, si quelqu'un pouvait les prédire.

Voyait-il déjà les conséquences extrêmes des opinions

sceptiques, et les dernières années du XVIIIe siècle? Sa réserve alors ne nous paraîtrait pas seulement prudence, mais vertu; et nous lui saurions gré de n'avoir pas aidé à cette grande destruction, où les vérités religieuses et morales étaient emportées avec les abus.

Fontenelle eut des disciples de ses opinions et des imitateurs de son style. On les reconnaît à leur égal éloignement de l'orthodoxie soumise du XVIIe siècle, et des témérités du XVIIIe. On les retrouve dans la philosophie et la théorie des arts, dans les sciences et dans les lettres. Ce ne sera pas l'abbé Trublet, son plagiaire plutôt que son élève; mais ce seront des hommes d'un esprit rare, Terrasson, Mairan, Marivaux, et, à quelques égards, Montesquieu lui-même, si l'histoire et l'antiquité ne l'eussent pas ramené bientôt à une école plus sévère.

Terrasson avait emprunté beaucoup de choses à Fontenelle, mais non l'art d'amuser. Il était *cartésien* comme lui, comme lui contempteur d'Homère, c'est-à-dire de la grande et naturelle poésie; comme lui fort épris des sciences, et les mêlant aux lettres. Mais au lieu d'écrire, comme Fontenelle, quelques pages fines et spécieuses sur les anciens et les modernes, il fit deux gros volumes au sujet de l'*Iliade;* et puis il voulut la remplacer par un poëme épique en prose, où les découvertes modernes seraient cachées sous les emblèmes de l'antique Égypte. De là *Séthos,* le *Télémaque* de l'Académie des sciences, ouvrage ennuyeux, malgré beaucoup de savoir et d'esprit.

L'abbé Terrasson, qui ne rêve pas dans *Séthos* un gouvernement moins idéal que celui de Salente, ne s'était pas cependant toujours tenu loin de la vie réelle et des affaires humaines. Comme Fontenelle, il était

fort bien accueilli du régent. Il écrivit même une brochure en faveur du système de Law.

Le système fut utile à son défenseur. Terrasson fit tout à coup fortune, prit voiture et disait gaiement de lui-même : « Je réponds de moi jusqu'à un million. » Mais ruiné bientôt, comme il s'était enrichi, il revint à *Séthos* et à l'antiquité.

Voltaire a fort loué dans *Séthos* l'éloge funèbre de la reine Nephté. Les dix livres de ce roman, plus érudit que poétique, offriraient encore d'autres beautés remarquables, des traits de mœurs bien saisis, des vues morales éloquemment rendues. Mais l'ensemble est froid, dans un genre de composition qui ne peut vivre qu'à force d'imagination et de génie. Séthos est entraîné par le même oubli que *Télèphe* et *les Incas*. *Télémaque* et *les Martyrs,* voilà nos seuls poëmes épiques. Terrasson n'en sera pas moins compté, au-dessous de Fontenelle, parmi les précurseurs de l'esprit philosophique au XVIIIe siècle, et les hommes qui renouvelèrent par système cette union des sciences et des lettres, que Descartes et Pascal avaient faite de génie, et dont Buffon tira son éloquence.

L'abbé Terrasson, en prenant à l'école de Fontenelle l'esprit de critique et le goût des sciences, avait eu le tort d'ambitionner en même temps les succès de l'imagination. Un autre émule de Fontenelle, qui lui ressembla par les agréments de l'esprit, le calme du caractère et presque la longue vie, eut le bon sens de se renfermer dans le cercle des sciences. Ce fut Mairan, mort en 1771, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après une vie passée dans l'étude et dans les salons. Comme Fontenelle, il fut membre des trois Académies, fort aimé du régent, philosophe discret et spirituel écri-

vain. Mais il n'était pas seulement, comme Fontenelle, l'interprète élégant des sciences; il en avait le génie. Au lieu de commencer par des opéras et des lettres galantes, pour appliquer ensuite le bel esprit aux sciences, il s'était annoncé d'abord par des *observations* précises. On le vit tour à tour appliquer la science à des objets d'utilité pratique, ou l'étendre par de belles et neuves expériences. Géomètre, physicien, astronome, il découvrit là où Fontenelle avait agréablement parlé.

Mais le goût du temps et la réputation même de Fontenelle avertirent Mairan de mêler aux recherches pour les savants l'art de plaire pour le public. Des mémoires sur la *réflexion* des corps, sur la *rotation* de la lune, sur le *froid* et sur le *chaud,* n'auraient pas suffi pour cela. Il choisit un sujet agréable par le nom seul et par l'espèce de merveilleux qui s'y mêle à la science; il fit l'histoire complète de ces *aurores boréales* dont Fontenelle avait marqué quelques récentes apparitions. C'est à la fois le livre d'un physicien, d'un érudit, d'un homme de goût; et l'hypothèse scientifique en fût-elle erronée, comme on l'a dit depuis, le choix et l'examen des traditions, l'esprit philosophique, la clarté, l'agrément, n'en font pas moins de cet ouvrage un modèle de justesse et de goût: c'est Fontenelle corrigé de quelque affectation.

Il est vrai que Mairan n'a pas conservé toute l'ingénieuse fécondité et toute la finesse d'observation morale de son modèle dans les éloges des savants qu'il fit après lui; il ne sait pas, comme Fontenelle, démêler, dans l'uniformité de la vie la plus simple, de curieux traits de nature, et les mettre en relief avec une sorte de malice enjouée; il laisse un peu sec et nu ce

qui est sans intérêt par soi-même : mais quand le sujet a quelque grandeur scientifique, il le présente dignement et le remplit tout entier. On le sent à l'éloge de Halley, de ce digne compatriote et ami de Newton, qui fut érudit, géomètre, grand astronome, célèbre navigateur. Avec quel intérêt retrace-t-il cette belle vie de contemplations et d'aventures tout à la fois, ces courses savantes de Halley, qui, revenu de l'île Sainte-Hélène où il était allé examiner un point du ciel, repart pour Dantzick, afin de causer de sa découverte avec le célèbre Helvétius, astronome et premier magistrat de cette ville.

Il y arriva le 26 mai 1679, dit avec simplicité Mairan ; et, sans autre préliminaire, les deux astronomes observèrent ensemble, le même soir, comme gens qui se connaissaient depuis longtemps, et qui s'étaient vus dans cette commune patrie vers laquelle ils dirigeaient leurs regards.

J'ai nommé Sainte-Hélène, Messieurs ; ce nom, qui vous a frappés, était alors noté pour la première fois par la science. Halley avait fait le voyage de Sainte-Hélène pour compléter la liste des étoiles fixes, et observer celles qui ne sont visibles qu'auprès de l'équateur et de l'hémisphère austral. Il en reconnut plusieurs déjà signalées ; il en découvrit d'autres qu'il nomma de nouveaux noms empruntés à l'histoire de son pays et de son temps, et qu'a maintenus la science moderne : l'une d'elles, entre autres, fut appelée par lui *le Chêne de Charles,* en mémoire de l'arbre touffu qui avait caché dans son feuillage le jeune roi poursuivi par Cromwell. Napoléon aura retrouvé ce souvenir de la science à Sainte-Hélène ; et, pendant les nuits brillantes de l'équateur, ce remplaçant des rois,

bien plus grand que Cromwell, aura pu reconnaître dans le ciel même de son exil une image de la royauté légitime rétablie par sa chute, et rêver à la durée éphémère des empires sous la pâle lueur de la constellation de Charles II.

Mairan ne garda que trois années le poste difficile où il avait si bien remplacé Fontenelle : comme lui il s'en démit, passé quatre-vingts ans, pour jouir librement de sa vieillesse. Son esprit, non moins étendu que pénétrant, s'était porté sur toutes choses. Aussi bon helléniste qu'habile géomètre, il était fort zélé pour les travaux de l'Académie des inscriptions, qu'avait un peu négligés Fontenelle. Sa *Dissertation sur* la fable de *l'Olympe* montre un esprit orné des plus riants souvenirs de la poésie grecque; ses trois *Lettres* au P. Parennin sont, pour le temps, une divination : c'est là que, pour la première fois, est nettement expliquée la singularité de la langue et de l'écriture chinoise. Mairan compare cette écriture à nos chiffres arabes, également compris par les peuples qui expriment diversement ce que ces chiffres indiquent. Il avait saisi entre l'Égypte et la Chine d'ingénieux rapports, contestés dans la suite, mais dont la première vue a mis peut-être sur la trace d'une grande découverte de nos jours. Enfin Mairan est partout un délicat observateur, un philosophe ingénieux, un écrivain précis, élégant et de bon goût. Voltaire, qui, dans la ferveur de ses études mathématiques, avait souvent consulté ce maître habile, lui porta toujours grande estime, sans oser pourtant le préférer à Fontenelle, dont Mairan n'a pas les défauts, mais dont il n'a pas le piquant et la grâce.

Le succès qui s'attacha dès l'origine aux *Éloges* de

Fontenelle avait mis à la mode ce genre de composition. L'Académie des inscriptions, d'abord uniquement occupée de devises modernes et de médailles antiques, eut aussi son historien qui, sous des formes un peu sèches. alliait l'urbanité du monde à l'érudition. L'école accréditée par Fontenelle se reconnaît jusque dans le froid et sévère M. *de Boze,* parlant de Montfaucon et de Mabillon ; c'est quelque chose de discret plutôt que de simple, de ténu plutôt que d'élégant ; parfois même la précision exacte des idées et du style devient subtilité ; et l'art, quoiqu'un peu nu, n'est pas exempt de cette affectation que Barthélemy porta, longtemps après, dans son agréable et savant ouvrage. Toutefois l'ami des lettres ne peut lire sans un vif attrait ces premiers mémoires biographiques sur une compagnie qui a soutenu sans décadence la gloire de l'érudition française, et d'où sortent encore de nos jours tant de précieux travaux.

Un des caractères de la supériorité de Fontenelle, ce fut la diversité de son influence ; elle ne polit pas seulement le langage des sciences et de l'érudition, elle créa dans les choses mêmes d'imagination une école nouvelle, école qui manque parfois de goût à force de finesse, mais qui, sans nulle poésie, a quelque invention et offre çà et là des nuances originales. L'ingénieuse madame de Staal était de cette école, et la contenait dans un juste milieu de précision et de délicatesse. Marivaux en exagéra le caractère, la renforça d'une teinte métaphysique et subtile, la corrompit quelquefois jusqu'au jargon, mais y mêla des beautés véritables.

Arrêtons-nous, Messieurs, sur cet écrivain qui, malgré sa prétention d'être né de lui-même, se trouve

rangé dans la descendance de Fontenelle, mais à part, et comme un disciple inventeur. Nul doute que Marivaux n'ait d'autant plus emprunté à Fontenelle, qu'il travaillait beaucoup sa propre manière, et se fit original à la sueur de son front : ses premiers écrits le montrent clairement. Né à Paris en 1688, élevé avec soin dans le goût des lettres, son premier ouvrage, une comédie, *le Père prudent et équitable,* n'était que froid et médiocre. C'est plus tard, c'est par l'éducation du monde et des lettres que son esprit et son style acquirent la subtilité prétentieuse qui les a rendus célèbres. D'abord même, Marivaux ne tira du scepticisme et de l'esprit novateur que le mépris pour l'antiquité, et le goût assez bizarre d'en faire la parodie. On sait qu'il commença par celle d'Homère ; la traduction de la Motte suffisait pour cela ; c'était une parodie innocente en vers secs et froids. Marivaux, qui avait réellement beaucoup d'humeur contre la gloire d'Homère, le travestit, mais ennuyeusement ; puis, de l'*Iliade* il porta ses rimes burlesques sur *Télémaque,* dont la Motte et Fontenelle faisaient plus de cas que d'Homère, et qu'il traita de même. Ce goût de la parodie, vraiment singulier dans un esprit qui se pique d'être original, le conduisit à travestir aussi le chef-d'œuvre de Cervantes, oui, *Don Quichotte*, c'est-à-dire l'épopée de la parodie, la seule parodie sublime qu'on ait jamais faite. Tous ces efforts-là, ce semble, étaient bien malheureux, même en y joignant une tragédie d'*Annibal,* qui fut fort applaudie, et où le vieux capitaine carthaginois disait à Laodice, fille de Prusias :

> Hélas ! un doux espoir m'amenait dans ces lieux,

et disputait tendrement le cœur et l'hymen de la prin-

cesse à l'ambassadeur romain Flaminius. To
était bien ridicule, sans doute ; heureuseme
écrits et la conversation de Fontenelle avertire
rivaux de son talent. et il chercha dans une pr
génieusement travaillée l'effet et le coloris q
mandait bien inutilement à la poésie.

Fontenelle avait lui-même appliqué à la com
mélange de familiarité coquette et de finesse
ractérise sa manière habituelle. Ses pièces de t
qu'on n'a guère jouées et qu'on ne lit plus, on
le tour du dialogue, la subtilité des sentimen
recherche de naïveté maligne, un air de paren
le théâtre de Marivaux. Il y manque l'intrigue,
invention de scène qui soutient l'attention du
teur. Marivaux eut, au contraire, ce mérite ; et
il devint le créateur d'un genre nouveau, fort dé
de la bonne comédie, mais éloigné du drame,
sant parfois sans être gai. Cette comédie, que V
appelait métaphysique, et qui semble plutôt se
avec subtilité, était conforme au temps, et vraie
recherche même du langage. Il y eut, dans les
du XVIII[e] siècle, un côté de licence qui passait
médie régulière. Mais la partie élégante et
ble de ces mœurs n'eut pas d'interprète plus p
et plus fidèle que Marivaux. C'est là qu'il app
analyses de sentiment, ces grâces maniérées
éternelles surprises du cœur qui remplissent so
tre : c'était de l'amour à l'usage de la bonne s

La révolution des mœurs influa peu sur cette
die artificielle. On sait combien elle était appla
y a vingt-cinq ans, sous l'empire. Elle a sans
exagéré la nature, comme tous les types expr
mais elle fait partie de l'histoire morale du

siècle ; et il suffit de la désigner ainsi, sans critiquer en détail ce que Voltaire appelait *les drames bourgeois* du *néologue* Marivaux, et ce qui paraîtrait aujourd'hui d'une pureté classique à bien des gens.

A notre avis, cependant, ce n'est pas au théâtre que Marivaux est vraiment supérieur. Il est plus à son aise dans le roman. Il ne prête pas son genre d'esprit à tous ses personnages : il s'en sert pour raconter. Il est peintre moraliste; il est souvent pathétique, et trouve, dans un vif sentiment des misères humaines, une éloquence naturelle. C'est par là qu'il a mérité tant de lecteurs, avec deux romans, qui ne sont pas habilement conduits, et ne sont pas même finis, *Marianne* et *le Paysan parvenu*. Ce sont les seuls ouvrages de notre langue où, pour la peinture de la vie, la sensibilité morale de Richardson soit égalée, sans dessein de l'imiter : c'est la belle innovation de Marivaux; c'est son génie. Il est expressif et touchant par les détails, pris dans la vie la plus simple, la condition la plus obscure. C'est le genre de mérite qui doit faire vivre quelques fragments de son *Spectateur,* ouvrage oublié. Avez-vous lu sa lettre d'un père qui se plaint d'un fils ingrat? Il n'y a pas une affectation, pas un effort : ce sont des circonstances toutes simples, senties par une âme vive; et rien n'est plus éloquent. Marivaux ne tenait pas du calme sceptique de Fontenelle. Il était fier, délicat, sensible; et par là, dans l'insouciante gaieté du XVIIIe siècle, il eut un tour d'imagination à part. Son esprit pourrait se confondre avec celui de son temps, et n'en serait qu'une forme exagérée et souvent factice : son humeur est à lui, et elle a empreint quelques pages d'un cachet qui ne s'effacera pas.

QUATORZIÈME LEÇON.

Montesquieu : sa jeunesse. — De l'esprit de société dans le XVIII[e] siècle. — Les *Lettres persanes*. — Voyages de Montesquieu ; sa liaison avec lord Chesterfield ; son séjour en Angleterre. — *La Grandeur et la Décadence des Romains*. — *Niebuhr*. — De *l'Esprit des lois*.

Messieurs,

Je vous prie de considérer que l'enseignement classique et même technique doit occuper la plus grande part de nos séances. Il ne faut donc pas que quelques-uns de nos jeunes auditeurs soient attirés ici par l'espérance d'entendre des généralités hardies et nouvelles pour eux, sur la politique et l'histoire. Je me les interdis, au contraire. Peut-être même je m'attacherai pendant quelques séances à être plus spécialement ennuyeux, pour déconcerter les conjectures et les reproches. Cependant, à part la facilité qu'on a toujours de prendre cette dernière précaution, il est certain que le sujet n'y prête nullement ; car jamais intérêt plus vif, spectacle plus piquant, plus varié, ne fut offert à la curiosité ; jamais littérature ne répéta plus vivement une époque plus spirituelle.

Un point de vue qu'il ne faut pas oublier, c'est le caractère mélangé, complexe de notre littérature, et les emprunts qu'elle fait au passé et à l'étranger. Par là, elle n'est pas seulement l'expression de la société, comme on l'a dit ; elle est souvent le reflet du monde entier. C'est un foyer où rayonnent les lumières de

tous les âges. Ce qui domine au XVIII[e] siècle, c'est l'élégance sociale, la légèreté mondaine, l'esprit épicurien et sceptique, la mollesse des mœurs et la hardiesse des idées. Il n'y en a pas moins place, dans la même époque, pour le génie de l'antiquité, et pour une éloquence qui le reproduit ou qui l'égale.

Mais voyons d'abord l'influence des mœurs, avant celle de l'étude.

Un jeune président à mortier du parlement de Bordeaux, doué, comme son compatriote Montaigne, de cette imagination fantasque et vive qui appartient au pays, mais contraint, par devoir d'état, à pâlir sur le *Digeste* et à écouter des plaideurs, cherche une distraction dans les études plus libres. La philosophie lui suffirait bien, et la controverse, même théologique, ne lui déplairait pas. Le premier fruit de ses lectures et son premier ouvrage fut un traité pour établir que les païens n'étaient pas de plein droit frappés de damnation éternelle, opinion adoptée de nos jours par un prélat fort orthodoxe, et qu'on retrouve dans saint Justin et dans beaucoup d'autres Pères.

A la controverse semi-théologique, l'esprit du jeune magistrat mêlait, avec la même ardeur, des recherches de philosophie naturelle. Il était un des fondateurs d'une académie des sciences dans Bordeaux, et il y lisait des mémoires sur *les glandes rénales,* sur la cause de *l'écho,* sur *la pesanteur des corps,* sur leur *transparence,* précieux témoignage de cette curiosité universelle qui agitait les esprits après le grand siècle des lettres. Il projetait même, sous le rapport géologique et physique, une histoire générale de la terre. On en trouve l'annonce dans les journaux du temps, avec prière à tous les savants de l'Europe d'envoyer leurs

observations et leurs mémoires *a Bordeanx, rue Margaux, chez M. de Montesquieu, président au parlement de Guyenne, qui en payera le port.*

Mais en même temps, à travers sa grave profession et ses savantes études, Montesquieu, à peine âgé de trente ans, achevait les *Lettres persanes,* le plus profond des livres frivoles, ce livre si bien écrit, si vif, si moqueur, si fait pour amuser le public après l'ennui des dernières années de Louis XIV, et pour le faire réfléchir après l'orgie de la régence. Si Voltaire lui-même le trouve peu sérieux, n'oublions pas quel était le goût du temps, et ce qu'il fallait pour lui plaire ; souvenons-nous que Fontenelle fut pendant vingt-cinq ans le premier écrivain de France, parce qu'il était le plus bel esprit de salon.

Il fallait qu'un homme aussi grave que Montesquieu eût en même temps infiniment d'esprit, qu'il saisît la gloire en s'abandonnant à la mode ; il fallait qu'il débutât dans la carrière du génie par l'agrément et la satire légère, afin d'acquérir le droit de devenir aussi sérieux qu'il devait l'être pour le besoin de sa pensée. Ne vous étonnez donc pas qu'un magistrat, qu'un publiciste, qu'un homme qui, lorsqu'il faisait son état, était au moins un juge, et qui, lorsqu'il sortait de son état, était un esprit spéculatif, un écrivain de l'école de Platon, ait commencé par un livre que nous ne pouvons pas lire ici. Cela s'explique par les mœurs du temps et ce tribut que les plus grandes intelligences payent à l'opinion commune.

Voltaire veut que les *Lettres persanes* soient empruntées du *Siamois* de Dufrény. Il y a bien en effet quelques expressions sur la robe et l'épée, et une plaisanterie sur les jeunes marchandes du Palais, qui ont

passé du poëte comique au président; mais ce n'est pas la fiction vulgaire de Dufrény, et ses observations fort superficielles que Montesquieu avait, je crois, envie d'imiter. Ce qu'il imite, ou plutôt ce qu'il égale, c'est la Bruyère, pour la vivacité piquante des portraits, l'hyperbole moqueuse, la verve de peintre moraliste; c'est Pascal, dont il a souvent l'expression nerveuse et hardie, avec les teintes élégantes d'une autre époque, et une licence sceptique, une imagination sensuelle dont Pascal aurait frémi. Dans ce style si amusant, si net et si coloré, il y a toutes les opinions de Fontenelle, mais rien de sa manière. C'est plus tard que Montesquieu y tomba quelquefois, par le désir d'orner un peu trop ce qui est assez beau de soi-même, la justice et la vérité. Ici, le fond seul est frivole; tout est mûr, vigoureux, précis dans l'expression.

Au reste, ce qui dominait dans ce premier écrit épicurien et moqueur, c'était le goût des études politiques et la philosophie de l'histoire, chose alors bien nouvelle en France. C'est là que se portait évidemment le génie de l'auteur. En ce sens, on peut dire que tous ses ouvrages se tiennent, se suivent, et qu'il y a, dans les *Lettres persanes,* le germe de l'*Esprit des lois*.

On ne songeait pas, il y a un siècle, à examiner en quoi les peuples modernes diffèrent des anciens sous les rapports *statistiques*. Ce mot même n'était pas inventé. On n'avait pas non plus agité vingt autres questions relatives aux éléments de l'état social, à l'influence des lois sur les mœurs, à l'industrie, qui n'avait pas encore de nom collectif, et n'était qu'une dépendance obscure du négoce. Cette Angleterre même, qui, suivant l'expression de Montesquieu, mêle le commerce avec l'empire, n'avait pas encore remarqué que

son empire naissait de son commerce ; et en France, Colbert seul l'avait deviné.

Tout à coup un livre frivole, amusante satire du dernier règne et de la société présente, pose hardiment toutes ces questions, les résume avec profondeur, les résout par des épigrammes, et mêle des pensées de Tacite et de Machiavel à quelques peintures dignes du *Sopha* de Crébillon. On conçoit le prodigieux succès d'un tel livre publié six ans après la mort de Louis XIV, dans cette France égayée, remuée, ruinée par *la régence*. Tout s'y trouvait spirituellement dit : paradoxes et vérités piquantes ; *système de Law* et *jansénisme ;* salons de Paris et politique de l'Europe.

Quoique cet ouvrage jurât un peu avec la profession de l'auteur, le ton en était si fort au goût du siècle, que Montesquieu fit ensuite paraître *le Temple de Gnide,* qu'il n'avait écrit, disait-il, que pour des têtes bien frisées et bien poudrées : tant l'homme de génie, le penseur original avait besoin de se concilier d'abord la bonne compagnie et les gens à la mode ! Il en était fort accueilli dans ses fréquents voyages de Bordeaux à Paris, et il voulut s'en rapprocher, en quittant Bordeaux, où sa charge de président l'ennuyait un peu. « Je n'entendais pas la procédure, dit-il ; ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire. » Il vendit donc sa charge, en 1726, et ne fut plus qu'homme du monde et homme de lettres : ce qui semblait encore, dans ce temps, une petite dérogation, pour un président à mortier, né baron et seigneur de château. Pour achever son établissement d'homme de lettres, il ne lui manquait plus que l'Académie. On l'y porta tout d'une voix, après quelques désaveux qu'il fallut faire

au cardinal de Fleury, pour les *Lettres persanes*. On rejeta quelques hardiesses de ces *Lettres* sur le compte des éditeurs de Hollande; on fit lire au vieux cardinal une édition expurgée; et Montesquieu fut académicien, sans qu'on osât, en le recevant, trop parler de l'ouvrage même qui lui donnait un si grand titre.

Ce fut alors que ce génie, qui jusque-là s'était formé entre deux influences bien diverses, l'étude des anciens et les salons de Paris, voulut regarder au delà, voir l'Europe, connaître les peuples chez eux. Il partit pour Vienne, où il retrouvait, à la cour et dans la société du prince Eugène, toute la politesse de France. Mais il considérait en même temps les mœurs indigènes du pays; et il alla jusqu'en Hongrie surprendre les derniers traits de cette vigueur féodale, qu'il a si vivement dépeinte dans quelques lignes de l'*Esprit des lois*. De là il vint en Italie regarder les arts et les constitutions de ces villes libres, sans indépendance, qui semblaient un musée de petites républiques. Il s'arrêta quelque temps à Florence, en admiration devant un pouvoir absolu qui ne pesait à personne.

Un objet des plus agréables pour moi, dit-il, ce fut de voir le premier ministre du grand-duc sur une petite chaise de bois, en casaquin et en chapeau de paille, devant sa porte. Heureux pays, où le premier ministre vit dans une pareille simplicité et dans un pareil désœuvrement!

Mais de là il vint à Venise. Il paraît que ce célèbre et mystérieux gouvernement, qui n'était plus déjà qu'un vieil épouvantail, frappa l'imagination de Montesquieu, au point de lui faire peur. On fait ce conte du moins. Montesquieu, à Venise, examinait tout avec

grand soin, et vivait beaucoup avec un autre voyageur, lord Chesterfield, le plus spirituel et le plus français des Anglais de ce temps. Les deux amis discutaient sur toutes choses, même sur une bien vieille question, la prééminence entre les deux peuples. Chesterfield avouait que les Français avaient plus d'esprit; mais il soutenait que les Anglais avaient infiniment plus de bon sens; et Montesquieu n'en convenait pas. A travers ces petites discussions, Montesquieu reçoit un jour, dans son cabinet, la visite d'un inconnu, d'assez pauvre apparence, qui lui dit : « Je viens, Monsieur, vous révéler un important secret. Votre qualité d'étranger et vos recherches, vos questions pour tout connaître à Venise, vous ont rendu suspect au gouvernement. Par ordre du conseil des Dix, vos papiers vont être saisis, et vous arrêté dans la nuit. » Puis l'inconnu se retire, sans plus de détails. Montesquieu, fort troublé, ne perd pas de temps pour mettre ordre à ses papiers, jette au feu ses notes les plus hardies sur l'inquisition vénitienne, et fait demander des chevaux de poste pour minuit. Lord Chesterfield rentrant le trouva dans tout l'émoi de ce départ précipité. L'Anglais écoute le récit de l'avertissement singulier qu'a reçu Montesquieu ; puis il fait à ce sujet quelques objections de bon sens. Quel homme est cet inconnu? quel intérêt peut-il porter au voyageur? Comment peut-il savoir les secrets du conseil des Dix? Est-ce un espion, un agent des inquisiteurs? Pourquoi les trahirait-il *gratis?* Et de doute en doute, il fait sentir que Montesquieu a cru trop légèrement, et brûlé ses papiers trop vite.

Après cette petite épreuve, les deux amis partirent pour la Hollande, qui leur offrait, mieux que Venise.

l'image de la liberté industrieuse et des mœurs républicaines. De Hollande, Montesquieu s'embarqua pour l'Angleterre, sur le yacht de son ami lord Chesterfield, le 31 octobre 1729; il y a tout à l'heure cent ans. Cent ans! Messieurs, quel court espace dans la vie de l'univers! et cependant quelle vaste révolution, quel changement de mœurs a rempli cet intervalle! que de choses sont nées et se sont développées! que d'opinions ont grandi et sont devenues des puissances, depuis que Montesquieu venait étudier l'Angleterre, examinait ses lois, et jugeait sa constitution qu'un siècle de grandeur n'avait pas encore consacrée, qui, mal comprise sur le continent, n'y paraissait qu'un vain simulacre, ou un essai turbulent de liberté, sorti de la guerre civile et tout froissé par elle?

Depuis ce temps, que de choses l'Angleterre a faites! Alors, elle avait, en Amérique, des colonies naissantes et soumises; puis ces colonies ont grandi rapidement, et sont devenues si fortes, que, séparées tout à coup de leur impérieuse métropole, elles ont jeté dans le monde un nouveau monde politique. L'Angleterre avait alors une compagnie de marchands qui négociait dans l'Inde, et commençait à lever de petites armées pour défendre ses comptoirs; puis ces armées sont devenues de grandes armées, recrutées par une partie des vaincus. Un commis aux écritures du *comptoir* de Madras, devenu général, a renouvelé la conquête d'Alexandre, et préparé la domination de sa patrie sur cinquante millions de sujets. Un second empire britannique, avec son luxe, ses immenses richesses, sa race conquérante et ses peuples conquis, pèse sur toute l'Asie. Et cette Angleterre, que n'a-t-elle pas fait encore? Elle avait longtemps disserté sur les axiomes:

mare clausum, mare liberum; elle s'était longtemps bornée à établir le domaine souverain de la Grande-Bretagne sur les mers d'Ecosse et d'Irlande. Maintenant elle a jeté des garnisons menaçantes depuis Malte jusqu'à Sainte-Hélène, et depuis Corfou jusqu'à Ceylan ; elle a mis partout des gardes aux barrières de l'Océan. (*Applaudissements.*)

Je ne sais quelle joie cela vous donne. Ce n'est pas au reste le panégyrique d'un peuple étranger, mais un fait que nous retraçons ; et il ne s'agit pas seulement ici de ces prodigieux succès, devenus au dehors l'éclatante couronne de la constitution anglaise. Au dedans s'est accru le principe vital de cette constitution. Montesquieu était d'abord en doute à cet égard : vous le voyez aux notes négligemment jetées, à l'époque de son voyage. La licence des papiers périodiques le frappait singulièrement ; et, tout en expliquant cette illusion bruyante de la presse, qui fait croire que le peuple va se révolter demain, parce qu'il crie, dans un pays libre, ce qu'on pense ailleurs, il en paraît lui-même étourdi. « Les choses ne peuvent demeurer longtemps comme cela, » dit-il. Il prévoit une république en Angleterre ; il en redoute l'hostilité pour la France. « Elle agirait par toutes ses forces, ajoute-t-il ; au lieu qu'avec un roi, l'Angleterre agit avec des forces divisées. »

Sa pensée n'allait pas plus loin, et il ne songeait pas au danger de l'exemple pour notre vieille monarchie. Seulement il enviait tout bas pour elle quelques-unes des libertés anglaises ; et peut-être espérait-il les trouver dans nos parlements, malgré le doute moqueur de son ami lord Chesterfield, qui lui disait, bien à faux, je veux le croire : « Vous autres Français, vous

savez élever des barricades; mais vous n'élèverez jamais de barrières. »

Après deux ans de séjour à Londres, Montesquieu revint, enrichi, comme Voltaire, de tout un ordre d'idées nouvelles, mais sans empressement de les produire. Au contraire, comme s'il n'eût recueilli dans ce voyage que des matériaux pour l'étude et pour la méditation, il se retira paisiblement à la Brède, et y mûrit son traité sur *la Grandeur et la Décadence des Romains*.

C'est une chose remarquable que ce besoin de solitude qui préoccupa les esprits du XVIIIe siècle, toutes les fois qu'ils voulurent élever un monument durable. Voltaire, le dieu de la mode et de la société, s'exila sans cesse de Paris. C'est dans une petite chambre à Rouen, c'est dans des auberges où il passait inconnu, c'est dans le tranquille séjour de Cirey, qu'il fit ses plus beaux ouvrages. C'est à Montbar, dans le dédain des frivolités de salon, que Buffon poursuivit ses grands travaux, et leur imprima, dans les longues heures de la retraite, quelque chose de la durée et de la majesté de la nature. Enfin, Rousseau lui-même, malgré sa vie errante, ses passions, ses querelles, la pauvreté lui donna la solitude. Montesquieu la chercha. Quoiqu'il n'eût rien à craindre, sous l'inquisition à la fois molle et ombrageuse de cette époque, et que, pour lui du moins, l'esprit eût réhabilité la hardiesse, il s'éloigna du monde, pour mériter la gloire.

On peut voir encore le château de Montesquieu, non moins vénéré que celui de Montaigne. Tout y est simple, et rappelle l'ancien temps. Cette tourelle, où le philosophe a tant médité, avait servi, un siècle auparavant, pour canarder les ennemis qui infestaient la plaine. Voici le bureau noir sur lequel écrivait Montes-

quieu, son vieux fauteuil, et le chambranle de la cheminée, usé à une seule place, par le pied qu'il y posait en travaillant étendu dans ce fauteuil. Voici le grand verger où son jardinier lui demandait, avec l'accent gascon, des nouvelles de ses amis, l'*abbat Guasco* et l'*abbat Cerati*. En dehors étaient ses bois et ses champs, qu'il n'avait pas accrus, qu'il n'avait pas diminués, et dont rien n'est resté aux héritiers de son nom.

Ainsi, à la même époque où Voltaire, revenu de Londres, jetait au public ses *Lettres anglaises,* si légères et si malignes, Montesquieu, se détournant des sujets modernes, appliquait la philosophie de l'histoire à l'inoffensive antiquité, et ajournait pour bien des années ce bel éloge de la constitution anglaise, qui remplit un livre de l'*Esprit des lois*, et s'y trouve amené dans la revue impartiale de toutes les formes de gouvernement. En attendant, il écrit sur les Romains: *uberiorem securioremque materiam*. Là même, il n'est point critique hardi ou novateur : nourri du génie des grands historiens de Rome, il les égale pour le style, et il profite pour le reste de Machiavel et de Bossuet.

Vous avez lu Machiavel sur *Tite Live ;* vous connaissez le caractère de son ouvrage. Rien n'est moins paradoxal et moins spéculatif. Machiavel est un penseur pratique ; il lisait *Tite Live,* comme le cardinal de Retz lisait tous les récits de conspiration, afin de faire ses études de conspirateur. La grande science du temps était la politique, non la science des principes et des droits, mais la politique d'action et d'expérience, l'art de dominer, honnêtement ou non. Machiavel suit du reste à la lettre l'histoire des Romains; il ne fait pas d'objections conjecturales sur la vérité des faits ; il les

prend pour bons, et passe à l'application. « Brutus a eu raison de faire périr ses fils; car, de nos jours, voyez ce qu'il en a coûté à *Soderini,* pour avoir épargné ses neveux, qui avaient conspiré contre lui. » Et ainsi va Machiavel, montrant la raison des choses dans leur durée, ou dans leur succès.

Bossuet, si éloigné de cette politique charnelle, comme il l'aurait dit, suit pourtant une méthode qui revient à peu près au même. Il ne raffine pas sur les probabilités historiques; il croit ce qu'on a raconté; et, après avoir fait la grande part de Dieu et de ses desseins, il explique tout par les passions des hommes.

Au retour d'Angleterre, où il avait vécu dans cette société de politiques et de raisonneurs qui se mettaient à rire, dit-il, au mot de religion, l'auteur des *Lettres persanes* était bien loin sans doute du point de vue historique de Bossuet; mais son esprit n'en était pas plus éveillé au doute, sur l'histoire même. Ouvrez son livre. Il admet, avec une confiance que rien ne semble affaiblir, la suite des premiers rois de Rome. Il prend ce récit à la lettre, sans y voir de mythes ou d'emblèmes, comme on ferait de nos jours. Nulle invraisemblance ne l'arrête. Son imagination de poëte et d'orateur le tire d'une difficulté par un mot éloquent.

La critique moderne demanderait, dès les premières pages, comment il peut se faire qu'un peuple pauvre et grossier, qu'une bande de pâtres et de brigands, ait construit dans sa ville nouvelle ces immenses égouts, dont un art si hardi a courbé les voûtes formées de vastes pierres qui, sans lien et sans ciment, s'unissent et se soutiennent en se touchant. Montesquieu se borne à dire : « On commençait déjà à bâtir la ville

éternelle. » Et ce trait d'imagination oratoire est sa seule réflexion.

De nos jours, un Allemand, jurisconsulte, philologue, antiquaire, ayant longtemps vécu parmi les monuments et les textes latins, et déchiffré quelques lambeaux de palimpsestes, a découvert, dit-on, une autre histoire romaine. Son scepticisme est ingénieux et savant. Témoignages negligés ou mal compris avant lui, étude comparée de la civilisation naissante chez les divers peuples, explication de l'antiquité par *le moyen âge,* notions ou preuves de l'histoire empruntées à la science du droit, il emploie tout habilement. Il a vu, par exemple, qu'en Espagne, en Écosse, en Scandinavie, partout, des espèces de ballades héroïques avaient précédé l'histoire. Il a lu les *Chants populaires* récemment recueillis des Grecs modernes. Il en conclut que l'histoire des premiers temps de Rome n'est que le recueil fait en prose de chants semblables conservés dans le pays.

L'histoire de Romulus lui paraît, à elle seule, toute une épopée. Dans Tullus Hostilius, les Horaces, et la chute d'Albe, il voit un autre poëme épique. L'arrivée de Tarquin Priscus à Rome, l'enfance de Servius, Tarquin le Superbe et sa parricide épouse, Brutus et sa feinte folie, la mort de Lucrèce, la guerre de Porsenna, la bataille près du lac Régille, annoncée sur la place publique de Rome par Castor et Pollux, qui rafraîchissent leurs chevaux haletants à la fontaine d'Apollon, ne sont-ce pas des fragments de traditions chantées, des anneaux épars d'un cycle épique mutilé ou perdu? Ne voyez-vous pas ces vieux récits populaires tomber de bouche en bouche jusqu'à la prose éloquente de Tite Live, où Niebuhr croit reconnaître quelque part

les mètres de l'*Horrendum carmen,* comme Thierry retrouve, dans le début pompeux de la loi salique, les restes d'un vieux chant national?

A dire vrai, et sauf un certain dogmatisme dans le doute, cette critique de Niebuhr n'est pas nouvelle. Dans le sixième volume des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, je trouve déjà l'authenticité des premiers siècles de l'histoire romaine fort savamment attaquée. Seulement le critique, au lieu de chants populaires, voit partout des copies de traditions grecques. Ainsi, il retrouve l'épisode des Horaces et des Curiaces dans un fragment des *Arcadiques* de Démarate; et Scévola n'est que l'imitation d'un récit d'Agatarchide. Un autre érudit français, M. de Beaufort, avait, d'une manière plus curieuse encore, discuté les premiers temps de l'histoire romaine; et il n'est pas une objection de Niebuhr qu'il n'ait entrevue ou démontrée.

Montesquieu n'avait pas pris de tels soucis. Il n'approfondit pas même toujours ces institutions auxquelles il attribue la grandeur de Rome. Il peint, d'après Tite Live, le sénat et le peuple. Mais il n'explique pas des choses en apparence contradictoires, la fidélité des *clients,* qui tous étaient des plébéiens, et les révoltes du peuple, qui devait être composé de *clients.* Sur l'organisation du patriciat, son origine sacerdotale, sur les familles romaines, il n'a rien éclairci, là où Niebuhr a jeté tant de lumière. C'est dans l'auteur allemand qu'il faut voir la société romaine se former du mélange de plusieurs peuples, avec des droits divers. C'est lui qui, par des exemples pris à la Grèce, au moyen âge, à des hommes de nos jours, nous fait comprendre bien des choses de l'histoire romaine, sur lesquelles on passait sans y regarder. Voyez l'Écosse,

nous dira-t-il; avant que la civilisation eût aplani les mœurs comme les montagnes, et que les aspérités de ce poétique sol eussent disparu sous les canaux et les chemins de fer, elle comptait des *clans* nombreux, puis un peuple distinct de ces *clans*. C'est ainsi qu'à Rome il existait des plébéiens, qui n'avaient pas de famille, de clan, *vos gentem non habetis,* et des familles civiles, des clans, *gentes,* qui réunissaient des hommes sans parenté naturelle et de rang inégal, patriciens et plébéiens.

A travers les digressions et les longueurs, Niebuhr explique admirablement plusieurs points semblables. Mais ne se trompe-t-il pas, en cherchant toujours dans les récits vulgaires une tradition poétique et une allégorie? N'abuse-t-il pas de la symbolique, quand il veut absolument ne voir, dans le rapt des Sabines, qu'un symbole attestant que le droit de *connubium* n'existait pas entre les deux villes unies? Est-ce donc chose incroyable, dans les mœurs barbares, que des femmes enlevées? et le savant historien, qui compare ailleurs la cité de Rome naissante à un village de Souli, ne trouverait-il pas, dans l'histoire des Grecs modernes, plus d'enlèvements que de symboles?

Il y a donc excès à tout nier, comme à tout adopter dans l'histoire. Mais l'investigation du passé par la critique, l'intelligence des monuments comparés, n'en ont par moins fait de véritables progrès depuis Montesquieu : cela même tourne à sa gloire. Son livre sur les Romains n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis, auxquelles il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire. C'est ainsi que le triomphe des dons propres de l'imagination et de la pensée

éclate encore dans ces défaites inévitables que le progrès du temps fait éprouver au génie. S'il est vaincu parfois dans ce qui appartient à la patience des recherches, au hasard des découvertes, il l'emporte dans ce qui appartient à lui-même, la méthode et la pensée. Se fût-il trompé sur quelques détails, sur quelques vérités historiques même, il n'a pas failli à cette vérité intellectuelle, cette beauté de l'expression, qui produit une œuvre vivante et durable, un bien propre et à toujours comme disait Thucydide, κτῆμα εἰς ἀεί, et non un jeu d'esprit pour amuser en passant.

On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie, dans un sujet immense. Niebuhr, avec trois volumes de recherches et de digressions, vous conduit jusqu'à l'établissement des décemvirs; et il vous laisse, pour fruit d'une laborieuse recherche, beaucoup de doutes, et quelques vues neuves. Montesquieu, en deux cents pages, résume et peint à la fois toute l'histoire politique des Romains, c'est-à-dire du peuple auquel avait abouti l'antiquité, et d'où est sorti le monde moderne.

On a supposé plusieurs modèles à ce livre original. On a cité les *Considérations* de Saint-Évremont, le *Traité du puritain Walter Moyle sur le gouvernement de Rome*. Montesquieu, dans le fait, n'a eu que deux sortes de maîtres, les anciens et Bossuet. De là le caractère élevé, le style grave, simple, nerveux de son ouvrage : c'est une étude antique, pour la forme comme pour le sujet. Il y a seulement la différence de la vie toute spéculative de Montesquieu à la vie active de l'antiquité.

Un Thucydide, un Polybe, un Salluste, un Tacite, avaient manié les affaires humaines, dans les camps et

dans les conseils. Thucydide s'était mêlé aux factions d'Athènes, avait eu l'avantage d'être général, de commander des flottes, d'être banni. Tacite avait occupé de grandes charges, et traversé les périls de la vie sénatoriale sous l'empire. Montesquieu, par la destinée de son temps, fut seulement un sage oisif, un *homme de lettres,* comme il disait lui-même avec quelque regret, en se plaignant des institutions ou plutôt du défaut d'institutions de son pays. Son livre est une œuvre d'étude, conçue loin des affaires, loin des passions, loin des cours, loin de tout ce qui avait animé ou éclairé Machiavel, Guicciardin, de Thou. Et cependant quelle profonde sagacité, quelle justesse vigoureuse, quelle assimilation naturelle de sa pensée à celle de ces grands historiens pratiques de l'antiquité ! que de choses étrangères à la mollesse heureuse du XVIII[e] siècle il voit par le génie, et réalise par la peinture ! soit la perpétuité de l'esprit de conquête dans le sénat, soit la première révolte du monde barbare dans Mithridate, soit les proscriptions, soit la longue et orageuse décadence de l'empire ! Combien sa philosophie contemplative devient éloquente et passionnée, lorsqu'il s'écrie à ce dernier tableau :

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts !

Dans la foule de faits et d'idées, de généralités et de détails qu'a rapidement condensés Montesquieu, on peut nier quelques points : je n'en choisirai qu'un. Après avoir montré l'empire qui se rétrécit, et l'Italie qui devient frontière, Montesquieu accuse Constantin d'avoir hâté la ruine de l'empire en le transférant à Byzance. Mais n'était-il pas beau d'aller au-devant de l'ennemi, de le repousser par une nouvelle capitale, et de se couvrir du Bosphore quand on perdait le Rhin? La grandeur de cette politique ne paraît-elle pas dans la faiblesse même de cet empire grec, qui, si décrépit et si attaqué, s'est traîné pourtant jusqu'à la fin du moyen âge, et presque jusqu'à nous, tandis que la ville de Rome, débarrassée de l'empire, et ne gardant que le pontificat, sert de passage de la civilisation antique aux temps modernes, et empêche que, dans cette grande révolution, il y ait un seul jour de barbarie absolue pour l'Europe?

Peut-être aussi relèvera-t-on, dans cet ouvrage si plein et si rapide, quelques traits de cette exagération un peu théâtrale qui se mêle à l'énergie et au pathétique du dialogue d'Eucrate et du fragment sur Lysimaque. C'est le cachet du temps : il se trouve même dans l'*Esprit des lois*. Et cependant quel admirable ouvrage!

Je voudrais en parler brièvement, pour ne pas me copier moi-même. Je dirai surtout ce qui peut en faciliter, et non en épargner l'étude. Mais pour cela, il faut, par quelques recherches, confronter cet ouvrage avec le passé, et avec l'avenir qu'entrevoyait Montesquieu, et qui s'est accompli. Puis nous laisserons les commentaires, et nous vous renverrons à l'*Esprit des lois,* qui, comme tout livre original, excite la pensée

autant qu'il la satisfait, et est plus fécond, plus il est étudié.

Le sujet, par lui-même, est le plus grand que puisse se proposer l'esprit humain, la philosophie des lois, la science des principes et des règles qui font exister les Etats. Cette science fut le plus grand effort des sages, si nous remontons au temps où il y avait des sages, c'est-à-dire des hommes qui, méditant loin de la foule pour la gouverner, remplaçaient par leur raison solitaire et épurée ce qu'on appelle aujourd'hui la raison publique. Il nous est resté, sous les noms d'Archytas, de Sthenida, de Zaleucus, quelques préambules qui attestent le caractère tout religieux et tout moral des premières lois. Ce caractère se retrouve à l'origine de tous les peuples. Plus tard, au lieu de faire la législation, les sages ne firent plus que des spéculations sur les lois. Ce fut l'œuvre de Platon, œuvre hautement avouée dans les deux grands traités de *la République* et des *Lois,* mais également reconnaissable dans presque tous ses écrits : car partout que cherche-t-il? une vérité, une justice, une sainteté qui ne dépende pas des conventions humaines, mais de l'idée éternelle des choses, et qui résulte, non pas de la volonté d'un pouvoir, mais de l'expression d'un droit antérieur. Seulement Platon, sur cette doctrine de son maître Socrate, élève les belles utopies de sa propre imagination, et conçoit une société toute factice et tout arbitraire, d'après le modèle du juste et du beau qu'il se propose.

A côté de cette philosophie des lois, toute théorique, il s'en formait une autre, tout expérimentale, concluant le droit du fait, et trouvant la raison des choses dans leur établissement et leur durée. Il y a deux mille ans

qu'a été fixé le premier cadre de l'*Esprit des lois :* c'est Aristote qui l'a tracé, et qui l'a rempli par l'analyse comparée de tous les gouvernements qu'il connaissait, et dont il avait rassemblé les cent cinquante-huit constitutions. On est frappé de voir que ce jeune et étroit univers de la Grèce, d'une portion de l'Asie, de la côte septentrionale de l'Afrique et de quelques îles, avait déjà épuisé toutes les combinaisons politiques et tous les systèmes qui se sont produits dans notre monde agrandi et vieilli. Monarchie absolue, mixte, tempérée, république variée sous toutes les formes, influence du climat sur les mœurs et sur le gouvernement, influence des lois politiques sur les lois civiles, quel point de vue moderne ne trouve-t-on pas déjà dans Aristote?

Pendant qu'Aristote résumait ainsi les législations du monde grec et barbare soumis par Alexandre, Rome avait grandi; et elle portait déjà des hommes dignes, selon Tite Live, d'arrêter la fortune d'Alexandre, s'il se fût détourné vers l'Italie. Les lois des Douze Tables existaient, ces lois que Cicéron préfère, pour la sagesse et l'utilité, à tous les recueils des philosophes, et que Tacite appelle le complément de l'équité, *finis æqui juris,* première origine et fondement de cet amas de lois sous lequel peinait le monde romain . *ut antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*. Que les premières lois romaines aient été ou non empruntées d'Athènes, on sait que plus tard la philosophie grecque pénétra dans ces lois, mais une philosophie assortie elle-même à l'âpreté de l'esprit romain, et qui donnait à ses rigueurs instinctives l'appui de la méthode et du raisonnement. Les jurisconsultes de Rome appartenaient presque tous à la secte stoïque. On en retrouve

la trace dans leur argumentation et leur langage, aux plus belles époques de la civilisation romaine.

Mais l'esprit de nationalité et l'esprit de secte réunis sont peu favorables à l'étude comparative des divers systèmes de lois. Rome ne concevait et n'approuvait que Rome. Cela paraît même dans l'esprit le plus universel qu'elle ait produit, Cicéron. Son livre *des Lois* n'est qu'un commentaire admiratif des anciennes lois, des anciens rites de la patrie. Quant à son traité *de la République,* dont la découverte récente nous a tous un peu trompés, surtout moi qui en traduisais avec ardeur les feuillets mutilés, les recevant un à un de Rome, je crois, autant qu'il est permis de conjecturer sur des fragments, que Cicéron y jetait peu de vues nouvelles. Il louait Rome, et imitait Platon. Il reproduisait cette idée[1] du gouvernement mixte, cette théorie des trois pouvoirs que l'on rencontre dans le pythagoricien Hippodame, et que Montesquieu va chercher dans les bois de la Germanie. Varron, Nigidius, Sulpicius, d'autres contemporains célèbres de Cicéron, furent des antiquaires et des jurisconsultes; mais il n'y eut pas de publiciste romain.

Plus tard, et durant la décadence romaine, l'esprit fut absorbé dans la pratique et le détail des lois. Il n'y eut plus ombre de droit politique, et le droit civil même fut corrompu par la servitude. Le respect de la vie du citoyen, qui avait autrefois rendu les lois si douces, ayant cessé, elles devinrent atroces. Seulement, de cet abîme de maux et d'oppression sortait un

[1] Placet esse quiddam in republica præstans et regale, esse aliud auctoritati principum partum ac tributum, esse quasdam res servatas judicio voluntatique multitudinis.

droit nouveau, une législation toute pénitentielle et médicinale, celle de l'Église chrétienne. Il faut le dire, dût cette parole déplaire, le droit canonique a été la première émancipation de l'esprit humain : car, émanciper l'homme, ce n'est pas le soustraire à toute règle, à toute loi, c'est le faire passer du joug de la force à celui de la morale, de l'obéissance aveugle à la croyance, du supplice au repentir.

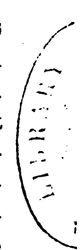
En cela les publicistes chrétiens, dès le commencement, furent admirables. C'est dans une lettre de saint Augustin qu'on trouve la première protestation contre la peine de mort, même à l'égard de meurtriers convaincus. L'évêque d'Hippone écrit au tribun Marcellin pour lui demander la vie de quelques sectaires qui avaient tué deux prêtres catholiques. « Il faut, dit-il, que ces deux hommes subissent la prison, au lieu du supplice, afin d'être ramenés d'une énergie malfaisante à quelque travail utile, et de la folie du crime à la raison et au repentir. » C'est, vous le voyez, le système pénitentiaire de la philanthropie moderne anticipé de quinze siècles par la foi chrétienne. Ces idées, que la religion opposait à la loi romaine, dominèrent souvent les lois barbares. Non-seulement le droit canonique, considéré comme droit spécial, fut un grand progrès de douceur et d'équité; mais, chez plusieurs peuples, il se fondit avec le droit commun et le transforma. On reconnaît surtout cette influence dans le code célèbre adopté, à la fin du VIIe siècle, par le concile de Tolède, et qui, sous le titre de *fuero juzgo*, gouverna longtemps la Castille. Le préambule et les axiomes généraux de ce code rappellent le caractère moral et philosophique des lois de Zaleucus. C'était de nouveau le pouvoir législatif exercé par les sages.

Cependant, après la chute de l'empire romain, et au milieu de la survivance de l'Église, l'Europe, délivrée et envahie, restait soumise à une foule de *coutumes* contradictoires et barbares. La tradition des lois romaines, qui n'avait jamais été complétement effacée dans les États du Midi, y reprit, dès le XIII[e] siècle, un grand empire, comme raison écrite; et du chaos même des coutumes barbares sortit de nouveau, par le fait et par le besoin, la science comparée des lois, la philosophie sociale. On en voit partout des traces dans les docteurs du temps, dans les scolastiques, dans les poëtes. Le Dante discute, dans son livre *de Monarchia*, ces questions de droit politique que la querelle du sacerdoce et de l'empire avait soulevées dès le XI[e] siècle. Saint Thomas les résout par la souveraineté du peuple, dans son traité *de Regimine principum;* et il éclaire en même temps toutes les parties du droit civil, par des inductions tirées de la vérité morale.

A la même époque, la France eut un publiciste dont les idées, reproduites plus de deux cents ans après par Bodin, n'ont pas été inutiles à Montesquieu. C'était un moine italien, Gilles de Rome, appelé en France pour l'éducation de Philippe le Bel, et nommé par lui archevêque de Bourges. Les deux premiers livres de son ouvrage *de Regimine principum* ne sont qu'une direction de conscience à l'usage des rois. Mais le troisième est un traité de droit politique, où l'auteur examine les diverses formes de gouvernement et les lois civiles qui s'y rapportent, discute les opinions d'Aristote, de Platon, et même ce fragment d'Hippodame, si curieux et si peu connu. Gilles de Rome est grand adversaire de la servitude personnelle, et ne reconnaît de royauté que celle qui se conforme aux lois éternelles de la

justice. Il est même partisan de la république, dans les petits États du moins. Ce livre est un exemple de plus du degré singulier de culture qui se conserva toujours dans quelques esprits du moyen âge.

Vous savez quelle grande place la science du droit occupa dans le travail immense du XVIe siècle. Enseignée depuis trois siècles, avec éclat, dans les écoles de Bologne, de Padoue, de Florence, elle prenait en France plus de précision et de vigueur, en se mêlant à l'action réelle des parlements. La science du droit écrit avait servi la domination allemande et les prétentions de l'Empire dans l'Italie, pleine de républiques : elle fut en France, sous la monarchie, le meilleur instrument de liberté. Budé porta dans cette étude sa profonde érudition, et fut un grand archéologue; mais Cujas fut un législateur, tout en ne faisant que disposer et éclaircir les vastes monuments de la jurisprudence romaine. L'esprit du publiciste et du citoyen anima les travaux des autres grands jurisconsultes du même siècle : Brisson, le martyr des *Seize*, qui mourut en demandant vainement quelques jours pour achever son dernier ouvrage sur le droit romain; Dumoulin, que d'Aguesseau appelle un profond génie; Guy Coquille, le savant et courageux député aux états généraux, qui a montré l'intime union des lois et de la vie d'un peuple dans son *Histoire du Nivernais;* Loisel, qui retrace si bien les graves études et l'esprit de liberté du barreau; Pasquier, la Roche-Flavin, du Tillet, qui ne sont que des antiquaires, mais des antiquaires nationaux; l'Hôpital, enfin, sage et modéré novateur dans son beau traité *de la Réformation de la justice.*



Tant de travaux divers sur la science du droit devaient naturellement conduire à la recherche des fon-

20.

dements de la société, et tout y poussait les esprits dans la France du XVIe siècle, où les diverses formes de gouvernement, l'hérédité, l'élection, la république aristocratique, la démocratie, n'étaient pas seulement mises en présence par la spéculation et la controverse, mais se heurtaient par le combat. Chercher les principes, dans ce chaos, fut l'œuvre essayée par Bodin dans ses six livres sur la *République*. Bodin, qui compile plus qu'il ne raisonne, était cependant mieux qu'un érudit; il avait l'âme d'un citoyen; député aux états généraux de Blois, il y soutint avec fermeté les droits populaires, sans esprit de faction, et plus tard il défendit les droits du prince contre les sectaires et les ligueurs qui voulaient le déposer; mais alors même il réclamait des limites à l'autorité royale, et refusait au roi le pouvoir de lever des impôts sans le consentement du peuple. Sur ce point, et sur beaucoup d'autres, que Montesquieu lui-même n'a pas touchés assez librement, Bodin n'a fait que commenter notre vieux droit public; car, en France, c'est le despotisme qui est l'innovation.

L'ouvrage de Bodin avait de plus un autre caractère qui excita vivement l'attention du XVIe siècle; c'était la généralité des vues et la variété des exemples. Son livre était une sorte de théâtre politique où passaient toutes les religions, tous les gouvernements, toutes les coutumes diverses, au grand étonnement des hommes si passionnés alors pour leur foi antique ou leur nouvelle croyance. Bodin reproduisait le premier cette vieille idée de l'influence des climats, tant répétée depuis; il voulait la substituer à l'influence des astres, alors très-accréditée, et dont il attaquait le ridicule empire, quoiqu'il crût lui-même aux sorciers. Il fut tour à tour accusé d'athéisme ou de magie; cependant son

livre, traduit dans plusieurs langues, commença de répandre quelques idées de droit public en Europe : il fut le Montesquieu du XVIe siècle; mais, sans vues originales, et ne marquant d'aucune empreinte la langue informe dont il se sert; il n'avait rien du génie qui aurait pu donner une vie durable à cet ouvrage.

C'est dans Rabelais, dans la *Satyre Ménippée* et dans Montaigne qu'on trouvera des principes de justice sociale, des idées de réforme exprimées avec autant de profondeur que d'éloquence; elles y sont éparses, cachées par la bouffonnerie dans Rabelais, tempérées par l'insouciance philosophique dans Montaigne; mais elles attestent tout ce que l'étude de l'antiquité, les luttes religieuses et la guerre civile mettaient d'idées politiques en mouvement.

La grande histoire du président de Thou marquait au plus haut degré l'esprit de liberté légale sous la monarchie. Calvin avait été le législateur despotique d'une démocratie. Cependant la réforme suscitait partout les questions de liberté civile enfermées dans la question même de liberté religieuse; et comme les gouvernements du moyen âge étaient nés de l'Église, les novateurs politiques naissaient des théologiens dissidents.

Ce fut un curieux spectacle donné par l'Europe du XVIe siècle. A mesure que la souveraineté pontificale faiblissait dans les esprits, la souveraineté du peuple grandissait, et bientôt les catholiques mêmes l'invoquèrent. Le droit positif fut considéré dans un nouvel esprit, et la spéculation devint plus hardie. Un catholique zélé, Thomas Morus, donna l'exemple de ces libres contemplations dans sa célèbre *Utopie :* c'était l'idéal de Platon sous une autre forme, et la censure

allégorique, non plus de la démocratie d'Athènes, mais de la royauté féodale.

Dans la première partie de cet ouvrage, Thomas Morus, qui n'était pas encore chancelier, blâmait avec force la rigueur des lois anglaises, la mort appliquée au vol et la prison à la mendicité; et il cherchait le remède à ces maux de la société dans une répression plus humaine et une meilleure économie sociale; puis il touchait aux questions politiques, et mettait en scène un voyageur philosophe revenu de cette Amérique récemment découverte, où les imaginations d'Europe rêvaient tant de merveilles, et où cet homme disait avoir vu la merveille plus rare encore d'un parfait gouvernement. Peut-être l'Amérique avait-elle déjà, dans l'antiquité, fourni une place à ces illusions des sages? La ville des Atlantes, décrite par Platon, a de singulières ressemblances avec Mexico. Quant à l'île d'Utopie, la position géographique en est aussi fabuleuse que l'histoire; et si la description même du lieu ressemble à quelque chose, ce serait à l'Angleterre même.

Il n'y a, du reste, dans cette île ni cour fastueuse, ni seigneurs entourés d'un nombreux cortége, ni métiers de luxe à côté de la misère publique; les biens sont presque également partagés; le commerce et l'agriculture occupent tous les habitants; ils y sont formés dès l'enfance dans les écoles publiques; d'autres écoles sont, à certaines heures, toujours ouvertes aux adultes; les magistrats sont électifs et annuels; le roi est choisi au scrutin secret, par le sénat, entre quatre candidats désignés par le peuple, et son autorité est à vie, s'il n'est déposé pour tendance à la tyrannie; il n'y a pas d'armée, mais tout le peuple sait manier les armes et déteste la guerre; tous les cultes sont libres en restant

paisibles, depuis l'idolâtrie jusqu'au pur déisme; mais les hommes qui, en prêchant leur religion, excitent une révolte, sont bannis; et l'on voit dans le récit de l'auteur un chrétien, qui a donné cet exemple, subir cette loi.

Je ne sais ce qu'Henri VIII pensait d'un tel ouvrage, et si cette innocente rêverie, qui n'empêcha pas Thomas Morus d'être fait chancelier d'Angleterre, ne fut pas, comme le traité *de Clementia* de Sénèque, un fâcheux ressouvenir pour le prince devenu tyran; mais on doit reconnaître dans ce livre, fort admiré par les contemporains, un curieux indice du travail et du vœu des esprits.

Sous le règne brillant et absolu d'Élisabeth, on n'écrivit plus d'utopie politique, et le droit public de la nation, si abandonné par les parlements, ne trouva pas d'autres défenseurs. Bacon détournait timidement son génie de ces questions redoutables; et, quand il ne le consacrait pas aux sublimes découvertes des sciences naturelles, il le retenait dans l'examen des points de droit civil et de procédure parlementaire. Les publicistes du pouvoir absolu parurent avec Jacques Ier; mais toutes les doctrines de liberté, entées sur les vieilles lois anglaises, et développées par le protestantisme, se reproduisaient également. Elles eurent leurs théoriciens inflexibles et leurs jurisconsultes, dans Pyme, dans Selden, dans Sidney; leurs enthousiastes et leurs spéculatifs, dans Milton et dans Harrington. L'*Oceana* est une seconde *Utopie,* faite contre la démocratie militaire, comme celle de Morus contre la royauté féodale. En face de cette utopie populaire, le despotisme fit aussi la sienne. Filmer, dans *le Patriarcha,* Hobbes, dans le traité *du Magistrat et de la*

Puissance civile, établissent le pouvoir absolu, l'un sur le droit divin, l'autre sur la force. Une révolution nouvelle hâtée par ces sophismes les fit disparaître; et l'Angleterre, redevenue libre sous un roi, traita hautement toutes les questiens interdites à la France de Louis XIV.

La Hollande les discutait aussi, mais avec plus d'érudition que de liberté; et le républicain Grotius semblait ne pouvoir secouer le joug des codes de l'Empire. En Italie, la science du droit continuait d'être une étude de savant, d'antiquaire, mais non de citoyen. Gravina cependant y jetait de vives lumières, par la supériorité de l'esprit philosophique, en même temps que Vico en ébranlait les fondements par ses hardis systèmes.

En France, la tâche du chevalier Filmer échut à Bossuet. Ce grand homme fut le publiciste du siècle de Louis XIV, comme il en était le prédicateur et le théologien. Sa *Politique,* tirée de l'Écriture sainte, a pour type une royauté absolue et paternelle. Tout, dans Bossuet, depuis cette imagination qui se laissait ravir aux splendeurs royales, jusqu'à ce bon sens qu'il appelle le maître de la vie humaine, favorisait l'établissement d'un pouvoir ferme et régulier. Il n'avait pas sans doute l'âme servile; mais il vivait à Versailles, et ne concevait, dans une société bien ordonnée, qu'un roi chrétien, maître de tout, et un peuple soumis. Louis XIV n'admettait pas d'autre doctrine. Fénelon, presque seul alors, rappelait l'ancien privilége des états généraux de voter les subsides, et se plaignait de l'autorité absolue que les rois avaient prise. *Salente* était son *Atlantide.* Durant ce règne, toutefois, si le droit politique était suspendu, le droit civil profita de

tous les accroissements de l'esprit humain. Domat fut justement nommé *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence;* et l'esprit équitable et modéré du législateur dicta les belles ordonnances rédigées par Lamoignon. La France avait toutes les lumières du génie pour éclairer la science des lois, il ne lui manquait encore que cette liberté politique dont l'absence faisait dire plus tard à Montesquieu, en tête de son ouvrage : *Prolem sine matre creatam.*

QUINZIÈME LEÇON.

Suite des considérations sur l'*Esprit des lois*. — Premier publiciste du XVIIIe siècle. — Essai d'une Académie des sciences morales et politiques. — L'abbé de Saint-Pierre; le marquis d'Argenson. — Divisions de l'*Esprit des lois*. — Quelques objections à ce sujet.—Voltaire; M. de Tracy. — En quoi la théorie de Montesquieu est véritable et appuyée par des faits nouveaux. — De la monarchie de Louis XV et des Etats-Unis. —De l'opinion de Montesquieu sur l'influence des climats.— Passage d'Hippocrate. Exemples nouveaux. — Réponse à quelques autres critiques de l'*Esprit des lois*.—Caractère distinctif et utilité actuelle de cet ouvrage. — Résumé sur la personne, le génie et l'influence de Montesquieu.

MESSIEURS,

La fin du règne de Louis XIV, en affranchissant les esprits sur tant de points, les tourna vers la politique. Ces idées de réforme et de liberté que Fénelon avait proposées dans des mémoires confidentiels étaient devenues l'entretien de tous les esprits éclairés. Le régent trompa, détourna quelque temps cette disposition nouvelle : Fleury parut la ménager d'abord, mais pour l'endormir. Sous son ministère et de son aveu, il se forma deux sociétés des sciences morales et politiques, l'une, il est vrai, présidée par un jésuite, et siégeant à l'hôtel de Rohan ; mais l'autre, plus hardie, et connue sous le nom de *club de l'entresol*, comptait parmi ses membres l'abbé de Saint-Pierre, le marquis d'Argen-

son, ce ministre patriote, perdu dans le règne de Louis XV, et Bolingbroke qui, bien que jacobite, était, par ses habitudes de liberté anglaise et de scepticisme, un grand révolutionnaire pour Versailles. Ces réunions, que le vieux cardinal-ministre finit par craindre et supprimer, attestent l'esprit nouveau et le goût d'études politiques que rencontra Montesquieu, et dont il anima son génie.

On peut placer parmi les précurseurs de l'*Esprit des lois* cet abbé de Saint-Pierre, moqué par Voltaire, et traduit en beau français par Rousseau. Et d'abord il fut le martyr de la foi nouvelle, en fait de liberté. Vous savez que l'Académie française le raya solennellement de sa liste pour avoir, dans un discours à la louange des conseils d'administration établis par le régent, critiqué le gouvernement du feu roi. L'abbé de Saint-Pierre, qui était homme de qualité, n'en fut que plus hardi à professer ses idées de réforme politique. Louis XIV avait jugé Fénelon le plus bel esprit et l'esprit le plus chimérique de son royaume. Les gens de cour trouvaient l'abbé de Saint-Pierre rêveur, mais bon homme. On le laissa dire; et hormis sa disgrâce académique, la liberté de la presse exista pour lui seul. Il écrivit contre les faveurs de cour et l'aveugle distribution des emplois. Il proposa l'établissement d'une académie divisée en deux classes, dont la plus élevée fournirait une triple liste de candidats, sur laquelle le roi choisirait ses ministres. Cela n'était-il pas remarquable, douze ou quinze ans après Louis XIV ? et n'était-ce pas un singulier prélude au régime constitutionnel, et aux ministères de majorités?

L'abbé de Saint-Pierre allait frappant çà et là sur les abus de l'ancienne monarchie, et proposait des ré-

formes à tout. On riait des réformes souvent impraticables; mais l'abus était décrédité, et le profond changement de l'état social apparaissait sous les naïvetés impunies du bon abbé. Par exemple, dans le titre seul d'un de ses écrits, *Projet pour rendre les ducs et pairs utiles,* on pouvait reconnaître le vice d'une société qui gardait une aristocratie de cour et n'avait point d'aristocratie politique. L'abbé de Saint-Pierre prenait ainsi un à un tous les rouages du gouvernement d'alors; lits de justice, lettres de cachet, impôts excessifs donnés à bail à des traitants, vénalité des charges; et sur toutes choses, il envoyait des mémoires aux ministres, sauf à n'être pas lu; il publiait même de temps en temps quelque forte vérité entourée de rêveries qui la faisaient passer à la censure. La *paix perpétuelle* est le seul de ces plans dont on se souvienne aujourd'hui; et l'on conçoit que ce plan n'ait pas choqué le cardinal de Fleury, ministre d'humeur fort pacifique, malgré la déplorable guerre dans laquelle, à quatre-vingt-neuf ans, il jeta la France. Mais l'abbé de Saint-Pierre touchait à bien d'autres questions politiques et religieuses. Il était de la race de ces hommes doux et opiniâtres qui suivent patiemment leurs idées jusqu'au bout, et n'en changent jamais. La collection de ses écrits, la plupart, il est vrai, publiés après sa mort, est un programme complet de révolution sociale, dont la hardiesse étonnait même Jean-Jacques Rousseau.

Dans la petite académie de l'*entresol,* comme à Versailles, l'abbé de Saint-Pierre avait toujours passé pour un rêveur plutôt que pour un politique: on y contredisait ses plans par des notions précises de droit public et d'histoire, et il donnait à rire à Bolingbroke. Il n'en était pas de même d'un autre membre de cette so-

ciété qui devint ministre, et qui avait le portefeuille des affaires étrangères à l'époque de Fontenoy : le marquis d'Argenson. Voltaire, son ami, l'a renvoyé, je le sais, à être *secrétaire d'État dans la république de Platon*, mais Voltaire adressait ce jugement à Richelieu ; et il flattait quelque peu le vieux maréchal, en se moquant d'un grand seigneur populaire et d'un ministre homme de bien. Sans doute, le marquis d'Argenson avait l'esprit réformateur ; mais ses vues n'étaient nullement chimériques.

Le marquis d'Argenson n'en était pas même encore à la théorie du gouvernement représentatif; il n'approuve pas la constitution d'Angleterre ; il lui reproche de rendre les rois nuls, et la juge peu durable. Ce qu'il conçoit pour la France, c'est la monarchie absolue s'appuyant sur des institutions municipales ; c'est l'unité du pouvoir politique et la liberté des communes.

Tout l'art du gouvernement, dit-il, ne consista jamais que dans la parfaite imitation de Dieu. Les politiques ont épuisé leurs réflexions à donner et à retrancher du pouvoir de celui qui gouverne, en faveur de ceux qui sont gouvernés. La puissance tribunitienne chez les Romains, le droit des parlements chez les Anglais, celui des états nationaux, provinciaux ou de remontrances, chez nous de tous ces remèdes mal appliqués, il ne résulte que des maux ; ils partagent la puissance, tandis qu'elle doit être une et décidée.

Il aurait pu ajouter surtout qu'elle doit être éclairée ; mais, comme vous le voyez, le marquis d'Argenson, dans cet ouvrage plus cité que bien connu, était fort monarchique, et paraissait même peu goûter cette monarchie mixte dont l'unité se forme par transaction.

Il prend pour devise *une foi, un roi, une loi*. Mais si

l'on se reporte aux abus de l'ancienne monarchie, qu'il décrit en quelques pages de la manière la plus énergique et la moins déclamatoire, ce plan si simple n'en était pas moins une grande révolution ; car c'était l'introduction du droit commun dans la France hérissée de priviléges et d'inégalités.

Tel est le caractère d'une espèce de constitution que le marquis d'Argenson avait rédigée sous forme d'ordonnance royale, et que, dès 1739, il montrait confidentiellement à ses amis. Là, plus de priviléges féodaux, plus de redevances seigneuriales, plus de terres privilégiées et exemptes d'impositions envers l'État ; enfin, pour toute la France, égalité de charges et de droits, toutes les provinces devant être plus libres que ne l'étaient, par exception, quelques pays d'états. Les provinces étaient partagées en *districts,* qui se divisaient en villes, bourgs et arrondissements, dont les administrateurs, élus chaque année, devaient répartir l'impôt, assurer la police, et se réunir en session de quinze jours pour former l'assemblée du *district.* Chaque province avait de plus une assemblée des états, formée d'un certain nombre de députés des *districts,* et de quelques propriétaires qui siégeraient de plein droit, mais sans former une chambre à part, et sans votes prépondérants. Ces états provinciaux devaient entendre, chaque année, l'exposé des besoins du royaume, mais sans qu'il fût à leur option d'accorder ou de refuser, de restreindre ou de modifier la part des charges que leurs provinces auraient à supporter.

Avec les priviléges nobiliaires, le marquis d'Argenson supprimait cette foule de charges vénales et lucratives qui couvraient la France, et il mettait partout à leur place une administration gratuite et locale ; car il

est ennemi de la centralisation presque autant que du privilége. Il veut que les communes fassent beaucoup par elles-mêmes, et qu'il ne faille plus un arrêt du conseil *pour réparer un mauvais pas, ou reboucher un trou.* Vous voyez, Messieurs, que la révolution n'a pas renouvelé tout en France; l'égalité est venue, mais la centralisation n'a pas cessé. Le marquis d'Argenson, du reste, laissait au roi tout le pouvoir législatif, sauf une communication consultative aux cours souveraines; mais point d'assemblées nationales, point de triple pouvoir, point de gouvernement de majorité: le roi, et des communes ; le roi et des *conseils généraux* électifs.

Pourquoi tous ces détails, Messieurs? pour mieux comprendre l'*Esprit des lois*. Nul grand écrivain n'est né de lui-même. Tout a préparé le livre de Montesquieu, son temps, comme ses études. Le gouvernement pouvait paraître encore absolu: il y avait lettres de cachet et censure ; mais le libre examen était entré dans la société. Les querelles de sectes et le doute philosophique, le jansénisme et la régence, la vertu et les mauvaises mœurs, l'avaient également favorisé.

Le cardinal de Fleury, doux, économe, absolu avec modestie, avait fait de son mieux pour assouvir la France. Il avait amorti la contradiction des parlements, triomphé des intrigues de cour ; mais il n'avait pu atteindre le libre penser, réfugié dans les lettres, d'où il devait tout regagner. Après Fleury, avait enfin régné un jeune prince, qui parut annoncer des qualités brillantes, et fut d'abord aimé du peuple. Mais faible, inappliqué, voluptueux, il n'était bon qu'à acheminer lentement la vieille monarchie vers sa ruine. Despotique comme Louis XIV, il arrêtait une humble

remontrance du parlement de Paris par les mots *taisez-vous*. Mais il ne prenait ce poids immense du pouvoir absolu, que pour l'abandonner à des ministres et à des maîtresses. La gloire militaire cependant vint donner un éclat inattendu au règne de ce prince engagé dans des guerres impolitiques; mais, enfin, c'étaient des guerres; et cela charmait la France. Celle de 1733 nous avait acquis la Lorraine; celle de 1740 nous valut la glorieuse journée de Fontenoy, couronnée par la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, l'année même où parut l'*Esprit des lois*.

Montesquieu, qui avait commencé cet ouvrage vingt années auparavant, et l'avait poursuivi à travers un circuit d'immenses lectures, sentant la vie s'avancer, avait pressé le travail, et passé trois ans de suite à la Brède pour finir. Maintenant il fallait publier. Pour échapper à la censure, l'ouvrage fut imprimé à Genève, et rapidement répandu en France, en Angleterre, en Italie. On en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois. Les questions du gouvernement civil, si longtemps cachées à tous les regards, étaient devenues le plus grand objet de la curiosité de l'Europe.

La publication de l'*Esprit des lois*, en 1748, coupe en deux le XVIII[e] siècle par une date mémorable. Nul ouvrage neuf et de génie ne pouvait être écrit avec plus de modération et de réserve; nul esprit indépendant ne fut moins novateur que Montesquieu. L'étendue même de ses études et de son esprit le disposait à l'impartialité; et, par caractère, il n'avait pas cette conviction ardente, intraitable, qui fait les réformateurs. Il a dit quelque part qu'il n'éprouva jamais de chagrin dont une demi-heure de lecture ne l'eût distrait.

Le marquis d'Argenson, qui, sans avoir son génie, sentait plus vivement, le juge de même :

M. de Montesquieu, dit-il, ne se tourmente pour personne; il n'a point pour lui-même d'ambition; il lit, il voyage, il amasse des connaissances; il écrit enfin, et le tout uniquement pour son plaisir.

Aussi d'Argenson, tout en parlant avec admiration du grand travail de Montesquieu, prédit,

Que ce ne sera pas le livre qui nous manque, bien qu'on y doive trouver beaucoup d'idées profondes, de pensées neuves, d'images frappantes, de saillies d'esprit et de génie, et une multitude de faits curieux, dont l'application suppose encore plus de goût que d'étude.

Cette prédiction, Messieurs, ne serait-elle pas aujourd'hui même un assez bon jugement?

Autrefois, je l'avouerai, j'avais cru voir dans l'ouvrage de Montesquieu une composition savante, complète dans toutes ses parties; et j'en avais essayé l'analyse. Tout m'y paraissait méthodique et lumineux : en l'étudiant davantage, je l'ai moins compris. J'ai cru du moins y remarquer des contradictions, des lacunes, et plus d'un problème sans réponse.

Peu de livres, au reste, ont été plus contredits que l'*Esprit des lois,* pour l'ensemble et pour les détails. On y a relevé des divisions arbitraires, de fausses conséquences, des faits inexacts. Il a subi les plus rudes atteintes de l'esprit et de la logique, depuis Voltaire jusqu'à M. de Tracy. La révolution française l'a tout d'abord dédaigné et outre-passé; l'idéologie l'a mis en pièces; la science politique l'a laissé en arrière, et s'est enrichie d'expériences qu'il ne connaissait pas. Et cependant, malgré ces attaques et ces progrès, le monu-

ment n'a rien perdu de son prix, et subsiste tout entier. C'est qu'il a le mérite d'être surtout historique; c'est que les vues générales en sont vives et justes, et qu'il n'y a guère que des erreurs partielles; ce qui, dans les ouvrages de génie, ne compte pas plus que les fractions dans un grand calcul. Montesquieu n'a pas fait une théorie pour guider le législateur, un système de réforme future, mais une étude comparée du passé; il a expliqué les lois comme des faits. Par là son livre est demeuré si instructif et si fécond. Des idées conjecturales auraient passé plus vite.

Deux philosophies, qui sont nées toujours dans le loisir des nations polies, le scepticisme et l'épicurisme, envahissaient le XVIIIe siècle. Elles y tenaient vingt écoles dans des salons célèbres; elles y pénétraient les mœurs de la cour et de la ville, et formaient le caractère des écrits les plus agréables au public. De ces doctrines était partie, à la fin de l'âge précédent, la puissance de Bayle, ce précurseur de l'*Encyclopédie*. C'était le premier prestige de Voltaire lui-même; c'était l'arme presque unique et la séduction de beaucoup d'écrivains médiocres, comptés pour de hardis penseurs.

Montesquieu jugea et dédaigna ces systèmes. Il avait pour ami le jeune Helvétius, épris avec candeur de tout le matérialisme du temps. Il lui confia son ouvrage près de paraître. Helvétius en fut mécontent, le trouva faible, arriéré, dénué de grandes vues, et, tremblant pour la gloire de son ami, le détournait de le publier. Mais où sont aujourd'hui les théories d'Helvétius, et les nouveautés hardies qu'il écrivait pour les salons à la mode? elles sont rayées de la philosophie, et servent seulement d'appendice à l'histoire mo-

rale du XVIIIe siècle. Le livre de Montesquieu, au contraire, en admettant ces expériences positives et cette étude physique de l'homme à laquelle tendait le XVIIIe siècle, est remonté à des principes plus élevés et plus durables. Malgré quelques expressions jetées çà et là, et, suivant nous, inexactes par leur matérialisme même, le caractère de son livre est une métaphysique généreuse. Succédant au scepticisme et à l'épicurisme léger, brillant, de la première moitié du XVIIIe siècle, l'*Esprit des lois* commence la réaction spiritualiste que continua Rousseau.

Montesquieu traite d'abord la question de la justice absolue, de cette justice qu'avaient niée Carnéade et les sophistes grecs, tant copiés par Bayle. Il reconnaît des rapports d'équité, antérieurs à toute loi positive, et même à toute existence humaine ; et il ajoute ces paroles :

> Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux.

Voltaire ne voit là que l'ancienne querelle des *réalistes* et des *nominaux*, une subtilité métaphysique. Mais cette subtilité, qu'est-ce autre chose que l'idée même du devoir et de la vérité morale ? Oui, il y a une justice antérieure, et c'est pour cela que les lois justes sont possibles ; car l'homme ne crée rien, et il ne saurait créer la justice ; il ne peut que la déduire d'un type éternel.

Ce principe agira sur l'ouvrage entier ; il en est toute la morale, au milieu de cette infinie variété de lois artificielles, arbitraires, que Montesquieu parcourt comme autant de faits historiques, dont il cherche la

cause et les conséquences, mais qu'il n'approuve pas. Dans ce point de vue, beaucoup d'objections faites à l'*Esprit des lois* disparaissent. Commençons par celle qui porte sur la division célèbre des gouvernements.

On a trouvé cette division tour à tour vulgaire ou fausse. Voltaire nie que le despotisme soit une forme de gouvernement distincte et durable. L'habile dialecticien qui de nos jours a commenté pied à pied l'*Esprit des lois,* M. de Tracy, renverse d'abord cette division, et propose d'y substituer celle des gouvernements *spéciaux* et des gouvernements *nationaux,* les premiers, quelle que soit leur forme, qui sont fondés sur un autre droit que la volonté générale; les seconds, où cette volonté agit, soit par elle-même, soit en confiant ses pouvoirs à un seul homme, même à vie, même héréditairement, même d'une manière illimitée.

Mais, en bonne foi, cette division nouvelle n'a guère le droit de blâmer l'ancienne. N'est-ce pas, en effet, une dérision que de réunir sous le même titre, au nom d'une volonté nationale antérieure, et la république la plus libre, et le despotisme le plus illimité? N'est-ce pas se payer d'un mot, et méconnaître les faits et les principes, que de mettre, d'un côté, dans une même classe, le gouvernement impérial et les États-Unis d'Amérique, et, de l'autre, l'aristocratique Angleterre et l'apathique Espagne? Cela rappelle certaines classifications de Linné, où les êtres les plus disparates, l'homme et l'*unau-aï,* se trouvent réunis sous la même *espèce,* à cause de quelques conformités secrètes aperçues par la science, et perdues pour le vulgaire dans une profonde dissemblance.

Dans l'ordre moral, ce rapport sur un seul point, quand il y a opposition sur tous les autres, ne fait sou-

vent qu accroître l'intervalle; et le gouvernement absolu d'un seul, qui se dit national, n'est qu'un despotisme plus fort et plus aveuglément obéi. C'était celui des empereurs romains, auxquels une loi avait, dit-on, transmis tous les pouvoirs du peuple, et qui étaient ainsi les successeurs uniques du *forum,* comme le *forum* avait été l'impitoyable roi du monde.

Je croirais donc la vieille division adoptée par Montesquieu plus claire et plus vraie que celle des gouvernements *spéciaux* et des gouvernements *nationaux,* qui deviennent fort spéciaux quand ils sont tyranniques.

Les conséquences que Montesquieu attache à sa division en États monarchiques, républicains, despotiques, n'ont pas été moins contestées que cette division même. Qu'est-ce que l'honneur, a-t-on dit, dans ces monarchies dont vous avez peint avec tant de force les vices et la vénalité? Qu'est-ce que cette vertu dont vous faites l'apanage des républiques, si souvent factieuses et corrompues? Quant à la crainte, on ne discute pas, et on la laisse volontiers au despotisme.

Montesquieu avait fait comme M. de Tracy; il ménageait dans sa théorie le pouvoir contemporain, et lui laissait une place honorable, ne rangeant pas, comme Machiavel, la France dans le même ordre de gouvernement que la Turquie. Au fond, c'était justice : il fallait bien reconnaître cette monarchie pure, mais non despotique, où le souverain peut tout, mais ne veut pas tout ce qu'il peut; où l'obstacle n'est pas dans la loi, mais dans la conscience, le point d'honneur, l'usage. Comment concevoir autrement les belles années du règne de Louis XIV, et tant de génie sans liberté? C'est qu'il y avait, pour beaucoup d'esprits du moins, de l'honneur dans l'obéissance, et de l'éléva-

tion morale dans le dévouement. On servait un maître, mais on en était fier. A ce sentiment, reste épuré d'une monarchie militaire, Montesquieu voulait joindre une autre force morale, l'indépendance de la magistrature. Il la trouvait également dans l'histoire : c'était encore l'honneur sous une autre forme.

Quant à la vertu qu'il demande aux républiques, qu'est-ce autre chose sinon un principe de simplicité et d'égalité, un amour du pays, un attachement à ses lois? Cette condition est si essentielle qu'on la remarque aux époques les plus diverses de l'histoire. Montesquieu ne cède pas, comme l'a dit Voltaire, à des admirations de collége pour l'antiquité. Voyez, au XIII[e] siècle, dans les vers du Dante, la description de Florence : n'est-ce pas la même image de patriotisme et de simplicité, la même vertu que dans les meilleurs temps des républiques dépeintes par Plutarque? Voyez au XVI[e] siècle : à part la différence de la civilisation et du culte, Calvin est législateur dans le même esprit que Lycurgue. Voyez au XVII[e] : à l'origine des institutions démocratiques qui fondèrent les États-Unis d'Amérique, on retrouve le même asservissement de la vie privée à la vie publique, le même esprit de renoncement et de privation, la même police morale que dans ces constitutions de l'antiquité dont M. de Tracy tourne en dérision la rigueur monacale. Les colons puritains du *Connecticut* et du *Massachussets,* ces premiers fondateurs de la république américaine, ressemblent à des Spartiates, sauf l'incomparable supériorité du christianisme. Leur vie entière était placée sous la sanction publique; les lois réglaient minutieusement leurs actions, et frappaient le péché comme le crime. Il était interdit de voyager le dimanche; la paresse,

l'ivrognerie, le mensonge, étaient punis de l'amende et du fouet ; l'adultère était puni de mort. Et maintenant que ces mœurs rigides se sont adoucies, que les arts industriels, le commerce, l'amour du gain, dominent les États-Unis, leur démocratie subsiste, parce que l'esprit du christianisme, de cette religion pure et réprimante, est encore la vertu publique du pays.

Ce grand exemple s'est développé depuis l'*Esprit des lois*, Montesquieu ne connaissait encore des législateurs de l'Amérique que George Penn ; mais il remarquait déjà

Que l'Angleterre aimant à donner à ses colonies la forme de son gouvernement propre, et ce gouvernement portant avec lui la prospérité, de grands peuples se formaient *dans les forêts qu'elle envoyait habiter*.

Après la définition des gouvernements et de leurs principes, ce qu'on a le plus attaqué dans l'*Esprit des lois*, c'est l'influence attribuée aux climats. Les hommes pieux s'effrayèrent de cette idée, et accusèrent l'auteur de tomber, sur ce point, dans ce matérialisme du temps. Voltaire, par un autre motif, traita son influence de chimère et y opposa l'exemple de la Grèce esclave, et des récollets chantant au Capitole. Plus tard, l'esprit de révolution la méconnut, en se flattant de ranger tous les peuples sous le niveau de la même démocratie. Voyons cependant si cette observation n'est pas, en général, aussi juste qu'elle est ancienne.

Nous lisons dans Hippocrate[1] un beau passage qu'on peut traduire ainsi :

Si les Asiatiques sont plus inhabiles à la guerre et de mœurs plus douces que les Européens, la cause en est surtout aux

[1] Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων.

saisons qui, chez eux, ne sont point marquées par de grands changements de chaleur ou de froid, mais offrent une température presque égale. Il n'y a pas alors ces vives secousses de l'âme, et ces fortes révolutions du corps, qui naturellement effarouchent l'humeur, et la rendent plus indocile et plus violente qu'elle ne le serait dans une situation uniforme : car ce sont les brusques passages d'un extrême à l'autre qui excitent le moral des hommes, et ne le laissent pas en repos. C'est par ces causes, ce me semble, que les Asiatiques sont pusillanimes; et de plus, par leurs lois, la plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois; et là où les hommes ne sont pas maîtres d'eux-mêmes et libres, mais régis despotiquement, ce n'est pas raison pour eux de s'exercer à la guerre, mais bien plutôt de cacher leur courage; car le danger qu'on leur propose n'est pas également partagé; on les contraint d'entrer en campagne, de souffrir et de mourir pour des maîtres, loin de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs amis. Tout ce qu'ils feront de courageux et de viril élève et enracine leurs maîtres, et pour eux, ils ne moissonnent que le péril et la mort. De plus, il est inévitable que la terre de ces pauvres gens soit dévastée par les ennemis et par l'inaction. C'est pourquoi, s'il naît parmi eux quelqu'un de courageux et d'énergique, il est détourné de son génie naturel par les lois. Voici une grande preuve de cette vérité : tous ceux qui dans l'Asie, Hellènes ou Barbares, ne sont pas soumis à des maîtres, mais libres sous leurs propres lois, et travaillant pour leur propre compte, tous ceux-là sont très-braves. Les périls qu'ils courent, ils les courent pour eux-mêmes; ils emportent eux-mêmes le prix de leur valeur, comme ils souffriraient eux-mêmes la peine de leur lâcheté.

On voit bien que ces paroles sont échappées de l'âme d'un Grec; on y sent l'orgueil de cette liberté qui avait vaincu le grand roi. Seulement Hippocrate, en donnant aux climats tant d'influence sur l'énergie des hommes, accorde aux lois une puissance plus grande encore; et il néglige de rechercher si la nature même de ces lois

n'a pas été déterminée par celle des climats, et si, par exemple, les peuples libres de l'Asie n'étaient point placés dans des régions montagneuses et froides.

Montesquieu va plus loin, et fait partout dominer l'influence du climat sur les lois mêmes. C'est à nous de juger si l'expérience ne confirme pas la théorie, et s'il est vraisemblable que la république se fonde à Naples et que le gouvernement représentatif s'affermisse au Mexique. Sans doute, la loi morale, le droit primitif n'est pas transformé par les climats ; et cela même est une preuve de son absolue vérité. Un degré de méridien n'y change rien, quoi qu'en ait dit Pascal. Mais combien les mœurs, les coutumes, les usages civils, et partant les institutions politiques, ne sont-ils pas soumis à cette influence? Avec les neuf mois glacés de Saint-Pétersbourg, vous pouvez avoir des révolutions de palais, et quelques émeutes terribles ; mais un gouvernement libre, des comices populaires, jamais. Montesquieu, en portant fort loin l'influence du climat, l'a cependant soumise, sur quelques points, à la religion ; et il nous montre le christianisme qui, dans l'Éthiopie, transforme les mœurs données par le climat. Mais combien, sans doute, ce christianisme d'Éthiopie nous semblerait étrange, s'il était vu de près? Le plus grand exemple de l'efficacité cosmopolite de l'Évangile, ce fut dans les premiers siècles, alors que Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Carthage, étaient chrétiennes comme Rome et Constantinople. Mais cette première conquête d'une foi nouvelle fut successivement repoussée par l'influence naturelle des lieux ; et le christianisme, perdant tour à tour ces terres brûlantes et barbares qu'il avait gagnées, fut rejeté en Europe. Mais de là, par la science et les arts, il doit reprendre et do-

miner toutes les parties du monde. Déjà, sous ses formes les plus diverses, il possède l'Amérique. Ce sont trois prêtres catholiques qui ont successivement soulevé l'Amérique méridionale ; et, dans les libres États de l'Amérique du Nord, règnent toutes les communions chrétiennes. Du fond de l'Angleterre et de la Russie, la Bible, traduite dans toutes les langues, se répand incessamment chez tous les peuples de l'Asie, et jusque dans les *steppes* les plus barbares de la Tartarie et les îles les plus lointaines du grand Océan. Et, bien que ce ne soit pas la propagande religieuse, mais le commerce, la civilisation, la conquête, qu'on se propose pour premier but, la loi chrétienne s'avance à la fois par toutes les routes de l'activité humaine, et envahit l'univers sur tous les points. C'est la révolution que verra l'avenir. Dans ces grandes usines de la civilisation, à Londres, à Paris, le christianisme a été souvent discuté, méconnu, renié ; mais au loin il s'étend avec la civilisation même ; et, qu'elle le veuille ou non, il est inséparable de son triomphe. Comme elle, il couvrira successivement le monde ; et, lorsque le génie de nos arts viendra seconder la nature dans ces contrées barbares, au milieu de toutes les puissances de l'industrie humaine, s'établira de soi-même la religion de la race européenne.

Mais combien les esprits étaient loin de cette vue du christianisme, dans le XVIII[e] siècle, entre la première ferveur du scepticisme et les restes de l'oppression religieuse ! Montesquieu, en aimant la religion, avait encore à combattre pour la tolérance. S'il n'eût fait que plaider cette grande cause, son œuvre se confondrait avec celle de son siècle, elle ne servirait plus à instruire le nôtre. Un service plus durable et toujours néces-

saire, qu'il a rendu à l'espèce humaine, c'est d'avoir revendiqué sous toutes les formes, et développé sous la plus parfaite, les principes de la liberté politique et civile.

Voltaire lui-même, qui osa tant de choses, n'avait hasardé, dans ses fameuses *Lettres sur les Anglais,* qu'un assez froid éloge de la constitution britannique. Au fond, la liberté le touchait peu. Dans un pays tel que la France, où nulle puissance politique n'existait, hors de la cour, il était la première puissance spirituelle ; et ce rôle ne lui permettait pas d'en regretter un autre. Aussi le voit-on toujours beaucoup plus sceptique sur la religion que sur le pouvoir, s'accommodant assez bien des faveurs d'une monarchie absolue, goûtant assez la politique arbitraire de son vieil ami, le maréchal de Richelieu, aimant mieux les ministres et les favorites que les parlements, et même, à la fin, célébrant le coup d'État du chancelier Maupeou. Malgré la circonspection politique de Voltaire, ses *lettres anglaises* avaient été saisies, par défiance contre ce pays de révolutions et d'hérésies. Quinze ans plus tard, le sage Montesquieu fait de la constitution anglaise, admirablement expliquée, un modèle et un objet d'envie pour l'Europe. On dirait qu'il la comprend mieux que les Anglais eux-mêmes, et qu'il en révèle le bienfait à ceux qui le possèdent. La différence des points de vue a dû l'aider, il est vrai. Pour les Anglais, la constitution était une affaire et un combat de tous les jours. Le jeu même de cette constitution, en divisant le peuple anglais en hommes de parti, y avait laissé peu d'esprits assez désintéressés et assez calmes pour en bien étudier les effets et les ressorts. Les philosophes avaient subi cette loi comme les autres. Locke, par exemple,

disciple flegmatique des vengeurs armés de la liberté aux prises avec le roi, interprétait la constitution anglaise comme les puritains et Sidney l'avaient défendue. En traitant du *gouvernement civil,* au lieu de montrer les sages tempéraments des lois de son pays, il en exagérait le principe avec une rigueur à la fois technique et violente.

Après lui, et depuis la révolution légale de 1688, les querelles des partis, non plus sanglantes, mais assidues et tracassières, n'étaient nullement propres à favoriser le jugement éclairé d'un peuple sur ses propres lois. Le tory Swift s'appliquait bien plus à diffamer ses adversaires qu'à faire aimer la constitution de son pays, et il ne comptait guère pour une liberté précieuse que le droit de se moquer des *whigs*. Les *whigs* eux-mêmes, que le caractère de leurs opinions devait plus particulièrement attacher à l'étude et à la défense des droits du pays, en faisaient un sujet de controverse plutôt que de méditation. Leur meilleur écrivain, Addison, formé par l'esprit français, académicien spirituellement démocrate, vantait Guillaume III et Milton, bafouait le prétendant, ridiculisait avec grâce la fureur des haines politiques, mais s'occupait fort peu de l'admirable mécanisme qui fonde à la fois la liberté et la puissance anglaises. Bolingbroke lui-même, cet homme qui avait le génie du monde, des affaires et de l'étude, n'a nulle part, dans ses écrits, indiqué les vrais caractères de la constitution britannique. Toujours les nuages de l'esprit de parti, de la colère, de l'ambition trompée, ont offusqué cette vive intelligence. Il n'est rien, dans les lois de son pays, qu'il n'ait attaqué, rien qu'il n'ait défendu, selon le temps, la passion, l'intérêt.

Parlerai-je des jurisconsultes anglais qui se sont

plus spécialement occupés des formes mêmes et des procédés de la constitution? Serez-vous fort avancés quand vous aurez étudié chez eux le développement de ces trois propositions : *Potestas parlementaria est secundum originem antiquissima, secundum dignitatem reverendissima, secundum scientiam capacissima?* La méthode pédantesque de cette théologie, qui avait ensanglanté les trois royaumes, semblait s'être transmise aux publicistes anglais. Et toutefois, dans le raisonnement étroit èt judaïque de ces vieux docteurs, dans leur application littérale de la loi ou de la coutume, dans leur attachement opiniâtre à certaines formes, sans raisonnement théorique à l'appui de ces formes, réside la grande vertu de la constitution anglaise. La liberté y est partout armée; elle a sa procédure et ses recours, qu'elle a gagnés successivement, et qu'elle ne perd jamais. Elle n'est pas le fruit d'une théorie, mais elle ne se modifie pas d'un jour à l'autre, au gré d'une théorie nouvelle. Le jury, pour toutes les causes, indépendant et unanime; la liberté de la presse; la garantie effective, et non pas simplement la déclaration de la liberté individuelle; le droit de plainte judiciaire, dans tous les cas et contre toute personne, ce sont là des choses acquises, invariables, dont les publicistes anglais constatent seulement les règles et l'usage, et qui valent mieux pour la liberté d'un pays que les grandes maximes de nos constitutions successives. Mais revenons : cette minutie légale, cet esprit traditionnel de liberté qui caractérise les jurisconsultes anglais, était bien loin cependant de s'élever à l'intelligence complète et au tableau politique et moral de l'Angleterre. Ce que Montesquieu a écrit sur ce sujet, il en est l'inventeur; il l'a fait d'après la vérité. Per-

sonne, avant lui, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, ne s'était avisé de réunir tous les faits principaux de l'ordre politique, de les expliquer l'un par l'autre, et tous par les mœurs et la situation du peuple auquel ils s'appliquent. Cette *utopie,* composée d'après la réalité, est le plus bel hommage qu'ait reçu la monarchie anglaise, et lui survivra.

Rien de technique ni de conjectural dans l'analyse de Montesquieu : il pénètre aux sources de vie de la constitution anglaise; il la fait voir et sentir en action. Il n'a prononcé nulle part les mots de *jury,* de *responsabilité des ministres,* de *liberté individuelle,* de *gouvernement représentatif,* et tant d'autres qu'on répète. Mais il décompose admirablement les idées de ces mots; et tout le droit politique anglais se trouve expliqué en quelques pages par la seule force des conséquences. Il vous montre comment la liberté du peuple n'est pas le pouvoir du peuple : il cherche avec vous les causes et les effets de cette liberté; il les déduit comme des vérités nécessaires; et vous trouvez tout le droit public anglais, depuis la liberté sous caution jusqu'à l'inviolabilité du roi, sans laquelle il n'y aurait plus de liberté pour personne. Quelle intelligence du passé, et quelle prévoyance! Les esprits ordinaires, les grands esprits même, pour peu qu'ils aient les passions de leur temps, n'attaquent et ne redoutent que l'abus ou le danger dont ils sont témoins. Montesquieu voit au delà : sous la royauté du XVIIIe siècle, et en la blâmant, il conçoit la tyrannie des assemblées.

Tout serait perdu, dit-il [1], si le même homme ou le même corps des principaux, des nobles, ou du peuple, exerçait les

[1] *Esprit des lois*, liv. VI, ch. 6.

trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, celui de juger les crimes.

Cette accumulation de pouvoirs ne fit-elle pas, en effet, le despotisme de la Convention? Et le génie de la constitution anglaise, n'est-ce pas de les avoir divisés de telle sorte que l'on craigne la magistrature, et non pas les magistrats; que les tribunaux ne soient pas fixes, et que les jugements le soient, comme un texte précis de loi; que la puissance exécutrice soit, dans les mains d'un monarque, le contrôle et l'influence dans les assemblées.

Je sais que, pour des esprits ardents, cette division semble une vieillerie. Quelques politiques n'y croient pas non plus, et pour eux la puissance législative n'est qu'une apparence, une forme à travers laquelle le pouvoir exécutif doit tout entraîner. D'autres enfin, en donnant beaucoup à la puissance législative, ne la conçoivent que par élection, et sans concours d'hérédité. L'avenir jugera ces opinions, que Montesquieu n'eût pas admises. A ceux qui, raillant la division des pouvoirs, ne conçoivent qu'une législature souveraine, sans le contre-poids d'un monarque inviolable, il répondrait qu'ils auront *une république non libre;* et notre révolution l'a prouvé. A ceux qui veulent une législature dépendante, ou un simulacre de législature, il rappellerait sa belle théorie des trois pouvoirs, qui, forcés d'aller par le mouvement des choses, sont forcés d'aller de concert. Mais à la vérité, pour la force même de cette législature, il voudrait une nature diverse, une double origine. A côté de l'élection il maintiendrait l'hérédité, convaincu que, sans ce principe, la législature sera, selon les temps, trop faible ou trop forte contre le pouvoir exécutif.

Enfin, à toutes les opinions il rappellerait que le danger des gouvernements libres est dans les armées; qu'on ne corrige pas ce danger en voulant les faire dépendre immédiatement du pouvoir législatif, mais en réduisant leur nombre et leur force ; et il ajouterait à son chapitre de l'*Esprit des lois* cette prédiction trouvée dans ses papiers : « L'Europe se perdra par les gens de guerre. »

Dans cet examen rapide d'une œuvre immense, ne pouvant tout apprécier, il faut choisir au moins quelques sujets d'études. Le droit politique, qui est la partie la plus élevée de l'histoire, a dû nous occuper. Le droit civil est une science à part ; et nous ne pouvons disserter ici sur la législation qui régit les contrats ou les héritages, bien qu'une loi des successions, en particulier, puisse être toute une institution politique, ou tout un changement social. Mais il est une autre partie du droit, témoignage visible de l'état des mœurs, et l'objet de la spéculation des sages, qui peut doublement nous instruire, c'est la législation pénale.

Cherchons ce qu'elle doit à Montesquieu, quelles idées avaient précédé celles de ce grand homme, ce qu'il a reçu, et ce qu'il a donné.

J'ouvre l'*Esprit des lois,* et je lis une énumération de quatre sortes de crimes, « contre la religion, les mœurs, la tranquillité, la sûreté ; » puis, cette interprétation du droit de punir :

C'est une espèce de talion qui fait que la société refuse la sûreté à un citoyen qui en a privé ou en a voulu priver un autre. Cette peine est tirée de la nature de la chose, puisée dans la raison, et la source du bien et du mal. Cette peine est comme le remède de la société malade. Lorsqu'on viole la sûreté à l'égard des biens, il peut y avoir des raisons pour que la peine soit capitale.

Eh quoi ! une espèce de talion, et, dans certains cas, la mort pour le vol était-ce là le principe le plus équitable où la justice humaine se fût élevée dans le XVIIIe siècle? n'avait-elle pas une meilleure raison à donner d'elle-même que le talion, cet instinct de la force brutale, qui faisait dire aux peuples barbares . œil pour œil ; dent pour dent?

A ces tâtonnements d'un génie si ferme, à ces expressions indécises et contradictoires, il est évident que la question était neuve encore, et que Montesquieu n'avait pas cherché le principe de la pénalité; car le talion n'est pas un principe; et Montesquieu d'ailleurs ne s'y renfermait pas, puisqu'il admettait la mort pour le vol. C'est là, Messieurs, qu'on peut reconnaître le procédé de ce grand esprit qu'aucune théorie ne domine, et pour qui la philosophie des lois n'est qu'une expérience. Depuis un demi-siècle, on est allé beaucoup plus loin. Un scrupule inconnu s'est élevé dans le monde ; la légitimité de la peine de mort a été mise en doute; on s'est demandé quel était le droit de la société sur la vie du coupable présumé (car un jugement même n'est que la plus grande des présomptions), et s'il convenait à notre justice d'appliquer une peine irréparable. En admettant même que la peine de mort ait pu être légitimée par le besoin social, et l'impuissance d'obtenir autrement une répression suffisante, on s'est demandé encore si cette légitimité n'était pas conditionnelle et temporaire, et si elle ne devait pas cesser quand l'état des mœurs rendrait efficace une pénalité moins sévère.

Un regard jeté sur les siècles antérieurs nous fera comprendre comment ces grandes questions sont nées si tard, et pourquoi le génie lui-même ne s'en avisait

pas. L'antiquité, dont Montesquieu admirait les vertus et les lois, avait partout consacré la plus grande des injustices, l'esclavage domestique. De cette première violence du droit naturel était sorti un cortége d'autres injustices, et d'abord des lois terribles contre les esclaves. Cet homme qu'on avait fait esclave, pour ne pas le tuer, pour le sauver, suivant l'étymologie du mot et le raisonnement de Grotius, on le tuait volontiers, parce qu'il était esclave, et que le malheur de sa condition lui inspirait souvent des sentiments que la mort seule pouvait réprimer. De là toutes ces tortures, et ce supplice de la croix dont il est parlé dans les comédies latines. Mais tandis que la nature humaine était si fort rabaissée par un culte sans morale, et par l'atrocité permanente de l'esclavage, le droit politique vint à son aide. Le sentiment de la liberté suppléa celui de l'humanité. Ainsi, dans Rome, la peine de mort, barbarement prodiguée contre l'homme simple, contre l'esclave, frappait rarement le citoyen. Et lorsque, après longues années, pendant lesquelles la tête d'aucun Romain n'était tombée sous la hache, les lois Porcia et Sempronia, protectrices de ce grand privilége, parurent impossibles à maintenir, on les éluda par une sorte de fiction, qui était un dernier hommage au nom de citoyen romain. Le meurtrier, l'incendiaire, avant de subir le supplice, était dépouillé de ce caractère, de ce sceau d'inviolabilité, que l'institution politique avait mis sur lui; on le déclarait *servus pœnæ,* esclave de la loi pénale; alors on le tuait; il n'était plus rien; il n'était plus qu'un esclave; il n'était plus qu'un homme.

Le monde conserva ou regretta de telles lois, pendant plusieurs siècles. La philosophie d'un Cicéron,

d'un Tacite, l'aménité de mœurs d'un Pline le Jeune, n'imaginaient rien au delà; et les supplices, devenus si fréquents sous l'empire, n'excitaient l'indignation que parce qu'ils frappaient sur des chevaliers et des sénateurs. Quant à la vie des esclaves, elle n'était pas comptée.

Il en fut autrement lorsque le christianisme parut dans le monde. Tout à coup ce privilége unique du citoyen, maintenant violé par l'empire, et cet abaissement uniforme où étaient tombés les Grecs, les Gaulois, les Africains, les Romains eux-mêmes, est remplacé par l'élévation générale du caractère humain, si je puis parler ainsi. Il n'y a plus, dans l'opinion religieuse, ni citoyen, ni étranger, ni maître, ni esclave, ni vainqueur, ni vaincu; les mystères mêmes du christianisme, indépendamment de ses maximes, ce salut de l'homme par le sang d'un Dieu, ce prix inestimable de la créature humaine, ces pensées, en apparence toutes théologiques, devinrent des pensées de droit public; et cette religion si humble fut la première qui commença à rehausser le prix de la vie de l'homme, de l'homme non plus enveloppé dans la toge de citoyen, mais esclave dépouillé, coupable même. De là une grande révolution dans les idées. Cette peine de mort, dont l'homme n'avait été préservé quelque temps que par le caractère de citoyen, c'est-à-dire par la souveraineté même, et qui, depuis, sévissait indistinctement sur un monde d'esclaves, est diffamée tout ensemble, et bravée par les chrétiens. Ils la souffrent, ils l'acceptent avec ardeur pour eux-mêmes; mais ils la déclarent inique et sacrilége envers tous les hommes.

Entendez-vous les premiers *apologistes,* saint Justin, Athénagoras, Théophile? Quelle horreur ils témoignent

pour ces supplices, dont le paganisme avait fait des jeux publics! « Les chrétiens, disent-ils, n'assistent jamais à la punition des criminels, même condamnés selon les lois; ils se croiraient souillés par la vue seule du sang humain. » Combien ce religieux scrupule ne dut-il pas s'accroître dans la société chrétienne, par la longue expérience du martyre! Ainsi, sous le règne de Constantin, on vit les mêmes doctrines marquer d'abord la victoire du christianisme. La première idée qui se présenta, c'est que la qualité de prêtre, ou même d'initié au sacerdoce, était incompatible avec l'exercice du droit de mort. L'ancienne fiction de la loi romaine était retournée, pour ainsi dire. La loi, pour frapper du glaive un citoyen, avait eu besoin d'abord de le déclarer esclave : la religion ne pouvait tuer aucun de ces hommes, qu'elle déclarait rachetés du sang d'un Dieu. Aussi voyez-vous, dans le IIIe siècle, comment saint Ambroise, que l'enthousiasme populaire veut nommer évêque, essaie d'échapper à cette grande dignité? Il vient, comme juge, prendre part à une procédure où la question est infligée à quelques accusés; et, par cela seul, il semble qu'il se profane lui-même, et se rend inhabile à l'épiscopat. Bientôt, malheureusement, ces idées sublimes s'altérèrent. L'empire, avec cette habitude féroce de tyrannie, qui se déplaçait, mais ne se corrigeait pas, jeta sa hache dans la balance chrétienne, et décréta la peine de mort contre les idolâtres et les hérétiques. La pureté de la foi devint le seul privilége, comme l'avait été jadis le nom de citoyen romain; et le sang des idolâtres, des hérétiques, de ceux qui n'étaient que des hommes, fut impitoyablement prodigué.

Il est beau, cependant, d'étudier dans saint Augus-

tin la protestation de l'esprit évangélique contre l'emploi du glaive et la rigueur des supplices. Nous avons rappelé sa lettre au tribun Marcellin ; elle atteste que, si, dans quelque autre occasion, le saint évêque a reconnu au pouvoir civil le droit de frapper de mort les hérétiques, c'était une contradiction dans sa doctrine: c'était l'empire qui corrompait l'Église. Il ne s'agit pas dans cette lettre de sectaires qui dogmatisent et qui prêchent, mais de sectaires qui ont tué ou blessé des prêtres catholiques ; et Augustin cependant repousse, à leur égard, la peine du talion, comme une loi injuste, qui ne console pas la victime, et qui rabaisse le juge. Il propose de condamner seulement les meurtriers à la prison, « pour les ramener d'une énergie malfaisante à quelque travail utile, et de l'égarement du crime au calme et au repentir. »

Mais tandis que la foi chrétienne proclamait ces idées sublimes au milieu du déclin de l'empire, toute civilisation périssait ; et le monde, déchu de la douceur grecque et de l'urbanité romaine, voyait reparaître l'atrocité des supplices avec la tyrannie des empereurs et l'invasion des Barbares. Lorsque les Goths, les Vandales, les Huns, accourus du fond du Nord, renversèrent, noyèrent dans le sang l'ancienne société, brûlèrent à la fois les églises et les temples, les prétoires et les cirques, du milieu de cette société nouvelle où le christianisme, plus ou moins altéré, resta tel qu'un levain précieux, sortirent des législations cruelles comme les peuples qu'elles régissaient.

Ne prenez pas, en effet, pour un signe d'humanité ces dispositions des lois bourguignonnes et ripuaires, qui permettaient d'échanger contre de l'argent la peine de mort. Loin d'attester l'estime pour la vie de

l'homme, c'était une marque du mépris qu'on en faisait : elle paraissait si peu de chose qu'on la rachetait pour quelques sous d'or. Mais, en même temps, cette législation, qui transigeait si facilement sur l'homicide, prodiguait, dans d'autres cas, la peine de mort, sans permettre le rachat. Elle n'était indulgente que pour le meurtre, parce qu'elle le commettait sans cesse elle-même.

Quoi qu'il en soit, le rachat de la peine fut aboli, et la rigueur des supplices demeura seule. On sait combien elle a duré, à quels crimes imaginaires elle s'appliquait. A peine, de siècle en siècle, quelques voix réclamèrent-elles. Nous avons cité Thomas Morus dans son *Utopie;* il faut y joindre Montaigne. Mais, au commencement du XVIIe siècle, quand tout s'élevait et se polissait, la législation pénale parut s'endurcir; c'est que le despotisme croissant apportait plus de rigueur dans les lois que le progrès de la société n'introduisait d'humanité dans les mœurs. Voyez le code pénal écrit sous la dictée de Richelieu. Les dispositions sanguinaires y sont multipliées, non pas seulement contre les crimes politiques, mais contre toute espèce de délits. On sent que ce pouvoir a voulu être terrible, là même où il n'était pas inquiété. Nous avons dit comment le règne de Louis XIV atténua cette rigueur, et quels précieux travaux de législation furent achevés alors. Nous bénissons encore la mémoire de Lamoignon, qui ne voulut pas qu'une seule voix de majorité fût suffisante pour condamner. Mais, dans ces célèbres ordonnances de Louis XIV, combien la peine de mort est encore prodiguée ! Et voyez-vous, dans les esprits les plus élevés et les plus délicats du même siècle, avec quelle indifférence on s'entretient des exécutions

prévôtales, et « de ces paysans bretons *qui ne se lassent pas de se faire pendre ?* »

Que de temps, Messieurs, pour en revenir à cette philanthropie chrétienne de saint Augustin ! Le dirai-je? c'est dans l'écrit d'un de ses disciples, dans la fameuse lettre de Pascal sur l'homicide, qu'on voit paraître au plus haut degré, avant Montesquieu, le respect de la vie de l'homme. C'est de ce point qu'il faut apprécier l'*Esprit des lois*, et tant de vues si belles et si neuves alors sur la modération des peines, les ménagements dus à l'accusé, le droit de la défense.

Voltaire n'avait rien dit encore de ces graves sujets, et Beccaria n'écrivit qu'après Montesquieu, et sous son influence. Montesquieu seul a plus fait que tous ceux qui l'ont suivi. Selon l'allure de son génie prudent et modéré, il n'a pas prétendu restreindre le pouvoir pénal de la société; mais il inspirait un esprit général de douceur et d'équité; et dans son siècle, la Toscane vit abolir la peine de mort.

De nos jours, et tout récemment, on a repris la même question, tour à tour par des arguments spéculatifs et par la précision des détails techniques. Nos philanthropes répètent l'évêque d'Hippone. Son idée de calmer une énergie malfaisante par la prison et le travail, et d'améliorer le coupable par la peine, est aujourd'hui le but de la législation des États-Unis. Et vous le savez, elle ne s'y réalise qu'à la faveur et par l'assidu dévouement du même zèle religieux qui la proclamait il y a quinze siècles. Sans ce zèle, la prison, le *confinement solitaire* devient une peine terrible comme la mort, et se terminerait par la folie. Nous ne discuterons pas ici, Messieurs, ce problème laissé à la civilisation croissante de l'Europe. Qu'il nous suf-

fise de rappeler, sur une question si haute, le premier vœu du christianisme, à son entrée dans le monde social, puis la sanglante et longue interruption qu'y apporta la barbarie, puis la renaissance du même vœu sous une autre influence, quand le progrès des temps et des arts eut effacé les dernières traditions du *moyen âge ;* puis alors le débordement d'une autre barbarie, d'une grande révolution politique avec ses crimes et sa puissance, qui, de même que la barbarie du v[e] siècle avait donné démenti aux charitables espérances du christianisme, vint donner démenti aux spéculations de la philosophie.

En effet, au sortir de ce rêve de philanthropie qui avait succédé à l'*Esprit des lois,* après ces théories d'indulgence et d'humanité qui avaient occupé les Beccaria, les Filangieri, les Turgot, les Condorcet, et d'autres indignes d'être nommés, vous avez à traverser une mer épouvantable de sang, où cette vie de l'homme, qu'on déclarait inviolable, est impitoyablement sacrifiée. Puis vous revoyez des hommes généreux s'occuper encore à élever cet édifice qui a été deux fois, à quinze siècles de distance, si cruellement dispersé, tantôt par la tempête de la barbarie sauvage, tantôt par la tempête de la barbarie politique.

Cette œuvre sera lente encore ; plus d'une fois peut-être elle paraîtra s'arrêter : mais il y a, dans le droit pénal, des choses désormais acquises à l'humanité, et qu'elle ne perdra plus. Montesquieu est un de leurs gardiens. Le premier, surtout, il a posé cette idée féconde que la nature de la peine peut, et dès lors doit s'adoucir à mesure que la société devient plus paisible et plus éclairée.

Je m'arrête dans cette analyse qui pourrait être in-

finie, car c'est assurément le livre du XVIII[e] siècle où il y a le plus d'idées, et malgré la réserve de l'auteur, le plus d'idées qui appartiennent à l'avenir. Souvent, il est vrai, sa pensée ne s'applique qu'à des choses passées et mortes, l'histoire des fiefs, par exemple, jetée on ne sait pourquoi à la fin de l'ouvrage, dont elle n'est ni la conclusion ni le résumé, quoiqu'elle soit un chef-d'œuvre d'érudition précise et de sagacité; mais souvent aussi, cette pensée est toute vivante et contemporaine, tant elle a bien pénétré les lois éternelles des sociétés! et Washington a pu, comme il le disait, apprendre tout ce qu'il savait de politique dans ce livre fait pour l'ancienne Europe. Aussi l'*Esprit des lois,* à sa première apparition, fut-il peu compris. Il dérangeait l'expérience, et il ne pouvait être complétement loué que par elle. Je ne parle pas de la foule des critiques, mais de Voltaire. Il fit sur cet ouvrage une phrase éloquemment ingénieuse, et beaucoup de notes critiques, la plupart fausses ou minutieuses. Mais il parut compter pour peu de chose les grandes vues de l'auteur, et prendre seulement pour de l'esprit de profondes vérités dites spirituellement.

Montesquieu portait ainsi la peine d'une qualité distinctive de son génie. Si nul écrivain n'a plus de trait et de saillie, nul publiciste n'a plus de sens et de justesse. Mais sa vive expression, son tour ingénieux, trompaient les lecteurs français sur le sérieux et la solidité de ses réflexions. Le lourd Crévier le trouvait frivole; et madame du Deffant croyait avoir le droit de le juger par un bon mot.

Montesquieu était arrivé avec effort au terme de son ouvrage. « Je suis accablé de lassitude, écrivait-il. Je compte me reposer le reste de mes jours. » Sa vue, de

tout temps faible, était presque entièrement épuisée par ses grandes lectures. Ce fut une joie pour lui d'apprendre que le mal qui s'était formé sur son bon œil était une cataracte, avec laquelle il fallait temporiser. Il en parlait gaiement. « Mon Fabius Maximus, écrivait-il, M. Gendron me dit qu'elle est de bonne qualité, et qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. » En attendant, Montesquieu jouissait du repos à *la Brède,* qu'il avait fort embellie. Il y soignait ses prés et son vin. Il le vendait lui-même, et recommandait fort de ne pas le mêler à d'autres vins. « Lord Elliban, écrivait-il, peut être sûr qu'il l'a immédiatement, comme je l'ai reçu de Dieu : il n'est pas *passé par les mains des marchands.* »

Dans les années qui suivirent la publication de l'*Esprit des lois,* Montesquieu crut remarquer que les *commandes* de l'Angleterre sur ses vignobles devenaient plus considérables ; et il en était doublement flatté. « On me demande, écrivait-il en 1752, une commission pour quinze tonneaux. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il paraît, au succès de mon vin. » L'*Esprit des lois,* en effet, fut très-goûté des Anglais. Mais on peut s'étonner que lord Chesterfield, ami de l'auteur, et qui avait lu trois fois cet ouvrage, y recommande surtout à son fils le chapitre sur la politesse et le bel usage du monde. C'était la marque du siècle dans toute l'Europe. La France avait plus d'influence par l'empire de ses modes, que l'Angleterre par l'exemple de ses lois.

Parmi les juges du génie de Montesquieu à l'étranger, il y avait l'ancien ami de Voltaire, le roi de Prusse. « Je sais qu'il est dans le monde un roi qui m'a lu, écrivait Montesquieu ; et M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avait trouvé des choses où il n'était pas de mon

avis, je lui ai répondu que je parierais bien que je mettrais le doigt sur ces choses. » Je le crois bien, un despote, même philosophe, doit trouver beaucoup à dire à l'*Esprit des lois;* et Montesquieu n'était pas de ceux qui prenaient l'incrédulité du prince pour une liberté publique. D'autre part, la Sorbonne était encore plus mécontente que Frédéric, et songea plusieurs fois à une censure, que pourtant elle ne fit pas. L'ouvrage n'eut donc à subir, avec les critiques des philosophes, des financiers et des gens du monde, que les attaques du gazetier ecclésiastique, dernier et faible dépositaire de l'esprit janséniste. Montesquieu, pour lui répondre, secoua la fatigue et la langueur que lui avait laissées les dernières recherches de son ouvrage; et, à soixante-trois ans, il fut plus que jamais vif, moqueur, étincelant d'imagination et de malice. La défense de l'*Esprit des lois* est un chef-d'œuvre de logique et de plaisanterie. Ce grand homme cependant touchait au terme de sa vie. Il mourut le 10 février 1755, au milieu du calme de la monarchie absolue, jouissant du respect public et de la familiarité des grands. Ses obsèques furent suivies par des philosophes qui, dans leurs vœux secrets, surpassaient déjà de bien loin ses sages idées de réforme; et Voltaire, survivant au seul homme qui opposait à sa gloire une renommée plus paisible et presque aussi éclatante, régna sans partage sur la société française, jusqu'à l'avènement tout démocratique du génie de Rousseau.

FIN DU PREMIER VOLUME.

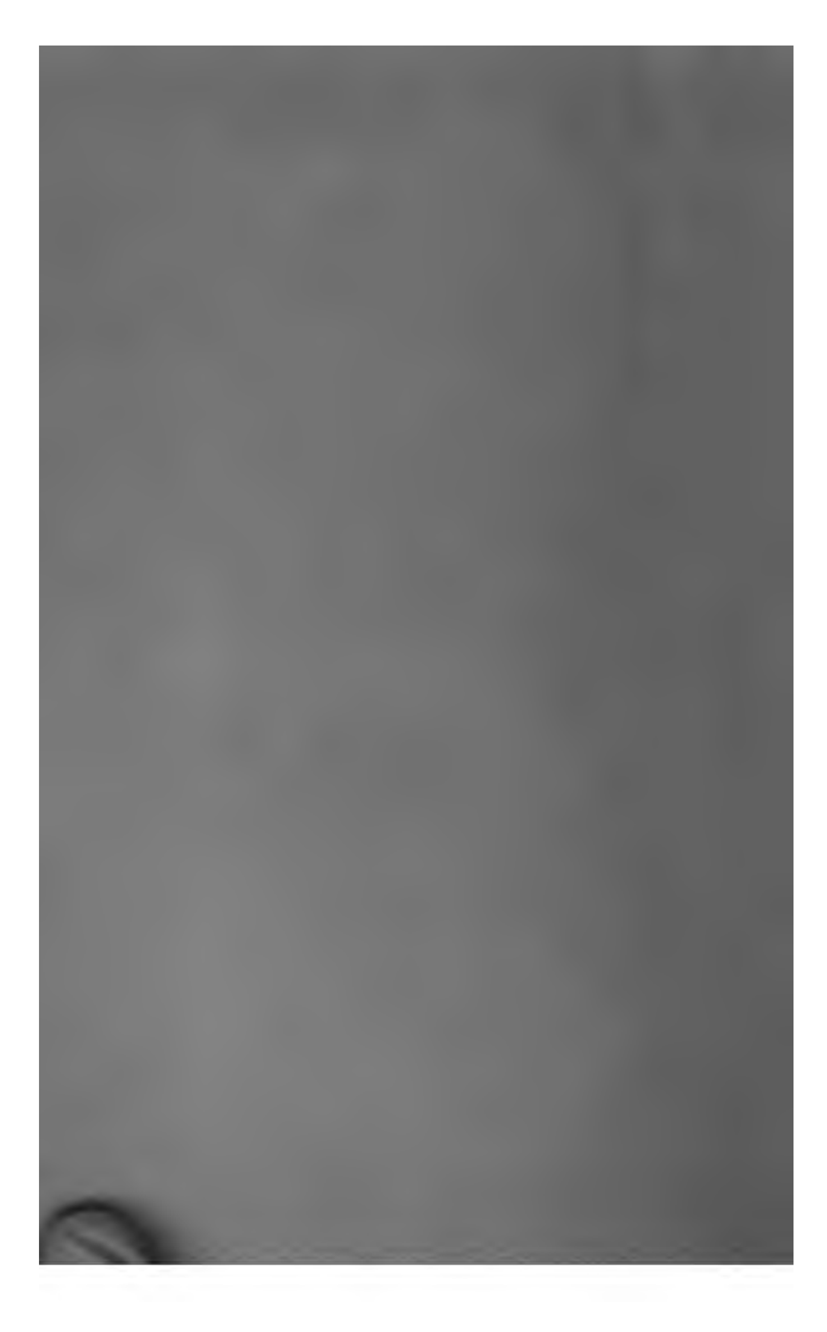
TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.











Villemain

Cours de littérature

française

